This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08160289 2

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
Astor, Lenox and Tilden Foundations
C-12
9944

PAMPHLETS

1. Artois de Bournonville
   Le matin et le Soir
2. Bonjour
   La mère rivale
3. Dumanoir
   La semaine des amours
4. Duveyrier
   Le précepteur dans l'embarras
5. Hoffman
   Le roman d'une heure
6. Scribe
   La seconde année
7. Scribe
   Louise
8. Scribe
   Valérie
9. Wafflard
   Un moment d'imprudence

C-17
974

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 40.

UN MOMENT D'IMPRUDENCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR

MM. WAFFLARD ET FULGENCE.

9

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
D'HARCOURT	*Mr. ISIDORE.*
MADAME D'HARCOURT.	*Mlle. LANCESTRE.*
FRÉVILLE	*Mr. DURUISSEL.*
LE COLONEL VALSAIN	*Mr. DELCOUR.*
MADAME SAINT-ANGE	*Mad. BRICE.*
HENRI, domestique de Mad. Saint-Ange	*Mr. FRANCISQUE.*
CÉLESTE, femme de chambre de Mad. St-Ange	*Mlle. LÉMERY.*
UN VALET.	

La scène se passe à Paris, à la Chaussée d'Antin.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX & TILDEN FOUNDATIONS

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon.)

Scène I.

MONSIEUR ET MADAME D'HARCOURT.

MAD. D'HARCOURT.

Tu vois, mon ami, ce qui me reste des 50 louis que tu m'as donnés pour ma toilette et mes menus plaisirs du mois.

M. D'HARCOURT.

Quatre-cents francs? et nous sommes aujourd'hui le 30; en vérité, on n'a pas plus d'économie.

MAD. D'HARCOURT, *lisant.*

C'est moi-même qui tiens ma petite comptabilité; j'écris ma dépense jour par jour: regarde, mon ami, comme j'ai de l'ordre, comme mes comptes sont en règle . . . Du 1 juillet, renouvelé mes abonnemens au Journal des Modes et à celui des Troubadours, 80 francs; du 10, gageure perdue contre madameSaint-Estève, 15 louis; dépensé aux jeux chevaleresques, 40 francs; à ma marchande de modes, payé 12 louis: plus, avoir envoyé aux incendiés de Méry-sur-Seine, 10 francs; car vois-tu, mon cher d'Harcourt, il est bon de s'amuser, mais il ne faut jamais perdre de vue les malheureux, et l'on doit s'imposer des privations pour leur être utile.

M. D'HARCOURT.

Bien, très-bien . . . je n'attendais pas moins de toi, ma chère amie . . . Ah ça, parlons un peu de nos affaires; sais-tu que j'ai beaucoup d'espoir d'obtenir la place que je suis venu solliciter à Paris?

MAD. D'HARCOURT, *vivement.*

En vérité? oh! tant mieux, mon ami; tant mieux: si tu peux réussir, cela sera charmant.

M. D'HARCOURT.

Il y a beaucoup de concurrens; mais on a parlé pour moi au ministre, et Son Excellence a souri. Je tiens beaucoup à obtenir cet emploi, moins pour les revenus qui y sont attachés, que pour la considération qu'il me donnera, et la carrière brillante que je serai à même de parcourir . . .

MAD. D'HARCOURT.

Oh! l'agréable perspective!

M. D'HARCOURT.

Une fois nommé, il faudra que j'organise mes bureaux.

MAD. D'HARCOURT.

Nous serons alors obligés d'avoir une certaine représentation et de voir beaucoup de monde.

M. D'HARCOURT.

Je serai forcé de faire des tournées dans les départemens.

MAD. D'HARCOURT.

De donner des dîners de cérémonie.

M. D'HARCOURT.

De travailler souvent dans le cabinet du ministre.

MAD. D'HARCOURT.

De louer une loge à chaque grand théâtre.

M. D'HARCOURT.

D'avoir une comptabilité très-étendue.

MAD. D'HARCOURT.

De donner souvent des concerts, beaucoup de bals, car, lorsque l'on occupe une place éminente, il faut faire son devoir, de manière à ne mériter aucun reproche.

M. D'HARCOURT.

Je sors; si Fréville monte, tu lui diras que je vais rentrer; il m'a fait prévenir qu'il avait à me parler . . . Tu n'attends personne ce matin?

MAD. D'HARCOURT,

Non, à l'exception de madame Saint-Ange.

M. D'HARCOURT.

Quoi! madame Saint-Ange doit venir ici?

MAD. D'HARCOURT.

Je l'attends d'un moment à l'autre.

M. D'HARCOURT.

Je t'avoue que voilà une visite qui ne me plaît guère, et je vois avec peine ta liaison avec cette femme-là.

MAD. D'HARCOURT.

Bon, quelle idée! madame Saint-Ange est une femme

charmante, sur laquelle il n'y a rien à dire; esprit, grâce, talent, elle a tout pour elle. Je ne la connais que depuis que nous sommes à Paris, il est vrai; mais le peu de relations que nous avons eues ensemble, a justifié la bonne opinion que je m'étais formée d'elle, et tout m'a prouvé qu'elle était de bonne compagnie, et qu'on pouvait la recevoir chez soi.

M. D'HARCOURT.

Il est possible que l'on m'ait trompé; mais je t'engage cependant à rompre avec elle.

MAD. D'HARCOURT.

Mon ami, tu n'y penses pas; cette prévention est tout-à-fait ridicule; rompre sans motif avec une personne qui m'a comblée d'honnêtetés, je dirai même d'amitiés.

M. D'HARCOURT.

Voilà ce que je ne conçois pas, mesdames; vous vous prenez subitement d'amitié; il y a huit jours que toutes deux vous vous êtes connues au bal: eh bien! depuis ce temps, madame Saint-Ange ne peut plus se passer de ma femme, et ma femme ne peut plus se passer de madame Saint-Ange.

MAD. D'HARCOURT.

Mais tu parles d'elle sans la connaître; tu ne l'as même jamais vue.

M. D'HARCOURT.

C'est vrai; je ne la connais pas, je l'avoue; mais j'ai entendu parler sur son compte d'une manière peu honorable: on m'a assuré que tantôt elle se faisait passer pour veuve; que tantôt elle disait que son mari était allé aux Etats-Unis recueillir un riche héritage; d'autres personnes prétendent qu'elle est séparée; j'ai même retenu certains propos . . .

MAD. D'HARCOURT.

Calomnie toute pure, mon ami, je puis te l'assurer; il est d'ailleurs facile d'expliquer ces propos: madame Saint-Ange est jeune, jolie; elle aura refusé d'encourager les prétentions d'un adorateur, en voilà assez pour qu'on la calomnie et qu'on porte atteinte à sa réputation. Enfin, si ton opinion sur elle était fondée, l'aurait-on reçue chez madame de Renneville? c'est cependant-là que je l'ai connue.

M. D'HARCOURT.

Ma chère amie, je vois bien que tu ne connais pas encore le monde; à Paris, pour peu qu'une société soit nombreuse, demeure bien persuadée que souvent il s'y introduit des gens qui ne devraient pas y être reçus. Au surplus, je te le répète, madame Saint-Ange ne te convient pas, et je te défends de la voir davantage.

MAD. D'HARCOURT, *piquée.*

Vous me défendez! mais, monsieur, voilà une tyrannie qui n'a pas d'exemple; vouloir me priver de mes connaissances, m'isoler entièrement de la société, me défendre même de recevoir mes amies, et cela pour un caprice, une fantaisie qui vous passe par la tête; eh bien! monsieur, soyez satisfait, je ne recevrai chez moi âme qui vive, et dès à présent je vais faire défendre ma porte: alors vous serez content.

M. D'HARCOURT, *avec force.*

Non, non, madame, je ne veux pas vous priver de votre société; recevez chez moi mes amis et les vôtres; dieu merci, je ne suis point jaloux, et vous savez assez que je vous ai laissée jusqu'à présent maîtresse absolue de vos volontés; mais pour ce qui est de madame Saint-Ange, sa présence ici me déplaît, et la résistance que vous m'opposez m'irrite à un point . . .

MAD. D'HARCOURT, *se radoucissant.*

Allons, mon ami, ne te fâche pas... je t'en supplie, apaise-toi. Eh bien! puisque cela te fait de la peine, je te promets de ne plus la voir; seulement, je te prierai de me laisser le soin de rompre honnêtement avec elle; je l'attends ce matin, et je tâcherai, par ma réserve et ma froideur, de lui laisser entrevoir que je ne me soucie plus de cultiver son amitié.

M. D'HARCOURT.

Oh! rien de plus juste, ma chère amie; je serais désespéré que tu rompisses autrement. J'aime à voir que tu es raisonnable, et je te sais gré du sacrifice que tu me fais.

MAD. D'HARCOURT.

Mon cher Adolphe, je t'aime assez pour qu'il n'ait rien de trop pénible; tu ne m'en veux plus? tu ne me bouderas pas?

M. D'HARCOURT.

Moi, t'en vouloir, ma chère amie; tu t'applaudiras plus tard d'avoir suivi mes conseils. Ah ça, je te quitte un instant; n'oublie pas, quand Fréville montera, de lui dire que je vais rentrer, et prie-le de m'attendre.

MAD. D'HARCOURT.

Adieu, mon ami; surtout ne sois pas long-temps.

Scène II.

MAD. D'HARCOURT, *seule.*

Quelle étrange obstination! a-t-on jamais vu un caprice plus bizarre, une prévention plus injuste et plus ridicule . . .

Oh! les hommes! les hommes! Mais, moi-même n'ai-je pas le droit à mon tour de fronder les mœurs et la conduite des amis de mon mari? car ils ne ressemblent pas tous à M. de Fréville. Je n'aurais qu'à exiger de M. d'Harcourt qu'il cessât de les voir, il ne manquerait pas de trouver d'excellentes raisons pour me prouver que j'ai tort, et que ses amis sont des jeunes gens charmans . . . N'importe, j'ai promis de rompre avec madame Saint-Ange, je tiendrai ma parole. Oh! oui, malgré la contrariété que j'éprouve, je ne me sens pas la force de déplaire à mon mari; il est si bon, et je l'aime tant, que je puis bien faire ce sacrifice.

Scène III.

MAD. D'HARCOURT, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Madame Saint-Ange.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Je ne l'attendais pas sitôt . . . Quel embarras!

Scène IV.

MAD. D'HARCOURT ET MAD. SAINT-ANGE.

MAD. SAINT-ANGE, *embrassant madame d'Harcourt.*

Eh! bonjour, ma belle, ma jolie madame d'Harcourt. Embrassez-moi donc bien vite; j'ai besoin de vous voir, de trouver des consolations auprès de vous; il vient de m'arriver un malheur affreux.

MAD. D'HARCOURT, *froidement.*

J'en suis désespérée; . . . croyez, madame, que je prends part . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Je sors de chez Corot, mon marchand de modes; croiriez-vous que voilà le deuxième chapeau qu'il me manque depuis huit jours? C'est une indignité; j'ai voulu lui adresser des reproches; impossible de pénétrer jusqu'à lui, il médite dans le silence du cabinet une toque à la Sicilienne . . . En vérité, le génie a souvent des inégalités . . . Mais qu'avez-vous donc, ma chère, je vous trouve l'air abattu; vous paraissez distraite; quoi! lorsque je viens vous voir, vous êtes triste?

MAD. D'HARCOURT.

Excusez-moi, je vous prie; mais j'ai aussi quelques sujets de contrariété.

MAD. SAINT-ANGE.

Vraiment? vous me faites de la peine; cette pauvre petite madame d'Harcourt . . . Quoi! vous auriez des chagrins? Et moi qui venais vous prier de passer la soirée chez moi; mais c'est égal, vous viendrez: les petits chagrins d'une jolie femme ne sont jamais de longue durée. Je dois réunir quelques amis; nous ferons de la musique, cela vous dissipera.

MAD. D'HARCOURT.

Dispensez-m'en, il m'est impossible d'accepter votre invitation.

MAD. SAINT-ANGE.

Quoi! vous me refuseriez? Oh! c'est ce que nous verrons.

MAD. D'HARCOURT.

Des affaires qui ne peuvent se remettre m'empêchent . . . (*à part*) Qu'il m'en coûte d'être obligée de la recevoir ainsi!

MAD. SAINT-ANGE.

Des affaires? mais cela regarde votre mari; d'ailleurs les plaisirs doivent marcher avant tout. Mais où donc est-il votre cher d'Harcourt? chaque fois que je viens ici je ne le trouve jamais; je brûle cependant de le connaître: est-ce que vous ne me présenterez pas à lui? Dites-moi, ma chère, est-ce un jeune homme? vous aime-t-il bien? vous rend-il heureuse? vous donne-t-il beaucoup de diamans, des cachemires? vous laisse-t-il maîtresse de la dépense?

MAD. D'HARCOURT.

Je n'ai jamais douté de son coeur, et, depuis quatre ans que nous sommes unis, je n'ai eu qu'à me louer de sa tendresse et de ses bons procédés.

MAD. SAINT-ANGE.

On peut vous faire ces questions, il y a tant de maris qui sont tristes, maussades, capricieux, insupportables. Mais à propos, savez-vous bien que vous avez fait une conquête brillante, au dernier bal de madame de Renneville?

MAD. D'HARCOURT.

Une conquête? moi! c'est bien sans m'en douter.

MAD. SAINT-ANGE.

Est-ce que vous ne devinez pas, à-peu-près, quel est l'adorateur?

MAD. D'HARCOURT.

Ne serait-ce point, par hasard, ce jeune homme qui, pen-

dant plus de deux heures, a arrangé ses cheveux devant une glace, et qui nous a lu des vers si mauvais?

MAD. SAINT-ANGE.

Fi donc! c'est un petit jeune homme de l'Athénée. La personne dont je vous parle est un homme qui porte un beau nom, qui a de la naissance, du crédit.... un rang distingué dans le monde, une fortune considérable.

MAD. D'HARCOURT.

C'est une plaisanterie que je prends fort bien.

MAD. SAINT-ANGE.

Non, rien n'est plus sérieux, je vous jure; mais, pour en revenir à notre soirée, je vous attends, et je vous préviens même que je n'admets aucune excuse, aucune défaite; je compte entièrement sur vous.

MAD. D'HARCOURT.

Je vous le répète, cela m'est impossible.

MAD. SAINT-ANGE.

Comment! vous me joueriez le tour affreux de ne pas venir, lorsque je vous ai annoncée, lorsque chacun vous attend? vous ne pouvez plus vous en dispenser, c'est fini, vous êtes engagée. Mais à notre âge, ma chère amie, on ne doit jamais laisser échapper l'occasion de s'amuser; c'est ce que je dis tous les jours à mes amies: „Mesdames, saisissons les plaisirs „lorsqu'ils s'offrent à nous; que la folie et la gaîté embellis„sent tous nos instans; n'imitons point ces prudes austères „qui fuient le monde et les plaisirs les plus innocens; aimons „bien nos maris, soyons-leur soumises, soyons attachées à „nos devoirs; mais, après cela, profitons du printemps de „notre vie; hélas! notre automne est souvent si triste et si „pénible!"

MAD. D'HARCOURT.

Voilà une philosophie et une morale que chacun avouerait. (*à part*) Oh! monsieur d'Harcourt, j'espère bien vous faire revenir. (*haut*) A vous dire vrai, ma chère, je ne demanderais pas mieux que de passer la soirée chez vous, si cela dépendait de moi, mais....

MAD. SAINT-ANGE.

Il n'y a point de mais... c'est une affaire arrangée, n'en parlons plus; vous nous chanterez cette barcarole vénitienne qui convient si bien à votre voix; vous savez ce que je veux dire. Enfin, si la soirée n'est pas trop avancée, nous pourrons la terminer par un quadrille nouveau, d'une exécution facile, et d'une invention admirable; on m'a même apporté exprès,

ce matin, des costumes d'une élégance, d'une fraîcheur . . . Oh! ma petite, si vous les voyiez? . . Vous aurez à choisir entre une Sémiramis et une cauchoise, une Pénélope et une bergère des Alpes: sous ce dernier costume, vous serez charmante; le petit chapeau de paille vous ira à merveille.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Un quadrille! . . . Une bergère des Alpes . . . Le petit chapeau de paille . . . Oh! mon mari, je ne vous pardonnerai jamais. (*haut*) Eh bien! ma chère, il faut vous dire la vérité; si j'ai d'abord refusé, c'est que je sais que mon mari ne me permettra pas d'aller chez vous.

MAD. SAINT-ANGE.

Quoi, vraiment? et quelle raison a-t-il?

MAD. D'HARCOURT.

Oh! un caprice. Avant votre arrivée, nous avons eu ensemble une petite explication dans laquelle j'ai cru devoir lui céder.

MAD. SAINT-ANGE.

Voilà donc pourquoi vous étiez si triste il n'y a qu'un instant . . . Mais il y a un moyen d'arranger tout cela; je vais voir votre mari, lui parler . . . Il ne pourra me refuser.

MAD. D'HARCOURT.

Gardez-vous-en bien: d'abord, il n'est pas ici; ensuite, il est aujourd'hui d'une humeur . . . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Je ne reviens pas de ma surprise, moi qui vous croyais si heureuse.

MAD. D'HARCOURT.

Je le suis en effet; l'union la mieux assortie est souvent troublée par de ces petites querelles passagères . . Et comment ne serais-je point heureuse avec mon Adolphe? plus tard, quand vous le connaîtrez, vous en serez enchantée; c'est un jeune homme; de la grâce, de l'esprit; il fait de très-jolis vers; de la bonté: aussi je l'aime de toute mon âme.

MAD. SAINT-ANGE.

Eh bien! vous ne savez pas ce qu'il faut faire? venez chez moi sans le lui dire.

MAD. D'HARCOURT.

Oh! je ne me permettrais pas . . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Quoi? n'allez-vous pas encore hésiter?

MAD. D'HARCOURT.

Adolphe ne me pardonnerait jamais de lui avoir désobéi.

MAD. SAINT-ANGE.

Comment dites-vous? désobéi! oh! vraiment le mot est délicieux; permettez-moi de ne pas l'oublier; il fera fortune. Comment, ma chère amie, vous vous feriez un scrupule de ne pas suivre aveuglément tous les caprices de votre mari? quoi! en venant chez moi à son insu, vous croiriez manquer à vos devoirs; vous attacheriez de l'importance à une démarche aussi innocente, et qui n'a pour but que de vous distraire un instant?.. Allons donc, cela n'est pas possible; vous avez trop d'esprit pour cela.

MAD. D'HARCOURT, *embarrassée.*

C'est que je crains qu'il ne vienne à savoir . . .

MAD SAINT-ANGE.

Eh bien! le grand malheur, quand il apprendrait que sa femme a passé la soirée chez des amis! Mon dieu, quelle faute irrémissible! Savez-vous que vous ne me donnez pas une bonne idée de son caractère.

MAD. DARCOURT, *à part.*

Elle a raison. (*haut*) Eh bien, ne vous fâchez pas; je ferai mon possible pour y aller; mais je suis un peu embarrassée; vous recevrez ce soir du monde, je ne voudrais pas faire de toilette, afin de ne pas éveiller les soupçons, et cependant, je ne puis pas me présenter chez vous telle que me voilà.

MAD. SAINT-ANGE.

Eh pourquoi donc? et d'ailleurs tout chez moi n'est-il pas à votre disposition? mon écrin, mes bijoux. Dès qu'onze heures sonneront, je vous renverrai et je vous donnerai un de mes gens pour vous ramener chez vous.

MAD. D'HARCOURT.

A merveille, je partirai d'ici toute seule; je prendrai une voiture de place; mais à présent souffrez que je vous renvoie; je crains à tout moment que mon mari ne rentre.

MAD. SAINT-ANGE.

Qu'est-ce que cela fait?

MAD. D'HARCOURT.

J'ai de fortes raisons pour qu'il ne vous voie pas ici.

MAD, SAINT-ANGE.

Mais encore?

MAD. D'HARCOURT,

N'insistez pas davantage; les hommes sont parfois un peu légers dans leurs jugemens; mon Adolphe lui-même n'est pas exempt de ce défaut, et mon amour-propre est intéressé

à lui donner une petite leçon. Laissez-moi faire, je ne vous présenterai à lui que quand il en sera temps.

MAD. SAINT-ANGE.

Si c'est votre secret, je le respecte; adieu, ma belle, je compte sur vous; surtout n'allez pas manquer.

MAD. D'HARCOURT.

Croyez à ma parole.

MAD. SAINT-ANGE.

Venez de bonne heure; que nous ayons le temps de causer seules avant que la société soit réunie. Adieu, ma tout aimable; embrassez-moi bien, et soyez persuadée que vous n'avez pas d'amie plus sincère et plus dévouée. (*en riant*) Vite, vite, je me sauve; car vous me faites une peur avec votre mari!..

(*Elle sort.*)

Scène V.

MADAME D'HARCOURT, *seule.*

Et voilà la femme sur laquelle on ose médire; je m'en veux maintenant de ne pas l'avoir assez défendue; oui, j'ai cédé trop facilement à l'injuste prévention de mon mari; mais non, je l'aurais irrité davantage, il vaut mieux employer la douceur et la persuasion pour le ramener. Cette pauvre madame Saint-Ange, elle me fait de la peine; je le vois, sa franchise et un peu d'étourderie ont fait naître les propos injurieux qu'on tient sur elle. Oh! j'ai à coeur de la justifier aux yeux de d'Harcourt; s'il avait pu entendre ce qu'elle me disait tout-à-l'heure: „Mesdames, aimons bien sincèrement nos maris, „soyons-leur soumises, attachées à nos devoirs.“ Peut-on avoir une morale plus pure?

Scène VI.

MAD. D'HARCOURT, FRÉVILLE, D'HARCOURT.

MAD. D'HARCOURT.

Parbleu, mon cher Fréville, je te rencontre à propos; je rentre et j'avais prié que l'on te fît attendre.

FREVILLE, *à madame d'Harcourt.*

Madame, grondez-moi bien fort; je vais vous priver de votre mari pour toute la soirée; je l'emmène avec moi et vous ne le reverrez que fort tard.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Voilà qui s'arrange à merveille. (*haut*) Quelque partie de plaisir, j'en suis sûre.

FREVILLE.

Précisément; mais cette fois c'est une partie de plaisir qui lui sera utile; du moins je l'espère.

MAD. D'HARCOURT.

Je m'en rapporte à vous, monsieur; j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse avec mon mari.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

Scène VII.

D'HARCOURT, FRÉVILLE.

FREVILLE.

Vite, vite, mon ami, partons, je suis bien aise que ta femme ne m'ait pas questionné davantage.

D'HARCOURT.

Pourquoi?

FREVILLE.

Je te le dirai, tu as besoin d'une recommandation auprès du ministre, pour la place que tu sollicites; eh bien, mon cher, félicite-moi; je t'ai trouvé un protecteur, et un protecteur puissant.

D'HARCOURT.

Tant mieux, morbleu! tant mieux; et quel est-il?

FREVILLE.

C'est le colonel Valsain; tu dois en avoir entendu parler; il s'est distingué dans nos dernières campagnes; excellent militaire, aimant passionnément la gloire et le plaisir. Loyal, désintéressé, ne refusant jamais de rendre service, faisant l'impossible pour ses amis; en un mot, c'est l'homme qu'il te faut. Je me suis lié avec lui depuis quelque temps; mais par un hasard singulier, ce n'est que d'hier que j'ai su qu'il était beau-frère du nouveau ministre; aussitôt j'ai pensé à ton affaire, et je te viens chercher pour te présenter à lui chez madame de Mondésir, où il a rendez-vous ce soir.

D'HARCOURT.

A merveille, mon cher Fréville, je reconnais-là ton amitié pour moi! Ah ça! quelle est cette madame de Mondésir?

FREVILLE, *riant.*

Mon ami, c'est une femme charmante.

D'HARCOURT.

Mais encore.

FREVILLE.

D'un abord facile, agréable; partons vite, surtout ne dis pas à ta femme où nous sommes allés.

D'HARCOURT.

Ne va pas me compromettre, songe que je suis marié.

FREVILLE.

Sois donc sans inquiétude, me prends-tu pour un étourdi? ne connais-tu pas mon caractère? Avec moi? mon cher, tout est toujours prévu, réfléchi, calculé, et je ne hasarde jamais une démarche sans en déduire d'avance toutes les conséquences . . . . Allons, suis-moi.

D'HARCOURT.

Je connais toute ta prudence; mais cela ne me suffit pas encore, je veux savoir au juste où nous allons.

FREVILLE.

Alors, écoute, voici la peinture exacte de la maison où je te dois présenter. Madame de Mondésir est une femme d'une beauté remarquable, d'un esprit cultivé; sa tournure est séduisante et son ton est parfait. Elle donne des soirées tous les mercredis, et c'est-là le rendez-vous des étrangers de distinction et de tous ceux à qui la fortune permet d'afficher un grand luxe et de jouer gros jeu. Les femmes y sont jolies, spirituelles, coquettes, rivalisant d'attraits et de talens enchanteurs; elles séduisent, captivent et font, par leur aimable liberté et la gaîté la plus piquante, le charme de cette réunion; là, tous les rangs sont confondus, et le plaisir rapproche toutes les conditions. Là, tu verras l'homme d'état, prévoyant sa disgrâce, venir chercher des distractions et s'ennuyer au sein des plaisirs. Là, un gros capitaliste, embarrassé dans ses négociations, jaloux de dérober la situation de ses affaires à l'oeil clairvoyant du public, affecte un air calme, et prodigue l'or à pleines mains pour recouvrer dans un salon le crédit qu'il a perdu sur la place; plus loin, tu verras un auteur de mélodrames près d'un général, une cantatrice près d'un ambassadeur. Chacun en entrant dans cette maison laisse l'étiquette à la porte et contracte l'obligation de faire les frais de la soirée avec son argent quand il est riche, ou avec son esprit, quand il en a; on raconte l'anecdote du jour; on parle des beaux-arts, des théâtres, des journaux; on fait de la mauvaise musique;

on prend le punch; on fait la cour aux dames; on joue, on perd, on emprunte, on se ruine; le temps passe, l'heure de se séparer arrive, et l'on rentre chez soi vers le milieu de la nuit, la tête fatiguée, le coeur souvent pris, et la bourse vide.

D'HARCOURT.

Cette maison est l'asile du plaisir; je te félicite d'y être reçu . . .

FREVILLE.

Je ne te conseillerais pas d'y conduire ta femme.

D'HARCOURT.

Je le crois; mais quant à moi, mon cher ami, je ne me fais aucun scrupule de t'accompagner.

FREVILLE.

Et tu as parfaitement raison; moi je suis observateur, et j'ai toujours pensé que certains salons de la capitale offraient des contrastes de moeurs dont il était plus utile que dangereux d'étudier la peinture. De bonne foi, un spectateur est-il tenu de partager les vices et les ridicules des personnages qu'il voit en scène? en sortant de là, j'ai tout autant d'honneur que quand j'y suis entré, et un peu plus d'instruction. Le colonel Valsain qui pense comme moi, y sera ce soir, et je ne trouverai jamais une occasion plus favorable pour te présenter à lui . . . . Figure-toi qu'il est amoureux, oh! mais amoureux fou, d'une petite dame, qu'il a vue une seule fois au bal; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, le temps presse; j'ai plusieurs courses à faire avant d'aller chez Madame Mondésir! partons.

Scène VIII.

LES MÊMES, MADAME D'HARCOURT.

MAD. D'HARCOURT.

Eh bien, messieurs, je vous croyais partis.

FREVILLE.

Madame, nous vous quittons à regret.

D'HARCOURT.

Oui, ma bonne amie, nous sortons pour affaire. Fréville a la complaisance de me présenter au beau-frère du ministre; il serait possible que je ne rentrasse que fort tard.

FREVILLE.

Vous savez qu'il est avec moi, ainsi vous n'aurez pas d'inquiétude.

MAD. D'HARCOURT, *souriant.*

Aucunement, monsieur.

FREVILLE.

Allons, mon ami, partons; de l'activité, les affaires avant les plaisirs.

Scène IX.

MADAME D'HARCOURT, *seule.*

C'est charmant; mon mari me laisse libre, et je puis sans crainte disposer de ma soirée en faveur de madame Saint-Ange. Je viens d'essayer ma barcarole vénitienne; en vérité, je n'ai jamais eu tant de voix qu'aujourd'hui; ayons soin, en arrivant, d'annoncer que je suis enrhumée, et surtout, faisons-nous bien prier pour chanter . . . vite, vite, partons.

Elle rentre dans son appartement.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le salon de madame de Mondésir; la porte du fond, qui est entr'ouverte, doit laisser entrevoir des appartemens élégamment décorés; à gauche et à droite du spectateur, sont des portes qui communiquent avec d'autres appartemens; près de la porte gauche, est une glace à la Psyché.

Scène I.

HENRI, CÉLESTE.

HENRI.

Je n'en puis plus; depuis dix heures du matin, je cours dans les rues de Paris. Ah! que l'argent est dur à arracher, et que les gens qui prêtent font perdre de pas aux gens qui empruntent.

CELESTE.

Ah! ça, mon cher Henri, je ne suis entrée que depuis hier dans cette maison; c'est toi qui m'as présentée, je t'en remercie; mais, maintenant, j'ai besoin d'avoir des instructions et de connaître un peu le terrain.

HENRI.

Mon enfant, le terrain sur lequel nous marchons est un terrain sablonneux, mais qui renferme des mines d'argent; il ne s'agit que de savoir les exploiter.

CELESTE.

Que veux-tu dire?

HENRI.

Que nous sommes plongés dans les mauvaises affaires; que je ne vois pas d'apparence que madame de Mondésir puisse s'en tirer, et qu'il faut nous dépêcher d'agir pour notre compte; nous sommes entrés ici les mains vides, nous devons en sortir les mains pleines.

CELESTE.

Excellens principes; mais comment dois-je nommer madame? faut-il l'appeler madame Saint-Ange, ou madame de Mondésir?

HENRI.

Appelle-la toujours madame de Mondésir.

CÉLESTE.

Quelle est donc la cause de ce changement de nom?

HENRI.

Des lettres de change signées indiscrètement; madame Saint-Ange est obligée de quitter l'appartement qu'elle occupe rue du faubourg du Roule, et de venir demeurer rue du Helder sous le nom de madame de Mondésir; beaucoup de personnes la connaissent encore sous celui de Saint-Ange; mais, comme heureusement ces personnes-là ne fréquentent pas d'huissiers, nous sommes bien tranquilles.

CÉLESTE.

Y a-t-il long-temps que tu es à son service?

HENRI.

Six mois à-peu-près; mais je suis entré ici dans le bon temps, à l'époque où madame avait pour ami de la maison un ambassadeur étranger, le comte Éwanouskirkoff; ah! quel homme! quel luxe! quelle générosité; tout le temps qu'il est venu ici, une pluie d'or a ranimé, fécondé, fertilisé la maison; mais hélas! il est parti! la pluie a cessé et je sens que la sécheresse nous gagne.

CÉLESTE.

Tant mieux, mon ami, tant mieux, plus les affaires de nos maîtres sont mauvaises, plus les nôtres sont bonnes.

HENRI.

Profondément pensé, ma chère Céleste; tu es digne de porter mon nom. Dès que madame de Mondésir sera coulée à fond, nous nous emparons des débris du naufrage; nous quittons la condition de valets; je t'épouse; je loue sur le boulevard Italien un café; j'y fais des embellissemens, je ne paie pas les ouvriers; je te mets dans un comptoir d'acajou orné de glaces; tu es jeune, piquante: avec tes attraits, une toilette d'enfer, des faux diamans et l'air modeste, tu attires la foule; tout Paris veut voir la nouvelle limonadière à la mode, et ma fortune est faite; que dis-tu de ce projet?

CÉLESTE.

Je dis que c'est le rêve d'une brillante imagination, mais que cependant il serait possible qu'il se réalisât.

HENRI.

Je crois entendre madame; donne les ordres pour qu'on dresse les tables de jeu, qu'on allume les bougies; puis retourne à ton poste. Surtout fais bien attention; de la politesse

pour les gens qui viendront à pied; des égards pour les personnes qui viendront en cabriolet, et du respect pour celles qui viendront en équipage.

Céleste sort.)

Scène II.

HENRI, MAD. SAINT-ANGE, *en grande toilette.*

MAD. SAINT-ANGE.

Déjà de retour, Henri; eh bien! que t'a dit mon homme d'affaires?

HENRI.

Ah! madame, c'est bien l'homme du monde le plus humain, le plus sensible . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Aurait-il obtenu quelque délai?

HENRI.

Hélas! il n'a trouvé que des gens intraitables, des âmes dures, des coeurs de roche, qui préfèrent de l'argent comptant aux promesses.

MAD. SAINT-ANGE.

Quelle cruelle chose que de devoir!

HENRI.

Bah! madame, est-ce qu'il faut faire attention à cela; et moi aussi j'ai des dettes.

MAD. SAINT-ANGE, *vivement.*

Et tu peux dormir?

HENRI.

Parfaitement; ce sont ceux à qui je dois qui ne dorment pas.

MAD. SAINT-ANGE.

Je suis allée ce matin chez madame d'Harcourt; je l'attends d'un moment à l'autre. Elle ne me connaît que sous le nom de Saint-Ange; descends chez le suisse, guette le moment où elle arrivera, et conduis-la toi-même ici.

HENRI, *sortant.*

Madame, voici M. le colonel Valsain.

Scène III.

MADAME SAINT-ANGE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à Henri qui sort.*

Mon ami, ma calèche est dans la cour; dis à mes gens qu'ils ne quittent pas mes deux chevaux andalous, car ils sont

d'une vivacité . . . Eh! bonjour, ma belle amie! vous êtes la première jolie femme que je vois aujourd'hui.

MAD. SAINT-ANGE.

La première, et il est huit heures du soir; où donc avez-vous passé la journée?

LE COLONEL.

Ah! ne m'en parlez pas; toute la matinée j'ai travaillé chez le ministre avec l'ordonnateur et le secrétaire-général; il fallait terminer un travail important et pressé; aussi j'ai la tête fatiguée, et je compte beaucoup sur votre soirée pour me remettre: je sens que j'ai besoin de distractions.

MAD. SAINT-ANGE.

Dans un instant, Mozart et Bocherini dissiperont votre migraine. Je crois vraiment que notre petite réunion sera fort agréable; comme je vous l'ai marqué dans ma lettre d'hier, nous aurons un proverbe italien joué par des dames; puis un quadrille délicieux.

LE COLONEL.

Les invités sont les mêmes que mercredi dernier?

MAD. SAINT-ANGE.

Mais oui, à-peu-près; d'ailleurs vous les connaissez tous; nous aurons monsieur Vilminserode . . . ce petit agent de change; il vient d'arranger ses affaires, ce qui lui donne beaucoup de soucis, beaucoup de chagrins; aussi ne viendra-t-il que fort tard faire deux ou trois tours d'écarté; ensuite madame de Verseuil, qui a eu le malheur de perdre son mari il y a un mois. Elle devait jouer dans le proverbe; mais ce matin elle m'a renvoyé son rôle, en me faisant dire que, vu la perte affreuse qu'elle venait de faire, il serait peut-être inconvenant qu'elle jouât la comédie; mais que je pouvais compter sur elle pour le quadrille, pourvu qu'elle fût masquée . . .; puis madame d'Harcourt.

LE COLONEL, *vivement.*

Madame d'Harcourt! cette jolie femme que j'ai vue au bal chez madame de Renneville, et dont je vous ai tant parlé? Je vais donc la revoir; je ne me sens pas de joie; j'éprouve une ivresse . . . un ravissement . . . Vous voyez l'homme du monde le plus heureux.

MAD. SAINT-ANGE.

Comment! vous y pensez encore; je vois bien que vous serez toujours un étourdi.

LE COLONEL.

Non, je parle du fond de mon coeur; je ne sais quel

charme secret cette jeune dame exerçait sur moi. Sa candeur, sa modestie, son aimable réserve, tout en elle m'inspirait un sentiment d'amour mêlé de respect et de crainte; enfin, auprès des dames ordinairement je ne suis pas timide . . . . vous le savez.

MAD. SAINT-ANGE, *vivement.*

Comment? comment? monsieur; mais je n'en sais rien du tout. (*avec intention*) A propos, mercredi prochain je ne serai pas chez moi . . .

LE COLONEL.

Comment! votre jour de réunion.

MAD. SAINT-ANGE.

C'est ma fête.

LE COLONEL.

Votre fête?

MAD. SAINT-ANGE, *avec une intention marquée.*

Oh! mon Dieu, que je suis étourdie . . cela m'est échappé. Je voulais que personne ne le sût. De grâce, ne le dites pas à ces messieurs; mon intention est de défendre ma porte ce jour-là. Je veux éviter les visites, les félicitations . . les présens, les bouquets. Mon dieu, que je suis fâchée que vous sachiez . . .

LE COLONEL.

Mais y pensez-vous? La fête d'une femme aimable en devient une pour tous ceux qui la connaissent. Je vais faire un tour dans les appartemens, et présenter mes hommages aux dames qui sont arrivées. (*en s'en allant*) Madame d'Harcourt ici, ce soir, quel bonheur!

Scène IV.

MADAME SAINT-ANGE, *seule.*

D'après ce que m'a dit Henri, me voilà plus embarrassée que jamais. N'importe, ne perdons pas courage; et gardons-nous surtout de laisser entrevoir la cause de mes chagrins; car le moindre nuage ferait bientôt fuir toutes les personnes qui viennent chez moi.

Scène V.

LA MÊME, MADAME D'HARCOURT.

MAD. SAINT-ANGE.

Eh! bonjour, ma chère.

MAD. D'HARCOURT.

J'arrive peut-être un peu tard?

MAD. SAINT-ANGE.

On oublie tout lorsqu'on a le plaisir de vous voir. Mon chasseur sans doute vous attendait en bas? je lui avais donné l'ordre de vous conduire ici, car vous ne me connaissez que sous le nom de Saint-Ange.

MAD. D'HARCOURT.

Est-ce que ce n'est pas votre nom?

MAD. SAINT-ANGE.

Pardonnez-moi, je me nomme Saint-Ange de Mondésir; ce dernier nom est celui d'une terre que je possède dans les environs de Pézénas, et toutes les personnes qui viennent ici l'emploient volontiers.

MAD. D'HARCOURT.

Eh bien! soit; je dirai madame de Mondésir.

MAD. SAINT-ANGE.

La soirée va commencer. Si vous songiez à faire quelques apprêts. Comment vous coifferez-vous?

MAD. D'HARCOURT.

Je ne sais; votre avis?

MAD. SAINT-ANGE.

Avec une parure de diamans, vous serez séduisante. Justement j'en ai-là une magnifique. Elle appartient à une jeune dame de mes amies qui me l'a confiée pour la faire voir à mes connaissances. C'est le présent de noces de son mari; aujourd'hui elle plaide en séparation, et elle le fait vendre pour payer son avocat.

MAD. D'HARCOURT.

Je vous remercie; quelques fleurs me suffiront.

MAD. SAINT-ANGE.

La société arrive. Je vous laisse un instant, et vais vous envoyer ma femme de chambre. (*à part en s'en allant*) Elle est charmante.

(*Elle sort par le salon à droite.*)

MAD. D'HARCOURT, *seule.*

Malgré sa légèreté, il faut convenir que madame Saint-Ange est bien aimable; elle fait les honneurs de chez elle avec une aisance et une grâce parfaites.

Scène VI.

MADAME D'HARCOURT, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est elle. (*haut*) Madame est ma-

dame d'Harcourt, que j'ai eu l'honneur de voir au bal chez madame de Renneville?

MAD. D'HARCOURT.

Effectivement, monsieur, j'y étais.

LE COLONEL.

Il m'eût été difficile de l'oublier; je parlais de vous il n'y a qu'un instant, madame.

MAD. D'HARCOURT.

De moi, monsieur!

LE COLONEL.

On demandait mon avis sur certain costume de bergère des Alpes, qui vous est destiné. Je vous avoue que l'élégance ne le cède en rien à l'exactitude; il ne faut qu'avoir parcouru l'Italie . . . .

MAD. D'HARCOURT, *vivement.*

Vous avez vu l'Italie, monsieur? oh! dites-moi, les villageoises ont-elles des liserés sur le corset, et le petit chapeau de paille se porte-t-il à droite ou à gauche?

LE COLONEL, *à part.*

Bravo; voilà la conversation engagée.

MAD. D'HARCOURT.

Oh! vous n'aurez pas fait attention à toutes ces futilités.

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, madame, et je puis vous assurer que votre costume ne laisse rien à désirer . . Oh! c'est que j'ai voyagé en philosophe, en observateur profond, qui cherche à connaître les caractères distinctifs des nations; aussi j'ai remarqué que les dames de Berlin avaient généralement les yeux bleus; les dames de Vienne, le teint superbe et de fort belles dents.

MAD. D'HARCOURT, *riant.*

(*A part.*) Comment donc! mais ce monsieur est fort gai.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, allons, voilà la connaissance renouvelée.

MAD. D'HARCOURT.

Vos remarques n'ont-elles eu que les dames pour objet?

LE COLONEL.

Oui, madame; ce sujet d'étude a tant de charmes! mais il n'a pas toujours été sans dangers pour moi.

MAD. D'HARCOURT.

Sans dangers?

LE COLONEL.

N'y en a-t-il donc pas quelquefois à s'attacher?

MAD. D'HARCOURT, *riant.*

Vous me rassurez. Ces attachemens-là ne sont jamais sérieux, et l'inconstance, si naturelle aux officiers français, les préserve . . . .

LE COLONEL.

Je puis vous assurer, madame, qu'il entre dans ce reproche beaucoup d'exagération. Sans parler de moi, je pourrais vous citer plusieurs officiers de mes amis, qui, dans les différentes villes qu'ils ont parcourues, se sont attachés pour la vie, et ont ressenti un amour . . mais un amour véritable, qui ne s'éteignait que lorsque le quartier-général était obligé de changer de résidence. (*à part*) Eh bien! qu'est-ce que je dis donc?

MAD. D'HARCOURT.

Voilà une preuve de constance qui fait beaucoup d'honneur à vos amis.

LE COLONEL, *à part.*

Diable, comment réparer? . . (*regardant dans le fond*) Quel contre-temps! déjà madame Mondésir.

Scène VII.

LES MÊMES, MADAME SAINT-ANGE, CÉLESTE.

MAD. SAINT-ANGE.

Eh bien! eh bien! ma chère, vous n'êtes pas encore prête? Et vous, colonel, vous faites oublier à une dame les instans qu'elle doit donner à sa toilette? Voilà votre plus beau triomphe . . . Plusieurs dames sont déjà dans le salon; M. Valsain, je compte sur vous pour m'aider à faire les honneurs.

LE COLONEL.

Disposez de moi, je vous prie. (*à part*) Ne la perdons pas de vue, et profitons de toutes les occasions qui se présenteront.

(*Il sort.*)

MAD. SAINT-ANGE.

Vous, ma belle amie, passez dans mon appartement. Céleste . . ah! la voilà; elle a un goût exquis; ne vous oubliez pas trop long-temps devant la glace, et dans quelques instans j'irai vous rejoindre.

(*Madame d'Harcourt et Céleste entrent dans l'appartement.*)

Scène VIII.

MADAME SAINT-ANGE, *seule.*

Allons, je vois que, grâces à mes soins, ma société sera plus nombreuse que je ne l'espérais.

Scène IX.

Madame SAINT-ANGE, FRÉVILLE, D'HARCOURT.

FREVILLE.

Voulez-vous bien me permettre, madame, de vous présenter mon ami? Je lui ai promis de lui faire passer une soirée agréable, et je ne pouvais mieux faire que de l'amener ici.

MAD. SAINT-ANGE.

Monsieur, enchantée de faire votre connaissance.

D'HARCOURT.

Je m'applaudis, madame, d'être admis chez vous; c'est une faveur . . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Dont vous ne pouviez pas douter, surtout présenté sous les auspices de monsieur.

FREVILLE.

Nous venons de traverser les appartemens; des monceaux d'or couvrent les tables de jeu, et chacun perd avec un sang-froid, une intrépidité . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Comment, on joue déjà . . Oh! mon dieu, je suis d'une étourderie . . moi qui ai promis de faire la partie de milord Swielsonn. Pardon, messieurs, si je vous quitte aussitôt.

Scène X.

D'HARCOURT, FRÉVILLE.

D'HARCOURT.

Mais cette dame est fort bien.

FREVILLE.

Il est convenu que nous dirons chez toi que nous avons passé la soirée dans une réunion d'hommes.

D'HARCOURT.

Bien; surtout ne va pas te contredire, car nous n'avons pas dit à ma femme au juste où nous allions, et elle est d'une jalousie qui ne prouve que mieux sa tendresse pour moi; elle ne manquerait pas de faire valoir que pendant que j'étais ici, elle s'ennuyait seule chez elle.

Scène XI.

LES PRÉCÉDENS, CÉLESTE, *sortant de l'appartement où elle est entrée pour habiller madame d'Harcourt.*

FREVILLE.

Ah, ah! voilà une femme de chambre que je n'ai pas encore vue ici. Mademoiselle, dites-moi, le colonel Valsain est-il arrivé?

CELESTE.

Oui, monsieur.

FREVILLE.

Je désirerais lui parler; faites-moi l'amitié de le prévenir que je l'attends ici . . . que c'est son ami Fréville.

CELESTE.

Ah! monsieur, y pensez-vous? ce serait dommage . . je vois bien que vous ne connaissez pas encore . . . au fait, on dit que c'est la première fois qu'elle vient ici.

FREVILLE.

Qui donc? (*à d'Harcourt*) ah! je devine; je parie qu'il est question de la jeune dame dont je t'ai parlé ce matin.

CELESTE.

On assure qu'elle est mariée, et que pendant . . oh! mon dieu! qu'est-ce que je dis donc-là? . . j'oublie que le devoir d'une personne de notre condition est de tout voir et de ne rien dire; du reste, je dois lui rendre justice . . elle accueille le colonel avec une froideur dont je me glorifierais, si j'en étais capable.

FREVILLE.

Et Valsain, dites-vous?

CELESTE.

N'en est que plus passionné! Messieurs les militaires, est-ce qu'ils désespèrent jamais?

(*On entend des éclats de rire prolongés des appartemens.*)

D'HARCOURT.

Quelle gaîté bruyante!

FREVILLE.

Ce sont les inspirations du punch.

CELESTE.

Mais je m'oublie auprès de vous; tenez le voici.

(*Céleste sort.*

Scène XII.

D'HARCOURT, FRÉVILLE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Quel bruit! j'en ai la tête rompue; ma foi, qu'ils jouent tant qu'ils voudront; je ne leur envie pas de semblables plaisirs. (*apercevant Fréville*) Eh! bonjour, mon cher Fréville; vous ici!

FREVILLE.

Parbleu, colonel, vous arrivez à propos, je suis bien aise de vous trouver seul; nous avons à vous parler.

LE COLONEL.

Il fallait me faire prévenir.

FREVILLE.

Nous savions que vous étiez auprès d'une dame aimable, et nous n'avons pas voulu vous déranger.

LE COLONEL.

Comment?

FREVILLE.

Oui, nous avons de vos nouvelles; vous êtes amoureux encore une fois: je vous en fais mon compliment; elle est, dit-on, fort jolie.

LE COLONEL.

Que voulez-vous dire?

FREVILLE.

Allons, allons, faites donc le mystérieux.

LE COLONEL, *vivement.*

Oh! non pas; je n'ai point acquis le droit d'être discret; oui, je l'avoue, femme charmante! quelle sensation délicieuse un seul de ses regards me fait éprouver; c'est fini, me voilà fixé pour toujours.

FREVILLE.

Ah ça! dites-moi, que l'amour ait vos premières pensées, c'est fort bien; mais l'amitié doit avoir son tour: je viens vous prier de me rendre un service. Le nouveau ministre est votre beau-frère; j'ai besoin de vous; de votre crédit, vous voyez comme j'en use.

LE COLONEL.

Et vous avez raison; agir ainsi, c'est m'obliger moi-même.

FREVILLE.

Mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter, mon camarade de collége, le confident de toutes mes pensées, un second moi-même enfin, colonel, sollicite une place assez importante.

D'HARCOURT.

Depuis trois mais je fais des démarches qui sont restées jusqu'à présent sans succès.

FREVILLE.

Mon ami a tout ce qu'il faut pour être à la tête d'une administration; des connaissances étendues; il fait des vers délicieux, des élégies pleines de sentiment.

LE COLONEL, *à part.*

Son souvenir me suit partout.

FREVILLE.

Seriez-vous assez aimable pour l'honorer de votre appui?

LE COLONEL.

Très-volontiers. (*à d'Harcourt*) Avez-vous une pétition, monsieur? je vais l'apostiller.

FREVILLE.

Permettez; une recommandation écrite a souvent peu de poids; si elle est quelquefois le témoignage d'un véritable intérêt, on la regarde plus souvent comme arrachée par l'importunité. Serait-ce trop vous demander que de vous prier de présenter mon ami au ministre, et de le recommander de vive voix? nous irions vous prendre demain matin chez vous.

D'HARCOURT.

C'est peut-être abuser de la complaisance de monsieur.

LE COLONEL, *à Fréville.*

Faisons mieux; vous demeurez à côté du ministre, demain matin à dix heures je serai chez vous.

FREVILLE.

Justement, Adolphe et moi, nous demeurons dans le même hôtel; à son arrivée à Paris, nous avons été assez heureux pour nous réunir.

LE COLONEL.

Je vous suis trop attaché, mon cher Fréville, pour que l'amitié qui vous lie à monsieur, ne me fasse pas un devoir de lui être agréable, et j'aime à croire que vos voeux seront bien accomplis.

D'HARCOURT.

Puissent les vôtres, monsieur, se réaliser aussi!

LE COLONEL.

Ah! notre position est bien différente; auprès d'un ministre, on trouve parfois des protecteurs; mais auprès d'une jolie femme, chacun veut parler pour soi, et la première audience est souvent la plus difficile à obtenir.

FREVILLE.

Allons, donc, colonel, vous plaisantez; en affaires il faut des titres, des raisons; en amour, au contraire, il suffit parfois d'un caprice, d'un prétexte.

LE COLONEL.

Un prétexte! c'est précisément ce qui me manque.

FREVILLE.

Eh bien, le talent est de le faire naître.

LE COLONEL.

Oh! je le sais bien . . . Je connais à fond la tactique.

FREVILLE.

Il ne faut qu'un à-propos, un sujet de conversation.

D'HARCOURT.

Quelques vers, une romance . . .

FREVILLE.

Eh, parbleu, mon ami, toi qui fais des vers, l'occasion se présente d'être agréable au colonel, te tu ne la laisseras pas échapper.

LE COLONEL.

Votre idée est délicieuse; justement depuis un quart d'heure on tourmente cette jeune dame pour lui faire chanter un rondeau italien; si je substituais à ce rondeau un ou deux couplets seulement, que vous auriez la bonté d'improviser, et dans lesquels, sous le voile de l'allusion, il serait question d'elle et du tendre sentiment qu'elle a fait naître en moi . . . Voilà le prétexte trouvé.

D'HARCOURT.

J'en suis vraiment désespéré; mais je n'ai jamais adressé de vers à personne; enfin, le croiriez-vous? pas même à ma femme.

LE COLONEL.

Eh bien, vous commencerez aujourd'hui.

FREVILLE.

Mon ami, tu ne peux pas refuser monsieur.

D'HARCOURT.

Allons, soit; le désir de vous être agréable me tiendra lieu de talent.

LE COLONEL.

A merveille; je vous laisse tout entier à vos inspirations: allons, favori d'Apollon, le sujet est digne de vous.

(Le Colonel sort.)

Scène XIII.

FRÉVILLE, D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

C'est en vérité un homme fort aimable que ce colonel. Je te remercie, mon cher Fréville, de m'avoir fait faire une connaissance aussi utile; il vient de me rendre un service . . .

FREVILRE.

Oh! tu n'y es pas. Il est homme à t'en rendre bien d'autres par la suite.

D'HARCOURT.

Oui, il paraît bien disposé en ma faveur. Occupons-nous promptement des vers qu'il m'a demandés. Je ne sais vraiment que dire. Quels éloges donner à une femme qui vient ici à l'insu de son mari? Peut-on parler de sa vertu?

FREVILLE, *tirant des tablettes.*

Pourquoi pas? La poésie ne vit que de fictions; allons, dicte, je vais écrire.

D'HARCOURT.

Essayons . . . (*Après avoir réfléchi.*)

„Sous les lois d'un maître jaloux."

FREVILLE.

C'est cela; maître est ici à la place de mari.

D'HARCOURT.

„Sous les lois d'un maître jaloux,
„Languit une beauté sauvage."

FREVILLE.

Une beauté sauvage! Ah ça, mais dis-moi donc, ce qui se passe ici ne prouve pas trop qu'elle le soit.

D'HARCOURT.

Je le sais bien; mais il faut de la politesse, et d'ailleurs la rime . . .

FREVILLE.

Ah! c'est juste; ainsi la beauté est sauvage pour la rime.

D'HARCOURT.

„Languit une beauté sauvage;
„Quels instans peuvent sembler doux,
„Passés au sein de l'esclavage?"

FREVILLE.

Pas mal; l'esclavage à la place de l'hymen, cela n'est pas neuf, mais c'est juste.

D'HARCOURT, *répétant.*

„Passés au sein de l'esclavage?
„Les ennuis assiègent ses pas.
„Pour mieux les fuir comment s'y prendre?

„Le devoir parle; mais hélas!
„La voix de l'amour est si tendre."

FREVILLE.

Comment donc, quatre vers de suite; pendant que tu es en verve, vite au second complet.

D'HARCOURT.

Je crois que je le tiens.

(*Il écrit.*)

FREVILLE.

Déjà! pour le coup ce sera bien un impromptu. (*à part.*) Il est charmant, en vérité, c'est l'obligeance même; il s'oublierait pour les autres. (*haut*) Eh bien, as-tu fini?

D'HARCOURT.

Lis et admire.

FREVILLE, *prenant les tablettes de d'Harcourt.*

Voyons; ah, ah! „La beauté sauvage va céder à la voix „de l'amour." Permets-moi une observation: faut-il qu'elle cède?

D'HARCOURT.

Sans doute, il le faut pour l'exemple. Tu ne saisis donc pas le but de la romance? C'est un conseil indirect que le colonel est censé donner à la femme qu'il aime.

FREVILLE, *après avoir copié.*

Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment, c'est à merveille; et si le colonel est heureux, tu y seras bien pour quelque chose.

Scène XIV.

Les Mêmes, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à d'Harcourt.*

Eh bien, monsieur, les muses vous ont-elles été favorables?

D'HARCOURT.

Voilà, monsieur, tout le fruit que j'ai retiré de leurs faveurs.

LE COLONEL.

Je vous en remercie.

FREVILLE, *bas à d'Harcourt.*

Ne soyons pas indiscrets; laissons-le seul un instant. (*haut*) Allons, mon ami, la société réclame notre présence.

(*Ils entrent dans l'appartement à droite.*)

Scène XVIII.

MAD. D'HARCOURT, FRÉVILLE, *sortant par la porte à droite.*

FREVILLE.

Ces gens-là sont fous; trente louis sur une carte.

MAD. D'HARCOURT.

Que vois-je! monsieur Fréville.

FREVILLE.

Madame d'Harcourt! juste ciel, madame, que faites-vous ici?

MAD. D'HARCOURT.

Ah! monsieur! et mon mari?

FREVILLE, *lui montrant la porte à droite.*

Il est-là; l'apercevez-vous près de ce jeune homme qui joue?

MAD. D'HARCOURT.

Je suis perdue! . . m'a-t-il vue, monsieur? m'a-t-il vue?

FREVILLE.

Non, madame; mais d'un moment à l'autre . . .

MAD. D'HARCOURT.

Ah! monsieur, ne me retirez pas votre appui; je ne connaissais pas madame Saint-Ange; le colonel Valsain ... Apprenez . . . . .

FREVILLE.

Quoi, ce serait vous? Je devine tout, madame, je devine tout. (*regardant vers la porte à droite*) D'Harcourt se lève! Ah! comment échapper? . . . Il vient vers nous! que faire? où fuir? . . . (*apercevant la glace à la Psyché qui est contre la porte du salon à gauche*) Ah! quelle idée. (*prenant madame d'Harcourt par le bras*) Vite, vite, madame, cachez-vous un moment derrière cette glace.

MAD. D'HARCOURT, *passant derrière la glace.*

Mes forces m'abandonnent.

Scène XIX.

LES MÊMES, D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

Ah! quelle chaleur il fait dans ces appartemens! je viens de perdre dix louis, mon cher Fréville! mais la dame qui me les a gagnés est si jolie, que je ne les regrette pas.

(Il va se poser devant la glace derrière laquelle est cachée madame d'Harcourt, et là, il arrange ses cheveux et sa cravate) C'est bien la brune la plus piquante!

FRÉVILLE, *à part.*

Quelle situation! si quelqu'un entrait . . . .

D'HARCOURT.

Fréville! mon ami, il faut que je te fasse une confidence; je crois que ma femme court, en ce moment, un grand danger.

FRÉVILLE, *effrayé.*

Que veux-tu dire?

D'HARCOURT.

Cette jolie dame, dont je te parlais il n'y a qu'un instant, est bien aimable; je sens que si je la voyais souvent . . Ah! madame d'Harcourt, prenez bien garde à vous.

FRÉVILLE, *affectant un air gai.*

Voilà de fort jolis principes, pour un homme marié. *(tirant sa montre)* Oh! oh! déjà minuit; ta femme doit être inquiète; allons, mon cher, disons un mot d'adieu à madame de Mondésir, et allons-nous-en.

D'HARCOURT, *se levant.*

Quoi! déjà?

FRÉVILLE.

D'après ce que tu viens de dire, je sens que je ne saurais t'emmener trop promptement.

D'HARCOURT.

Quelle plaisanterie!

FRÉVILLE, *le prenant par le bras.*

Pour vaincre l'amour, il faut le fuir; allons, allons, viens.

D'HARCOURT.

Au fait, c'est le parti le plus sage. Si mon Amélie savait que j'ai pu concevoir de semblables pensées, elle qui attend sans doute mon retour avec impatience! Tu as raison, mon ami, prenons vite congé de madame de Mondésir, et allons rejoindre ma femme.

(Ils sortent par la porte du fond.)

MAD. D'HARCOURT, *seule, sortant de derrière la Psyché.*

Je n'en puis plus; je me meurs d'effroi. Quel assaut je viens de soutenir! je sens ma tête qui s'égare; monsieur Fréville vient d'emmener mon mari; mais aurai-je la force de me retirer d'ici?

Scène XX.

LA MÊME, FRÉVILLE, *accourant.*

FREVILLE.

J'ai laissé votre mari avec madame de Mondésir; profitons du seul moment qui nous reste; traversons promptement le salon; on ne fera pas attention à nous; vite, vite, ne perdons pas de temps: au nom du ciel, madame, dépêchons-nous.

(Il l'entraîne, et tous deux sortent précipitamment par la porte du fond à droite. Henri sortant par la porte opposée, et immédiatement après lui le colonel.)

HENRI.

Eh bien! que vois-je? je ne me trompe pas; comme ils courent; quoi? déjà sur le grand escalier!

LE COLONEL.

Henri, dis-moi?

HENRI, *sortant.*

Comment diable, du scandale; c'est charmant: oui, monsieur, je suis à vous.

LE COLONEL.

A qui en a-t-il donc? Mais revenons à madame d'Harcourt; elle doit faire maintenant bien des réflexions . . Au fait, j'ai brusqué un peu ma déclaration; j'entrevois bien des difficultés; tant mieux, morbleu! des obstacles en amour! n'en rencontre pas qui veut, et bien des honnêtes gens voudraient être à ma place.

Scène XXI.

LE COLONEL, MAD. SAINT-ANGE, CÉLESTE, HENRI.

MAD. SAINT-ANGE, *à Céleste.*

Voyons ce que signifie ce bavardage?

CELESTE.

Madame, c'est comme j'ai l'honneur de vous l'attester; on l'a enlevée.

MAD. SAINT-ANGE.

Madame d'Harcourt?

LE COLONEL.

Comment, que voulez-vous dire?

HENRI.

Eh! oui, monsieur, elle est déjà loin de vous.

CELESTE.

J'ai suivi monsieur Fréville sans qu'il s'en doutât.

LE COLONEL.

Au fait . . Au fait.

CELESTE.

Eh bien, monsieur, descendre en courant le grand escalier.

HENRI.

Faire monter madame d'Harcourt dans un fiacre.

CELESTE.

Donner l'ordre au cocher de s'éloigner au grand galop.

HENRI.

Remonter dans les appartemens.

CELESTE.

S'emparer du jeune homme qu'il a amené tantôt, et disparaître rapidement; tout cela n'a été que l'affaire d'un instant.

MAD. SAINT-ANGE.

Ah! madame d'Harcourt, voilà qui passe les bornes.

LE COLONEL.

Je suis joué de la manière la plus complète; ma calèche est en bas; dans dix minutes je serai chez Fréville.

MAD. SAINT-ANGE, *vivement.*

Eh quoi; vous me quittez? voilà mon quadrille manqué; voyez comme c'est désagréable; colonel, donnez-moi la main, et remettez à demain votre entrevue avec ces messieurs.

LE COLONEL.

J'avais rendez-vous chez eux demain à dix heures; mais, morbleu! j'y serai à huit.

(Le Colonel et madame Saint-Ange sortent.)

Scène XXII.

HENRI, CÉLESTE.

CELESTE.

Je fais une réflexion; si l'un de ces messieurs était le mari de madame d'Harcourt.

HENRI, *froidement.*

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? est-ce une raison pour empêcher un quadrille d'être exécuté?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

(Le théâtre représente le même salon qu'au premier acte.)

Scène I.

MADAME D'HARCOURT, *seule.*

Huit heures, et mon mari n'a pas encore paru. Je tremble qu'il ne m'ait aperçue hier soir, ou que quelqu'un n'ait prononcé mon nom devant lui. Le peu de mots que m'a dits monsieur Fréville, en me conduisant à la voiture, n'a fait que redoubler mes alarmes. (*Allant à la porte de l'appartement de monsieur d'Harcourt.*) Je n'entends rien; il m'a été impossible de fermer l'oeil cette nuit; mille sentimens divers troublaient mon repos. Qu'allait donc faire mon mari chez cette madame Saint-Ange? Ce que je lui ai entendu dire ne me sort pas de la mémoire: „Cette jolie brune est charmante. Je ne regrette pas „l'argent qu'elle m'a gagné." Quelle horreur! Mais est-ce bien à moi à me plaindre de mon mari? Ah! mon cher Adolphe, après l'imprudence que j'ai faite, comment oserai-je soutenir tes regards? Tôt ou tard mon nom sortira de la bouche du colonel; tout se découvrira, et voilà ma réputation compromise. Ah! quelle journée se prépare pour moi!

Scène II.

MADAME D'HARCOURT, D'HARCOURT, *sortant de son appartement.*

D'HARCOURT.

Bonjour, mon Amélie. Je me lève un peu tard; mais la nuit était bien avancée quand je suis rentré; (*à part*) elle va me questionner; prévenons-la.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Je tremble qu'il ne m'ait vue hier soir.

D'HARCOURT.

Tu ne sais pas, ma bonne amie, où j'ai passé la soirée hier?

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

O ciel! se douterait-il? (*haut*) Non, mon ami.

D'HARCOURT.

Dans une réunion d'hommes où m'a conduit Fréville. Je m'y suis bien ennuyé, et sans l'affaire importante qui m'y retenait, je n'aurais pas tardé à revenir auprès de toi.

MAD. DH'ARCOURT, *à part.*

Allons, je vois qu'il ne sait rien.

D'HARCOURT, *à part.*

Bon, elle me croit; au surplus, si je ment, c'est pour sa tranquillité.

MAD. D'HARCOURT.

Et quel motif, mon ami, vous conduisait dans cette réunion?

D'HARCOURT.

J'y allais pour être présenté au beau-frère du ministre. Figure-toi que je me suis trouvé-là avec tous militaires qui n'ont cessé de parler de leurs campagnes.

MAD. D'HARCOURT.

Tous militaires? (*à part*) Oh! le menteur, le menteur! Je ne lui connaissais pas encore ce défaut-là. (*haut*) Mais est-ce qu'il ne se trouvait pas de dames dans cette société?

D'HARCOURT, *vivement.*

Pas une, ma chère amie, pas une.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Voyons jusqu'où ira sa perfidie. (*haut*) Adolphe, jurez-moi qu'il n'y avait pas de dames.

D'HARCOURT, *à part.*

Quelle jalousie! (*haut*) Ma chère amie, veux-tu que je te jure par l'amour que j'ai pour toi?

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Oh! le monstre! (*haut, en lui mettant la main sur la bouche*) Non, non, mon ami; je m'en rapporte à vous.

D'HARCOURT.

La soirée s'est terminée par un punch et quelques tours d'écarté. Je t'avoue même que j'ai perdu dix louis.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Oui, avec cette jolie brune. (*haut*) Et contre qui mon ami?

D'HARCOURT.

Contre un gros-major de cuirassiers.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Et moi qui ai cru jusqu'à présent tout ce qu'il me disait! (*haut*) Mon ami, j'ai aussi mes petites préventions, et si vous

voulez m'être agréable, vous romprez toutes vos relations avec votre gros-major de cuirassiers.

D'HARCOURT.

Mais le plus intéressant dans tout cela, c'est que le colonel Valsain, auquel Fréville m'a présenté, doit venir me prendre ce matin pour aller chez Son Excellence.

MAD. D'HARCOURT, *vivement.*

Le colonel Valsain! . . .

D'HARCOURT.

En aurais-tu entendu parler? Ma chère amie, je compte sur toi pour le bien recevoir.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

O ciel! me voilà plus compromise que jamais.

D'HARCOURT.

Cette visite ne paraît pas t'être agréable?

MAD. D'HARCOURT.

Mon ami . . . quand on ne connaît pas les personnes.

D'HARCOURT.

Oh! c'est l'homme du monde le plus modeste, et je suis persuadé que ce matin tu seras avec lui comme si tu l'avais déjà vu.

Scène III.

Les Mêmes, FRÉVILLE.

FREVILLE, *à part.*

Elle n'est pas seule! . . .

D'HARCOURT.

Bonjour, mon cher Fréville. Je causais avec madame d'Harcourt de notre soirée d'hier, et je lui faisais part de l'utile connaissance que tu m'as procurée.

MAD. D'HARCOURT, *avec intention.*

Je vous remercie, monsieur, des preuves d'intérêt que vous nous avez données, et je vous prie de croire que jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous.

FREVILLE.

Comment donc, madame, vous ne me devez aucun remercîment, et je n'ai fait qu'obéir à l'amitié qui me lie à vous deux pour la vie. (*avec intention*) Oui, mes amis, mes bons amis, votre bonheur me sera toujours cher; . . . mais tout n'est pas fini, et peut-être serai-je assez heureux pour vous être plus utile encore.

D'HARCOURT.

Non, tout n'est pas encore fini; mais cela prend une tournure favorable, . . . surtout d'après ce que nous a dit le colonel.

FREVILLE, *bas à madame d'Harcourt.*

Voilà trois fois que je vais chez lui, sans pouvoir le rejoindre. (*haut*) Dis-moi, mon ami, que fais-tu ce matin? montes-tu à cheval?

D'HARCOURT.

Y pènses-tu? et monsieur Valsain qui doit venir; serait-il convenable que je ne fusse pas chez toi lorsqu'il arrivera, lui qui vient tout exprès pour moi?

FRÉVILLE.

Ta réflexion est juste; cependant il ne doit venir qu'à dix heures.

D'HARCOURT.

Je n'ai nulle envie de sortir; j'allais descendre chez toi lorsque tu es monté.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Je suis au supplice.

D'HARCOURT.

Ce brave colonel! quand je pense à l'accueil gracieux qu'il nous a fait.

Scène IV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *à Fréville.*

Monsieur, monsieur le colonel Valsain est chez nous; il demande à vous parler.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Je suis perdue!

D'HARCOURT, *très-vivement.*

Fais monter, mon ami . . . fais . . . dis-lui que monsieur Fréville est ici. (*Le valet sort.*) Ah! ma chère amie, que ce colonel est aimable; il ne devait venir qu'à dix heures, et il vient à huit: on ne pousse pas plus loin le désir d'obliger.

FREVILLE, *à part.*

Grand dieu! comment sortir de cet embarras?

MAD. D'HARCOURT.

Je ne sais; mais je ne me sens pas à mon aise; je me suis levée avec une migraine . . . et loin de se passer, elle augmente à un point . . .

FREVILLE.

Effectivement, vous parliez souffrir . . . si vous passiez dans votre appartement?

MAD. D'HARCOURT.

Oui, je sens qu'un moment de repos me fera grand bien.

D'HARCOURT.

Cela ne sera rien, ma bonne amie.

MAD. D'HARCOURT.

Je me retire, car, en vérité, je souffre le martyre.

Scène V.

D'HARCOURT, FRÉVILLE, LE COLONEL.

D'HARCOURT, *allant au-devant de lui.*

Ah! monsieur, combien je me félicite de l'intérêt que vous voulez bien me porter; je vous avoue que nous n'espérions pas avoir l'honneur de vous voir si matin.

FREVILLE.

Toutes mes idées me fuient; par quel moyen? . . .

LE COLONEL, *ironiquement.*

Vous ne m'attendiez pas si matin? je le crois; je suis comme vous, messieurs, j'aime à surprendre mon monde: dites-moi donc, vous vous êtes en allés bien promptement, hier soir. Comment! à peine m'avez-vous quitté, que j'ai appris votre disparition!

FREVILLE, *vivement.*

Oui, une affaire imprévue . . .

LE COLONEL.

Ah!, permettez, imprévue; je crois que vous vous trompez; rien, au contraire, ne me paraît avoir été mieux médité.

FREVILLE.

Je vous jure . . .

D'HARCOURT.

Monsieur, je vous en supplie, ne nous en veuillez pas. Tenez, à vous parler franchement (*montrant Fréville*), voilà le coupable.

LE COLONEL.

Oui, je sais bien que vous n'êtes que le complice.

D'HARCOURT.

Vous nous aurez sans doute trouvés un peu lestes, un peu impolis?

LE COLONEL.

Impolis n'est point le mot, monsieur; mais cependant je vous avoue que d'autres, à ma place, auraient pu prendre moins bien la chose.

D'HARCOURT, *à part.*

Comment diable! il est donc bien susceptible?

FREVILLE.

Ah ça, mon cher Valsain, nous sommes à vos ordres; quand vous voudrez, nous partirons.

D'HARCOURT.

Un moment, mon ami, donne donc le temps à monsieur...

LE COLONEL, *toujours avec ironie.*

Le détour est assez bien; je devine votre projet, mon cher Fréville; vous voulez rompre la conversation; je reconnais-là votre adresse, et vous n'ignorez pas que je sais que vous en avez beaucoup. Oui, mon ami, oui, nous irons chez le ministre, c'est une affaire convenue; mais souffrez auparavant que j'aie avec vous, messieurs, une petite explication; et quoique mon amour-propre soit un peu blessé, je vous promets de ne pas m'écarter du ton de la plaisanterie.

FREVILLE, *faisant des signes à Valsain.*

Allons, allons, colonel...

LE COLONEL.

Oui... oui... je vois bien les signes que vous me faites, mais c'est inutile.

FREVILLE, *à part.*

Aucun moyen.

LE COLONEL, *à d'Harcourt.*

Il me paraît, monsieur, que vos vers ont une grande influence sur les dames.

D'HARCOURT.

Eh quoi, monsieur, vous allez me parler du petit service que j'ai été assez heureux de vous rendre?

LE COLONEL.

Du petit service! (*à part*) Mais il se moque de moi.

D'HARCOURT, *riant.*

Est-ce que ces vers vous auraient valu un aveu?...

LE COLONEL.

Vous feignez de ne pas me comprendre, messieurs, mais vous savez aussi bien que moi ce que je veux dire; le mystère est maintenant inutile: c'est hier soir que vous auriez dû en mettre davantage.

D'HARCOURT.

Hier soir? Je veux mourir, si j'entends un mot.

LE COLONEL.

Allons, allons, vous allez me faire accroire que vous ne vous êtes pas en allé avec cette jeune dame pour laquelle je vous avais prié de me faire des vers.

D'HARCOURT.

Ah! colonel, je vous proteste que nous sommes sortis nous deux, Fréville et moi.

FREVILLE.

Comment! tu ne t'aperçois pas que le colonel plaisante?

D'HARCOURT.

Nous n'avons pas vu cette dame; nous ne la connaissons pas, et nous ignorons même son nom.

LE COLONEL.

Comment! elle ne vous l'a pas dit? Ma foi, je ne vois pas d'après ce qui s'est passé, pourquoi je me piquerais d'une discrétion . . . elle s'appelle . . .

FREVILLE, *très-vivement.*

Colonel, arrêtez, je vous prie. Ce secret est le mien; je vais vous faire un aveu qui me coûte; mais il s'agit d'une dame respectable, dont la réputation m'est chère, et je n'hésite plus à vous faire connaître la vérité.

D'HARCOURT.

Mets-nous donc promptement au fait.

FREVILLE.

Apprenez que cette dame est ma parente; qu'elle ne connaissait que très-imparfaitment madame Mondésir; que c'était la première fois qu'elle venait chez elle, où, à peine arrivée, elle ne tarda pas à s'apercevoir et à rougir de sa méprise; sachez en outre qu'elle se disposait à en sortir, au moment où je l'ai rencontrée; d'après votre confidence même, je n'ignorais pas que cette dame était l'objet de vos voeux; et quelque persuadé que je fusse de sa vertu, je ne devais pas lui refuser l'appui qu'elle réclamait de moi pour se dérober à vos hommages.

LE COLONEL.

Est-il possible? quoi! cette dame serait? . . .

FREVILLE.

Ma parente, je vous le répète; voilà l'explication que je voulais éviter.

LE COLONEL.

Ah! mon cher Fréville, combien je suis désespéré.

D'HARCOURT, *riant.*

Quoi! cette dame pour laquelle j'ai fait des vers, était... Ah! ah! ah! . . . Le tour est impayable; dis-moi donc, Fréville, et à quel degré est-elle ta parente?

FREVILLE.

Mon ami, cette plaisanterie . . .

D'HARCOURT.

Ne doit pas te fâcher. Mais j'oublie, colonel, que vos momens doivent être précieux; je vais avoir l'honneur de vous présenter à madame d'Harcourt.

(Il entre dans l'appartement de sa femme.)

Scène VI.

LE COLONEL, FRÉVILLE.

LE COLONEL, *avec le plus grand étonnement.*

Madame d'Harcourt!! . . . Quoi! . . . ce serait? . . .

FREVILLE.

Eh! oui, colonel; le mari lui-même; vingt fois j'ai été sur le point de le nommer devant vous; mais j'ai craint que la surprise que vous causerait ce nom, ne décélât . . .

LE COLONEL.

Et c'était à lui que je m'adressais! voici la première fois que je commets une semblable maladresse; moi qui ai ordinairement un tact pour reconnaître un mari . . . Voyez à quoi les malheureux jeunes gens sont exposés!

FREVILLE.

En allant chez madame Saint-Ange, que d'Harcourt ne sait pas être la même que madame Mondésir, madame d'Harcourt n'a été qu'abusée; son coeur est tout à son mari, et votre présence, en ce moment, la met dans le plus grand embarras. Lorsque d'Harcourt a prononcé votre nom devant elle, elle a été sur le point de s'évanouir.

LE COLONEL.

Cependant, elle va venir . . Je ne puis m'offrir à sa vue; ce serait la compromettre.

FREVILLE.

Mais d'Harcourt est allé la chercher.

LE COLONEL.

N'importe . . Je dois m'éloigner.

FREVILLE.

Si vous partez, que lui dirai-je?

LE COLONEL.

Je ne sais; l'essentiel est de gagner du temps. (*il va pour sortir et revient*) Ah! dites-lui que je suis allé seul chez le ministre.... Je reviendrai... Tâchez de la tranquilliser.... On vient! comptez sur ma prudence.

Scène VII.

FRÉVILLE, *seul.*

Colonel.. colonel.. Il est déjà bien loin. J'ignore, en vérité, ce que va penser d'Harcourt. Quelle raison lui donner? Le voici.

Scène VIII.

FRÉVILLE, MAD. D'HARCOURT, D'HARCOURT,

D'HARCOURT.

Cela ne sera rien, mon Amélie, cela ne sera rien.. Eh bien! où est donc le colonel?

FREVILLE.

Bah! ne m'en parle pas; c'est le plus grand étourdi... je ne sais ce qui lui a passé par la tête, il m'a quitté subitement sans me dire autre chose, sinon, qu'il allait seul chez le ministre.

D'HARCOURT.

Comment!... Et il ne reviendra pas?

FREVILLE.

Si, mon ami, si; il m'a assuré qu'il serait bientôt de retour.

Scène IX.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Madame Mondésir demande à parler à Monsieur Fréville?

TOUS LES TROIS, *avec stupéfaction.*

Madame Mondésir!

D'HARCOURT, *à part.*

Quel contre-temps! Et le petit mensonge que j'ai fait à ma femme . . .

MAD. D'HARCOURT, *de même.*

O ciel! Je suis perdue!

D'HARCOURT, *bas à Fréville.*

Mon ami, va la recevoir chez toi; car, si elle entrait ici, tout serait découvert.

(*Le valet sort.*)

MAD. D'HARCOURT, *de même.*

M. Fréville, ne la laissez pas pénétrer jusqu'ici.

FREVILLE, *allant pour sortir.*

Je vais la recevoir.

Scène X.

LES MÊMES, MADAME SAINT-ANGE, *dans la coulisse.*

MAD. SAINT-ANGE.

Je n'ai que deux mots à lui dire. (*elle entre*) Ah! . . . . . Messieurs, je vous salue . . .

FREVILLE, *bas à madame Saint-Ange.*

N'ayez pas l'air de la connaître; c'est son mari; il ne vous connaît que sous le nom de Mondésir.

D'HARCOURT, *de même.*

De grâce, madame, ne dites pas que vous m'avez vu hier soir; c'est ma femme; elle ne sait rien.

MAD. SAINT-ANGE.

Madame, je . . .

D'HARCOURT, *à madame d'Harcourt.*

Ma bonne amie, madame est madame Mondésir, que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois dans le monde. (*bas à sa femme*) C'est une femme très comme il faut.

MAD. SAINT-ANGE, *à part.*

Je devine tout à présent. Ah! ah! ah! la rencontre est délicieuse.

D'HARCOURT.

C'est chez l'ambassadeur, au dernier cercle qu'il donne, que j'ai eu l'avantage de voir madame . . Nous étions ensemble . . . tu ne te rappelles pas?

MAD. D'HARCOURT.

Effectivement, mon ami, je crois reconnaître madame; mais es-tu bien sûr que ce soit au cercle de l'ambassadeur?

D'HARCOURT.

Sans doute. (*bas*) C'est sa cousine.

FREVILLE, *bas à madame Saint-Ange.*

Ne le démentez pas.

MAD. SAINT-ANGE.

Pardon, messieurs, d'être venue vous déranger.

D'HARCOURT.

Comment donc, madame, ne croyez pas . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Si, si, monsieur; je sais que souvent une personne de plus gêne, embarrasse . . .

FREVILLE, *lui offrant la main.*

Madame, si vous vouliez permettre . . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Mais ne m'en veuillez pas; c'était au colonel Valsain que je désirais parler. On m'avait dit qu'il était avec monsieur Fréville, et je venais lui annoncer un malheur affreux qui vient d'arriver . . .

FREVILLE.

A vous, madame?

MAD. SAINT-ANGE.

(*Bas.*) Silence devant monsieur d'Harcourt. (*haut*) A madame Saint-Ange.

D'HARCOURT, *vivement.*

Madame Saint-Ange! vous la connaissez? ma femme aussi. Franchement, de toutes ses liaisons, c'est celle qui me plaît le moins.

MAD. SAINT-ANGE.

Qui vous plaît le moins, monsieur; et pourquoi?

D'HARCOURT.

On dit que la société qu'elle reçoit chez elle n'est pas toujours bien choisie.

MAD. SAINT-ANGE, *avec ironie.*

Cependant elle a donné une soirée hier, et je puis vous assurer que, parmi les personnes qu'elle a reçues, il s'en est trouvé plusieurs de la connaissance desquelles vous n'eussiez pas eu à rougir . . En vérité, je ne conçois pas, monsieur, que vous, qui avez de l'esprit . . qui même, d'après ce qu'on m'a dit, faites assez joliment les vers . . .

D'HARCOURT, *voulant l'interrompre.*

Madame . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Accueillez aussi légèrement les propos de la médisance; le commerce du monde n'est qu'un échange d'indulgence; vous-même, monsieur, n'en avez-vous jamais eu besoin? Consultez-vous: vous êtes marié; que diriez-vous alors d'un mari qui s'amuserait à faire des vers pour une autre? . . .

D'HARCOURT, *très-vivement.*

Madame . . . (*à part*) Mais elle va me perdre; je ne la croyais pas liée à ce point avec madame Saint-Ange. (*haut*) Oh! madame, j'aime à croire que tout ce qu'on m'a dit sur elle est faux . . . Il suffit que vous la connaissiez pour que je sois entièrement désabusé; et quand j'en parlais à ma femme, je ne lui reprochais que de l'étourderie, de la légèreté; ce qui n'est au reste qu'un charmant défaut chez les dames. Interrogez là-dessus madame d'Harcourt; elle sait que je ne ments jamais.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Pourquoi faut-il que je sois forcée de me taire!

MAD. SAINT-ANGE.

Je ne la défendrai point du reproche de légèreté, mais il faut souvent se mettre en garde contre les apparences. Tenez, sans chercher bien loin, hier soir encore, chez elle, une jeune dame, respectable sans doute, a disparu subitement.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Que dit-elle?

D'HARCOURT, *bas à Fréville.*

Elle va compromettre ta parente; emmène-la donc . . .

MAD. SAINT-ANGE.

Eh bien! ne sachant pas ce qu'elle était devenue, toute la société, un instant, aurait pu la croire perdue.

MAD. D'HARCOURT, *piquée.*

(*A part.*) Perdue . . . Quelle expression! (*haut*) Je crois, madame, que le mot n'est pas juste; cette jeune dame, en allant chez madame Saint-Ange, n'était sans doute qu'égarée.

MAD. SAINT-ANGE, *à part.*

Égarée . . . chez moi . . . quelle impertinence! (*haut*) Alors, madame, permettez-moi de raconter l'affaire en détail. (*montrant d'Harcourt*) Je prends monsieur pour juge.

MAD. D'HARCOURT, *vivement.*

A quoi bon, madame? Je suis de votre avis, cette jeune dame, en allant chez madame Saint-Ange, n'a fait aucun mal,

comme vient de le dire mon mari; madame Saint-Ange est une femme charmante, qui gagne sans doute à être connue, et les apparences seules sont contre elle. (*à part*) Ah! mon dieu, quelle position!

D'HARCOURT, *vivement.*

Eh! certainement, c'est ce que j'ai toujours dit. (*à sa femme*) Je suis charmé, ma bonne amie, que tu te ranges enfin de mon sentiment.

Scène XI.

LES MÊMES, LE COLONEL.

FREVILLE, *à madame Saint-Ange.*

Madame, voici le colonel Valsain.

MAD. D'HARCOURT.

Ciel! que devenir!

D'HARCOURT.

Encore un surcroît d'embarras.

LE COLONEL.

Madame Mondésir ici! . . .

FREVILLE.

(*Bas à Valsain.*) Tout s'est bien passé, d'Harcourt ne sait rien . . . .

LE COLONEL.

J'ai des excuses à vous faire, monsieur, sur la précipitation avec laquelle je me suis éloigné; j'en dois surtout à madame, que j'ai l'honneur de voir pour la première fois.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Pour la première fois!

FREVILLE.

Colonel, madame Mondésir venait pour vous parler d'un malheur arrivé à madame Saint-Ange.

LE COLONEL.

A madame Saint-Ange? . . pourrai-je lui être de quelque utilité, madame?

MAD. SAINT-ANGE.

Elle l'espère, monsieur; mais le temps presse; sa position est bien pénible; enfin, elle est réduite à partir aujourdhui même pour Londres.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Elle quitte Paris! Quel bonheur!

LE COLONEL.

Le moment est peu favorable pour parler d'affaires. Je devine en quoi je puis lui être utile; je ferai ce qu'elle désire; mais j'y mets une condition, c'est qu'elle gardera le plus profond silence sur un secret qui m'appartient. Dites-lui que je vais avoir l'avantage de me présenter chez elle.

MAD. SAINT-ANGE.

Elle compte sur votre promesse . . Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

(*Elle sort.*)

Scène XII.

LES MÊMES, *excepté* MADAME SAINT-ANGE.

LE COLONEL, *remettant un papier à d'Harcourt.*

Voici, monsieur, ce qui vous expliquera mon éloignement précipité.

D'HARCOURT, *regardant le papier.*

Ma nomination!

LE COLONEL.

Je me suis rappelé que le ministre devait partir ce matin pour la campagne; une minute de retard aurait pu vous être préjudiciable, et je n'ai pas cru devoir hésiter à me charger seul de la démarche.

D'HARCOURT.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!

LE COLONEL.

Vous ne m'en devez aucune, monsieur. Je ne me serais point employé pour vous, que vous eussiez de même été nommé. Tous vos titres étaient depuis long-temps sous les yeux de Son Excellence, et je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir avancé de quelques jours le succès de vos voeux. Quant à moi, le ministre m'a délivré, en même temps, mon brevet de chef d'état-major d'une de nos divisions militaires, et je quitte Paris demain matin.

MAD. D'HARCOURT, *à part.*

Ah! je respire.

LE COLONEL, *avec intention.*

Je ne voudrais pourtant pas m'éloigner en emportant le moindre regret. Fréville, vous verrez bientôt, sans doute, cette jeune

dame que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez madame Mondésir?

D'HARCOURT.

Ah! oui, ta parente (*à sa femme*) Je te dirai cela.

LE COLONEL.

Pour moi, peut-être ne la verrai-je plus (*regardant madame d'Harcourt*) Mon ami, dites-lui bien de ma part, je vous en prie, que j'ai fait le sacrifice du sentiment qu'elle m'avait inspiré; qu'à cette erreur, entièrement dissipée, a succédé l'intérêt plus sincère, l'estime la plus vraie, et le plus profond respect; dites-lui bien, surtout, que j'ai juré devant vous que son nom ne sortirait jamais de ma bouche.

FREVILLE.

Elle le saura, colonel.

D'HARCOURT, *à Fréville.*

Tu dois être content, j'espère?

(*Il reconduit le colonel jusqu'au haut du théâtre.*)

Scène XIII.

FRÉVILLE, D'HARCOURT, MAD. D'HARCOURT.

MAD. D'HARCOURT, *bas à Fréville*

Le colonel part, je vais tout avouer à mon mari.

D'HARCOURT, *revenant de même à Fréville.*

Je n'attends qu'une occasion pour tout raconter à madame d'Harcourt.

FREVILLE, *à part.*

Un aveu réciproque. (*haut*) Mes amis, je vous invite à dîner aujourd'hui chez moi; nous ne serons que nous trois, et j'espère que nous n'en rirons pas moins. Je veux te faire faire connaissance avec ma parente, et tu verras qu'on peut lui pardonner un moment d'imprudence.

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 41.

LE PRÉCEPTEUR
DANS L'EMBARRAS,

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR

M. MÉLESVILLE.

4

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
Le baron de Vieux Sac	*Mr. Herault.*
Henri, son fils	*Mr. Isidore.*
Maître Job, précepteur	*Mr. Marius.*
Juliette de Sainville, mariée secrètement à Henri	*Mlle. Laurence.*
Louison, paysanne	*Mlle. Lémery.*
Éloi, filleul de Maître Job	*Mr. Francisque.*

La scène se passe à Paris, au château de Vieux Sac, à quelques lieues de Poitiers.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon d'étude avec des corps de bibliothèque garnis de livres, des cartes de géographie, des instrumens de physique, etc.; à gauche et sur l'avant-scène, une porte qui conduit à l'appartement du Précepteur; plus haut, une autre entrée qui conduit au jardin; à droite et sur l'avant-scène, la porte d'un autre cabinet, au fond; on aperçoit le vestibule du château.

Scène I.

ÉLOI, LOUISON.

(Éloi est occupé à ranger les meubles; il a un tablier de domestique devant lui et un plumeau à la main. Louison paraît au fond, et pose en dehors un panier qu'elle avait sous le bras.)

ELOI.

Là . . . c' que c'est qu' la propreté: . . on s' mirerait dans mes fauteuils! . . . (*Il aperçoit Louison*) C'est toi, ma petite Louison? eh bien! entre donc.

LOUISON.

Je n'ose pas, monsieur Éloi . . . si on nous surprenait ensemble . . . si monsieur le Précepteur m'voyait dans son appartement . . . lui, qui déteste les femmes, et qui m' fait toujours de gros yeux quand il me rencontre.

ELOI.

Il n'y a pas de danger. D'abord, not' maître, monsieur le baron de Vieuxsac, n'est pas encore revenu de Poitiers, où c' qu'il a été pour une affaire, à cheval. Son fils, monsieur Henri, est remonté, et bâille dans sa chambre, en attendant sa leçon de gigométrie. Ton oncle, le jardinier, est au village; et Maître Job, le Précepteur, vient de descendre dans le parc pour y chercher, à c' qu'il m'a dit, un prolème de mathiques . . .

et quand il cherche des mathiques, il en a pour long-temps; il en perd le boire et le manger.

LOUISON.

C'est égal, n' faut pas nous exposer . . .

ELOI.

Ah ça! t'en as donc bien peur de not' Précepteur?

LOUISON.

Lui! . . . j' crois bien! . . . l' vilain homme, avec son air revêche, son vieil habit marron et sa figure jaune, il gronde tout l' monde.

AIR: *des Amazones.*

Il n' vous pass' pas la moindre chose;
Dam', faut entendre ses sermons;
Il ne permet pas que l'on cause
Ni qu'on danse avec les garçons!
C'est bien d'aimer la sagess', la décence;
Mais, pour un' fill' c'est trop sévère aussi.
Car en fuyant les garçons et la danse,
Comment veut-il qu'on attrape un mari.

Aussi, je n' peux pas l' souffrir.

ELOI.

Eh bien! t'as tort . . .

LOUISON.

Oh! tu l' défends toujours.

ELOI.

C'est ben naturel, j' suis son filiot; et puis, au fond, il a bon coeur, il aime son élève, monsieur Henri . . . eh ça! il se mettrait au feu pour lui.

LOUISON.

Joliment . . . il le rend malheureux comme les pierres . . . Pauvre jeune homme . . . à vingt-quatre ans passés . . . il est tenu à la lisière! pas un moment de liberté . . . tu verras que cette sévérité-là tournera mal.

ELOI.

Bah!

LOUISON.

Oui, tiens, Eloi, je n' suis pas si savante que Maître Job, mais j'ai remarqué une chose . . . quand on lâche Dragon, le chien de la basse-cour, et qu'on le laisse se promener de temps en temps, il est obéissant et doux comme un agneau . . . mais quand on l' tient trop long-temps à l'attache, il casse sa chaîne, et alors c'est un diable, n'y a plus moyen d'en jouir! . . .

Gare que not' jeune homma n' casse sa chaîne . . . je l' voudrais, pour faire enrager c' méchant Précepteur. . . il n' vaut rien.

ELOI.

Et moi, je t' soutiens qu'il a tout plein de bonnes qualités . . je n' lui connais qu'un défaut, à mon parrain, c'est qu'il veut me mettre au latin.

LOUISON.

Au latin?

ELOI.

On ne lui ôterait pas ça de la tête: j'ai même-là mon rudiment; ça ne m' quitte plus. (*il le tire de sa poche*) C'est joliment ennuyeux; „Rosa . . . la muse; musa, la rose;" non, non; c'n'est pas ça . . . attends donc . . . „rosa, la rose;" (*souriant*) Ah! „rosa, la rose", . . comme ça s' rencontre . . . à une petite jardinière, vois-tu, Rosa: c'est toi . . hein? . . .

LOUISON.

Tiens, c'est gentil, le latin! . . .

ELOI.

AIR: *des habitans des Landes.*

Oui, c'est un drôl' de langage,
Mais v'là quelqu' chos' d' bien plus beau,
Tiens, vois au milieu d' la page,
J' l'ai trouvé tout seul . . . *amo.*

LOUISON, *parlant.*

Amo!

ELOI.

Sais-tu c' que ça signifie?

LOUISON.

Est-c' qu' j'enteuds l' latin? Oui dà,
J' dirais *amo* tout' ma vie
Sans comprendre ce mot-là.

ELOI.

Tiens-toi-là,
Bien comm' ça,
Et j'm'en vais te traduir' ça.

(*Il l'embrasse. Maître Job, qui est entré par le fond, l'aperçoit.*)

MAÎTRE JOB.

Qu'est-ce que je vois?

LOUISON, *jetant un cri.*

Ah!

ELOI, *se sauvant.*

Dieu! mon parrain!

Scène II.

MAÎTRE JOB, LOUISON, *tout interdite.*

MAÎTRE JOB.

Comment! . . . sous mes yeux . . . dans le château de monsieur le Baron . . . se permettre . . . (*à Louison, qui veut s'en aller*) Restez, Mademoiselle, restez.

LOUISON, *troublée.*

Maître Job, je puis vous jurer . . .

MAÎTRE JOB.

Petit serpent . . oserez-vous nier votre crime? ne l'ai-je pas vu vous embrasser?

LOUISON, *de même.*

C'est vrai . . . Maître Job . . mais il m'embrassait en latin . . .

MAÎTRE JOB, *furieux.*

En latin! Voilà comme il profite de mes leçons . . Petit démon! oser séduire un malheureux enfant.

LOUISON.

Qu'appelez-vous, Maître Job? . . s'il y a quelqu'un de séduit, j'espère bien que c'est moi!

MAÎTRE JOB.

Impossible! . . au surplus, je suis le plus coupable, je n'aurais pas dû souffrir qu'une femme habitât le même toît que ces pauvres innocens . . mais il est encore temps de les sauver, et dès demain je vous ordonne de sortir du château.

LOUISON.

Comment! Maître Job, qu'est-ce que cela signifie?

MAÎTRE JOB.

Que je vous prie de vous en aller.

LOUISON.

Vous me renvoyez?

MAÎTRE JOB.

En vertu des pouvoirs absolus que monsieur le Baron m'a conférés pendant son absence.

LOUISON, *pleurant.*

Ah! mon dieu, c'est-il possible? . . qu'est-ce que va dire mon oncle? . . et ma mère, qui est à quinze lieues d'ici? (*allant à lui*) Mon bon monsieur!

MAÎTRE JOB, *reculant.*

Femme, ne m'approchez pas ; éloignez-vous.

LOUISON.

Est-ce ma faute, si Eloi est amoureux de moi?

MAÎTRE JOB, *craignant que l'on n'entende.*

Amoureux! . . voulez-vous bien vous taire . . allons, sortez . . .

LOUISON, *sanglottant.*

Ah! pardonnez-moi pour cette fois, mon petit monsieur Job, je vous le demande à genoux; vous ne voudriez pas avoir à vous reprocher le malheur d'une pauvre fille qui ne vous a jamais fait de mal; laissez-moi près de mon oncle.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

MAÎTRE JOB.

Non, vos pleurs sont ici superflus.

LOUISON, *sanglottant.*

Dieu! quelle âme inflexible!
Au château je ne paraîtrai plus
Et je n' s'rai plus sensible . . .
Pour Eloi, je vous promets ici
De me montrer toujours sévère
Et de ne plus parlér avec lui
Une langue étrangère.

MAÎTRE JOB, *avec effort.*

Non, vous dis-je, je suis sans pitié.

LOUISON.

Hum! coeur de pierre! vous serez puni de votre dureté .. oui, oui, allez, tout le monde peut pécher . . vous serez peut-être un jour dans la même passe, vous aurez besoin de l'indulgence des autres; eh bien! vous n'en trouverez pas, on sera sans pitié comme vous . . voilà votre paquet, je vais faire le mien. (*Elle sort.*)

Scène III.

MAÎTRE JOB, *seul.*

Petite effrontée! . . elle a bien fait de s'en aller, cependant . . je sentais-là une espèce de frémissement . . c'est singulier! son ton suppliant, ses larmes, tout cela m'avait mis hors de moi . . raison de plus pour redoubler de sévérité et garantir mon élève de la vue de ces êtres pernicieux . . Pauvre enfant! heureusement qu'il est d'une innocence . . .

AIR : *du fleuve de la vie.*

Oui, grâce à mes soins il ignore
De l'amour l'attrait séducteur;
Ah! puissé-je, long-temps encore,
L'éloigner de ce faux bonheur!
Dans cette heureuse léthargie
Il traversera sans désir,
Sans goût, sans regret, sans plaisir,
Le fleuve de la vie.

Ah! le voici; quelle exactitude, quel zèle pour le travail.. Venez ici, mon cher Henri.

Scéne IV.

MAÎTRE JOB, HENRI, *agité.*

HENRI.

C'est vous, mon précepteur, je vous cherchais.

MAÎTRE JOB.

Pour notre leçon de grec, mon enfant?

HENRI.

Non, non, je ne pourrais pas aujourd'hui.

MAÎTRE JOB.

Ah! ce n'est pas pour le grec.. au fait, il faut un peu se distraire.. eh bien! nous allons continuer notre petit cours de physique.. j'ai-là, dans ma chambre, la machine électrique que votre papa a fait venir de Paris.

HENRI.

Il s'agit bien de cela.. je suis au désespoir!

MAÎTRE JOB.

Qu'est-ce que c'est, mon cher Henri?

HENRI.

Mon père revient demain.. eh bien! aujourd'hui même, je n'ai plus qu'à mourir.

MAÎTRE JOB, *effrayé.*

Comment! Monsieur, que prétendez-vous faire?

HENRI.

Je n'ai plus à balancer, et je viens vous faire mes adieux.

MAÎTRE JOB, *étourdi.*

Miséricorde! quand votre père est absent.. attendez au moins qu'il soit de retour, ne me laissez pas une pareille responsabilité.

HENRI.

Je ne puis plus attendre.

MAÎTRE JOB, *s'attendrissant.*

Et sa philosophie qui n'est pas achevée?

HENRI.

Rien ne peut m'arrêter.

MAÎTRE JOB, *le prenant dans ses bras.*

Henri, mon ami, cher enfant . . allons, calmez-vous . . . regardez-moi, vous savez bien que je vous aime, que rien ne me coûterait pour vous rendre heureux et content . . . dites-moi ce qui vous tourmente?

HENRI.

Vous le direz à mon père, et c'est ce que je crains plus que la mort.

MAÎTRE JOB.

Non, non, je ne le dirai pas à votre père.

HENRI, *hésitant.*

Eh bien! jurez-le moi.

MAÎTRE JOB.

Comment, Monsieur . . .

HENRI.

Pardon, mais ma vie en dépend . . allons, mon précepteur, le serment des Romains.

MAÎTRE JOB.

Soit, Monsieur, il n'est rien que je ne fasse pour vous sauver (*tendant sa main*) Je le jure . . Per Jovem! allez.

HENRI.

Eh bien! apprenez donc (*à part*) je n'oserai jamais lui avouer tout (*haut*) Eh bien! mon précepteur, je suis amoureux.

MAÎTRE JOB.

Amoureux!

HENRI.

Silence donc!

MAÎTRE JOB.

Amoureux! . . (*à part*) C'est un sort . . ce petit drôle d'Eloi qui commence . . à présent celui-là . . . (*haut*) Comment, Monsieur, vous avez osé à votre âge . . à vingt-quatre ans! amoureux! . . Dieu! un jeune homme qui sait le grec et le latin comme moi-même.

HENRI.

Calmez-vous, je vous prie.

MAÎTRE JOB.

Amoureux! vous que je voulais pousser dans les sciences . . croyez-vous, Monsieur, que c'est en étant amoureux qu'Archimède a trouvé le carré de l'hypoténuse?

HENRI.

Ah! quand vous saurez tout . . (*regardant de côté*) mais je crois entendre . . . ah! mon dieu! c'est mon père qui descend de cheval.

MAÎTRE JOB.

Monsieur le Baron! et dans quel moment!

HENRI, *agité.*

Songez à votre promesse, ou je tiendrai la mienne.

MAÎTRE JOB.

Chut . . . chut . . . Monsieur . . . je me tairai . . . mais pas d'imprudence!

Scène V.

LES MÊMES, LE BARON, *en habit de voyage;* ÉLOI, *portant son manteau.*

LE BARON.

C'est bien, c'est bien, je vois avec plaisir que tout est en ordre dans le château. (*à Job*) Bonjour, maître, bonjour, mon digne précepteur. (*à son fils*) Embrassez-moi, Henri.

MAÎTRE JOB, *encore troublé.*

Pardon, nous ne vous attendions qu'hier, monsieur le Baron.

LE BARON.

Que demain, vous voulez dire. Mais je n'étais pas fâché de vous surprendre, et de voir comment vous gouverniez la maison en mon absence . . . ce n'est pas que je fusse inquiet au moins, Dieu m'en garde, je connais votre prudence, Maître, votre sagesse, et je suis bien sûr qu'il ne s'est rien passé que je ne puisse approuver d'avance.

MAÎTRE JOB, *toussant.*

Hum! certainement . . . hum! hum!

ELOI.

Tiens, vous vous enrhumez, mon parrain?

MAÎTRE JOB, *bas en lui faisant de grands yeux.*

Taisez-vous, drôle.

LE BARON, *à son fils.*

Ah ça! Henri, je ne veux pas que mon arrivée dérange rien à vos heures de travail; remontez dans votre chambre en attendant le souper, j'ai à causer avec votre précepteur avant de rentrer dans mon cabinet.

HENRI, *troublé.*

Dans votre cabinet, le petit pavillon du jardin?

LE BARON.

Sans doute.

HENRI, *de même.*

C'est qu'il est bien humide, mon père.

LE BARON.

Non, non . . . il fait une belle soirée, et quand j'aurai écrit quelques lettres, j'irai m'y reposer.

HENRI, *à part.*

Ah! mon dieu! le pavillon, c'est-là que j'ai caché . . . il n'y a pas à hésiter.

(*Il sort.*)

LE BARON.

Toi, Eloi, veille à ce que le souper soit prêt à neuf heures précises.

ELOI.

Oui, monsieur le Baron. (*bas à Job, en s'en allant*) Mon parrain, vous ne direz rien de ce que vous savez; vrai, c'est la faute de votre rudiment.

MAÎTRE JOB, *à part.*

Il faut bien me taire. (*bas à Eloi*) Que cela ne vous arrive plus, imbécille.

ELOI.

Merci, mon parrain.

(*Il sort.*)

Scène VI.

LE BARON, MAÎTRE JOB.

LE BARON.

Eh! bon dieu, Maître, qu'est-il donc arrivé? vous avez tous des figures singulières.

MAÎTRE JOB, *embarrassé.*

Quoi! . . . comment! . . , monsieur le Baron, vous trouvez que nous avons des figures . . . il n'y a rien cependant que de très-ordinaire.

LE BARON.

Ah! j'entends, vous grondiez mon fils; je suis fâché de vous avoir interrompu. Oh! d'abord ne le ménagez pas . . . Du reste, il n'y a rien de nouveau dans la maison?

MAÎTRE JOB.

Rien de remarquable . . . ah! je vous dirai cependant que j'ai pris sur moi de renvoyer cette petite fille . . . Louison.

LE BARON,

La nièce du jardinier? vous avez bien fait, Maître.

MAÎTRE JOB.

J'avais eu pour cela des raisons . . .

LE BARON.

Je n'ai pas besoin de les connaître, je ne veux pas les connaître, tout ce que vous faites est bien fait.

MAÎTRE JOB.

Pourtant, maintenant que j'y songe, son crime n'est pas irrémissible, et pour une misère . . .

LE BARON.

Non, non, pas de faiblesse . . . et qu'est-ce qu'elle a fait?

MAÎTRE JOB.

Elle a . . . (*à part*) ah! mon dieu! je ne peux pas en conscience . . .

LE BARON.

Eh bien! vous n'osez pas le dire? vous baissez les yeux . . . une misère . . . peste! n'en parlons plus, Maître, vous avez bien fait de la chasser. (*changeant de ton*) Ah! ça, je ne vous ai pas confié le secret de mon absence pendant ces huit jours ci; il est question de mariage pour mon fils.

MAÎTRE JOB.

De mariage!

LE BARON.

Je devine ce que vous allez me dire; je pense absolument comme vous à cet égard. Je sais bien qu' Henri est un enfant et que ça ne vaut rien de lancer trop tôt les jeunes gens dans le monde.

AIR: *J'en goutte un petit de mon âge.*

Jadis, hélas! ah! quelle différence,
Jusqu'à trente ans on avait un mentor

Qui surveillait tous les pas de l'enfance;
A quarante ans on prenait son essor.
C'était bien-là de la sagesse;
On en marchait d'un pas plus sûr,
Et vers la fin de l'âge mûr
On jouissait de sa jeunesse.

Mais ici, voyez-vous, nous sommes dans une situation toute particulière; c'est une nièce de ma belle-soeur, mademoiselle de Berteuil, la plus riche héritière de Poitiers; et je ne puis pas, raisonnablement, laisser échapper pour Henri une si belle occasion.

MAÎTRE JOB.

Au fait, il n'y a pas de mal de lier les jeunes gens de bonne heure, le mariage est un frein.

LE BARON.

Vous êtes donc de mon avis?.. à merveille! j'avoue que je craignais de vous contrarier; mais puisque nous voilà d'accord, je cours écrire à ma belle-soeur d'entamer les négociations.. Adieu, Maître, adieu, mon respectable ami.

AIR: *Mon coeur à l'espoir s'abandonne.*

Ah! quel trésor pour la faible jeunesse,
Qu'un tel ami, qu'un guide si parfait;
Mon fils devra tout à votre sagesse,
Vous seul, enfin, le faites ce qu'il est.
Sur votre exemple il a réglé sa vie,
Le bon exemple est tout-puissant sur nous;
(*En souriant.*)
Et si mon fils faisait quelque folie,
Ma foi, mon cher, je douterais de vous!
Ah! quel trésor, etc.

MAÎTRE JOB, *à part.*

Ah! quel tourment! imprudente jeunesse!
Craignons, hélas! un transport indiscret.
Car de son père il perdrait la tendresse
S'il découvrait ce funeste secret.

Scène VII.

MAÎTRE JOB, *seul.*

Ah! quelle épreuve! je tremblais qu'à mon embarras il ne devinât tout... Au fait, je n'y pensais pas d'abord, mais

c'est très-adroit, ce que je viens de faire-là.. D'après la confidence de mon élève, il doit désirer se marier . . ça se rencontre au mieux! . . à la vérité, il ne m'a pas dit de qui il était amoureux . . mais qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'il se marie; que ce soit celle-ci, celle-là, cela doit lui être indifférent . . Allons vite lui donner ces bonnes nouvelles.

Scène VIII.

MAÎTRE JOB, HENRI.

HENRI, *plus agité.*

Ah! je guettais le départ de mon père.

MAÎTRE JOB.

Eh bien! mon ami, cela va bien.

HENRI.

Du tout, cela va très-mal.

MAÎTRE JOB.

Comment?

HENRI.

Le retour subit de mon père m'a plongé dans un embarras mortel . . hélas! vous ne savez qu'une partie de mon secret.

MAÎTRE JOB.

Il me semble qu'il y en a bien assez comme cela.

HENRI.

Je tremble de vous découvrir toute ma faute, et cependant je ne puis plus vous rien cacher . . la nécessité, le danger qui nous menace . . . .

MAÎTRE JOB.

Allons, du courage.

HENRI.

Apprenez donc que j'ai eu le malheur de . . . séduire une jeune personne.

MAÎTRE JOB.

De séduire! . . Comment, malheureux! vous avez été assez abandonné du ciel! Séduire une jeune personne! former une liaison illicite!

HENRI.

Ah! daignez m'écouter.

MAÎTRE JOB.

Point de pardon pour un pareil crime!.. encore si c'était un noeud légitime, je ne dis pas . . .

HENRI, *vivement.*

Quoi! si je l'avais épousée, vous auriez pris ma défense, vous m'auriez aidé à obtenir mon pardon de mon père?

MAÎTRE JOB.

J'aurais pu m'employer, parce qu'enfin le mariage est sacré, mais . . . .

HENRI, *avec joie.*

Eh bien! rassurez-vous, je suis marié.

MAÎTRE JOB.

Marié!

HENRI, *vivement.*

Oui, oui, je l'ai épousée secrètement; et, comme vous venez de le dire, le mariage étant une chose sacrée, vous voilà obligé de nous servir.

MAÎTRE JOB.

En voici bien d'une autre! . . voyez un peu le petit serpent qui m'enlace . . . marié! vous . . . Monsieur . . . je vais prévenir votre père.

HENRI.

Et votre serment?

MAÎTRE JOB.

Oh! mon serment!

HENRI.

Il y va de ma vie et de celle de ma femme; d'ailleurs, votre propre intérêt lui-même, ne vous oblige-t-il pas à nous seconder? si mon père est instruit de ma faute, c'est sur vous que tout retombera; vous étiez obligé de me surveiller, c'est à vous seul qu'il demandera compte de ma conduite.

MAÎTRE JOB, *l'écoutant avec plaisir.*

Ce que c'est que d'avoir une bonne logique! . . . c'est pourtant moi qui lui ai appris à raisonner comme cela; c'est qu'il n'y a pas un mot à répondre.

HENRI.

Le temps presse, décidez-vous. Si vous consentez à nous servir, au contraire, vous serez notre sauveur, notre ami.

AIR: *vaud. de la Somnambule.*

Ah! jugez de notre tendresse,
Nous devrons tout à vos bienfaits,

Nous soignerons votre vieillesse,
Vous ne nous quitterez jamais.
De nos enfans, seul guide tutélaire,
Qu'il sera doux pour vous dans vos vieux ans,
Après avoir fait le bonheur du père,
De préparer celui de ses enfans.

MAÎTRE JOB, *essuyant ses larmes.*

De ses enfans! . . j'élèverais ses enfans, tout ce que je désirais avant de mourir! (*le serrant dans ses bras*) Je ne te résiste plus, c'est fini. Par exemple, si je sais comment je me tirerai de ce guêpier-là! . . Et votre femme?

HENRI.

Elle est ici.

MAÎTRE JOB, *effrayé.*

Ici? . . . dans le château! . . .

HENRI.

Depuis huit jours, je l'avais cachée dans le pavillon du jardin qui sert de cabinet à mon père, mais son retour nous oblige à chercher une autre retraite. Je l'ai conduite le plus secrètement possible; heureusement que le jour commençait à tomber . . . personne ne nous a vus . . . elle est-là . . . qui attend . . . dans la petite orangerie, et ce n'est qu'à vous que je puis la confier.

MAÎTRE JOB.

Comment, à moi?

HENRI.

Oui, votre appartement est l'asile le plus sûr . . . (*Il va du côté du jardin*) Juliette! Juliette! venez.

MAÎTRE JOB.

Mais, un moment . . . Comment voulez-vous que je la reçoive! Ah! mon dieu! la voici! Dieu! une femme dans mon appartement!

(*Il recule jusqu'à l'autre bout du théâtre.*)

Scène IX.

LES MÊMES, JULIETTE.

(*Juliette est mise très-simplement, et porte un chapeau de paille uni.*)

HENRI.

Venez, ma chère Juliette, ne craignez rien, vous êtes auprès de notre meilleur ami.

JULIETTE.

Quoi! Monsieur, est-il vrai? Comment vous exprimer les sentimens dont je suis pénétrée? . . .

MAÎTRE JOB, *embarrassé.*

Mon dieu, ma bonne dame, ça ne mérite pas . . . Ah! ça, mon cher Henri . . . il faut pourtant que je sache . . . Comment se fait-il . . . que . . . je ne me sois jamais aperçu? . . .

HENRI.

Ma femme va vous instruire de tout . . . pendant que je vais faire sentinelle en dehors; car je tremble que mon père ne vienne nous surprendre, et tout serait perdu. (*à maître Job*) Mon ami, je vous confie ce que j'ai de plus cher.

MAÎTRE JOB.

Mais, un moment . . .

HENRI, *sans l'écouter, et baisant la main de sa femme.*

Du courage, chère Juliette, du courage! (*Il sort par le fond.*)

Scène X.

MAÎTRE JOB, JULIETTE.

MAÎTRE JOB, *très-embarrassé et à part.*

Eh bien! eh bien! . . . il me laisse-là . . . tout seul . . . en tête-à-tête, avec une femme!

JULIETTE.

Ah! Monsieur, que de bontés, et comment vous témoigner ma reconnaissance?

MAÎTRE JOB, *reculant toujours.*

„Vade retrò!" Pardon, ma bonne dame, c'est une distraction . . .

JULIETTE, *timidement.*

AIR : *Ah! pardonnez.* (de la Dame des belles cousines.)

Hélas! pourquoi ce regard de colère?
Faut-il tomber à vos genoux?
Grâce! grâce! de deux époux
Soyez l'appui, le père!
Je n'ai d'autre espoir en ce jour,
Que vous, mon époux et l'amour.

MAÎTRE JOB, *à part.*

Quelle voix douce et suppliante . . . c'est pourtant avec cela qu'elles séduisent ces pauvres enfans. (*haut*) Je ne vous cache pas, Madame, que ce que vous avez fait est mal . . .

excessivement mal . . . Mon caractère m'oblige à . . . (*voyant qu'elle baisse les yeux*) Je ne dis pas cela pour vous, mon enfant . . . je suppose bien que les circonstances ont dû influer . . Et quel est votre nom?

JULIETTE.

Juliette de Sainville!

MAÎTRE JOB.

De Sainville, il me semble qu'il y avait à Poitiers un brave colonel de ce nom.

JULIETTE.

C'était mon père! . . .

MAÎTRE JOB, *sévèrement.*

Votre père! et vous avez pu le quitter, lui donner un pareil chagrin dans ses vieux jours!

JULIETTE.

Hélas! je l'ai perdu depuis cinq ans, c'est la source de tous mes malheurs; je n'avais que lui pour guide, pour soutien . . .

MAÎTRE JOB, *se rapprochant.*

Pauvre petite! . . . Allons, ne pleurez pas, vous avez des motifs de consolation . . . un mari qui vous aime tendrement. (*reprenant l'air sévère*) Ce n'est pas qu'un mariage tel que le vôtre ne soit une faute . . . qui . . . (*même jeu*) Mais vous étiez si jeune . . . c'est bien excusable. Tout ce que je crains, c'est le Baron, qui est un homme terrible . . .

JULIETTE.

On le dit . . . et je tremble de paraître devant lui . . .

MAÎTRE JOB.

Et moi donc! il me fait des peurs! . . . Mais enfin, comment avez-vous connu mon petit Henri? Je le surveillais avec un soin . . .

JULIETTE, *timidement.*

Je crois qu'il m'a dit qu'il avait gagné le concierge . . . et que, tandis que vous le croyiez occupé à préparer son travail, il sortait par une petite porte secrète, et venait passer une heure ou deux au village qui est au bout de l'avenue du château.

MAÎTRE JOB.

Une porte secrète! ah! le petit drôle. . . . si je l'y reprends . . . Pardon, j'oubliais que je parle de votre mari.

JULIETTE.

J'habitais ce village sous la garde d'une bonne parente; le hasard nous fit connaître votre élève . . (*baissant les yeux*)

Que vous dirai-je? Monsieur . . . vous connaissez Henri, son naturel aimable, ses heureuses qualités!

MAÎTRE JOB.

Ah! pour ses qualités . . je vous en réponds; il sait le grec, le latin, la physique, la géométrie, jusqu'aux courbes du second degré. Ah ça! que vous disait-il?

JULIETTE.

AIR: *de Céline.*

Son langage était doux et tendre;
Il ne disait point qu'il m'aimait,
Mais bientôt mon coeur sut entendre
Ce que son regard m'exprimait.

MAÎTRE JOB, *étonné.*

Mais! comment donc a-t-il pu faire
Pour peindre sa flamme et ses voeux?
Je ne lui montrai pas à plaire.

JULIETTE, *baissant les yeux.*

C'est pourtant ce qu'il sait le mieux.

MAÎTRE JOB.

Enfin, vous êtes unis?

JULIETTE.

Depuis quatre ans.

MAÎTRE JOB.

Depuis quatre ans!

JULIETTE.

Je cédai à ses instances, aux sollicitations de cette bonne parente qui était forcée de me quitter! Mais, combien j'ai souffert de cette imprudence! ne pouvant nous voir qu'à la dérobée, exposé aux soupçons injurieux de nos voisins, je ne savais où me réfugier, lorsque Henri, pendant l'absence de son père, eut la malheureuse idée de me cacher ici . . . et . . . (*On entend une cloche.*)

MAÎTRE JOB.

Ah! mon dieu! c'est la cloche du souper . . je suis obligé de descendre pour ne pas donner de soupçons.

JULIETTE, *avec inquiétude.*

Et Henri qui ne revient pas?

MAÎTRE JOB.

Il aura été retenu par son père . . . mais il ne faut pas qu'on vous voie ici . . . (*montrant la chambre à gauche*) Tenez, ma chère enfant, entrez dans cette chambre, c'est la seule dont je puisse disposer . . Quand tout le monde sera retiré,

je trouverai l'occasion de vous faire sortir du château sans que personne vous aperçoive.

JULIETTE.

Je m'abandonne à vous, prévenez Henri.

MAÎTRE JOB, *la reconduisant.*

Soyez tranquille . . . mais entrez vite, tout serait perdu si l'on vous voyait-là . . enfermez-vous.

(Il lui parle encore la porte entrebaillée, tandis que Louison entre par la droite, de manière qu'elle entend ce que Maître Job dit, sans voir la personne à qui il parle.)

MAÎTRE JOB, *à demi-voix.*

Surtout, ma chère, ne vous montrez pas, et n'ouvrez que lorsque je frapperai trois coups dans la main.

LOUISON, *se récriant.*

Ma chère!

MAÎTRE JOB, *effrayé, poussant la porte qui se ferme, et se retournant.*

Hein! qu'est-ce que c'est?

Scène XI.

MAÎTRE JOB, LOUISON.

LOUISON, *le regardant en dessous.*

C'est moi donc, monsieur le Précepteur, qui vous apportais les clefs, puisque je dois partir . . . mais qu'est-ce que vous disiez donc-là?

MAÎTRE JOB, *troublé.*

Rien, rien . . Je causais tout seul.

LOUISON, *ironiquement.*

Oui dà! en enfermant quelqu'un dans vot' chambre . . . „N'vous montrez pas, ma chère."

MAÎTRE JOB, *à part.*

Ah! mon dieu! la petite malheureuse a entendu . . .

LOUISON.

Ah! ah! monsieur le précepteur! . . vous prêchez la morale, la sagesse; vous chassez les gens qui s'aiment en tout bien, tout honneur . . . et, pendant ce temps-là, vous cachez une femme dans vot' chambre . . . *(imitant Maître Job)* Petit serpent! n'avez-vous pas de honte? . . . monsieur le Baron va le savoir.

MAÎTRE JOB.

Ecoute-moi, Louison.

LOUISON, *appelant.*

Monsieur le Baron! eh! vite . .

MAÎTRE JOB.

Par pitié!

LOUISON.

Vous n'en avez pas eu pour moi, tantôt . . (*appelant*) Monsieur le Baron! . . .

MAÎTRE JOB.

AIR : *Coeur infidèle, coeur volage.*

Je t'en conjure, du silence.

LOUISON.

Je vous f'rai chasser; d'avance
Je goût' le plaisir d' la vengeance.

MAÎTRE JOB, *troublé et l'arrêtant.*

Eh bien! Louison, j'aurai ta grâce,
Reste . .

LOUISON, *ironiquement.*

Moi, rester dans une maison
Où chaque jour je vois qu'il s' passe
Des choses à me perd' de réputation!

ENSEMBLE.

Non, je vais rompre le silence,
Vous payerez cher votre imprudence.
Je vous f'rai chasser, et d'avance
Je goût' le plaisir d' la vengeance.

MAÎTRE JOB.

Je t'en conjure, du silence.
Ah! juste ciel! quelle imprudence!
Tout est perdu sans espérance,
Je dois redouter sa vengeance.

LOUISON, *appelant toujours.*

Monsieur le Baron! . . . ah! le voici.

MAÎTRE JOB.

C'est fait de moi!

Scène XII.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Quel tapage! . . eh bien, Maître, vous n'avez donc pas faim, aujourd'hui? j'ai presque fini de souper.

LOUISON.

Ah! bien oui, souper! il pense bien à ça.

LE BARON.

Que veut dire cette petite fille?

LOUISON.

Je veux dire, monsieur le Baron, qu'avant de m'en aller, je veux vous rendre un service d'ami.

MAÎTRE JOB, *bas.*

Louison! Louison!

LOUISON.

C'est inutile, vous dis-je . . . V'là monsieur l' Précepteur qui ne veut pas que les filles se laissent embrasser, mais qui trouve plus commode de les cacher dans sa chambre.

LE BARON.

Impertinente! qu'est-ce que cela signifie?

LOUISON.

Qu'il y a quelqu'un de caché-là, et que je mettrais ma main au feu que c'est une femme.

LE BARON.

Une femme!

MAÎTRE JOB, *à part.*

Les jambes me manquent.

LE BARON.

Une femme cachée chez moi!.. et dans votre chambre... si je le croyais . . .

MAÎTRE JOB, *balbutiant.*

Je . . . je ne sais pas ce . . . ce qu'elle veut dire . . . oser soupçonner que moi . . .

LOUISON, *vivement.*

Oui, not' maître, une femme . . . à la vérité je ne l'ai pas vue . . . mais quand je suis arrivée, monsieur le Précepteur fermait cette porte avec précaution, et je l'ai entendu qui disait: „surtout, ma chère, ne vous montrez pas!" j'espère que c'est assez clair.

LE BARON, *avec une colère concentrée, et regardant Maître Job.*

Il serait possible! en effet, votre trouble quand je suis arrivé, et maintenant vous êtes interdit, tremblant.

MAÎTRE JOB, *de même.*

Je crois bien . . . l'indignation d'une semblable calomnie.

LE BARON, *avec impatience.*

Répondez, monsieur, répondez, qui est-ce qui est enfermé-là?

MAÎTRE JOB, *plus troublé.*

C'est . . . c'est . . . c'est Eloi; je crois, que . . que j'ai mis en pénitence, parce qu'il m'avait mal récité sa leçon.

LE BARON.

Eloi!

MAÎTRE JOB, *élevant la voix.*

Oui, monsieur, Eloi; il me semble que lorsque je dis que c'est Eloi qui est-là, on doit penser que c'est Eloi.

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLOI, *arrivant du côté opposé.*

ELOI.

Vous m'appelez, mon parrain?

LE BARON ET LOUISON.

Comment?

MAÎTRE JOB, *à part.*

Oh! l'imbécille.

LOUISON.

Le voilà par ici, Eloi!

LE BARON.

Eh bien, monsieur?

MAÎTRE JOB.

Eh bien!

LE BARON.

Cet Eloi que vous aviez enfermé dans votre chambre . . comment se fait-il . . .

MAÎTRE JOB.

Il se sera sauvé.

LOUISON.

Il n'y a pas dissue.

MAÎTRE JOB, *faignant d'être en colère et faisant des signes à Eloi.*

Je vous dis qu'il se sera sauvé . . par la fenêtre . . peut-être. Interrogez-le: mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que c'était lui que j'avais enfermé, et que maintenant il n'y a plus personne dans ma chambre. (*On entend dans la chambre un grand bruit de cristaux cassés, tout le monde se regarde avec étonnement*) (*à part*) Je me trouve mal.

LOUISON, *au baron.*

Dites donc? il n'y a personne! vos meubles qui s'amusent à se casser tout seuls.

ELOI.

Dieux! mon parrain, c'est votre belle machine hérétique qu'on aura brisée!

LE BARON, *furieux, à Maître Job.*

Pour la dernière fois, monsieur, donnez-moi la clef.

MAÎTRE JOB.

Monsieur . . . le Baron . . . je . . . ne l'ai . . . pas.

LE BARON.

Eh bien! si l'on n'ouvre pas, j'enfonce la porte *(vers la porte)* Ouvrez, ouvrez, qui que vous soyez, je vous l'ordonne.

MAÎTRE JOB.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

Scène XIV.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

La porte s'ouvre, Henri paraît, et la referme vivement après lui.

HENRI.

Mon père, calmez-vous, de grâce.

LE BARON, *stupéfait.*

Henri!

LOUISON ET ELOI.

Monsieur Henri!

MAÎTRE JOB, *à part.*

Mon élève!

LE BARON.

Quoi! c'est vous . . .

HENRI.

Oui, mon père, c'était moi qui avais mérité, tout-à-l'heure, la colère de mon précepteur, pour une faute bien grave sans doute, mais que par pure bonté il a tenté de dérober à votre connaissance; je m'étais retiré dans cet appartement.

LE BARON.

Et pourquoi ne pas paraître dès les premiers mots?

HENRI.

Hélas! mon père, votre voix menaçante m'a fait perdre la tête.. je craignais que vous ne fussiez instruit de ma faute, que vous ne vinssiez pour m'accabler . . . et dans mon trouble j'ai même brisé . . .

LE BARON.

Nous l'avons entendu de reste. *(à Maître Job qui est resté immobile et la bouche béante)* Comment, Maître, c'était votre élève?

MAÎTRE JOB.

Je . . . je vous en fais juge, vous-même.

LE BARON, *souriant.*

C'était bien la peine de faire tant de bruit; et cette petite sotte, avec ses cris et ses contes ridicules . . .

LOUISON, *confuse.*

Dame! monsieur le Baron, c'était à bonne intention, et je jurerais encore . . .

LE BARON.

Taisez-vous! (*à Maître Job*) Et quelle est donc la faute de Henri, que vous mettiez tant d'importance à me cacher?

MAÎTRE JOB.

Sa faute?

HENRI, *vivement.*

Songez à votre promesse.

MAÎTRE JOB, *au Baron.*

Il est vrai, monsieur le Baron, je ne peux pas vous la dire; je le lui ai juré en faveur de son repentir, et à condition que ce serait la dernière de ce genre qui lui arriverait.

Final du premier acte de la Somnambule.

LE BARON.

Soit, j'imite votre indulgence,
N'en parlons plus.

MAÎTRE JOB, *à part.*

C'est fort prudent.

LOUISON, *à part.*

Tout ceci n'est pas clair, vraiment.

LE BARON, *à Job.*

Et le souper qui vous attend . .

MAÎTRE JOB.

Grand merci de votre obligeance;
Je suis indisposé, je pense.

LE BARON, *le regardant.*

Oui, j'aurais dû le supposer.
(*Aux autres.*)
Retirons-nous, faisons silence;
Il faut le laisser reposer.

(*Pendant ce temps Eloi a allumé un bougeoir et une bougie sur la table de Maître Job.*)

ENSEMBLE.

LE BARON, *à part.*

Ah! combien mon âme est émue;
L'accuser d'un crime odieux!
Lui dont la sagesse est connue.
De mes soupçons je suis honteux.

MAÎTRE JOB, *à part.*

Ah! combien mon âme est émue;
De leurs soupçons je suis honteux,
Comment est-elle disparue?
Ah! c'est vraiment miraculeux.

HENRI, *à part.*

Ah! combien mon âme est émue.
Laisser ma femme dans ces lieux;
Si sa retraite était connue. . . .
Cachons mon trouble à tous les yeux.

LOUISON, *à part, regardant Job.*

Ah! combien son âme est émue;
Allons, c'est clair, il se moqu' d'eux;
Mais nous reverrons l'inconnue,
Il faut l' confondre à tous les yeux.

ELOI, *à part, regardant son parrain.*

Ah! combien son âme est émue;
De leurs soupçons je suis honteux;
Mais sa sagesse est bien connue
Et doit briller à tous les yeux.

LE BARON, *regardant la porte qui est fermée.*

Eh! mais la clef de votre porte?

HENRI.

Elle est en dedans.

LE BARON.

Mais qu'importe,
L'autre clef je crois, est chez moi;
Je vais l'envoyer par Eloi.

HENRI, *regardant la porte avec inquiétude.*

Dieux! et ma femme, quel martyre!

LE BARON, *prenant son fils par la main.*

Allons, allons, que chacun se retire.

ENSEMBLE.

Ah! combien mon/son âme est émue,
Etc.

Ils sortent. Eloi éclaire avec son bougeoir.

Scène XV.

MAÎTRE JOB, *seul.*

Respirons un peu... Il faut qu'il y ait de la sorcellerie dans tout ce qui m'arrive depuis ce matin. Cette femme qui était là, et qui ne s'y trouve plus; mon élève qui n'y était pas, et qui en sort juste à point nommé . . c'est inoui, incompréhen-

sible . . enfin, l'expliquera qui pourra, je suis hors d'embarras, et je vais me reposer; j'ai besoin d'une bonne nuit . . . *(on entend un bruit de verroux en dehors)* Bien, j'entends qu'on ferme les portes de communication . . . il est heureux que cette pauvre Juliette ait pu trouver le moyen de s'évader. *(La porte de la chambre ouvre doucement, il aperçoit Juliette.)* Dieu! c'est encore elle!

Scène XVI.

MAÎTRE JOB, JULIETTE.

JULIETTE, *s'avançant avec prudence.*

Vous êtes seul, n'est-ce pas?

MAÎTRE JOB.

Juste ciel! d'où sortez-vous?

JULIETTE.

Eh! mais de cette chambre, que je n'ai pas quittée.

MAÎTRE JOB.

De cette chambre? . . et comment se fait-il que Henri . .

JULIETTE.

Il était dans le jardin, il m'a aperçue, il n'a pu résister au désir de me rassurer, et, à l'aide du treillage, il a escaladé la fenêtre.

MAÎTRE JOB.

Ah! mon dieu! . . et il n'est pas blessé?

JULIETTE.

Eh! non, vous l'avez bien vu.

MAÎTRE JOB.

Le malheureux enfant! quinze pieds de haut, au risque de se tuer . . . je ne le reconnais plus . . . Qu'allons-nous faire maintenant? vous ne pouvez rester ici.

JULIETTE.

Comment! Monsieur, et où voulez-vous que je me réfugie?

MAÎTRE JOB.

Où vous voudrez, ma bonne dame . . je vous conduirai plutôt moi-même; mais après les soupçons qui ont plané sur moi . . . ah! mon dieu! je n'y pensais plus, on vient de fermer les portes de communication . . miséricorde! une femme, la nuit, dans mon appartement!

JULIETTE, *troublée.*

Que va-t-on penser de moi?

MAÎTRE JOB, *désolé.*

Et de moi?

JULIETTE, *de même.*

Ma réputation?

MAÎTRE JOB.

Et la mienne?.. j'en mourrai, c'est sûr.

JULIETTE, *d'une voix faible.*

La force m'abandonne!

MAÎTRE JOB.

Eh bien! eh bien! n'allez pas vous évanouir, au moins, il ne nous manquerait plus que cela.. elle chancelle. (*Il la soutient et la conduit au fauteuil près de la table; dans ce mouvement le chapeau de Juliette se détache et tombe sous la table.*)

JULIETTE, *presqu'évanouie.*

Je me meurs!

MAÎTRE JOB, *hors de lui, lui frappant dans la main.*

Ma chère amie, ma bonne chère dame! et si l'on venait? (*il court fermer la porte du fond et revient à elle*) Ma chère enfant, je vous en supplie, je vous en conjure; je vous le demande à genoux, ne vous trouvez pas mal, je vous préviens que je ne suis pas au fait du tout de ces choses-là... ah! ah! elle revient.. écoutez, nous avons encore un moyen de salut. J'ai-là une clef de la petite grille qui communique du parc dans le village... je ne peux plus parler... je vais commander à Eloi de laisser ouverte la porte du corridor qui donne dans le jardin, sous prétexte que, vu mon indisposition, j'ai besoin de prendre l'air.. quand il sera retiré, je vous conduirai jusqu'au village; j'y connais une bonne femme qui se fera un plaisir de vous recevoir.

JULIETTE, *se levant.*

J'y consens, mais je ne partirai pas sans mon fils.

MAÎTRE JOB, *balbutiant.*

Votre fils!.. vous avez un fils?

JULIETTE.

Nous n'osions vous l'avouer, dans la crainte de doubler votre embarras.. hélas! le pauvre enfant est resté dans le pavillon qui nous servait de retraite depuis huit jours.. mais je tremble qu'il ne souffre d'une absence aussi prolongée..

MAÎTRE JOB.

Allons, un enfant à présent... complications de dangers!.. un enfant de mon pauvre Henri! qu'est-ce qui se serait douté que je mettais en pénitence un père de famille.

JULIETTE.

Mais ne pouvons-nous le prendre en passant?

MAÎTRE JOB.

Impossible; le pavillon est à l'autre bout du parc, et des fenêtres on pourrait distinguer votre robe blanche... Allons, allons, c'est fini, il n'y a qu'un moyen, il faut que j'aille vous le chercher moi-même.

JULIETTE.

Ah! mon généreux protecteur!

MAÎTRE JOB.

Je vais prendre mon manteau... Dieu! quelle journée... vous pouvez-vous vanter de me faire faire des choses...

(On frappe en dehors.)

ELOI, *en dehors.*

Mon parrain, mon parrain!

MAÎTRE JOB.

Chut!

ELOI.

Est-ce que vous êtes enfermé?

MAÎTRE JOB.

A l'autre à présent!

LOUISON, *en dehors.*

Nous vous apportons la clef.

JULIETTE, *voulant aller dans la chambre.*

Renvoyez-les vite.

MAÎTRE JOB, *bas.*

Pas par là, ils ont la clef de cette porte.

JULIETTE, *allant vis-à-vis.*

Ici du moins.

(Elle se jette dans le cabinet.)

MAÎTRE JOB.

Allons, m'y voilà encore. *(bas)* Fermez le verrou, et pas un mot jusqu'à mon retour... *(Il va ouvrir la porte du fond.)*

Scène XVII.

MAITRE JOB, ELOI ET LOUISON *se tenant sous le bras.*

ELOI.

Pardon, mon parrain, c'est que, voyez-vous, monsieur le Baron a eu de la peine à la trouver.

MAÎTRE JOB.

C'est bon. *(à Louison)* Et vous, Mademoiselle, que venez-vous faire ici?

LOUISON, *d'un air hypocrite.*

Je venais voir, Maître, si vous aviez besoin de mes services, pour enlever ce qui est cassé dans votre chambre?

MAÎTRE JOB.

C'est inutile.

LOUISON, *regardant la porte que Juliette a laissée ouverte.*

Oh! par exemple! . . (*bas à Eloi*) La porte qui s'est ouverte d'elle-même.

ELOI, *de même.*

Tiens, c'est vrai, la porte qui s'est ouverte.

LOUISON, *bas.*

Donc, il avait la clef.

ELOI, *de même.*

Il avait la clef.

LOUISON, *de même.*

Or il y avait quelqu'un de caché.

ELOI, *de même.*

Il y avait quelqu'un de caché.

LOUISON, *à Maître Job, avec le même air hypocrite.*

Et puis, Maître, je n'aurais pas voulu partir sans avoir obtenu mon pardon.

AIR: *Vaud. de l'Homme vert.*

Si vous saviez au fond de l'âme,
Combien, hélas! je me repens.

(*Elle aperçoit du coin de l'oeil, le chapeau de Juliette qui est resté sous la table.*)

(*à part.*) Que vois-j'? c'est un chapeau de femme.
(*haut.*) Qui, moi! douter d' vos sentimens?
Je n' reviens pas d' mon insolence,
Car, maintenant que j'y vois mieux,
(*Regardant le chapeau en dessous.*)
Les preuves de votre innocence
Auraient dû me sauter aux yeux.

MAÎTRE JOB.

C'est bon, c'est bon, je vous pardonne et laissez-moi en paix . . . Mon manteau, ma lanterne.

ELOI, *le lui donne pendant que Louison allume la lanterne.*

Comment! vous sortez à cette heure-ci, mon parrain?

MAÎTRE JOB.

J'ai besoin de prendre l'air; un mal de tête affreux . . . tu laisseras la porte du corridor ouverte, pour que je puisse rentrer.. et que je ne vous retrouve pas ici dans cinq minutes.

ELOI.

Ça suffit.

MAÎTRE JOB, *à part en sortant.*

Il n'y a pas un moment à perdre, allons vite délivrer cette innocente créature. *(Il sort.)*

Scène XVIII.

LOUISON, ELOI.

ELOI, *le regardant sortir.*

Quel drôle de goût . . . aller prendre l'air . . . c'est qu'il tombe une petite pluie ben gentille.

LOUISON.

Ça t'étonne? . . ça prouve qu'il a plus d'une intrigue à la fois.

ELOI.

Ah! tais-toi donc; t'es aussi trop taquine pour mon parrain . . .

LOUISON.

Oui dà! heureusement que je n'ai plus de doute. Va vite chercher monsieur le Baron.

ELOI.

Comment?

LOUISON.

Elle est ici.

ELOI.

Qui?

LOUISON.

Cette feumme.

ELOI.

Allons, tu vas faire encore quelque bêtise; quelle preuve as-tu?

LOUISON.

Cette porte ouverte.

ELOI.

J'vous demande quel rapport entre une femme et une porte?

LOUISON, *courant ramasser le chapeau et le lui mettant sous le nez.*

Et ce chapeau?

ELOI.

Eh bien! c'est un chapeau.

LOUISON.

C'est un chapeau de femme, nigaud!

ELOI.

Ah bah! . . . dame, moi je ne connais que le chapeau de mon parrain, que je brosse une fois tous les quinze jours.

LOUISON.

Comprends-tu à la fin?

ELOI.

Oui, mais elle n'y est plus.

LOUISON.

Elle ne peut pas être sortie, puisque tout est fermé . . .

ELOI.

Où veux-tu qu'elle soit ?

LOUISON.

Attends. (*Elle va doucement au cabinet de droite et pousse légèrement la porte.*) Cette porte . . elle est-là.

ELOI.

Tu crois ?

LOUISON, *à voix basse.*

Je me rappelle à présent qu'il lui disait tantôt de n'ouvrir que quand il frapperait trois coups dans la main; par ainsi, nous la ferons sortir quand monsieur le Baron sera-là ; va vite le chercher.

ELOI.

AIR: *de la légère.*

Non, ma fine, (*bis*)
Je n' veux pas qu'on le chagrine.
Non, ma fine,
J' me mutine,
Car enfin,
C'est mon parrain.

LOUISON.

Tu n'entends rien à ceci,
Ca décid' not' mariage
Si nous lui prouvons ici
Qu' des femm's il n'est pas l'enn'mi.

ELOI, *se ravisant.*

Au fait, s'il s' met en ménage
Il n' peut me r'fuser aussi
Le bonheur et l'avantage
D'êtr' malheureux avec lui.

C'est dit, j'vais chercher M. le Baron.

ENSEMBLE.

J' cours
Cours bien vite, (*bis*)
Faut qu' sa faute nous profite.
J' cours
Cours bien vite,
J' reviens
Et r'viens vite
Là haut.
Je ne fais qu'un saut.
Ne fais qu'un seul saut.

(*Eloi sort en courant.*)

Scène XIX.

LOUISON, *seule.*

Ah! Maître Job, je vous apprendrai . . . je voudrais que toute la maison fût témoin de mon triomphe! Bon, voilà déjà monsieur Henri . . . il ne sera pas fâché de l'aventure, lui que le Précepteur rend si malheureux! . .

Scène XX.

HENRI, LOUISON.

HENRI, *à part.*

Je ne puis résister à mon inquiétude, il faut . . . (*s'arrête en voyant Louison*) Comment, Louison! . . . vous êtes ici?

LOUISON, *gaîment et à demi-voix.*

Bien heureusement pour vous, monsieur Henri; réjouissez-vous, vous allez être enfin débarrassé de ce maudit Précepteur qui vous a fait tant enrager.

HENRI, *intrigué.*

Comment?

LOUISON.

Tout est découvert . . . c'est moi qui vous ai rendu ce service-là . . . décidément, la belle inconnue est cachée-là.

HENRI, *de même.*

L'inconnue?

LOUISON.

C'est sûr; c'est maître Job qui l'a amenée, mais votre père va venir, je l'ai envoyé chercher. Ça va être amusant!

HENRI.

Mon père! ah! malheureuse!

LOUISON.

Qu'avez-vous donc, monsieur Henri?

HENRI.

Qu'as-tu fait? ce n'est pas mon Précepteur qu est coupable . . c'était pour me servir . . cette femme qu'il icachait.. eh bien! . . . c'est la mienne!

LOUISON, *frappée.*

La vôtre.

HENRI.

Et c'est toi qui me livres, c'est ta curiosité, ton mauvais coeur qui nous perdent sans espoir!

LOUISON, *pleurant.*

Ah! mon dieu! mon dieu! qu'ai-je fait-là? moi qui vous étais si attachée, vous qui êtes si bon, si aimé d'un chacun.. Monsieur Henri, ne m'accablez pas, je donnerais ma vie pour réparer . . . attendez, il est peut-être encore temps, si je pouvais rattraper Eloi . .

ELOI, *en dehors.*

Par ici, monsieur le Baron, par ici.

LOUISON.

Ah! malheureuse!

Scène XXI.

LES MÊMES, LE BARON, *conduit par* ÉLOI *qui l'éclaire.*

ELOI.

Oui, monsieur le Baron, vous allez voir d' vos propres yeux.

LE BARON, *voyant son fils.*

Comment, Henri, vous êtes ici?

HENRI, *embarrassé.*

J'ai entendu du bruit, et la crainte que la santé de mon Précepteur . . .

LE BARON..

C'est bien, restez, ceci pourra vous servir de leçon. (*à Eloi*) Toi, songe bien que si c'est encore une fausse alerte..

ELOI.

Si ça n'est pas comme je vous le dis, monsieur le Baron, je consens à être roué de coups de bâton et à jamais épouser Louison que v'là; j'peux pas dire plus. (*à Louison, sans s'apercevoir de ses signes*) C'est qu'il n' voulait pas venir, j'ai eu toutes les peines du monde. Enfin, le v'là!

LOUISON, *avec sang-froid.*

Eh bien! pourquoi donc qu' tu déranges monsieur le Baron?

ELOI.

Eh bien! tiens, pour cette femme.

LOUISON, *de même.*

Quelle femme?

ELOI.

Eh bien! celle que tu sais bien.

LOUISON.

Comment?

ELOI.

Qui est cachée-là.

LOUISON.

Qui est-ce qui t'a dit cela?

ELOI, *étonné.*

Qui est-ce qui m'a dit cela? mais c'est vous-même tout-à-l'heure.

LOUISON, *froidement.*

Ça n'est pas vrai.

ELOI, *plus étonné.*

Ça n'est pas vrai . . . par exemple! puisque vous m'avez envoyé chercher monsieur le Baron.

LOUISON.

C'est faux.

ELOI, *se dépitant.*

Ah! si on peut dire; et ce chapeau qu' vous tenez encore?

LOUISON.

C'est le mien.

ELOI, *confondu.*

Le vôtre? et vous ne m'avez pas dit qu'en frappant trois coups dans la main, nous la ferions sortir?

LOUISON.

Ça n'est pas vrai.

ELOI.

C'est vrai.

LOUISON, *à part.*

Oh! le butor! (*Elle pince le bras d'Eloi pour le faire taire.*)

ELOI.

Ah! la! la! (*pleurant*) Voulez-vous finir, mam'selle. Dieu! que c'est traître . . . les femmes! A présent j' suis d' l'avis du parrain.

LOUISON ET ELOI, *ensemble.*

Monsieur le Baron, ne l'écoutez pas . . . parce que . . .

LE BARON, *qui les a observés.*

Silence! (*à lui même*) Le trouble de cette fille . . . Je veux savoir enfin quel est celui qui me trompe. (*aux autres personnages*) Restez tous trois de ce côté . . . et pas un mot. (*Il s'avance vers la porte.*)

HENRI, *à part.*

Que va-t-il faire?

LOUISON, *à part.*

Ah! mon dieu! (*Le Baron frappe trois coups dans la main.*)

JULIETTE, *en dedans.*

Est-ce vous, mon ami?

LE BARON, *d'une voix étouffée.*

Mon ami . . . une voix de femme! oh! l'indigne!

ELOI, *triomphant.*

Là! . . . (*il reçoit un second coup*) Oh!

LOUISON, *bas.*

Veux-tu te taire?

LE BARON, *furieux.*

Déshonorer ma maison! se jouer de moi! le misérable!.. On vient de ce côté; c'est lui . . . (*il va à la lumière, la souffle, et entraîne son fils, Eloi et Louison de l'autre côté du théâtre*) Ne bougez pas, je vous l'ordonne.

HENRI, *à part.*

Je souffre le martyre!

Scène XXII.

LES MÊMES, MAÎTRE JOB, *sa lanterne sourde à la main, et ayant le petit Paul caché sous son manteau; ensuite Juliette. Maître Job, sans regarder d'aucun côté, va droit à la porte.*

MAÎTRE JOB, *à voix basse.*

Ouvrez, ouvrez vite . . . c'est moi, vous dis-je; j'avais une peur de rencontrer notre maudit argus . . .

LE BARON, *s'avançant.*

Le voilà, votre argus! maître Job.

JULIETTE.

Ciel!

(*Au moment où le Baron s'est avancé, la porte s'est ouverte de manière que Juliette est en scène lorsqu'il prononce les derniers mots. Il se fait un silence pendant lequel tous les personnages se regardent d'un air pétrifié; Maître Job a toujours l'enfant caché sous son manteau.*)

LE BARON, *tremblant de colère.*

Misérable! c'est donc ainsi que vous justifiez ma confiance! une femme cachée chez vous! une liaison criminelle dans ma maison!

HENRI.

Mon père, je ne souffrirai pas que . . .

LE BARON, *à son fils.*

Taisez-vous, Monsieur; (*s'avançant*) eh! que cachez-vous-là, sous votre manteau?

MAÎTRE JOB, *ne pouvant plus parler.*

Rien, rien, monsieur le Baron.

LE BARON, *s'avançant.*

Comment? rien . . Je veux savoir . . .

MAÎTRE JOB, *de même.*

Une bagatelle . . . qui m'est personnelle.

LE BARON, *soulevant le manteau.*

Un enfant!

MAÎTRE JOB, *à part.*

Je suis mort.

JULIETTE, *prenant l'enfant qui court à elle.*

Mon fils!

LE BARON, *se cachant le visage de ses deux mains.*

Un enfant!

MAÎTRE JOB, *tremblant.*

Eh bien! oui, c'est un enfant, je ne peux pas dire le contraire; mais je vais vous expliquer.

LE BARON, *avec une colère concentrée.*

C'est inutile, Monsieur, cela s'explique assez de soi-même; mais vous pensez bien que les choses n'en demeureront pas-là . . Je suis outragé; l'honneur de ma maison est compromis, vous ne sortirez pas d'ici, Monsieur, que vous n'ayez épousé cette jeune personne.

MAÎTRE JOB.

Moi! . . comment, vous voulez . . (*à Henri, qui lui fait signe de se taire.*) Ah ça! écoutez donc, il me semble que ma complaisance ne peut pas aller jusque-là?

LE BARON, *à Maître Job.*

Quoi, Monsieur, vous hésitez?

MAÎTRE JOB.

C'est que je vous ferai observer . . .

LE BARON.

Pas d'observations; est-ce que le premier devoir d'un honnête homme n'est pas de réparer ses fautes?

MAÎTRE JOB.

Si fait.

LE BARON.

De donner son nom à la femme qu'il a séduite?

MAÎTRE JOB.

J'en conviens.

LE BARON.

Un état à son enfant?

MAÎTRE JOB.

D'accord, mais la famille?

LE BARON.

La famille, Monsieur, doit consentir à tout, dès qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver l'honneur.

MAÎTRE JOB.

Je suis de votre avis.

LE BARON. *avec impatience.*

Eh bien! alors qu'attendez-vous?

MAÎTRE JOB.

J'attends . . . j'attends que vous ayez la honté de répéter tout cela à monsieur votre fils.

LE BARON, *surprise.*

Mon fils!

HENRI, *vivement.*

Oui, mon père, je tombe à vos genoux . . voilà ma femme.

LE BARON, *frappé.*

Sa femme! (*Tout le monde l'entoure.*)

MAÎTRE JOB, *le prenant dans ses bras.*

Mon ami, mon pauvre ami! du courage . . plus le coup est inattendu, plus il faut déployer de philosophie.

LE BARON.

Laissez-moi. (*à son fils.*) Ingrat!

HENRI.

Mon père, je suis indigne de pardon; vous l'avez dit vous-même, le premier devoir d'un honnête homme est de réparer ses erreurs. Regardez ma Juliette, jetez les yeux sur cet enfant.

LE BARON *regardant Paul, que l'on approche de lui.*

Cet enfant!

MAÎTRE JOB.

Allons, Monsieur le Baron, vous vouliez le marier, eh bien? on a pris les avances . . c'est mal . . mais enfin vous n'aurez rien à regretter ici; une jeune personne bien née . .

HENRI.

La fille du colonel de Sainville.

MAÎTRE JOB.

Une fortune raisonnable.

JULIETTE.

Une tendresse pour vous qui ne se démentira jamais.

ELOI.

Pas de frais de noce à faire.

LOUISON.

Et un petit-fils tout venu.

LE BARON, *regardant Paul avec émotion.*

Un petit-fils . . ah! (*Il embrasse Paul.*)
Henri . . embrassez-moi tous deux.

TOUS.

Ah! mon père! . . Ah! Monsieur! . .

MAÎTRE JOB, *s'essuyant le front.*

Ah! Dieu merci, voilà un problème qui m'a donné du mal à résoudre!

LE BARON.

Oui, mais c'est un fort mauvais exemple pour la maison.

ELOI, *s'avançant.*

Ça c'est vrai, monsieur le Baron, et pour empêcher que ça ne recommence, v'là Louison et moi qui n'attendons plus que votre consentement . .

LE BARON.

Mariez-vous, mariez-vous vite, au moins je n'aurai plus à redouter de pareilles secousses. (*bas à Maître Job.*) Dites donc, Maître, toute ma crainte c'est que cet enfant (*montrant Paul*) ne nous en fasse un jour autant.

MAÎTRE JOB.

Laissez donc, est-ce que je ne suis pas-là? . . c'est moi qui l'élèverai.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR: *Vaud. de l'Intérieur d'une étude.*

HENRI.

Pourquoi nous fatiguer sans cesse
D'argus sévères, exigeans?
On nous fait haïr la sagesse.
S'il faut un guide aux jeunes gens,
Qu'ils aient pour unique boussole
Un bon père éclairant leur coeur;
Voilà pour eux la bonne école; (*bis*)
Voilà le meilleur Précepteur.

MAÎTRE JOB.

Dans une retraite profonde
J'ai passé mes jours en Caton,
N'étudiant, hélas! le monde
Que dans Tacite et Cicéron.
De nos sociétés frivoles
Je n'approche aussi qu'avec peur,
Car je n'y fais que des écoles;
Chacun serait mon Précepteur.

LOUISON.

A sa jeune élève Fanchette
L' Magister dit, d'un air d'humeur,
Point de galant, point de fleurette,
L'amour, mamselle, est une horreur!

Mais avec un' douce parole
On apprivoise' monsieur l' Docteur,
Et bientôt du maître d'école
C'est l'élèv' qu'est le Précepteur.

LE BARON.

De nos enfans pourquoi médire?
Je trouve au fait, qu'ils ont du bon;
Leur valeur que chacun admire,
Chez eux dévance la raison;
Mais, dans l'âge le plus frivole,
S'ils triomphent au champ d'honneur,
C'est qu'ils sont de la vieille école;
Notre gloire est leur Précepteur.

ELOI.

Enfin, j' vais entrer en ménage;
Adieu la brosse et l' rudiment.
Ma Louison s'ra bonne et sage
Et moi j' lui s'rai toujours constant;
Mais dans l' mariag' dont j' raffole,
Ce que je trouve de meilleur,
(*en souriant.*)
C'est de n' plus aller à l'école
(*montrant Louison.*)
Et de changer de Précepteur.

JULIETTE, *montrant Maître Job.*

En butte à mainte catastrophe,
Vous voyez qu'il a supporté
Avec le coeur d'un philosophe,
Tous les coups de l'adversité.
(*au public.*)
Que votre bonté le console,
Messieurs . . et pour dernier malheur,
N'allez pas surtout . . à l'école
Renvoyer notre Précepteur.

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 42.

VALÉRIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR

MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE.

8

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve . . .	*Mad. BRICE.*
VALÉRIE, son amie	*Mlle. LANCESTRE.*
ERNEST, comte de Halzbourg.	*Mr. DELCOUR.*
HENRI MILNER, conseiller	*Mr. ISIDORE.*
AMBROISE, domestique de Caroline	*Mr. MARIUS.*

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne. — Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins: porte et croisées au fond, et deux portes latérales.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Scène I.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, madame; mais dans la journée vous avez toujours du monde . . . Le moyen de vous parler?

CAROLINE.

Hier cependant nous étions seules, ou c'est tout comme . . . Je n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir . . . est si difficile à aborder . . .

CAROLINE.

Je vous devine . . . vous allez me parler de l'état de ma fortune . . . Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance . . . Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellens, . . . mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, madame; ce n'est pas-là le sujet qui m'amène . . . Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah! que vous êtes aimable! . . . C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI.

Justement!

CAROLINE.

Avez-vous du temps? êtes-vous pressé?... C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami? . . . Vous ne savez pas . . . Je vais me marier.

HENRI.

Ah! mon dieu! Depuis quand avez-vous pris cette résolution?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, *à part.*

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (*haut*) Après un secret comme celui-là le mien n'aurait plus rien d'intéressant . . . Nous en causerons une autre fois . . .

CAROLINE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc?

HENRI.

Rien; . . . je vous écoute . . . Parlons de vous, . . . de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que monsieur Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez?

HENRI.

Oui, madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous . . . et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser . . .

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu . . . le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas . . .

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant . . . C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu . . .

HENRI.

Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse . . .

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, pendant cet espace de temps il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et en outre c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui . . . écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires . . . et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI.

Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts: je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; . . . enfin, . . . cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère . . . si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, madame, il serait possible!

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités . . . et bien décidément je l'épouserai peut-être,

non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus . . . je l'entourerai de tous les soins que son état réclame . . . Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence . . . . Autant mourir tout-à-fait! Moi d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée... et bien certainement...

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.*

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.*

C'est du comte de Halzbourg . . . Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi . . sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle . . . Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel est votre avis?

HENRI.

Je n'en ai pas à donner: il ne s'accorderait probablement pas avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable . . . dans la situation où nous sommes . . . je ne peux pas me dispenser . . .

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien . . . Toi, Ambroise, préviens Valérie que monsieur Henri Milner est ici . . . au salon . . . et qu'il est seul (*à Henri*) Elle vous tiendra compagnie en mon absence . . . Je vais écrire ma réponse.

(*Elle sort avec Ambroise.*)

Scène III.

HENRI, *seul.*

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier; ç'aurait été pour elle un triomphe de plus . . Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentimens et le coeur de Valérie? . . Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

Scène IV.

HENRI, VALERIE, *conduite par* AMBROISE.

VALERIE.

Henri, êtes-vous-là?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALERIE.

Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (*lui tendant la main*) Bonjour, mon ami. Je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALERIE, *gaiement.*

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui . . . un Antonio caduc.

VALERIE.

Tant mieux . . Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi . . . Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien . . . vous pourriez un jour vous guider vous-même . . . Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALERIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie, tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, *bas à Valérie.*

Valérie, j'ai besoin de vous parler . . . Renvoyez-le.

VALERIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien . . . Je le paie en écoutant. (*à Ambroise*) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis long-temps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de monsieur Blumfeld, mon ancien maître et le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses . . . . J'y allai par curiosité . . . Un grand hôtel . . . des voitures dans la cour . . à ce qu'on me dit du

moins, une antichambre immense . . . où l'on me fit attendre deux heures un quart . . . enfin on se serait cru chez un ministre! . . .

HENRI.

Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE.

Du tout, monsieur! j'étais pauvre . . il ne voulut seulement pas m'écouter . . . et je me retirais lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALERIE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu „ja, mein Herr!" il n'y avait pas de meilleure réponse. De quelle province? Souabe. Connaissez-vous Olbruk? J'y suis né! Quoi, vous êtes d'Olbruk? Combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, *vivement.*

Enfin . . . c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE.

Oui, monsieur. Quel beau jeune homme! . . . un air noble, distingué . . et quel talent! Comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développemens convenables!

HENRI, *souriant.*

J'entends . . mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée . . combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste . . vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main en me souhaitant un bon voyage!

VALERIE.

Comment! il serait possible!

HENRI.

Je ne puis le croire encore!

VALERIE.

Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-

singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose.

VALERIE.

Non, certainement . . . mais que je ne te retienne pas, Ambroise . . . je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend . . . Ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire.

(*Il sort.*)

Scène V.

VALERIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti!

VALERIE.

Eh bien! . . . que me voulez-vous?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre . . on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne . . un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place . . .

VALERIE.

Eh bien, qu'importe?

HENRI.

Qu'importe! . . . il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime . . . que je l'adore . . . que personne ne s'en est encore aperçu?

VALERIE.

Excepté moi , . .

HENRI.

Comment, il serait possible?

VALERIE.

Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste . . . silencieux . . . aucun plaisir ne paraît vous toucher . . alors j'ai réfléchi . . . je me suis rappelé . . .

(Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien, avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? . . Si du moins Caroline savait mon amour! . . j'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son coeur . . . je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant! Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non . . . je veux oublier Caroline . . . je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALERIE.

Vous éloigner! . . . croyez-moi, mon ami . . . c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable . . Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux! . . .

HENRI.

Que dites-vous, Valérie; vous parlez de ces tourmens comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALERIE, *avec émotion.*

Il n'est pas question de cela . . C'est de vous qu'il s'agit? . .

HENRI.

D'où vient donc ce trouble . . cette émotion? . . Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! . . Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALERIE.

Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins . . je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALERIE.

Vous partez! faut-il vous perdre aussi, vous qui êtes maintenant mon seul ami . . vous partez si je ne vous confie mes chagrins! . . . Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! . . Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire que ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentimens . . Est-ce-là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALERIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire . . Il me semble qu'il y a bien long-temps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe; si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout-à-coup je me suis trouvée seule! . . Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk . . au château de la comtesse de Rinsberg, avec Emilie sa fille qui était à-peu-près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter: „pauvre enfant! quel dommage!" ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien! . . je ne pensais pas! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Emilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Emilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense! Ah! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures . . un défi . . et tout-à-coup se fit un grand silence; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu . . une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur . . En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur! je m'élançai au devant de lui, en lui tendant les bras . . j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI.

O ciel! vous étiez blessée! . . .

VALERIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis! hélas! c'était lui qui, sans le vouloir . . Mais jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours . . Quelques semaines après . . . quand je revins à la vie . . . Ernest . . . (*se tournant vers Henri*) il se nomme Ernest, était installé au château; il donnait à la comtesse Emilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi . . . Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image . . . étaient tous vivans, animés . . . Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumans, ces tapis de verdure, dont il me parlait . . . je les ai vus! je voyais quand il était-là . . .

HENRI.

Eh bien! qu'est-il devenu?

VALERIE.

Depuis trois ans . . . il était mon guide, mon ami! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit . . . élevaient mon âme . . . son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais reconnu sa démarche; le bruit de ses pas . . dans le salon où il entrait, je devinais sa présence . . On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions plus nous entendre! . . Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée . . . c'était-là notre seul entretien! Enfin un jour il me dit: Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut; mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mourir! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux! Il partait . . il ne me laissait rien . . pas même son image!

HENRI.

Pauvre Valérie!

VALERIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble... sous ces ombrages, près de ces ruisseaux... Hélas! je ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut

touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle dans ces lieux où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs . . des regrets . . Croyez-moi, mon ami . . le malheur . . c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre?

VALERIE.

Je n'aurais pas pu la lire! (*Se tournant vers la gauche*) Mais, écoutez . . on vient!

HENRI.

Ah mon dieu! . . serait-ce Caroline?

VALERIE.

Eh bien, ne tremblez donc pas ainsi . . Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens . . . Je n'oserai jamais.

VALERIE.

Eh bien, je la ferai pour vous . . et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg . . car d'après ce que vous m'avez dit je le hais déjà, et sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI.

Ah! que vous êtes bonne!

VALERIE.

Vous ne partez plus?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALERIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine . . Laissez-nous!

(*Henri sort.*)

Scène VI.

VALERIE, CAROLINE.

CAROLINE, *à la cantonnade.*

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout, on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALERIE.

Eh mon dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage?

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALERIE.

Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable! . . Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie . .

VALERIE.

Jolie . . . Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE.

Mais, c'est . . de plaire.

VALERIE.

Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALERIE, *avec satisfaction.*

Tant mieux. — J'ignore pourquoi . . mais ce que tu me dis-là me fait plaisir . . . Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question de mariage . . Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés . . Enfin je l'aime d'inclination . . non pour elle-même, mais pour la considération et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne;

et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne: Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur.. sans fortune . . quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire . . . ne fût-ce que par dépit!

VALERIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE.

Non . . mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi . . Tu vois donc bien que quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALERIE.

Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait au contraire si tu épousais le comte de Halzbourg, qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc? . .

VALERIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami . . un ami qui t'aime réellement . . serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur? . .

CAROLINE.

Eh mon dieu! . . quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis: le colonel Salderf? . .

VALERIE.

Du tout . .

CAROLINE.

L'intendant Kelmann?

VALERIE.

Encore moins . . . Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE.

Ecoute donc . . . je vois tant de monde!

VALERIE.

Je suis donc bien heureuse de n'y pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sin-

cèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner.

CAROLINE.

Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident et à qui tout-à-l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALERIE.

Il t'en aurait bien dispensé dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours . . C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère . . .

VALERIE.

Oui, c'est cela . . un maître . . un guide, un ami . . moi, je l'aurais reconnu! . . . Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser . . . C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours . . Qu'ai-je besoin d'opulence . . de trésors, de riches parures . . . pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne . . J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur . . . Ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime . . . si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir . . .

CAROLINE.

Comment, il se pourrait! . . .

VALERIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi je ne pouvais le voir . . . (*lui prenant la main*) mais sans qu'il parlât . . je l'entendais . . je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! . . . comme toi dans ce moment . . . tu es émue . . . agitée . . Oh! que j'ai bien fait de lui promettre . . N'est-ce pas, Caroline . . tu l'aimes . . tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, *la retenant.*

Mais un instant. (*à part*) Avec elle, c'est terrible . . . on se croit en sûreté . . et l'on se laisse surprendre. (*haut*) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter . . Peut-être me fait-il découvrir en mon coeur des sentimens que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour . .

VALERIE.

Cela ne me suffit pas . . Il faut l'aimer sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh mais, cousine, un instant . . . Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas . . et . . *(s'arrêtant)* Quel est ce bruit?

VALERIE, *écoutant.*

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, *par la fenêtre.*

Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! . . . Quelle livrée élégante . . Eh mais vraiment c'est un landau!

VALERIE.

Un landau?

CAROLINE, *regardant toujours.*

Oui. Ah! que je te plains!

Scène VII.

Les Précédens, AMBROISE.

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALERIE.

Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Eh mon dieu! . . je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette . . .

VALERIE.

Puisque tu veux le congédier . . .

CAROLINE.

C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALERIE.

Moi . . . je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, *à Ambroise.*

Priez-le d'attendre dans le petit salon . . Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALERIE.

Ambroise . . . es-tu-là? Conduis-moi dans mon appartement. (*à part*) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait.

(*Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE *en grande parure.*

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte!... Vous avez attendu...

LE COMTE.

C'est moi, madame, qui ai des excuses à vous faire... Oser me présenter ainsi en habit de voyage... J'ai couru toute la nuit... tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh! mon dieu!.. Vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE.

Oui, d'abord... Mais depuis quelques lieues... je ne m'en aperçois plus... Un beau pays!... des chemins superbes!...

CAROLINE.

Que dites-vous? Des routes affreuses... des précipices, des fondrières... Tous les jours il arrive des accidens.

LE COMTE.

Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des voeux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, monsieur, vous repartez?

LE COMTE.

Oui, madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander

au instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament . . .

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, *la retenant.*

Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous dire . . .

CAROLINE.

J'ai très-bien compris . . . L'idée la plus déraisonnable!. . . Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur; et si vous êtes pressé.. je vous plains; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout-à-l'heure . . Car c'est avec vous seule, madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit . . .

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser . . . Tel est l'état de la question; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix . . . Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk . . . je croirai, monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre.

(*Elle lui fait la révérence et sort.*)

Scène II.

LE COMTE *seul.*

Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld,

et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités . . .

Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du but de mon voyage . . . une impatience . . . C'est fini . . . je pars, je risque la déclaration de guerre. (*appelant*) Holà, quelqu'un! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien, viendra-t-on!

Scène III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà . . . voilà. (*à part*) Ces grands seigneurs ont la parole haute . . . Mais le prétendu a bonne tournure. (*haut*) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE.

Je te remercie . . . je n'en profiterai pas! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, *à part.*

C'était bien la peine . . . après tout le mal que je me suis donné ce matin. (*haut*) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur.

LE COMTE.

Oui, c'est cela!

AMBROISE, *prêt à s'en aller.*

C'est agréable de recevoir des personnages importans . . . des gens à équipage . . . Voilà notre cour encombrée de tous les mendians des environs.

LE COMTE, *avec un peu d'impatience.*

Eh bien! qu'on les renvoie.

AMBROISE.

C'est bien aisé à dire . . . Il y a-là surtout un aveugle qui fait un bruit . . .

LE COMTE, *vivement.*

Un aveugle . . . dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, *étonné, et regardant la bourse.*

Qu'est-ce que cela signifie? . . . (*s'avançant et regardant le comte*) Ah! mon dieu! . . . voilà une ressemblance . . . et si vous n'étiez pas monseigneur . . . je croirais que vous êtes ce brave jeune homme . . . qui l'année dernière . . . à Paris . . . chez le docteur Forzano . . .

LE COMTE, *avec dignité.*

Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE.

Pardon, monseigneur . . je me trompé sans doute . . Il me semblait au premier coup-d'oeil . . Mais quelle différence! . . ce bel équipage . . ces grands laquais . . monseigneur est bien mieux . . (*à part*) L'air plus noble d'abord . .

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE.

Rien, monseigneur . . je croyais reconnaître les traits . . (*le regardant*) Allons, allons . . au fait, il y a quelque chose . . (*haut*) les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk ma patrie . .

LE COMTE.

Ah! ah! tu es d'Olbruk? tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE.

Si je le connais! . . Ces quatre grandes tourelles . .

LE COMTE.

Je veux parler de ses habitans! . . Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Emilie . . et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie? . .

AMBROISE.

Mademoiselle Valérie . . elle est ici . . chez madame Blumfeld, son amie . .

LE COMTE, *vivement.*

Elle est ici! . . (*se remettant*) Eh bien, mon ami . . je reste . . c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir . . Il faut aussi que je lui parle . . mais auparavant . . écoute . . y a-t-il ici un homme d'affaires . . un notaire?

VALERIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALERIE.

Que dites-vous? . . Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALERIE.

Ah! si je n'écoutais que mon coeur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense aussi à votre bonheur. (*le cherchant de la main*) Mon ami, . . où êtes-vous? . . . écoutez-moi . . Quand vous m'avez quittée, . . j'ignorais les idées, . . . les opinions d'un monde qui m'était étranger . . Depuis, ce que j'ai entendu . . ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même; et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien . . .

LE COMTE.

Valérie!

VALERIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner . . Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable, je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien . . à vous je le sais, mais à celle qui les reçoit! . . . Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami, ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage . . Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah! Valérie! . . si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALERIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger . . mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager, et songez, monsieur, si je devenais jalouse . . cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre soeur et votre amie?

LE COMTE.

C'est-là votre résolution?

VALERIE.

Oui, . . inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALERIE, *souriant.*

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer . . .

VALERIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALERIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées . . un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable . . tandis que, telle que je suis . . je ne désire rien . . je me trouve heureuse . . du moins depuis quelques instans.

LE COMTE, *la regardant.*

Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALERIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez . . . Tenez, mon ami . . je vous vois . . .

LE COMTE.

Vous, Valérie! . . .

VALERIE.

Oui, tous vos traits sont-là . . mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi, vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître.

VALERIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps . . . Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir . . . Ils seront comme mon amitié . . ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez . . Ce beau ciel dont l'aspect est si consolant . . Ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux . . En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALERIE.

Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile . . Si ce miracle ne dépendait que de vous . . de votre courage!

VALERIE.

De moi! . . Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami . . qui vous est dévoué . . et si le ciel ne trompe point mes espérances . . il saura vous rendre à la lumière . . Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez.

VALERIE.

Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALERIE.

Mon amie, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instans . . . jusqu'à ce soir . .

LE COMTE.

Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALERIE.

Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union . . . . Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie . . .

VALERIE.

Vous me quittez?

LE COMTE.

Pour quelques instans . . Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas?

(Il sort en laissant Henri qui vient d'entrer par le fond.)

Scène VI.

VALERIE, HENRI, *qui regarde sortir le comte.*

HENRI, *à part.*

Il nous laisse, c'est fort heureux. (*Haut*) Ah! Valérie, je vous cherchais . . rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALERIE.

Quel dommage! je suis heureuse, je voudrais que tout le monde le fût . . Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline . . je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALERIE, *souriant.*

La belle avance! Je le lui avais déjà dit . .

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal . . j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALERIE.

Eh bien? . .

HENRI.

Elle a ri d'abord . . mais elle paraissait émue . . Je sollicitais un aveu . . je voulais savoir si j'étais aimé . . Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de monsieur de Halzbourg.

VALERIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld . . il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement . . Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable . . du moins à ce qu'elle prétend.

VALERIE.

Vraiment! . .

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle . .

VALERIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici . .

VALERIE, *avec joie.*

Vous ne savez pas? . . C'est Ernest!

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALERIE.

Que dites-vous?

HENRI.

Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALERIE.

Lui! . . vous vous trompez; il n'a point de titres . . de richesses . . il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ait dit ou non, c'est le comte de Halzbourg; et c'est-là celui que vous aimiez?

VALERIE.

Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse: c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! . . C'est pour moi . . pour moi seule qu'il revenait . . .

HENRI.

Plût au ciel! . . Mais malheureusement, je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld . . Car vous, Valérie, il ignoait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbrak.

VALERIE.

Il connaissait Caroline . . et il ne m'en a pas parlé . . . Et cet amour, ce mariage . . Cela n'est pas possible . . puisque tout-à-l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout . . Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! . . Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALERIE.

Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI.

Pardon! . . . Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer . . . On dit qu'il est fort bien . . . fort agréable . . . D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, . . . c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère . . . et vous seriez de mon avis . . . si vous pouviez en juger . . .

VALERIE.

Attendez . . . Au moment de me quitter, il a hésité . . . Je me rappelle qu'il tremblait . . . Oui . . . j'en suis sûre, il était troublé . . . Mais comment soupçonner sa perfidie? . . Sa voix était toujours la même . . J'avais toujours le même plaisir à l'entendre . . Non, mon ami; non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper . . Ce serait trop facile.

Scène VII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI.

Que lui veux-tu?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte . . vient d'arriver . . Il est-là . . .

VALERIE.

Un notaire! . . et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas? . . Ce n'est déjà plus un secret

dans notre petite ville . . . C'est tout naturel, un si beau parti ! . . .

HENRI.

C'est cela même . . Déjà le contrat de mariage ! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALERIE, *à Ambroise.*

Quoi ! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire ?

AMBROISE.

Ah ! mon dieu ! . . il m'avait défendu d'en parler . . . Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison . . . on peut tout dire . . il n'y a pas de risque . . Et monsieur le notaire qui attend.

(*Il sort.*)

HENRI.

C'est évident . . Ils s'entendaient ensemble . . Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner . . Mais je ne le souffrirai pas . . Je cours trouver le comte de Halzbourg . . .

VALERIE.

O ciel ! perdre Caroline ! . . la compromettre ! . . Henri, en avez-vous le droit ?

HENRI.

Non. — Aussi . . ce n'est pas pour elle. — Mais pour vous dont je dois être l'appui . . le défenseur . . Je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi ; et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALERIE.

Ah ! peu m'importe à présent ! Qu'ils me laissent tous deux ! . . qu'ils s'éloignent ! . . je n'aime plus rien au monde ; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous . . Moi, recouvrer la lumière ! . . jamais . . jamais ! . . Venez . . venez Henri ! . . . vous, du moins, ne m'abandonnez pas !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Scène I.

CAROLINE, VALERIE.

CAROLINE, *tenant Valérie par la main.*

Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? je te cherchais partout . . . J'ai tant de choses à te dire! . . .

VALERIE.

Caroline . . . est-il encore ici?

CAROLINE.

Qui donc? . . .

VALERIE.

Votre visite . . . monsieur le comte de Halzbourg.

CAROLINE.

Sans doute . . . et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALERIE.

Il vous aime donc beaucoup!

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve . . . (*regardant Valérie*) Eh! mon dieu . . . qu'as-tu donc?

VALERIE.

Rien . . . (*à part*) Je sens auprès d'elle . . . une défiance dont je ne puis me rendre compte . . . Ah! voilà des tourmens bue je ne connaissais pas! (*haut*) Il vous aime . . . il vous l'a dit?

CAROLINE.

Pas positivement . . . mais . . .

VALERIE.

Eh bien donc, achève . . . qu'y a-t-il qui te désole . . . et d'où peut venir ton chagrin?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, monsieur Henri Milner, s'est enfin déclaré . . .

VALERIE.

Je le sais . . .

CAROLINE.

Eh que, touchée de son amour, émue de ses prières . . . j'ignore comment cela s'est fait . . . mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

Scène II.

Ees Précédens, HENRI, *qui s'avance lentement du fond.*

CAROLINE.

Lorsqu'un instant après . . . je rencontre au jardin le comte de Hälzbourg; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier, ici . . . dans ce salon.

HENRI, *s'avançant.*

Comment . . . un tête-à-tête!

CAROLINE, *souriant en l'apercevant.*

Ah! . . vous étiez-là?

HENRI.

Oui, madame; j'arrivais, et j'ai entendu „dans ce salon." Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre?

CAROLINE.

Eh mais, sans doute.

VALERIE.

Quoi, vous avez consenti? . . .

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, *très-ému.*

Je le saurai avant vous, madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh mon dieu oui . . . faire une scène! . . . Je déclare, monsieur, que s'il y a, entre vous, la moindre explication . . je me rétracte . . . Je n'ai rien promis . . .

HENRI.

Mais, enfin, madame, c'est un rendez-vous . . .

CAROLINE.

Oui, monsieur, que je lui ai accordé . . . pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs . . . (*remontant le théâtre à droite*) N'est-ce pas lui?

(*Elle regarde avec crainte par la porte du fond.*)

HENRI, *à voix basse, s'approchant de Valérie.*

Eh bien?

VALERIE, *de même.*

Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même! . . . Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter? . . .

HENRI, *vivement.*

En pareil cas . . . c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, *à Valérie et à Henri.*

Il vient; laissez-nous.

VALERIE, *bas.*

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être . . . là à gauche . . . (*arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri*) Venez-vous?

HENRI.

Qui, moi? (*montrant Caroline*) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot.

(*Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.*)

Scène III.

CAROLINE, *seule.*

C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable... Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

Scène IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE.

Vous allez penser, monsieur, que je tiens peu à mes résolutions . . car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous . . Eh bien, monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé?

LE COMTE.

Je n'oserais vous le dire, madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier . . j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, *à part.*

Eh! mon dieu, que veut-il dire? Je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parens; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme;

et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe . . il ne fut pas long . . Je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, *souriant.*

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez . .

LE COMTE.

Vous vous trompez, madame; elle était aveugle!

CAROLINE, *à part.*

Grand dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne.. Je la lui consacrai! je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle.. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait . . Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser! . . Je ne comptai que sur moi et je partis — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talens! . . Je cherchai l'opérateur le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine . . je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins non pas son élève, mais son apprenti . . son serviteur . . son valet!

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui! . . trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis! Mais bien différent de ces savans généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talens . . il ne voyait que la fortune, les trésors! et avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant

avec moi! . . . Eh bien! cette science . . je la lui dérobai! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits! . . Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets! Ni ses mauvais traitemens, ni le joug humiliant de sa tyrannie . . . rien ne me rebuta . . Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi! Un vieillard se présente: un de vos serviteurs, madame, un Allemand, un compatriote . . il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir . .

CAROLINE.

Comment! . . ce serait vous?

LE COMTE.

Combien j'étais ému! mon coeur palpitait et ma main était tremblante . . Enfin, madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talens. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement . . Mais j'avais l'orgueil de croire en moi . .! Et vous le dirai-je, madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait . . Il me semblait que ce prix m'était dû!

CAROLINE, *vivement.*

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien! madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui réside et ma vie et mon bonheur . . . elle est ici . . je l'ai vue . . c'est Valérie!

CAROLINE.

Que dites-vous? . . O ciel!

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre, et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, *lui tendant la main.*

Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune . . . je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE.

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, *souriant.*

J'entends, madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice . . . Eh bien, soit . . . imitez-moi . . faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie . . Elle hésite encore . .! Je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire . .

CAROLINE.

Quoi . . .! ne lui avez-vous pas dit . .?

LE COMTE.

Gardez-vous-en bien! . . il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité . . . le calme le plus absolu . . la moindre émotion peut nous perdre . . et elle n'aurait jamais le courage . .

Scène V.

Les Précédens, VALÉRIE.

VALERIE, *à part, sortant du cabinet à gauche.*

Je n'y tiens plus . .! tant d'amour . . de générosité . . ah! que j'étais coupable . . (*haut*) Ernest, n'êtes-vous pas-là?

CAROLINE, *pendant qu'Ernest s'approche.*

Oui, le voici . . près de toi!

VALERIE.

Oh! je le savais. (*A Ernest*) Eh bien, mon ami . . j'ai changé d'idée . . je suis décidée: partons; allons trouver votre ami.

LE COMTE, *à part*.

Qu'entends-je?

CAROLINE, *à part*.

Quel bonheur . .! elle y consent!

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire . . car il est venu me trouver . . il est ici.

VALERIE, *souriant*.

Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage . .

CAROLINE.

Quoi! tu n'as pas peur?

VALERIE.

Non, je suis tranquille . . (*Lui prenant la main*) tout-à-fait calme . . voyez plutôt . . et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Oui, sans doute. (*Appelant*) Ambroise! (*Bas à Caroline*) Je l'ai prévenu. (*haut à Valérie*) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALERIE.

C'est bien . . (*à Ernest avec un sourire*) Vous venez . . n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis.

(*Valérie sort conduite par Ambroise.*)

Scène VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *très-ému.*

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! . . Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus! . . . toute ma résolution m'abandonne! . . je tremble . . .

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force . . .

CAROLINE.

Ernest, mon ami . . du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié. — Songez à Valérie!

LE COMTE.

Valérie! Oui, vous avez raison . . vous me rendez à moi-même . . Je vous réponds de moi, ma généreuse amie.

(Il lui baise la main et sort.)

Scène VII.

CAROLINE, HENRI, *qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.*

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI.

Oui, madame! je reviens trop tôt sans doute. Ah, Caroline! . . est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, *regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.*

Silence . . Taisez-vous.

HENRI, *continuant.*

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (*Caroline faisant le même geste*) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent, et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, *regardant toujours du côté par où le comte est sorti.*

Je l'avoue . . je suis d'une inquiétude . . .

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'événement est si incertain!

HENRI.

Apprenez-donc . . dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois . . apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse . . qu'il aime Valérie.

CAROLINE, *froidement.*

Oui . . il en est amoureux fou . . je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, *le regardant avec tendresse.*

Presque autant que vous . . Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie . . et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? . . . Ah! l'honnête homme! Je

cours le remercier. *(revenant)* Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourroit-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être elle doit la lumière.

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici . . .

Scène VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

CAROLINE, *allant à lui.*

Eh bien . . mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre . . J'ignore moi-même . . .

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant . . je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien? . .

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté . . j'ai fui épouvanté . .

Scène IX.

LES PRÉCÉDENS, VALÉRIE, *qu'*AMBROISE *suit de loin.*

VALERIE. *Elle s'élance rapidement de la porte de côté.*

Laissez-moi, laissez-moi! je vois! je vois! *(elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du*

rayon de lumière qui la frappe) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? *(ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière)* Où suis-je?... quel est ce monde nouveau?... ces objets inconnus qui m'environnent... qui me touchent et que je ne puis saisir?... *(se regardant et regardant autour d'elle)* Dieux!... je ne suis plus seule!.. O merveille que je ne puis comprendre!... ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est-là le jour... c'est la lumière... c'est la vie! *(croisant ses mains et tombant à genoux)* O mon Dieu... je te rends grâce... je sors de ma prison... j'existe!

CAROLINE, *allant à elle.*

Valérie... mon amie...

VALERIE.

Dieux, quelle voix! c'est toi, Caroline... laisse-moi te connaître, que je te regarde!... Que tu es belle!... autant que tu étais bonne... *(elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre)* Ah! *(elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente)* Tiens, Ernest!

LE COMTE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, *à Valérie, lui présentant un bandeau noir.*

Allons, mademoiselle... encore pendant quelques jours;... c'est par ordonnance du docteur.

VALERIE.

Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable!

VALERIE, *le regardant.*

Ah! je n'avais pas vu.

FIN.

Librairie de A. M. Schlesinger

à BERLIN, unter den Linden No. 34.

RÉPERTOIRE

du Théâtre français à Berlin,

No. 1. Mes derniers vingt Sols, en 1 a. p. *Théaulon* et *Ramond*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 2. Malvina, ou un Mariage d'inclination, en 2 a. p. *Scribe*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 3. L'Ambassadeur, en 1 a. p. *Scribe* et *Mélesville*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 4. Les Moralistes, p. *Scribe* et *Varner*. en 1 a. 7 Sgr. 6 Pf. (6 g Gr.)

No. 5. Un dernier Jour de Fortune, en 1 a. p. *Dupaty* et *Scribe*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 6. Les Cuisiniers diplomates, en 1 a. p. *Rochefort*, *Barthélemi* et *Mosson*, 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 7. Mr. Jovial, ou l'Huissier chansonnier, en 2 a. p. *Théaulon* et *Choquart*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 8. Le Mariage de raison, en 2 a. p. *Scribe* et *Varner*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 9. Le Paysan perverti, pièce en trois journées p. *Théaulon*. 12 Sgr. 6 Pf. (10 gGr.)

No. 10. Les premières Amours, ou les Souvenirs d'enfance, en 1 a. p. *Scribe*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 11. Théobald, ou le Retour de Russie, en 1 a. p. *Scribe* et *Varner*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 12. Madame de Sainte-Agnès, en 1 a. p. *Scribe* et *Varner*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 13. Yelva, ou L'orpheline Russe, en 1 a. p. *Scribe*, *Devilleneuve* et *Desvergers*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 14. La jeune Marraine, en 1 a. p. *Scribe*, *Lockroy* et *Chabot*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 15. Simple Histoire, en 1 a. p. *Scribe* et *de Courcy*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 16. Léonide, ou la Vieille de Suresne. en 1 a. p. *Villeneuve* et *St. Hilaire*, 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 17. La Somnambule, en 2 a. p. *Scribe* et *G. Delavigne*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 18. Le Diplomate, en 2 a. p. *Scribe* et *G. Delavigne*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 19. La Quarantaine, en 1 a. p. *Scribe* et *Mazères*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 20. Le Cousin Frédéric, ou la Correspondance, en 1 a. p. *Émile*, *Arago* et *Alexandre*, 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 21. La Lune de Miel, en 2 a. p. *Scribe*, *Melesville* et *Carmouche*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 22. La Demoiselle à marier, ou la première Entrevue, en 1 a. p. *Scribe*, *Melesville* et *Carmouche*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 23. L'Héritière, en 1 a. p. *Scribe* et *Delavigne*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 24. Le jeune Mari, en 3 a. p. *Mazères*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 25. Le vieux Général, en 2 a. p. *Desvergers* et *Warin*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 26. Le vieux Mari, en 2 a. p. *Scribe* et *Melesville*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 27. La Maîtresse, en 2 a. p. *Merville*, *Leroux* et *Alexis*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 28. La Mansarde des Artistes, en 1 a. p. *Scribe*, *Dupin* et *Varner*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 29. La Haine d'une Femme, ou le jeune homme à marier, en 1 a. p. *Scribe*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 30. Les Perroquets de la mère Philippe, en 1 a. p. *Dartois*. *A. Dartois* et ***. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 31. Tony, ou les canards, en 2 a. p. *Brazier*, *Melesville* et *Carmouche*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 32. Le Confident, en 1 a. p. *Scribe* et *Melesville*. 5 Sgr. (4 gGr.)

No. 33. Angéline, ou la Champenoise, en 1 a. p. *Dartois et Léon*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 34. La Mère au bal et la Fille à la maison, en 2 a. p. *Théaulon*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 35. Marie Mignot, en trois époques, p. *Bayard* et *Duport*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 36. Avant, pendant et après, esquisses historiques, p. *Scribe* et *Bourgemont*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 37. L'école des Vieillards, en 5 a. p. *Delavigne*. 10 Sgr. (8 gGr.)

No. 38. Le nouveau Pourceaugnac, en 1 a. p. *Scribe* et *Delestre-Poirson*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 39. La Suite d'un bal masqué, en 1 a. p. *Mad. de Bawr*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 40. Un moment d'imprudence, en 3 a. p. *Wafflard* et *Fulgence*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

No. 41. Le Précepteur dans l'embarras, en 1 a. p. *Mélesville*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 Ggr.)

No. 42. Valérie, en 3 a. p. *Scribe* et *Mélesville*. 7 Sgr. 6 Pf. (6 Ggr.)

Der allgemeine Beifall, den dieses Unternehmen, eine Sammlung der besten Stücke der neueren französischen Bühne, gefunden, die Einführung mehrerer Stücke, wie No. 3, 10, 11, 13, 16, 18, 22, 35, 36 und 37, in Schulen und zum Privat-Unterricht, da nichts bekanntlich das Erlernen der französischen Sprache so befördert, als das Lesen französischer Lustspiele, der bequeme Gebrauch derselben zum Lesen, und zur Aufführung in geselligen Vereinen, bewirkten das schnelle Erscheinen obiger Stücke. Durch Correktheit und Wohlfeilheit bestreben wir uns, die allgemeine Verbreitung zu begünstigen, und werden wir diejenigen Comödien und Vaudevilles, die in Paris und Berlin allgemeinen Beifall gefunden haben, stets in dieses Repertoire aufnehmen.

Im Verlage der

Schlesinger'schen Buch- und Musikhandlung

in Berlin.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 43.

LA SECONDE ANNÉE
OU
A QUI LA FAUTE?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR

MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE.

6

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
DENNEVILLE, banquier	*Mr. DELCOUR.*
CAROLINE, sa femme	*Mlle. LANCESTRE.*
EDMOND, comte de SAINT-ELME, ami de Denneville	*Mr. ISIDORE.*
GERVAULT, caissier de Denneville	*Mr. FRANCISQUE.*

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement richement décoré; le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline; l'autre, celle d'un cabinet; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau, chargée de papiers; auprès de la porte à gauche, une psyché.

Scène I.

DENNEVILLE, *en habit du matin, devant son bureau; puis* GERVAULT, *qui entre un instant après* *).

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé . . je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir . . Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs! . . . Les unes prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault qui entre un carnet à la main.) Ah! c'est toi, Gervault . . Voilà notre courrier; j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, tenant des liasses d'effets.

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas . . . Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt . . Les agens de change sont-ils venus ce matin?

*) Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la droite du théâtre.

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent . . . ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir . . . Je suis pressé . . Dis-leur que je vendrai aujourd'hui . . Il nous faut une baisse pour après-demain . . . Edmond est-il venu?

GERVAULT.

Monsieur le comte de Saint-Elme . . . ce jeune homme si élégant? . . . il n'a pas encore paru . . . Mais madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah! ma femme!

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjenner seule.

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

AIR: *de Partie et Revanche.*

A m'attendre elle est obstinée.

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi?
J'ai dit cent fois que dans la matinée
Je voulais demeurer chez moi.
Oui, le matin, dans son ménage,
Être seul est parfois très-bon;
Et c'est, depuis mon mariage,
Le seul instant où je me crois garçon.

(Il se lève.)

Mais j'avais écrit à Edmond . . . pourquoi ne vient-il pas?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer.

DENNEVILLE.

C'est vrai . . . quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la bourse?

DENNEVILLE.

Non . . tu iras, toi . . n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis? . . Garçon de caisse sous mon père . . tu as toute ma confiance . . Ton mérite seul t'a fait monter en grade . . . et quand tu es-là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc?

GERVAULT.

Ah! mon cher patron . . mon cher patron, cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune . . .

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler . . Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux; mais rien ne vaut l'oeil du maître; et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment! . . .

GERVAULT.

Ah! dame, monsieur, je ne connais ni les complimens ni la flatterie . . je ne connais que mes livres . . je suis exact et sévère comme mes chiffres . . et tout ce que je dis est vrai, comme deux et deux font quatre,

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu dis?

GERVAULT.

Beaucoup de choses . . beaucoup trop . . Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans . . . il a plus que cela.

GERVAULT.

Non, monsieur . . car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est, ma foi, vrai . . je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que, pour ce qui était des chiffres, je ne me trompais jamais . . Nous voici donc à la fin de la seconde année . . une femme charmante, que vous avez épousée par inclination, car vous l'adoriez. On vous la refusait, et vous vouliez l'enlever . . Ce que j'appelais alors une folie . . parce que je n'aime pas les soustractions de

ce genre-là . . . Enfin votre amour était au plus haut degré . . Cela s'est maintenu pendant le premier trimestre . . cela a un peu baissé pendant le second . . N'importe, la fin d'année était bonne . . c'était un cours très-raisonnable; cours moyen auquel il fallait se tenir pour être heureux . . Mais la seconde année, ce n'était plus ça . . les bals, les soirées, les spectacles . . .

DENNEVILLE.

Pouvais-je refuser à ma femme les plaisirs de son âge ?

GERVAULT.

Laissez-donc! c'était autant pour vous que pour elle; car vous la laissiez sortir avec sa tante, tandis que vous alliez de votre côté . . et maintes fois, depuis, j'ai cru voir . .

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

AIR: *des Frères de lait.*

Pardon, monsieur, de l'excès de mon zèle,
Ce que j'en dis était pour votre bien;
Quoi qu'ait pu voir un serviteur fidèle,
Il pense en lui . . mais ne dit jamais rien.
De ce qu'il pense il ne dit jamais rien.
Je suis muet quand ça vous intéresse,
Et, vous pouvez en croire mon honneur,
Votre or n'est pas mieux gardé dans ma caisse
Que vos secrets ne le sont dans mon coeur.

DENNEVILLE.

Je te crois, mon cher Gervault, et j'ai en toi une confiance aveugle . . Mais rassure-toi . . tu te trompes. (il va à son bureau.)

GERVAULT.

Je le désire, monsieur . . . En attendant, voici cette parure en diamans que vous m'avez dit d'acheter chez Franchet, rue Vivienne. (Il lui montre un écrin.)

DENNEVILLE.

C'est bien.

GERVAULT.

Elle coûte dix mille francs, monsieur . . dix mille francs, écus . . .

DENNEVILLE.

Ce n'est rien . . donne. (Il prend l'écrin.)

GERVAULT.

Ce n'est rien à recevoir. . . mais quand il faut payer... ça fait bien de l'argent.

DENNEVILLE.

Je réparerai cela avec quelques économies . . . (il serre l'écrit dans le tiroir de son bureau) J'ai deux chevaux anglais . . . que je veux vendre . . . (Venant auprès de Gervault) Surtout du silence.

GERVAULT.

Vous pouvez être tranquille. . . Mais voilà ce qui me désole.. Monsieur, quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes... quand elles ne sont point tenues ostensiblement, et à parties doubles . . . cela va toujours mal.

DENNEVILLE.

Quelle idée!

GERVAULT.

Tenez, monsieur, voilà quarante ans que j'ai épousé madame Gervault... Elle n'était pas aimable tous les jours, vous le savez . . mais c'est égal: je lui ai toujours été fidèle, sinon pour elle, du moins pour moi. Quand monsieur trompe madame, madame trompe monsieur . . . L'un va de son côté, l'autre va du sien. Il n'y a plus unité d'intérêts, ni de dépenses . . . il n'y a plus d'accord, plus d'ordre, de bonheur... A qui la faute? . . . A celui des deux qui a commencé . . . car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois . . . on ne peut plus se retrouver.

DENNEVILLE.

Tu as peut-être raison.

GERVAULT, avec chaleur.

Oui, sans doute . . . et si vous voulez m'en croire . . .

(Edmond entre en ce moment.)

Scène II.

EDMOND, DENNEVILLE, GERVAULT.

DENNEVILLE, apercevant Edmond.

Eh! le voilà, ce cher ami!

GERVAULT.

C'est fini . . . tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience!

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute, je rentre à l'instant . . . et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier! . . . (à Gervault) Mon cher Gervault . . .

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

N'oubliez pas ce courrier, cela presse:
Dans un instant il faut qu'il soit parti.
(Il va auprès de la cheminée avec Edmond; ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, monsieur, et je vous laisse
Avec votre meilleur ami,
L'ami du coeur, l'unique favori.
(A part.) Dès qu'il est-là, je dois quitter la place;
Car mes sermons ne sont plus écoutés,
(Prenant une liasse d'effets.)
Et ma morale est mise dans la classe
Des effets protestés.

(Il sort.)

Scène III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler, avant de voir ma femme; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche; parce que nous autres garçons . . quand je dis garçons . . c'est tout comme . . je le suis par caractère . . Eh bien! mon ami, cette beauté si sévère . . . cette vertu invincible . . s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine . . . il y avait des rivaux . . lord Albermarle, et le comte de Scherédof . . . Ces Russes, maintenant, on les trouve partout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu, l'esprit de conquête! . .

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne, pour qui elle désirerait des lettres de recommandation . . Je lui en ai proposé à condition qu'elle viendrait me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et . . elle viendra?

DENNEVILLE, à demi-voix.

C'est convenu . . . à trois heures, et moi qui connais les usages et la politesse . . .

AIR: *d'Aristippe.*

Fidèle à l'amour qui m'invite,
J'irai, solliciteur discret,
J'irai lui rendre sa visite
Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi! vraiment, après le ballet?

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque déesse
Des mortels écoute la voix.
L'heure a sonné . . la divinité cesse . .
L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, tirant de la poche de son gilet une lettre, qu'il y remet aussitôt.

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre . . . ce souper avec une jolie femme . . je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'économie, ai, comme je te l'ai écrit, tu as toujours envie du

Prince de Galles, mon cheval anglais, qui m'est inutile, et dont je veux me défaire . . je te donne la préférence.

EDMOND.

Volontiers . . je te remercie.

DENNEVILLE, vivement.

Nous en parlerons plus tard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit . . il faudrait, pour bien faire, que tantôt, à trois heures, je fusse seul ici . . et pour cela je n'espère qu'en toi.

EDMOND.

Et comment?

DENNEVILLE.

Si, tout-à-l'heure, négligemment, et sans faire semblant de rien . . tu me proposais à moi, et à ma femme . . une promenade au bois . . . . au milieu de la journée . . . nous accepterions . . .

EDMOND.

La belle avance!

DENNEVILLE.

Attends donc . . Au moment de partir . . il me surviendrait une affaire imprévue . . un banquier en a toujours à volonté . . Me voilà obligé de rester, ce qui est très-contrariant . . mais les chevaux sont mis: je ne veux pas empêcher ma femme de sortir . . . et c'est toi qui l'accompagneras dans ma calèche.

EDMOND.

Mais, mon ami . . .

DENNEVILLE.

A moins que tu n'aimes mieux monter le Prince de Galles, et escorter ma femme en écuyer cavalcadour.

EDMOND.

Mais, permets donc.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

La bienséance, la morale . .

DENNEVILLE.

C'est pour elle ce que j'en fais.
Par ce moyen, pas de scandale,
Rien ne trahira mes projets.
Par l'intention la plus pure
Je suis guidé . . sois-le par l'amitié . .
Je te rendrai ça, je le jure,
Dès que tu seras marié.

EDMOND.

Si tu le veux absolument . .

DENNEVILLE.

Je veux plus encore . . j'attends de toi un bien autre service . . Ne vas-tu pas ce soir au bal chez Madame de Merteuil, la tante de ma femme?

EDMOND.

J'y suis invité.

DENNEVILLE.

Tu sais que, de cette année, je suis brouillé avec elle.

EDMOND.

C'est ce qui m'étonne . . une femme si aimable, et d'un si grand mérite!

DENNEVILLE.

C'est vrai . . Des principes sûrs, excellens . . une très-bonne maison pour une jeune femme . . Mais il fallait y aller deux fois par semaine . . c'était gênant . . tandis que, me brouillant avec elle, je n'empêche pas ma femme de voir sa tante, sa seconde mère . . je suis trop juste pour cela. J'exige même qu'elle s'y rende exactement tous les lundis et vendredis, jours d'Opéra . . et au lieu de deux soirées d'ennui . . j'y gagne deux soirées de liberté.

EDMOND.

C'est assez bien calculé.

DENNEVILLE.

N'est-il pas vrai? . . Par exemple, je vais toujours le soir la chercher . . mais aujourd'hui, ce sera bien gênant . . tu comprends?

EDMOND.

Parfaitement.

DENNEVILLE.

Et si tu voulais lui servir de chevalier . . la ramener . .

EDMOND.

Permets donc . . tu disposes ainsi de moi . . j'avais peut-être des projets.

DENNEVILLE.

C'est un service d'ami . . c'est le moyen que ma femme ne se doute de rien . . car cette pauvre Caroline, je serais désolé de lui causer la moindre peine, de troubler son repos! . . et si je savais que cette aventure dût jamais venir à sa connaissance, j'aimerais mieux y renoncer.

EDMOND, vivement.

Y penses-tu?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout! . . (souriant) Ce serait dommage, cependant; parce que cette petite Zilia est si piquante . . si jolie . . moins que ma femme, j'en conviens . . mais c'est un caprice . . une idée.

EDMOND.

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure . . et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme . . au contraire.

AIR: *de Turenne.*

C'est un trésor qu'un mari peu fidèle;
La femme y gagne cent pour cent:
De soins, d'égards, on redouble pour elle;
Car, à la fois volage et repentant,
On lui revient plus tendre et plus galant.
On la chérit au fond de l'âme,
En raison des torts que l'on a;
Et c'est peut-être pour cela
Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

EDMOND.

Si, vraiment . . mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche je te servirai, dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses; car tu es étonnant dans tes amours . . . tu ne tiens pas à t'amuser . . . il te faut trois-cents ans de noblesse . . et voilà tout.

EDMOND.

Quelle idée! . . Tu n'as que cela à me répéter . . Hier encore, devant ta femme . . ,

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai . . c'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée d'Antin . . . Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse; toi, des titres et des armoiries . . . Je prends mes maîtresses dans les choeurs de l'Opéra, et toi dans l'Almanach Royal . . chacun son goût. Je ne te cache rien, je te dis tout; et toi . . tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je n'y connais . . et pendant long-temps je t'ai vu triste . . . malheureux . . . tu ne prenais plus plaisir à rien . . . tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent . . . enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

C'est vrai . . . j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'Almanach Royal?

EDMOND, hésitant.

Oui . . . oui, mon ami . . . une femme charmante . . . jeune, aimable, vertueuse . . . d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est-là le diable . . Cependant cela va mieux; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui, les circonstances sont venues à mon aide . . . Je crois qu'on me voit d'un oeil plus favorable . . on commence à se plaire avec moi . . . Hier, enfin . . hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix? . .

EDMOND.

Non . . non, je n'aurais pas osé . . . mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté?

EDMOND.

Oui, vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo! . . c'est très-bien . . il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure . . . profite de tes avantages. (On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme . . Autrefois, quand j'étais garçon,

j'avais fait des études sur les sonnettes des dames . . j'aurais distingué, à la seule audition, le sentiment qui animait les personnes . . c'est une musique comme une autre.

AIR : *du vaudeville du premier prix.*

Presto, presto . . quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux . .
Dolce, dolce . . quand elle appelle
Pour que l'on porte un billet-doux.
Forte . . c'est lorsque la sagesse
Se fâche, et ne peut pardonner.
Piano . . c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente . . . il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

Scène IV.

EDMOND, DENNEVILLE, CAROLINE, *sortant de son appartement.*

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien! mademoiselle, cherchez-le . . . il ne peut pas être perdu . . . Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher . . . et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh! mon dieu! qu'est-ce donc?

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon ami! . . . (apercevant Edmond, qu'elle salue froidement) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé?

CAROLINE.

Rien . . . rien . . . je vous jure . . . une maladresse de ma femme de chambre.

EDMOND, passant à la gauche de Caroline.

Mais encore?

CAROLINE.

Un mouchoir . . qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble . . . et qui, ce matin, ne se retrouve plus.

DENNEVILLE.

C'était donc bien précieux?

CAROLINE.

Nullement . . . un mouchoir brodé . . . garni en valenciennes . . . Mais cela m'inquiète . . . cela me fâche . . . je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre . . . voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui: faites-moi des complimens . . . Hier soir, j'étais fâchée contre vous . . . j'étais d'un dépit . . . d'une humeur . . . Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment!

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE, étonné.

Mon attention!

CAROLINE.

Oui: cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille!

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé . . . Ce souvenir efface tout; et c'est moi qui suis seule coupable . . .

DENNEVILLE.

Certainement . . chère amie, je pense toujours à vous . . et aujourd'hui surtout . . c'était bien mon intention d'y penser tantôt . . . dans la journée . . . mais ce n'est pas moi qui, ce matin . . .

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, madame . . . qui me suis permis cette surprise.

AIR: *du vaudeville du Piége.*

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance . .
Le même jour vous vit naître.

DENNEVILLE, souriant.

Charmant . .

EDMOND.

Du même éclat votre jeunesse brille;
Et . . j'ai voulu qu'en vous éveillant
Vous puissiez vous croire en famille.

DENNEVILLE.

Ah! le joli petit madrigal! . . Ma foi, de mon temps, j'en ai entendu au Vaudeville qui ne valaient pas celui-là . . c'est très-bien . . (A Caroline) Mais cela ne m'étonne pas . . Edmond est la galanterie même . . il est rempli de petits soins, de prévenances . . il faut être né comme cela . . moi, je ne pourrais pas.

CAROLINE.

Autrefois, cependant . .

DENNEVILLE.

Il est certain que, quand je vous faisais la cour . . mais entre mari et femme . . ce n'est plus cela . . c'est mieux encore . . n'est-il pas vrai? . . Voyons, chère amie . . qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? . . avez-vous quelque idée?

CAROLINE.

J'attends les vôtres; et si vous avez des projets . .

DENNEVILLE.

Aucun . . (Bas à Edmond) Voici le moment.

EDMOND.

La journée est superbe . . et si ce matin nous allions tous les trois au bois de Boulogne?

DENNEVILLE.

C'est une bonne idée . . cela délasse des travaux du matin . . qu'en pensez-vous?

CAROLINE.

J'aimerais autant rester à Paris.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc? . . nous reviendrons dîner . . vous irez ce soir au bal.

CAROLINE.

Comment, est-ce que vous ne m'accompagnerez pas?

DENNEVILLE.

Je le voudrais, ma chère amie; mais aux termes où j'en suis avec votre tante, cela paraîtrait fort singulier . . et puis j'ai ce soir un rendez-vous d'affaire; tu sais, Edmond, cette affaire dont je t'ai parlé.

EDMOND, gravement.

Oui, madame, une affaire commerciale qu'il ne faut pas négliger, à cause de la concurrence.

CAROLINE.

Comme vous voudrez . . . vous êtes le maître.

DENNEVILLE.

Cela vous fâche?

CAROLINE.

Nullement . . . j'y suis habituée. Autrefois j'étais assez bonne pour m'en affliger, et quand monsieur refusait de m'accompagner . . . je restais seule ici à pleurer.

DENNEVILLE.

Quel enfantillage!

CAROLINE.

C'est ce que je me suis dit . . . J'ai eu un peu de peine à prendre mon parti . . . mais on prétend que les larmes et le chagrin vous enlaidissent . . Je le croirais assez: c'est si affreux d'avoir les yeux rouges!

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

De mon miroir les conseils salutaires
Furent par moi trop long-temps méconnus;
Je les écoute, et changeant de manières,
Je me résigne, et je ne pleure plus! . .
Pour être heureux, tout doit en mariage
Se partager . . et quand monsieur gaîment
Va s'amuser . . hélas! j'en fais autant,
Afin de faire bon ménage.

EDMOND.

Le sourire vous va si bien; et si vous saviez comme la gaîté vous embellit . . . combien vous êtes séduisante dans un bal!

DENNEVILLE.

C'est ce que tout le monde dit.

CAROLINE.

Il paraît que monsieur ne voit pas par lui-même.

EDMOND.

Heureusement que d'autres ont des yeux pour lui . . Et moi qui n'ai point d'affaires commerciales . . moi qui compte bien aller à ce bal . . si j'osais réclamer la première contre-danse . . .

CAROLINE, montrant Denneville.

Si monsieur le permet.

DENNEVILLE.

Certainement... je l'autorise même à danser la „galope."

CAROLINE.

C'est bien heureux . . J'en entends parler de tous les côtés, et je ne l'ai pas encore dansée de l'hiver.

EDMOND.

Il serait possible!

CAROLINE.

Oui, vraiment... Les bals finissent par-là; et nous nous en allons toujours à onze heures . . monsieur a envie de dormir.

DENNEVILLE.

C'est naturel... moi, je n'aime pas la danse... surtout celle-là.

EDMOND.

Ah! n'en dis pas de mal . . c'est bien autrement amusant que vos insipides „pastourelles," vos éternels „étés" .. tandis que la „galope" . . une danse si vive, si animée .. une danse vraiment nationale.

DENNEVILLE.

Oui, je conçois . . ces passes continuelles . . ces dames que l'on prend, que l'on quitte . . . c'est amusant pour vous autres jeunes gens . . . mais pour les gens respectables qui ne dansent plus . . . pour les mamans et les maris . . . c'est différent. (à Caroline) Aussi je n'autorise qu'avec lui.

CAROLINE.

Et pourquoi pas avec d'autres?

DENNEVILLE.

Pourquoi?. . . parce que cela ne peut se danser qu'entre amis intimes, et qu'il faut être sûr des personnes.

EDMOND, vivement.

Il a raison. . . il faut être sûr de son danseur . . Y a-t-il rien de plus déplorable qu'un cavalier inhabile qui brouille toutes les figures . . . et qui fait manquer l'effet général.

CAROLINE.

S'il en est ainsi, monsieur, c'est moi qui craindrais de ne pas être digne de vous .. car je ne suis encore qu'une écolière.

EDMOND.

Pour les dames, rien de plus facile .. il n'y a qu'à se laisser conduire . . et je suis certain qu'avec une seule leçon ...

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

EDMOND.

Du tout; c'est l'usage ... Quand on doit danser le soir .. on répète le matin .. (à Denneville qui est auprès de la table) N'est-il pas vrai?

DENNEVILLE.

Certainement; et dès qu'Edmond veut bien prendre cette peine-là . . (s'asseyant près de la table) que diable! chère amie, profites-en; car il n'a pas de temps à perdre.

CAROLINE.

Quoi! . . . vous voulez! . . .

EDMOND, vivement.

Eh! oui, sans doute .. Je suppose d'abord que vous savez les premiers élémens?

CAROLINE.

Moi! je ne sais rien.

EDMOND.

C'est charmant . . . Vous tenez toujours en avant le pied opposé à celui du danseur .. . et dès qu'il change, vous changez aussi.

CAROLINE.

Vous croyez?

EDMOND.

C'est de rigueur.

DENNEVILLE, à la table, et tenant un journal.

Eh! oui, puisqu'il le dit.

CAROLINE.

Je me le rappellerai, monsieur.

EDMOND.

Maintenant, la taille plus inclinée . . . plus cambrée . . . et ne craignez rien . . . C'est à votre cavalier à vous aider, à vous soutenir . . . c'est son devoir. (à demi-voix) Et il est si doux!

CAROLINE.

Monsieur.

EDMOND.

Votre main dans la mienne.

CAROLINE.

Je verrai bien sans cela.

EDMOND.

C'est impossible.

DENNEVILLE, toujours à la table, et sans tourner la tête.

Fais donc ce qu'on te dit!

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la, la, la, la, . . . Ici, nous changeons de main . . . Tra, la, la, la, la . . . (arrivant jusque sur la chaise de Denneville) Prends donc garde . . . tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis de chanter en dansant . . . il n'y a pas moyen.

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela? . . . je ferai l'orchestre . . . que je serve au moins à quelque chose . . . (Il prend un violon qui est dans une boîte sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent quelques mesures de la galope.)

EDMOND, à Caroline, tout en dansant.

Très-bien, madame . . . à merveille . . . des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis . . . c'est très-bien . . . très-gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très-amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai? (à Denneville) Va toujours, mon ami . . . ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

AIR: *de la galope.*

Dieux! mon rendez-vous!
L'heure s'avance,
Et par prudence
D'un moment si doux
Ecartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi t'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,
Je pense,
Puisqu'au bois
Tous trois
On nous attend . .

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.
(A Caroline) Il a raison,
Laissons-là la leçon . .
Notre toilette à faire;
Mais à ce soir
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

A ce soir donc
Ma seconde leçon;
J'y prends goût, et j'espère.
Que dès ce soir
Je puis peut-être avoir
Sa grâce et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,
Je m'éloigne: adieu donc,
Ma gentille écolière;
Mais à ce soir
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

DENNEVILLE.

A ce soir donc
La seconde leçon . .
Ta gentille écolière,
J'en ai l'espoir,
Pourra bien dès ce soir
Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

Scène V.

DENNEVILLE, *seul.*

A merveille! . . ma femme ne se doute de rien . . Ils partiront sans moi . . Zilia viendra à trois heures . . et puis ce soir, pendant le bal . . C'est charmant! grâce à ce cher Edmond, me voilà libre pour toute la journée . . Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable! . . et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son

titre de comte, il dédaigne les financiers tels que nous. (Il s'assied sur le devant du théâtre.) Lui, le meilleur enfant du monde, qui est mon camarade, qui ne peut vivre sans moi! qui fait danser ma femme . . Il est vrai que je faisais l'orchestre; et c'est fatigant . . quand on n'en a pas l'habitude. (tirant son mouchoir de sa poche) J'ai chaud. (regardant le mouchoir avec lequel il vient de s'essuyer) Ah! mon Dieu, quel luxe! un mouchoir brodé . . garni en dentelle! (riant) J'y suis . . c'est lui que ma femme avait perdu dans sa chambre à coucher . . . Ce matin, en me levant, je l'aurai pris par mégarde . . et la femme de chambre, qu'on a grondée pour moi! . . Ne laissons pas soupçonner l'innocence . . (déployant le mouchoir) et n'allons pas à propos de rien . . comme un autre Othello . . Eh! mais à propos d'Othello . . qu'est-ce que j'aperçois-là? . . . (il se lève) Dans le coin de ce mouchoir . . un papier ployé . . (il défait le noeud et prend un billet qu'il ouvre) O ciel! l'écriture d'Edmond . . (il lit) „Grâce, madame . . grâce pour un mal-„heureux . . qui se meurt d'amour et de désespoir!" — A qui diable s'adresse-t-il ainsi? . . „N'aurez-vous pas pitié de mes tourmens . . Caroline?" . . . — Caroline! . . C'est à ma femme! . . et j'étais sa dupe! . . . j'étais joué, trahi par lui! . . Voilà cette amitié dont je m'honorais! . . Elle vous coûtera cher, monsieur le comte . . et dès ce matin, ma vie ou la vôtre . . (s'arrêtant) Que dis-je? . . et qu'allais-je faire? . . un éclat qui va perdre ma femme! . . c'est publier ma honte! c'est l'attester moi-même . . c'est me déshonorer aux yeux de tout Paris! . . Ces bons Parisiens sont toujours si enchantés des accidens qui arrivent aux gens de finance! . . il semble que cela les console . . Ne leur donnons point ce plaisir-là . . (il se rassied) Il vaut mieux, sans explication, cesser de le voir, le bannir de chez moi . . Mais s'il aime . . . s'il est aimé, ils se retrouveront toujours . . . les obstacles ne feront qu'augmenter leur mutuelle passion . . Non, non, je me trompe . . Caroline ne l'aime pas encore; ce billet même le prouve . . Il se plaint de ses rigueurs, de sa cruauté! . . . Oui; mais c'est toujours ainsi que cela commence! et ce qu'il racontait ce matin . . (il se lève) Ces regards plus doux, plus tendres . . Et cette lettre qu'hier soir elle a reçue . . il est vrai que dans un mouvement d'humeur contre moi . . Je me le rappelle maintenant . . je venais d'exciter son dépit, sa jalousie! Mais enfin ce matin elle ne m'en a point parlé . . . elle a gardé le silence sur cette déclaration . . . et si elle ne l'aime pas, elle en est peut-être bien près . . (après avoir rêvé

un instant) A qui la faute? . . Comment donc en suis-je arrivé-là? . . car enfin j'aime ma femme! . . c'est ma première et ma seule passion . . Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte . . et cependant je me conduis comme si je ne l'aimais pas . . je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir . . Gervault avait raison ce matin . . je négligeais mes affaires, je me faisais du tort dans l'estime publique . . Allons . . il faut rompre . . Agissons en homme, en honnête homme . . Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortune . . de ma femme . . et ma femme ne s'occupera plus que de moi . . Que diable! autrefois elle m'aimait . . J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux! . . Oui; mais c'est qu'alors j'étais tendre, empressé, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis . . je faisais en un mot ce que fait Edmond . . je lui faisais la cour; ce qui est difficile après deux ans de mariage . . N'importe! il n'y a que ce moyen de la ramener; et puisqu'un rival se présente . . sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux . . luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances . . et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari.

AIR: *Je n'ai point vu ces bosquets, etc.*

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers,
Et ses conquêtes et sa gloire . .
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers.
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela ce diable d'Edmond pense à tout . . moi, je ne pensais à rien . . Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien . . Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier . . c'était adroit . . Ah! elle aime la musique nouvelle! eh bien! je lui donnerai des romances . . je lui en dédierai . . j'en ferai, s'il le faut . . Autrefois j'en composais pour elle, et je peux bien encore . . Justement c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage . . cela tombe bien . . elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus. C'est égal . . c'est une occasion . . (cherchant des vers.)

O jour heureux! . . . jour dont la souvenance . . .

(S'interrompant.) Et ma toilette à laquelle je ne pense pas . . .

Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée . . les modes les plus nouvelles . . tandis que nous autres, maris, nous nous négligeons . . C'est un tort; et puisque tous les jours on nous attaque, il faut être tous les jours sous les armes. (il appelle) Holà, quelqu'un . . . Félix . . . (Cherchant toujours.)

O jour heureux! . . jour dont la souvenance . . .

(Appelant plus fort.) Eh bien! viendra-t-on quand j'appelle?

Scène VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la porte à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, monsieur?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a? morbleu! . . voilà une heure que j'attends Félix . . mon valet de chambre; où est-il?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout-à-l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti! quand je veux m'habiller . . Et où allait-il?

GERVAULT.

Je l'ignore . . Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette . . lui, un homme marié!

GERVAULT.

Que voulez-vous, monsieur . . . le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine . . . et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, monsieur. (il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville) Voici votre habit.

DENNEVILLE, passe l'habit, en répétant plusieurs fois.

O jour heureux! . . jour dont la souvenance . . . .

(Il se regarde à la psyché.) Ah! quel habit! . . une coupe qui a plus de six mois . . quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile! . . vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui, il s'agit de plaire . . à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible!

DENNEVILLE, répétant toujours ses vers.

O jour heureux! . . .

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation . . c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers! . . Je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine . . Que le diable les emporte! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux! . . jour dont la souvenance . .

(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)

D'un doux émoi . .

Dieu! quel ennui . .

D'un doux émoi fait palpiter mon coeur . .

Oui, mon coeur! joliment . . (Cherchant.)

Jour dont la souvenance . .

(A Gervault) Voyons . . donne-moi une rime en ance.

GERVAULT.

Echéance.

DENNEVILLE.

Allons donc! . . Ah! . . m'y voici.

Toi dont l'amour . . dont la tendre constance . .

GERVAULT.

A merveille.

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance . .

La coquette! qui ce matin encore . .

Dont la tendre constance

Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits . . mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvemens agités.

Je ne sais pas comment font les autres poëtes . . mais je puis dire que pour ce qui est de vos vers . . vous les faites d'une furieuse manière.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme . . laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose . . car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes . .

Scène VII.

DENNEVILLE, *à la table*, CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement, et en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête . . et je ne me suis pas pressée; car pour monsieur mon mari . . sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivant à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables . . Voilà comme on nous juge . . et cependant je suis prêt avant . . (cherchant l'expression) avant l'autre.

CAROLINE, qui, pendant ce temps, s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie . . tant mieux pour moi et puis pour M. Edmond qui est un élégant . . car pour mon mari . . cela lui est bien égal . . (Denneville fait un geste d'impatience. Caroline se retourne) Eh! c'est lui, le voilà . . (à haute voix) Monsieur . . (s'arrêtant) Eh bien! . . il ne m'entend pas . . comme il a l'air occupé . . (le voyant déclamer) Ah! mon dieu . . est-ce qu'il compose . . est-ce qu'il fait des vers? . . lui! un banquier . . Je voudrais bien les voir . . et si je pouvais sans bruit . . par dessus son épaule . . (elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'oeil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient . .

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (lisant) „A ma „femme.“

DENNEVILLE, se levant et serrant son papier.

Quoi! madame . . vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non vraiment; car j'étais-là, avec vous . .

CAROLINE.

Comment, monsieur, il serait vrai . . c'étaient des vers pour moi?

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu? . . quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune . . puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute . . mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous . . sans cela, ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers? . .

DENNEVILLE.

Non vraiment.. Presque tous les jours après la Bourse. J'en aurais des volumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas?

DENNEVILLE.

Vous ne les connaîtrez jamais . . j'ai trop d'amour-propre pour cela . . Vous comprenez . . des épîtres à sa femme.. des poésies conjugales.. Tant de gens trouveraient cela si romantique . . je veux dire si ridicule . .

CAROLINE.

Pas moi, du moins . . et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure . . dès que j'aurai terminé . . car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises . .

CAROLINE.

Si vraiment . . c'en est une déjà . . de voir que vous pensez à moi . .

DENNEVILLE, soupirant.

Eh! mon dieu, oui; c'est malheureusement un tort que j'ai . .

CAROLINE.

Comment, monsieur . . un tort . .

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux . . Vous êtes pour moi si indifférente . .

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste . . car si je suis ainsi . . c'est pour vous plaire . . pour être comme vous . . pour ne point vous fatiguer de mes empressemens . . J'ai fait plus, je vous l'avouerai . . j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire . . j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment, monsieur? . .

DENNEVILLE.

Faut-il te le dire? . . c'est au point que ces jours passés . . je me suis presque laissé entraîner . . une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible . .

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté . . que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout . . et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris . .

CAROLINE, émue.

Monsieur Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié . . Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et Monsieur Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, à part.

Je ne suis pas obligé de le servir. (haut) Lui, il les aime toutes . . pas long-temps, par exemple . . mais jeune,

aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi... il ne pourrait pas y suffire . . J'en faisais autant quand j'étais garçon . .

CAROLINE.

Quoi! monsieur.

DENNEVILLE.

Nous étions camarades . . partageant les mêmes folies, et je me rappelle, entre autres, que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles . . . des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne . . .

DENNEVILLE.

Abominable . . . et j'en rougis encore quand j'y pense! mais c'était une grande économie de temps; on n'avait pas besoin de chercher ses phrases . . . et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois! . . „Grâce, grâce, madame!" ou mademoiselle, selon la circonstance . . „grâce, pour un malheureux qui se meurt d'amour et de désespoir!"

CAROLINE, à part.

O ciel!

DENNEVILLE.

„N'aurez-vous pas pitié de mes tourmens . . . Hortense?" ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athanaïs . . . selon la dénomination . . . „Ame de ma vie" . . .

CAROLINE.

Assez . . . monsieur . . . assez . . . c'est une horreur . . . et je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant . . . (voyant Edmond qui entre) C'est Edmond! à merveille, les voilà brouillés; et je lui permets maintenant de faire l'aimable!

Scène VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND, à Caroline.

Me voilà à vos ordres . . . et le temps nous seconde. Un soleil superbe . . . Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une

vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Longchamps pour nous servir d'escorte . . . Une cavalcade magnifique . . .

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur, de cet excès d'attention; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas . . .

EDMOND.

Que dites-vous?

DENNEVILLE.

Comment, chère amie? . . .

CAROLINE.

Je resterai chez moi . . .

EDMOND, bas à Denneville.

Y comprends-tu rien?

DENNEVILLE.

Un caprice. (à part) Il faut bien que les amans en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette?

CAROLINE, froidement.

Elle ne sera pas perdue . . (d'un air aimable) Elle sera pour mon mari . . .

DENNEVILLE, à part.

Quel air gracieux! c'est le contre-coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement. C'est un bonheur que tout le monde lui enviera . . . Mais cette brillante société . . . ces jeunes gens qui nous attendent?

CAROLINE.

Envoyez-leur . . . une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire!

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre . . . et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille, il a son congé! . . .

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire? . . . (bas à Denneville) Et qu'a donc ta femme? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie? . .

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air . . . Je vois que cela te fâche . . .

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout . . .

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons . . . et qui une fois éclaircies tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon dieu! . .

EDMOND.

Sois tranquille . . j'aurai bientôt r'arrangé tout cela . . à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve . . car je ne les quitte plus . . et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication. (Il passe à la gauche du théâtre.)

Scène IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE, CAROLINE.

GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville, d'un air embarrassé.

Monsieur . . quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas . . .

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit . . mais la personne . . (à demi-voix)

c'est une dame . . (haut) prétend que vous comptez sur sa visite . . et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu! . . c'est Zilia . . si ma femme savait!

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (haut) Eh bien! mon ami . . les affaires avant tout . . va voir ce que c'est . . je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout . . .

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner? vas-tu faire des façons avec moi? . . Si nous devions aller au bois . . à la bonne heure . . mais puisque madame veut rester, cela se trouve à merveille . . .

DENNEVILLE.

Non, vraiment . . je ne puis . . je ne veux.

EDMOND, près de lui, à voix basse.

Mais prends donc garde . . te voilà tout décomcerté! . . .

DENNEVILLE, à part.

Que faire?

CAROLINE.

Eh! mon dieu! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon. (Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas . . non pas . . ce ne serait point convenable . . Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître . . (Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien! alors, allez-y!

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui . . oui . . je crois que j'aurai plus tôt fait de la renvoyer . . ce ne sera pas long. Quelle leçon! . . pour un instant d'oubli! . . s'exposer . .

EDMOND.

Mais va donc, mon ami . . va donc . .

DENNEVILLE.

J'y cours . . pour revenir plus vite. (Il sort par le fond à gauche.)

Scène X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne . . les momens sont précieux! . . (haut à Caroline) Daignez, madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut . . . Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplaît, qui vous est odieux; mais je tiens à votre estime, à votre amitié: je tiens à me justifier . . .

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, madame . . . votre accueil me l'a prouvé . . . Qu'ai-je fait? . . . quel est mon crime?

CAROLINE.

Vous me le demandez? . . . Je n'ai pas voulu hier soir, devant mon mari . . . devant tout le monde . . . vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace . . .

EDMOND.

Madame . . .

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots. Vous êtes fort aimable . . . mais c'est à mes yeux un mérite perdu . . . . et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes . . . qui a pu vous dire? . . .

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très-bien . . . . des amis intimes . . .

EDMOND.

Votre mari peut-être?

CAROLINE.

Je ne nomme personne. . . mais quand il serait vrai?... C'est en lui, monsieur, que j'ai toute confiance; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement . . . il y a tant de gens très-forts sur les conseils, et qui seraient peut-être bien embarrassés pour les mettre en pratique . . .

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Rien, madame . . . Mais il me semble qu'entre amis, on devrait avoir plus d'indulgence . . . Il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres . . .

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été?

EDMOND.

Je ne dis pas cela . . .

CAROLINE.

Et moi . . . je le sais . . . car mon mari m'a tout confié, tout avoué . . .

EDMOND.

O ciel!

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir . . . depuis ce moment-là je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini! . . . plus d'espoir! . . . (haut) Quoi! madame, il vous a tout raconté?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous? son souper d'aujourd'hui?

CAROLINE.

Un souper! un rendez-vous! . . .

EDMOND, vivement.

Dieu! vous ne saviez pas? . . .

CAROLINE.

Non, monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point . . . je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change . . . vous achéverez cette confidence . . . ou je penserai, monsieur, que vous avez voulu perdre Denneville . . . le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer? . . .

CAROLINE.

Je crois tout . . et ne vous revois de ma vie, si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

O mon dieu! que faire? . .

CAROLINE.

Ecoutez, M. Edmond . . j'aimais mon mari . . je l'aime plus que tout au monde . . mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie . . si vous pouvez m'en donner la preuve . . la preuve évidente . . .

EDMOND.

Vous ne me bannirez plus de votre présence . . vous me permettrez de vous revoir? . . .

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve . .

EDMOND.

Elle est entre mes mains . . je l'ai-là . . mais c'est si mal à moi!

CAROLINE.

Cette preuve!

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir . . à ce bal . . moi seul serai votre cavalier?

CAROLINE.

Cela dépend de vous . . .

EDMOND.

Ah! je suis trop heureux! . . mais vous me jurez que le plus grand secret . . .

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre . . monsieur . . cette lettre . .

EDMOND, la lui donnant.

La voici, madame, la voici . . elle m'était adressée . . et vous saurez d'abord . .

CAROLINE.

C'est bon . . c'est bon! . . je verrai bien. (lisant d'une voix

„Mon cher Edmond“ . . . C'est daté de ce matin . . . „Si tu veux mon cheval anglais pour quatre mille francs . . il est à toi; car j'ai aujourd'hui besoin d'argent . . J'ai à payer des diamans destinés à une jolie femme, qui veut bien ce soir me donner à souper“ . . Ah! je me sens mourir! . .

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui.

CAROLINE.

Silence!

(Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

Scène XI.

CAROLINE, EDMOND, DENNEVILLE, *entrant vivement, et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.*

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée . . non sans peine; et tout est rompu . . je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions, levant les yeux sur Denneville.

Eh bien, monsieur, cette importante visite?

DENNEVILLE.

C'était moins que je ne croyais . . c'était un correspondant . . un étranger . . que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà!

DENNEVILLE, fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon . . de songer à mes plaisirs . . mais vos momens sont si précieux, que je me reprocherais de vous les faire perdre.

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli . . mais c'est fade . . et vous savez que je ne tiens pas aux complimens.

DENNEVILLE.

Aussi, n'en est-ce pas un . . (bas à Edmond) Qu'a-t-elle donc ?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (à part) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure . . pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue! . .

DENNEVILLE.

Que dites-vous ?

CAROLINE.

Moi, rien . . (à Edmond d'un air aimable) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous ?

EDMOND.

Impossible, madame . . j'avais une invitation.

DENNEVILLE, à part.

Tant mieux . . il va s'en aller plus tôt (passant entre Edmond et Caroline) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger ?

CAROLINE.

C'est trop tôt . . je n'ai pas faim . . .

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment ! . . (se reprenant, et avec douceur) Comme vous voudrez, nous attendrons . . .

CAROLINE.

C'est inutile . . je ne me mettrai pas à table . . Mais que cela ne vous empêche pas . . Je vais rentrer dans mon appartement . . jusqu'à l'heure du bal . . .

DENNEVILLE.

Y pensez-vous déjà ? . . déjà ?

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (regardant Edmond) Car je veux être très-belle . .

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal ? . .

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser ? . . ma tante m'y attend . . et vous m'avez ordonné d'y aller . .

DENNEVILLE.

Ordonné . . je croyais vous avoir priée . .

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire . . . une prière de mari . . . c'est un ordre . .

DENNEVILLE.

Et si je vous . . priais, maintenant, de n'y plus aller?

CAROLINE.

Il serait trop tard; ma toilette est prête, ma parure est commandée . .

DENNEVILLE, à part.

Ah! quelle patience! . .

CAROLINE.

Et à ce sujet, M. Edmond, il faut que je vous consulte.. Que me conseillez-vous? . . de mon collier en opales, ou en saphirs? . . c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, madame?

CAROLINE.

Sans doute . . cela vous regarde! puisque c'est vous qui devez me donner la main.

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (haut avec chaleur) Et moi, madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc? . .

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas . . vous contraindre . . et vous êtes la maîtresse . . mais si je vous y accompagnais . . (regardant Edmond) Edmond a tressailli . .

CAROLINE.

Vous, monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante . . . qui êtes brouillé avec elle?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie! . .

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin . . cela paraîtrait fort singulier . . D'ailleurs vous avez, sans doute, pour votre soirée d'autres occupations . . plus agréables . . qui vous retiendront . . .

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord . . (haut à Caroline) De quelles occupations voulez-vous parler?

CAROLINE.

Que sais-je? . . de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée! . . soupçonnerait-elle? . .

CAROLINE.

Je vous laisse, monsieur . . (passant entre Denneville et Edmond. A Edmond) A tantôt, M. Edmond.

EDMOND.

AIR: *Travaillons, mesdemoiselles.*

Adieu donc, adieu, madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, *d'un air gracieux.*

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, *les suivant des yeux.*

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence . .
Plus de doute . . il a tout dit.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc: qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon coeur s'enflamme;
Mais n'allons pas m'oublier:
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort, Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

Scène XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique . . il lui a parlé de Zilia . . mais comme il n'existe aucune preuve . . Dieu! . . et ma lettre de ce matin! . . s'il l'a montrée, c'est fait de moi! . . Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit Mad. Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants qu'il met, et va pour sortir.

Adieu, mon ami . .

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien, tu t'en vas!

EDMOND.

Oui . . Tu sais que je dîne en ville, et je n'ai que le tems de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah! tu passes chez toi? . . eh bien! envoie-moi de l'argent . . les cinq mille francs de mon cheval . .

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc? cinq mille francs! tu me l'as vendu quatre . .

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq . .

EDMOND.

Tu es dans l'erreur!

DENNEVILLE.

Je t'assure que non!

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main: quatre mille francs en toutes lettres . . et je puis te prouver . . (Il va pour fouiller dans sa poche et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tous cas, voyons? . . relisons . .

EDMOND, troublé.

Non . . non . . c'est inutile . . puisque tu tiens aux cinq mille francs . .

DENNEVILLE.

Du tout, si je l'ai écrit . . . c'est autre chose . . . et je ne

reviens pas sur ma parole . . ce qui est écrit est écrit . . Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet!

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin . . là, dans ton gilet . . et comme tu n'en as pas changé . .

EDMOND.

Tu crois? . . c'est possible . . je ne sais . .

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus . . il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais du reste, à quoi bon? . . je te répète que je m'en rapporte à toi . . et dès que tu dis cinq mille francs . . ça suffit; et je vais te les envoyer . . (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non . . apporte-les toi-même ici . . ce soir, en venant prendre ma femme . . parce que j'ai à te parler.

EDMOND, revenant.

Et sur quoi?

DENNEVILLE.

Tu le sauras . . toi qui es l'ami de la maison . . il faut bien que tu saches tout . .

EDMOND.

Ah! mon dieu! de quel air me dis-tu cela . . et qu'as-tu donc? . .

DENNEVILLE.

Moi, rien . . A ce soir . . mon bon ami . .

EDMOND.

A ce soir! (Il sort.)

Scène XIII.

DENNEVILLE, *seul.*

J'ai manqué me trahir . . et j'allais tout gâter . . Il sera toujours temps d'en venir-là, si je ne réussis pas . . Jusqu'ici la guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés . . mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens! . .

c'est-là ce qui doit lui porter malheur . . et ce qui me donne bon espoir . . Ma cause est si juste!

AIR: *de la Sentinelle.*

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme . .
Veillez sur moi, sexe enchanteur!
O vous à qui mes voeux se recommandent;
Soyez mon dieu, mon protecteur,
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et que vos maris vous le rendent.

Scène XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT. UN DOMESTIQUE *apporte un candélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.*

DENNEVILLE.

C'est toi . . Gervault . . que me veux-tu?

GERVAULT.

Le dîner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps . . je ne dînerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela?

GERVAULT.

On dit que les poëtes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois . . mais maintenant! . . Eh bien! . . où est ma femme?

GERVAULT.

Dans son appartement, avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre! . . comme c'est agréable! . . .

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir, et elle a répondu juste comme vous . . . Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie!

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes . .

GERVAULT.

Pas celles-là . . .

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier . . . et sans doute elle était bien gaie!

GERVAULT.

Pas trop! Il me semblait au contraire que son air jurait avec sa toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel! . . .

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture . . . C'étaient vos vers sans doute? . . .

DENNEVILLE.

Oui! (à part) C'est ma lettre de ce matin . . . Cette maudite lettre . . . dont je ne sais comment paralyser l'effet . . .

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde . . . contre ses femmes de chambre . . . contre sa robe de gaze . . . contre un collier d'opales qui n'allait pas . . . et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai! . . . attends . . . attends . . . (il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, qu'il donne à Gervault.) Tiens, porte-lui cet écrin . . .

GERVAULT.

Les diamans de ce matin . . . c'était pour elle? . . .

DENNEVILLE.

Eh oui, sans doute . . une surprise . . . .

GERVAULT.

Ah! monsieur . . . monsieur, mille fois pardon de ce que

je vous ai dit tantôt . . . je croyais que ces diamans-là devaient s'en aller . . . en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

Si j'avais su . . . c'est très-bien, très-bien, monsieur . . . Donnez toujours des diamans à madame . . . ça vous fait honneur . . . ça lui fait plaisir . . . et ça ne sort pas de la maison. (Il sort.)

Scène XV.

DENNEVILLE, *seul.*

Que dira-t-elle en les recevant? Allons, voici le moment . . . si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi . . . je peux par mes soins et par ma tendresse . . . lui faire oublier mes torts . . . peut-être lui prouver mon innocence . . Si elle m'aime encore, je la persuaderai sans peine, elle m'y aidera . . . l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même . . . . mais si elle ne m'aime plus! . . . si je ne puis lui faire sacrifier ce bal . . . si elle veut y aller avec Edmond . . , alors, et malgré moi . . . il faudra bien . . . C'est elle . . , ah! qu'elle est jolie ainsi!

Scène XVI.

DENNEVILLE, CAROLINE, *en toilette de bal et ses diamans à la main.*

CAROLINE, entrant vivement.

Comment, monsieur, dois-je en croire Gervault . . . cet écrin qu'il m'a apporté . . . vient-il réellement? . . .

DENNEVILLE, d'un air de reproche.

De ma part? . . . une simple galanterie . . . une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible? . . .

CAROLINE, embarrassée.

Non, vraiment! . . mais dans la circonstance où nous sommes . . .

DENNEVILLE.

Circonstance très-favorable . . N'allez-vous pas au bal ce soir? . .

CAROLINE.

Oui, monsieur . . et je ne sais comment vous remercier . .

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, hésitant.

Moi!

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

CAROLINE, à part, et tout en regardant les diamans.

Au fait.. il est possible qu'il ait eut des remords.. qu'il se soit repenti.. Il faut de l'indulgence.. et si ce n'était le souper de ce soir...

DENNEVILLE.

Eh bien, madame?

CAROLINE.

Puisque vous l'exigez.. (elle se place devant la psyché)

DENNEVILLE.

Dans mon intérêt.

CAROLINE.

Comment cela?

DENNEVILLE.

A ce bal.. où vous allez sans moi..

AIR: *Pour le trouver j'arrive en Allemagne* (d'YELVA.)

En vous voyant arriver sous les armes,
J'entends déjà les complimens galans..
La plupart seront pour vos charmes,
Quelques-uns pour vos diamans.
Astre brillant vous allez apparaître!
Et chaque fois que, plein d'un doux émoi,
On s'écriera: Qu'elle est belle! peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.
Quand on dira: Qu'elle est belle!.. peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.

(Pendant le couplet, Caroline a placé ses diamans, mis le collier, attaché les boucles d'oreille.)

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de cela! (soupirant) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier...

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE, se regardant devant la glace.

Rien.. Comment me trouvez-vous?

DENNEVILLE.

Ah! vous n'êtes que trop jolie!

CAROLINE.

Trop.. pourquoi?

DENNEVILLE.

Parce qu'à ce bal, comme je vous le disais tout-à-l'heure, vous allez être entourée par tous les fats et élégans de Paris . .

CAROLINE, *s'asseyant.*

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise.

(Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien . . Je les vois se pencher vers vous.

(Il se penche vers Caroline.)

CATOLINE.

A-peu-près . . comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai! et nous pourrons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, *s'appuyant négligemment sur sa chaise.*

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus jolie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il règne dans votre toilette, dans cette légère parure . . un bon goût, une grâce que l'on sent, que l'on devine, et que par bonhour on ne peut rendre; car son plus grand charme . . est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela?

DENNEVILLE.

Je n'en doute poiut.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

AIR: *Monseigneur l'a défendu* (de MAD. PAULINE DUCHANGE.)

PREMIER COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,
Que, quand vous le voulez bien,
Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien
Près d'une femme jolie.

CAROLINE.

Prenez garde . . c'est fort mal,
Vous! . . de la galanterie? . .

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

SECOND COUPLET.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais;
Oui . . l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'écoutais.
J'en étais presqu'attendrie . .

DENNEVILLE.

Prenez garde . . c'est fort mal;
Vous! . . de la coquetterie! . .

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger, d'y aller pour une femme!

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le danger de n'y pas aller!

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas . . quand on a des motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, monsieur, vous des motifs . . vous osez en convenir!

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les connaissiez . .

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah! vous vous garderiez bien de me les apprendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement, et si vous y tenez.. ce que je ne crois pas.. je puis tout vous avouer . .

CAROLINE.

Si j'y tiens! . . Ah! parlez, monsieur, parlez . . mais n'espérez pas me tromper .. Il me faut une entière franchise, et peut-être alors je verrai . . Eh bien, monsieur?

DENNEVILLE.

Ecoutez! . . je crois entendre une voiture . . on vient vous chercher.

CAROLINE.

Ah! mon dieu!

DENNEVILLE.

Non, non, la voiture passe.

CAROLINE.

Heureusement.

DENNEVILLE.

Savez-vous que votre chevalier . . vous fait attendre? . . c'est mal . . il fait le mari.

CAROLINE.

C'est possible . .

DENNEVILLE.

Il me semble alors que je puis faire l'amant.

CAROLINE.

Vous, monsieur! c'est un rôle que vous avez oublié . .

DENNEVILLE.

Que voulez-vous! ce ne sont point de ces rôles qu'on puisse jouer seul . . Il faut être secondé . . il faut quelqu'un qui puisse entendre . . et je n'ai point ce bonheur! Dans ce moment, par exemple, plein des plus doux souvenirs, je crois vous voir, il y a deux ans, à pareil jour, parée comme aujourd'hui, aussi brillante . . aussi jolie, ah! mille fois plus encore, car alors vous m'aimiez . . vous juriez de m'aimer sans cesse.

CAROLINE.

O ciel!

DENNEVILLE.

Que sont devenus vos sermens . . vous qui ne vous rappelez même plus le jour où ils furent prononcés?

CAROLINE.

Quoi, c'est l'anniversaire de notre mariage!

DENNEVILLE.

Oui, Caroline; oui, c'est aujourd'hui le 5 février . . . et seul j'y avais pensé . . c'était pour le célébrer, qu'en secret, et sans en parler à personne, je vous avais préparé cette surprise . . ces diamans . .

CAROLINE.

Il se pourrait!

DENNEVILLE.

J'espérais mieux encore . . j'avais fait un projet . . un rêve . . je voulais en mémoire de ce jour . . souper ici, en tête-à-tête avec vous . .

CAROLINE.

Qu'entends-je !

DENNEVILLE.

Le bonheur n'a pas besoin de témoins . . et je me faisais une si douce idée d'une soirée passée auprès d'une femme charmante . . auprès de la mienne . . mais elle va au bal . . elle a d'autres projets, et tout mes efforts n'ont pu l'y faire renoncer.

CAROLINE.

O mon ami! . . mon ami! que j'étais coupable . . Je m'en punirai . . tu sauras tout.

DENNEVILLE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Jo ne veux plus rien avoir de caché pour toi . . cela rend trop malheureuse . . Apprends donc qu'on m'entourait d'hommages, qu'on me faisait la cour.

DENNEVILLE.

Je ne veux rien savoir . .

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas pour toi . . c'est pour moi-même! ton ami Edmond, tout le premier . . il m'aimait, ce n'est pas ma faute . . .

DENNEVILLE, secouant la tête.

C'est peut-être la mienne . . .

CAROLINE.

C'est possible . . c'est toi qui le voulais. Quoique insensible à leurs hommages . . j'en étais flattée . . et peut-être qu'un jour . .

DENNEVILLE.

O ciel!

CAROLINE.

On ne se pas ce qui peut arriver . . La preuve, c'est sait qu'hier il a osé me faire une déclaration écrite . .

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Oui, une vraie déclaration . . Je ne sais ce que j'en ai

fait . . je l'ai perdue . . sans cela je te la montrerais . . Et vois jusqu'où la colère peut nous mener . . moi, qui jusqu'à présent l'avais dédaigné, maltraité . . j'étais si fâchée contre toi . . que je ne sais vraiment . . .

DENNEVILLE, à part.

Dieu! il était temps.

CAROLINE.

Et le plus indigne . . c'est que je t'accusais à tort.

AIR : *de Téniers.*

Moi t'accuser! est-ce possible?
Pardonne-moi, je souffrais tant;
Car je songeais à cette lettre horrible,
Qui ne m'a pas quittée un seul instant.
Je l'emportais à ce bal qui s'apprête . .
Comme un tourment, elle est-là, sur mon sein.
(*La lui donnant.*)
Tiens . . tu le vois, sous les habits de fête
Il est souvent bien du chagrin.

DENNEVILLE, la prenant.

Ma lettre à Edmond.

CAROLINE.

Oui, voilà ce qui m'avait abusée , . Ces diamans . . ce tête-à-tête avec une jolie femme . . je ne pouvais pas penser à moi, et je te soupçonnais . . quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme . . (avec chaleur) Non, Caroline, non tu sauras tout; c'est moi . .

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux . . pardonnons-nous mutuellement . . je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment! . .

CAROLINE.

Je reste ici près de toi . . Je viens te demander à souper . . Me refuseras-tu? . . Aussi bien je meurs de faim . . car, par caprice, j'ai n'ai point dîné . .

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul . . et maintenant elle me pèse . . elle me fatigue, il me tarde de m'en délivrer . . Sonne ma femme de chambre. (Denneville va pour tirer le cordon de la sonnette . . Caroline l'arrête) Ah ! . . j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée . . mais je m'en passerai bien. (elle va près de la glace) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe ? . .

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers . . (s'arrêtant) Non, non, on vient.

Scène XVII.

LES PRÉCÉDENS, GERVAULT, *puis* EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici Monsieur Edmond . . qui demande si madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

AIR : *Ah! le beau bal* (de LA FIANCÉE).

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
On nous attend, et de ce bal joyeux
J'entends déjà les sons harmonieux . .
Eh! mais que vois-je! à peine êtes-vous préparée?
Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir;
Chaque instant de retard nous dérobe un plaisir.

ENSEMBLE.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Hâtons-nous de partir

DENNEVILLE et CAROLINE.

Ah! quel moment! quelle belle soirée!
Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, monsieur . . mais je suis revenue du bal, ou plutôt, je n'y vais pas . .

EDMOND, à part.

O ciel! . . (haut) Je comprends . . votre mari a exigé . .

CAROLINE.

Non . . c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui; nous passons la soirée en famille . . Mon cher Gervault . . voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper ?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non, dans la chambre de ma femme . . près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami . . parce que c'est trop bourgeois . . mais j'ai, avant tout, des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi?

DENNEVILLE.

Oui: tu avais raison tantôt . . c'est bien quatre mille francs que je t'avais vendu mon cheval.

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant la lettre.

Vois plutôt . . c'était parbleu écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout.

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant; comme on peut se tromper . . mais dans ce monde (regardant Caroline) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends . . et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir . . Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (à part, montrant Edmond) Les amans s'en vont (montrant Denneville et sa femme) Le bonheur reste . . Voilà la morale des ménages . . Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

EDMOND, soupirant.

Bonsoir.

(Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre, à gauche.)

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 44.

LOUISE,
OU
LA RÉPARATION.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR

MM. SCRIBE, MÉLESVILLE ET BAYARD.

7

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
MAD. BARNECK, veuve d'un riche négociant .	*Mad. BRICE.*
LOUISE, sa nièce	*Mlle. LANCESTRE.*
M. DE MALZEN, jeune baron	*Mr. DELCOUR.*
SALSBACH, avocat	*Mr. DURUISSEL.*
FRITZ, domestique de Madame BARNECK . .	*Mr. FRANCISQUE.*
SIDLER, ami de MALZEN	*Mr. ISIDORE.*
PLUSIEURS JEUNES GENS, AMIS DE MALZEN	
DAMES INVITÉES A LA NOCE.	

La scène se passe dans le grand-duché de Bade.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de la maison de Mad. Barneck. Porte au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Madame Barneck.

Scène I.

MAD. BARNECK, SALSBACH *).

MAD. BARNECK.

Est-il possible? M. Salbach parmi nous! je vous croyais à Saint-Pétersbourg.

SALSBACH.

Après deux ans d'absence j'arrive aujourd'hui, ma chère Mad. Barneck, et viens passer quelques jours avec vous . . Je me suis arrêté d'abord à Carlsruhe, pour rendre compte de ma mission à S. A. le Grand-duc: il était absent . . je ne l'ai pas attendu, et ma seconde visite est pour mes anciens amis, mes excellens cliens . . . car c'est votre mari, feu M. Barneck, qui m'a lancé dans la carrière . . . Votre fortune n'en a pas souffert; car si j'ai souvent plaidé pour vous . .

MAD. BARNECK.

Nous avons toujours gagné.

SALSBACK.

Je le crois bien . . avec vous, c'est facile . . vous avez de l'argent et de l'obstination; c'est tout ce qu'il faut dans un procès.

MAD. BARNECH.

Moi, de l'obstination!

SALSBACH.

Ou si vous aimez mieux, du caractère . . . un caractère noble, généreux et têtu, qui fait que, quand vous avez une

*) Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la droite du théâtre.

idée-là . . vous aimeriez mieux ruiner vous et les vôtres, que d'y renoncer un instant . . Du reste, la meilleure femme du monde, qui mettez à obliger les gens la même ténacité qu'à leur nuire . . et dont la bourse est toujours ouverte à l'amitié . . J'en sais quelque chose, et les malheureux du pays encore plus que moi.

MAD. BARNECK.

M. Salsbach.

SALSBACH.

J'espère, du reste, que vos affaires, votre famille . . tout cela va bien?

MAD. BARNECK.

A merveille . . et vous? . . votre négociation?

SALSBACH.

Un plein succès . . nos voisins allaient obtenir à notre détriment un traité de commerce fort désavantageux pour nos mines de Badenville, et nos vignobles du Rhin . . on ne savait comment l'empêcher . .

AIR: du Piége.

Il nous fallait, pour réussir,
Dans ces affaires délicates,
Des gens qui pussent parvenir,
Esprits fins, adroits diplomates;
Hommes de génie, à-peu-près . .
Mais dans notre diplomatie,
Les hommes ne manquent jamais . .
Il ne manque que du *génie*.

Alors notre excellent prince a pensé à moi. Il s'est dit: Puisqu'il ne s'agit que d'embrouiller l'affaire, j'ai-là le premier avocat de Carlsruhe, M. Salsbach, que je vais leur adjoindre! . . . Et il a eu raison, tout a réussi au gré de ses désirs . . aussi j'espère bien que le grand-duc saura reconnaître mes services . . Et avant de quitter Carlsruhe . . je lui laisse ma demande . . Je sollicite . . vous savez ce qui a toujours été l'objet de mes désirs . . de mon ambition . . des lettres de noblesse.

MAD. BARNECK.

Des lettres de noblesse!

SALSBACH.

Pourquoi pas? . . . vous qui vous êtes enrichie dans le commerce . . . . qui avez des millions; qui êtes la première bourgeoise de la ville, vous n'aimez pas les grands seigneurs ni la noblesse . . . tous les industriels en disent autant, et demandent des cordons; mais moi c'est différent . . . le titre de Conseiller ou de Baron . . . fait bien pour les cliens . . .

cela les fait payer double, et rien que ce mot „de . . . de Salsbach" mis au bas d'une consultation . . . savez-vous ce que cela fera?

MAD. BARNECK.

Cela alongera vos plaidoyers, et voilà tout.

SALSBACH.

Allons; nous voilà déjà en querelle.

MAD. BARNECK.

Certainement, je ne trouve rien de plus ridicule que les gens qui achètent la noblesse.

SALSBACH.

Ne disputons pas là-dessus . . . surtout un jour d'arrivée . . . et daignez plutôt me présenter . . . à votre aimable nièce . . . à votre fille d'adoption . . . la petite Louise, qui, depuis trois ans, doit être bien embellie.

MAD. BARNECK.

Grâce au ciel!

SALSBACH.

Je me rappelle les soins que vous preniez de son éducation; vous ne la quittiez pas d'un instant . . . et vu que c'est votre seule parente, celle-là peut se vanter d'avoir un jour une belle fortune.

AIR: On dit que je suis sans malice.

Que son sort est digne d'envie!
Etre à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant;
De nos jours on n'en veut pas tant.
L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse;
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

Aussi quand elle se mariera . . .

MAD. BARNECK, lui prenant la main d'un ton solennel.

Elle se marie aujourd'hui, mon cher monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Qu'est-ce que vous m'apprenez-là?

MAD. BARNECK, de même.

Dans une heure.

SALSBACH.

Et vous ne me le disiez pas! . . et j'arrive exprès pour cela! . . . J'espère, par exemple, que vous avez jeté les yeux sur ce qu'il y a de mieux . . . que son époux est jeune . . . aimable . . . et bien fait.

MAD. BARNECK.

Je ne sais . . . on le dit.

SALSBACH.

Comment, vous qui aimez tant votre nièce. . . qui deviez être si difficile sur le choix de son mari . . . vous ne le connaissez pas!

MAD. BARNECK.

Je l'ai vu une fois; mais j'aurais peine à me le rappeler.

SALSBACH.

Cependant quand il venait faire sa cour à votre nièce.

MAD. BARNECK, s'animant.

Lui, venir ici! . . . lui, mettre les pieds chez moi! . . si cela lui était arrivé. . . s'il avait osé! . . .

SALSBACH.

Eh! mon dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

MAD. BARNECK.

Ah! mon cher monsieur Salsbach, pourquoi étiez-vous absent? c'est dans une pareille affaire que vos conseils et votre expérience m'auraient été bien utiles.

SALSBACH.

Parlez, de grâce.

MAD. BARNECK.

Chut . . . un de nos gens . . . pas un mot devant lui.

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ *).

FRITZ.

Pardon, madame, si j'entre comme cela.

SALSBACH.

Eh! c'est Fritz, votre garde-chasse.

FRITZ.

Salut, monsieur Salsbach . . . vous vous portez bien tout de même?

SALSBACH.

Ah! tu me reconnais.

FRITZ.

Parbleu . . . c'est vous qui avez fait mon mariage. . . et mieux que cela; c'est vous qui avez fait mon divorce. . . Ce sont des choses qui ne s'oublient pas . . . Ce bon monsieur Salsbach . . .

SALSBACH.

Tu me parais engraissé.

*) Fritz, Mad. Barneck, Salsbach.

FRITZ.

Dame! le calme et la tranquillité . . . c'est-à-dire, pour le moment, je viens d'avoir une révolution . . . vu que le futur pour qui j'avais une commission de madame, m'a reçu sa cravache à la main.

SALSBACH.

Hein . . .

MAD. BARNECK.

Est-ce qu'il t'a frappé?

FRITZ.

Je ne crois pas; mais c'en était bien près . . . Il gesticulait . . . en marchant dans sa cour de Malzen.

SALSBACH.

De Malzen! comment, ce serait ce jeune baron de Malzen, dont le père, ancien ministre du prince, se croit le premier gentilhomme de l'Allemagne?

MAD. BARNECK.

Lui-même.

FRITZ.

J'allais donc le prévenir, de la part de madame, que la cérémonie était pour quatre heures, et qu'il eût à se trouver ici, au château d'Ober-Fahren, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, comme le jugement l'y condamne.

SALSBACH.

Le jugement!

FRITZ.

Ah! dame . . . il avait l'air vexé.

MAD. BARNECK.

Vraiment!

FRITZ.

Ça faisait plaisir à voir . . . il se mordait les lèvres en disant: „Je le sais . . . j'ai reçu l'assignation . . . mais ta maîtresse est bien pressée . . — Oh! que je lui ai dit d'un petit air en-dessous, elle ne s'en soucie pas plus que votre seigneurie; mais quand il y a jugement, faut obéir à la loi."

MAD. BARNECK.

Très-bien.

SALSBACH.

Si j'y comprends un mot! . . .

FRITZ.

Ça l'a piqué . . . il s'est avancé, je crois, pour me payer ma commission . . . et comme madame m'avait défendu de rien recevoir, j'y ai tourné le dos . . . au galop.

MAD. BARNECK.

Et tu as bien fait . . . va, mon garçon, je suis contente . . .

Va voir si tout est disposé dans la chapelle; et fais dresser la table pour le souper.

FRITZ.

Oui, madame... et je souperai aussi. (Fritz sort par le fond, Salsbach le reconduit, et en descendant le théâtre il se trouve à la droite de madame Barneck.)

Scène III.

MAD. BARNECK, SALSBACH.

SALSBACH.

L'ai-je bien entendu! . . un mariage par arrêt de la cour.

MAD. BARNECK.

Eh bien oui . . c'est la vérité . . vous savez que, quand je plaide une fois, j'y mets du caractère, et j'aurais dépensé un million en assignations, plutôt que de ne pas obtenir la réparation qu'il devait à notre famille . . .

SALSBACH.

J'entends . . Ces jeunes nobles se croient tout permis . . et le baron de Malzen aura tenté de séduire Louise.

MAD. BARNECK.

La séduire . .

AIR : Un jeune page aimait Adèle.

Que dites-vous? dans mon expérience
N'a-t-elle pas un modèle, un soutien?
Oui, de son coeur où règne l'innocence,
Je vous réponds, monsieur, comme du mien.
Aussi, malgré tout l'amour qu'elle inspire,
Le plus hardi n'eût osé s'avancer;
Car, pour tenter de la séduire,
C'était par moi qu'il fallait commencer.

La pauvre enfant, grâce au ciel, n'a rien à se reprocher . . . . et elle me disait hier encore, en caressant le petit Alfred son fils . . .

SALSBACH.

O ciel! vous seriez grand'tante!

MAD. BARNECK.

D'un enfant beau comme le jour.

SALSBACH.

Miséricorde! voilà du nouveau.

MAD. BARNECK.

Un enfant dont je raffole . . je ne peux pas vivre sans lui . . c'est moi, monsieur, qui suis sa marraine.

SALSBACH.

J'y suis . . vous êtes si bonne, si indulgente . . vous avez pardonné à votre nièce.

MAD. BARNECK.

Lui pardonner! eh quoi donc, est-ce sa faute si le baptême est venu avant les fiançailles! est-ce sa faute, si un rapt, un enlèvement? . . ne parlons pas de cela; car je me mettrais en colère: et depuis trois ans, je ne fais pas autre chose. Je serais morte de chagrin, sans le désir d'obtenir justice, et de désoler ces grands seigneurs, ces barons que je ne puis souffrir . . Il n'y avait que cela qui me soutenait . . Je me suis d'abord adressée à l'ancien ministre, au vieux Malzen.

SALSBACH.

C'était bien . . c'était la marche à suivre.

MAD. BARNECK.

Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me répondre, en l'absence de son fils qui voyageait alors en Italie, que si réellement le jeune homme s'était oublié avec une petite bourgeoise, il ne se refuserait pas à payer des dommages, et la pension d'usage?

SALSBACH, avec colère.

Une pension! . . des dommages-intérêts, pour réparer . .

MAD. BARNECK, vivement.

Oui, monsieur, ce qui est irréparable . . Je répondis que les Barneck, enrichis par le travail et le commerce, valaient un peu mieux que les Malzen, barons ruinés par l'orgueil et la paresse.

SALSBACH.

A la bonne heure.

MAD. BARNECK.

Que c'était moi, qui croirais me mésallier en faisant un pareil mariage; mais que je voulais qu'il eût lieu pour rendre l'honneur à ma nièce, un rang à son fils . . car je veux que mon filleul soit baron . . Ce cher enfant, il le sera.

SALSBACH.

Vous qui ne les aimez pas?

MAD. BARNECK.

Ah! dans ma famille . . c'est différent.

SALSBACH.

Et Monsieur de Malzen . .

MAD. BARNECK.

Se permit de m'envoyer promener.

SALSBACH.

L'insolent!

MAD. BARNECK.

Moi, je menaçai d'un procès.

SALSBACH.

Il fallait commencer par là . . Un procès! . . et je n'y étais pas! . . Comme je l'aurai mené! . . j'y aurais mangé sa fortune et la vôtre.

MAD. BARNECK, lui prenant la main.

Ah! mon ami!

SALSBACH.

Voilà comme je suis! . . C'est dans ces cas-là qu'on se retrouve.

MAD. BARNECK.

En votre absence . . je fis marcher les huissiers . . on plaida . . et en moins d'un an, je gagnai en deux instances.

SALSBACH.

Bravo . . Je n'aurais pas mieux fait.

AIR: Un homme pour faire un tableau.

Le bon droit enfin l'emporta.

MAD. BARNECK.

Mais, par une chance fatale,
Le vieux baron nous échappa;
Il était mort dans l'intervalle.
J'ai toujours . . je le connaissais,
Des soupçons sur sa fin précoce;
Et je crois qu'il est mort exprès
Pour ne point paraître à la noce.

SALSBACH.

Mais son fils! . .

MAD. BARNECK.

Son fils, revenu depuis peu de ses voyages, doit se présenter aujourd'hui pour exécuter la sentence.

SALSBACH.

Il paraît que ce n'est pas de trop bonne grâce.

MAD. BARNECK.

Oh! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'il a fait pour nous échapper . . jusqu'à nous menacer de se brûler la cervelle.

SALSBACH.

Vraiment!

MAD. BARNECK.

Toutes les chicanes possibles! mais il n'y a pas moyen pour lui de se soustraire ni à l'arrêt . . ni à la noce . . car, grâce au ciel, il y est contraint, et par corps.

SALSBACH.

C'est bien.

MAD. BARNECK.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le procès a été jugé à huis clos, et que, dans l'intérêt même de ma nièce, je n'ai pas laissé ébruiter l'affaire . . Une seule chose me contrarie . . c'est l'indifférence de Louise. Elle ne sent pas comme nous le plaisir de la vengeance . . Vous ne croiriez pas que ce matin elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage . . et voyez où nous en serions si le refus venait d'elle . . Heureusement que vous voici . . et je compte sur vous pour la décider à être baronne.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MAD. BARNECK.

Mais j'entends déjà les voitures . . Sans doute nos jeunes gens . . Bravo ! courons à ma toilette.

SALSBACH.

Comment, du monde ?

MAD. BARNECK.

Eh oui . . Vous ne savez pas . . M. de Malzen avait demandé, pour se sauver une humiliation, que le mariage se fît sans bruit, sans témoins.

AIR : de ma Tante Aurore.

Mais je ne lui fais pas de grâce :
Il craint l'éclat . . et sans façons,
Moi, j'ai fait inviter en masse
Tous les nobles des environs.
Quel dépit, quand on va lui faire
Des complimens à l'étourdir !
Et puis au bal quelle colère !
Avec lui je prétends l'ouvrir . .

SALSBACH.

Vous danserez ?

MAD. BARNECK.

Ah ! quel plaisir !
A quinze ans je crois revenir . .
La vengeance fait rajeunir.
Ah ! quel plaisir !
(Elle rentre dans son appartement.)

SALSBACH.

Elle en perdra la tête, c'est sûr . . Quant à sa nièce, je vais . .

Scène IV.

SALSBACH, SIDLER, PLUSIEURS JEUNES GENS *en toilette.*

CHOEUR.

AIR : Au lever de la mariée.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix;
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle,
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

SALSBACH.

Ma chère cliente avait raison . . ce sont tous les gentilshommes des environs.

SIDLER.

Monsieur, nous avons l'honneur . . (bas aux autres) Figure respectable . . air gauche . . S'il y a un père, c'est lui . . . (haut) Nous nous rendons à l'aimable invitation de notre ami Malzen . . qui, à ce qu'il paraît, n'est pas encore arrivé.

SALSBACH, froidement.

Non, messieurs . . Vous êtes plus pressés que lui.

SIDLER.

Il est vrai que nous sommes venus si vite; et il fait une chaleur . . (bas aux jeunes gens) Il me semble qu'il pourrait nous offrir des rafraîchissemens . . ou du moins un siége. (haut à Salsbach) Monsieur est un parent de la mariée?

SALSBACH, froidement.

Non, monsieur . . un ami.

SIDLER.

Chargé peut-être de nous faire les honneurs?

SALSBACH.

Je ne suis chargé de rien.

SIDLER.

Je m'en doutais . . Il est impossible alors de remplir avec plus d'exactitude et de fidélité les fonctions que vous vous êtes réservées.

SALSBACH.

AIR : des Amazones.

Le fat! . . j'étouffe de colère . .

SIDLER, en riant, à ses amis.

Que dites-vous du compliment?

SALSBACH.

Mais attendons . . j'aurai bientôt, j'espère,
Comme eux, droit d'être impertinent;
Depuis long-temps ils l'ont par leur naissance;
Mais qu'un jour je l'aie obtenu . . .
Plus qu'eux encor j'aurai de l'insolence,
Pour réparer du moins le temps perdu.

(Salsbach passe à la gauche, Sidler et les jeunes gens à droite.)

SIDLER, qui pendant ce temps s'est rapproché de la porte du fond.

Mes amis, mes amis, j'aperçois le marié . . il entre dans la cour.

TOUS.

Est-il bien beau?

SIDLER.

Non, vraiment . . en bottes . . en éperons . . costume de cheval . . singulier habit de noce! . . Mais il paraît qu'ici (regardant Salsbach en riant) tout est original.

SALSBACH, à part.

Encore, morbleu! . . Allons trouver Louise, et faire prévenir la tante de l'arrivée de son estimable neveu.

(Il entre dans l'appartement de Madame Barneck.)

SIDLER.

Allons, messieurs . . le compliment d'usage au marié.

Scène V.

LES PRÉCÉDENS, MALZEN, *entrant*; SIDLER ET LES AUTRES, *l'entourant.**)

REPRISE DU CHOEUR.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
A célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

MALZEN.

Que vois-je! . . . comment vous êtes ici! . . qui vous y amène?

SIDLER.

Et lui aussi! . . c'est aimable . . Il paraît que c'est le jour aux réceptions gracieuses . . Ingrat! nous venons assister à ton bonheur.

*) Sidler, Malzen.

MALZEN, à part.

Que le diable les emporte! (haut) Je suis bien reconnaissant; mais, de grâce, qui a daigné vous prévenir?

SIDLER, lui présentant une lettre.

Toi-même . . vois plutôt . . la circulaire de rigueur.

MALZEN, prenant la lettre.

Hein! . . plaît-il! . . (la parcourant des yeux) „Le baron „de Malzen vous prie de lui faire l'honneur . . et cetera.“ Allons, encore un tour de cette vieille folle . . Décidément . . c'est une guerre à mort.

SIDLER.

Est-ce que ce n'est pas toi qui nous as invités?

MALZEN.

Je m'en serais bien gardé . . non pas que je ne sois charmé . . mais dans la position où je me trouve . . .

SIDLER.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose . . tu n'es pas très-bien avec la famille?

MALZEN.

On ne peut pas plus mal.

SIDLER.

Je comprends . . le jeune personne . . une passion . .

MALZEN.

Du tout . . elle ne peut pas me souffrir.

SIDLER.

Bah! . . alors c'est donc toi . . .

MALZEN.

Je la déteste.

SIDLER.

J'y suis . . c'est tout-à-fait un mariage de convenance.

MALZEN.

Il n'y en a aucune.

SIDLER.

Et tu l'épouses?

MALZEN.

Peut-être.

SIDLER.

Ah! ça . . mais à moins d'y être condamné . .

MALZEN.

Précisément, je le suis.

TOUS.

Que dis-tu?

SIDLER.

Oh! pour le coup, je m'y perds . . : explique-toi.

MALZEN.

C'est bien l'aventure la plus maussade et la plus comique en même temps . . car si elle était arrivée à l'un de vous, j'en rirais de bon coeur . . parce qu'au fond le malheur ne me rend pas injuste . . Au fait, le commencement était assez agréable . . une jeune fille, jolie et fraîche comme les amours . . seize ans au plus . . simple comme au village . . du moins je le croyais; car maintenant je suis sûr que j'avais affaire à la coquette la plus adroite! . . C'était dans un bal! . . Eh! mais, Sidler, tu y étais aussi; il y a trois ans?

SIDLER.

Chez le grand bailli! . . parbleu, je m'en souviens . . je faillis étouffer quand le feu prit à la salle . . tout le monde courait . .

MALZEN.

C'est cela . . Tremblant pour les jours de ma jolie danseuse, je l'enlevai dans mes bras, et la portai au bout du jardin, dans un pavillon isolé, où, vu la distance, il était impossible que le feu arrivât . . mais je n'avais pas prévu un autre danger . . la petite s'était évanouie pendant le trajet . . j'étais fort embarrassé pour avoir du secours; je n'osais la quitter . . (souriant) Et puis, entre nous, j'ai le malheur de ne pas croire aux évanouissemens! . . Bref, je ne sais, mais je n'appelai personne: et . . enfin, c'est trois mois après, lorsque j'étais au fond de l'Italie, que j'apprends qu'on me suscite le procès le plus ridicule.

SIDLER.

C'est drôle, cette histoire-là . . tu aurais dû nous l'écrire.

MALZEN.

Oui; autant la mettre dans la gazette . . et puis cela a été si vite . . Se trouver tout de suite époux et père . . par arrêt de la cour . . et avec dépens.

AIR : de l'Artiste.

D'un fils on me menace,
J'ignorais qu'il fût né;
Et père contumace,
Me voilà condamné.
J'arrive par prudence,
Et sans retard aucun,
De peur que mon absence
Ne m'en coûte encore un.

SIDLER.

C'est donc une famille qui a du crédit . . une famille noble?

MALZEN.

Eh non . . de la bonne bourgeoisie . . et voilà tout.

SIDLER.

Il fallait en appeler.

MALZEN.

Nous n'y avons pas manqué; et nous avons encore perdu.

SIDLER.

C'est une horreur . . mais cela ne me surprend pas . . la justice à présent est si bourgeoise . . elle est pour tout le monde. Mais elle a beau faire, nous sommes au-dessus d'elle . . et à ta place . .

MALZEN.

Qu'est-ce que tu ferais?

SIDLER.

Je m'en irais . . je me moquerais de l'arrêt.

(Les jeunes gens remontent la scène, Malzen et Sidler seuls se trouvent sur le devant.)

MALZEN.

Et si je ne l'exécute pas, je suis privé de mon grade, déshonoré . . je ne puis plus servir . . ma carrière est perdue.

SIDLER.

Il fallait alors t'adresser au prince, dont ton père a été ministre . . . il t'aime, et si tu lui présentais requête . . .

MALZEN.

C'est ce que j'ai fait inutilement. Hi r encore je lui en ai adressé une nouvelle. La réponse n'arrive pas . . . l'heure s'avance . . . et pour la mémoire de mon père . . . pour ma propre dignité, il ne me reste plus qu'un moyen . . . que j'aurais dû peut-être tenter plus tôt . . . Chut! (regardant par la porte à gauche) Quelqu'un paraît au bout de cette galerie.

SIDLER.

Est-ce la mariée?

MALZEN.

Eh! non . . . c'est la tante.

SIDLER.

Dieu! quelle toilette!

MALZEN.

Et quel port majestueux . . . un vrai portrait de famille! . . Décidément il n'est pas permis d'avoir une tante comme ça . . Laissez-moi . . . j'ai à lui parler.

SIDLER.

Veux-tu que nous restions-là pour te soutenir?

MALZEN.

Du tout.

SIDLER.

Mais tu ne seras pas en force.

MALZEN.

AIR : du Siége de Corinthe.

Laissez-moi seul avec ma tante.

SIDLER.

Vous laisser ainsi tous les deux!
Avec femme si séduisante,
Le tête-à-tête est dangereux.
Si dans tes bras en pâmoison soudaine
Comme sa nièce elle allait se trouver!
Crains sa faiblesse.

MALZEN.

Ah! crains plutôt la mienne.
Je ne pourrais à coup sûr l'enlever.

ENSEMBLE.

Oui, morbleu, je brave la tante,
Laissez-nous ici tous les deux;
L'entretien qui vous épouvante
N'a rien pour moi de dangereux.

SIDLER ET LE CHOEUR.

Allons, puisqu'il brave la tante,
Laissons-les ici tous les deux;
Mais pour lui cela m'épouvante,
Le tête-à-tête est dangereux.

(Sidler et les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite.)

Scène VI.

MALZEN, MAD. BARNECK, *en grande parure.*

MAD. BARNECK.

Monsieur, on me prévient à l'instant . . .

MALZEN.

Madame, vous voyez un ennemi que le sort des armes n'a pas favorisé, et qui se rend à l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire signifier.

MAD. BARNECK.

C'est un peu tard, monsieur le baron; mais quand on y

met autant de grâce et de bonne volonté . . . (à part) Il étouffe . . . Oh! que cela fait de bien!

MALZEN.

J'aurais pourtant quelques reproches à vous faire.

AIR: du premier Prix.

Pourquoi ces gens, cet étalage?
Nous étions convenus . .

MAD. BARNECK.

Pardon,
Vous savez qu'en un mariage . .

MALZEN.

Ah! ne lui donnez pas ce nom.
C'est un combat, c'est une guerre.

MAD. BARNECK.

Rendez alors grâce à mes soins;
Car dans un combat, d'ordinaire,
Vous savez qu'il faut des témoins.

Tout est prêt, monsieur; et si vous voulez me suivre . .

MALZEN.

Permettez, madame . . . je désirerais avant tout un moment d'entretien.

MAD. BARNECK.

Comme ce n'est pas moi qui suis la fiancée, je vais faire appeler ma nièce. (Appuyant) Madame la baronne de Malzen.

MALZEN.

La baronne! (froidement) Non, madame, la présence de mademoiselle votre nièce est inutile . . . c'est avec vous seule que je veux causer un instant . . . si vous consentez à m'entendre.

MAD. BARNECK.

Oui, monsieur, avec calme, et sans vous interrompre: dût-il m'en coûter, je vous le promets.

(Ils s'asseyent.)

MALZEN, après un court silence.

Ce qui s'est passé, madame, a pu vous donner de moi une opinion assez défavorable! mais j'ose croire que, lorsque vous me connaîtrez, vous me jugerez mieux . . . J'ai eu des torts, j'en conviens! et je ne les ai que trop expiés . . . C'est votre obstination qui a causé la mort de mon père.

MAD. BARNECK.

Quoi, monsieur? . . .

MALZEN.

Oui, madame, voilà ce que je ne pardonnerai jamais . . .

Jugez alors si je puis entrer dans votre famille . . . et si ce mariage n'est pas impossible.

MAD. BARNECK.

Impossible, monsieur! si c'est pour cela . . .

MALZEN.

Ah! madame, vous m'avez promis de ne pas m'interrompre . . . oui . . . un mariage impossible; car il ferait mon malheur, celui de votre nièce; et vous ne voudriez pas la punir aussi, en la forçant à épouser quelqu'un qu'elle n'aime point, et qui n'aura jamais d'amour pour elle.

MAD. BARNECK.

S'il y avait eu d'autres moyens . . .

MALZEN.

Il en est un, madame . . . je vous dois un aveu, et je le ferai, quelque pénible qu'il puisse être pour moi . . . Vous me croyez riche, vous vous trompez; je ne le suis pas. Mon père ne m'a rien laissé que son nom et ses titres . . . Tout ce que je puis donc faire pour réparer mes torts, c'est de reconnaître mon fils, de lui donner ce nom, ces titres . . . désormais mon seul bien . . . Et pour que vous soyez sûre que personne au monde ne pourra les lui disputer . . . je promets dès aujourd'hui de ne jamais me marier . . . de renoncer à toute alliance, et je suis prêt à en donner toutes les garanties que vous désirerez.

AIR: du Baiser au porteur.

Ma parole n'est pas trompeuse,
Je vous le jure, sur l'honneur!
Que votre nièce soit heureuse,
Pour moi, je renonce au bonheur.
Ainsi, madame, et sans vaine chicane,
Mon crime peut être effacé,
Et l'avenir auquel je me condamne
Expîra les torts du passé.

Voilà, madame, la satisfaction que je vous offre.

MAD. BARNECK, se levant.

Et moi, monsieur, je la refuse.

MALZEN, se levant.

Madame . . .

MAD. BARNECK.

Mais, monsieur, la famille Barneck est riche, très-riche . . . Ce n'est ni la fortune, ni le titre d'un baron qui peut la satisfaire dans son honneur . . . il lui faut mieux que cela.

MALZEN.

Oui . . . le baron lui-même.

MAD. BARNECK.

Un bon mariage bien public, bien solennel.

MALZEN.

Un mariage . . . toujours ce maudit mariage.

MAD. BARNECK.

Et il se fera aujourd'hui . . . dans une heure.

MALZEN.

Mais je vous répète que je n'aime point votre nièce.

MAD. BARNECK.

Quand on se marie à l'amiable, cela peut être nécessaire . . . mais dans les mariages par arrêt de la cour . . on peut s'en passer.

MALZEN.

Eh bien, madame. . . apprenez donc la vérité... je l'abhorre . . . je la déteste.

MAD. BARNECK.

Nous en avons autant à vous offrir. . . mais quand la loi est-là, il faut bien s'y soumettre.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MAD. BARNECK.

L'arrêt vous condamne à épouser . . . et vous épouserez.

MALZEN, hors de lui.

Plutôt vous épouser vous-même.

MAD. BARNECK.

Eh mais, s'il y avait jugement, il le faudrait bien.

MALZEN.

Je ne sais où j'en suis... et je serais capable de tout... Eh bien, madame, puisque votre absurde tyrannie m'y contraint, il faudra bien devenir votre neveu; mais je vous préviens qu'aujourd'hui même, aussitôt le mariage célébré . . . je forme ma demande en séparation.

MAD. BARNECK.

La nôtre est déjà prête . . . La loi permet en pareil cas de se séparer au bout de vingt-quatre heures; et nous comptons bien profiter du bénéfice de la loi.

MALZEN.

Moi aussi.

AIR : Non, non, vous ne partirez pas.

Ah! j'y consens, je suis tout prêt.

MAD. BARNECK.

C'est combler mon plus cher souhait.

MALZEN.

D'avance mon coeur s'y soumet.

MAD. BARNECK.

C'est un bonheur.

MALZEN.

C'est un bienfait.

MAD. BARNECK, vivement.

Alors, plus de querelle.

MALZEN, de même.

Car enfin, grâce au sort,
La rencontre est nouvelle;
Nous voilà donc d'accord.

TOUS DEUX, avec ironie.

Toujours d'accord, toujours d'accord.

(A part, avec colère.)

Quel caractère . . ah! c'est trop fort.
Je lui jure une guerre à mort.

ENSEMBLE.

SIDLER ET LES AMIS, arrivant.

Qu'avez-vous? quel est ce transport?
Et pourquoi donc crier si fort?
La méthode est vraiment nouvelle,
Mais pourquoi crier si fort
Si vous êtes d'accord?

MAD. BARNECK et MALZEN, criant.

De grâce, calmez ce transport,
Grâce au ciel, nous voilà d'accord.

(A part.)

Ah! de cette injure nouvelle,
Je veux me venger encor;
Tous deux être d'accord,
Non, non . . c'est une guerre à mort.

Scène VII.

LES PRÉCÉDENS, SIDLER ET SES COMPAGNONS *).

SIDLER.

A merveille, voici que vous vous entendez.

MALZEN.

Joliment!

*) Malzen, Sidler, madame Barneck.

SIDLER.

Est-ce qu'elle tient toujours à ses idées matrimoniales?

MALZEN.

Plus que jamais.

SIDLER.

Allons, mon cher, il faut se résigner . . Je sors du salon, où la mariée vient d'arriver . . vrai, elle n'est pas mal . . et, si tu n'y étais pas obligé, je t'en ferais mon compliment.

MALZEN.

Je n'y tiens pas.

SIDLER.

Mais, console-toi . . nous sommes-là . . nous ne sommes pas tes amis pour rien.

MALZEN.

Vous en êtes bien les maîtres . . Le ciel m'est témoin que je ne vous empêche pas de m'enlever ma femme.

MAD. BARNECK.

Quelle indignité!

MALZEN.

Mais je ne vous le conseille pas; car madame vous ferait un procès en dommages et intérêts.

SIDLER, riant.

Pas possible.

MALZEN.

Et comme aujourd'hui-même nous sommes séparés, elle peut vous faire condamner dès démain à épouser en secondes noces.

MAD. BARNECK, prête à s'emporter.

Monsieur . . (se retenant) Mais, vous avez beau faire . . . vous ne me mettrez pas en colère . . Je suis trop heureuse, car vous nous épouserez . . oui, vous nous épouserez.

SIDLER.

Voilà bien la femme la plus entêtée . .

MALZEN, à part.

Dieu, si ce n'était pas ma tante . . . si c'était seulement mon oncle . . comme je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre . . Qui vient-là?

Scène VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ.*)

FRITZ.

Madame, c'est un courrier à la livrée du prince . . qui arrive en toute hâte de la part du grand-duc.

*) Malzen. Sidler, Fritz, Mad. Barneck.

MALZEN, à Sidler.

Quel espoir!

MAD. BARNECK, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRITZ.

Il apporte deux lettres de Son Altesse . . l'une est pour M. Salsbach, qui doit être ici.

MAD. BARNECK.

C'est bien . . Je me doute de ce que c'est . . je la lui remettrai.

FRITZ.

L'autre est adressée à M. le baron de Malzen.

MALZEN.

Donne vite . . Eh bien, est-ce que tu n'oses avancer?

FRITZ.

C'est que je vous vois la même cravache que ce matin.

MALZEN, prenant vivement la lettre.

Eh! donne donc . . Dieu soit loué, c'est la lettre que j'attendais; et je triomphe enfin.

MAD. BARNECK.

Que dit-il?

MALZEN, vivement et avec joie.

Oui, madame, j'avais écrit au prince, et lui rappelant les services de mon père et les miens, je l'avais supplié de refuser son consentement à ce mariage.

MAD. BARNECK,

Vous auriez osé . .

MALZEN.

Vous m'aviez fait condamner . . je me suis pourvu en grâce.

MAD. BARNECK.

Si un souverain osait commettre une pareille injustice . .

MALZEN, qui tout en parlant a décacheté la lettre, vient de jeter les yeux dessus . . et fait un mouvement de douleur.

O ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MALZEN, lisant d'une voix émue.

„Mon cher Malzen,

„Il y a un pouvoir au-dessus du mien; c'est celui des „lois . . Elles ont prononcé . . je dois me taire, et donner le „premier à mes sujets l'exemple du respect qu'on doit à la „justice.

„Votre affectionné maître."

(Froissant la lettre avec dépit.)

Quelle indignité!

SIDLER.

Quel absolutisme!

MAD. BARNECK.

Ah! le bon prince! . . le grand prince! le magnanime souverain! Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds . . mais aujourd'hui, nous devons avant tout songer au mariage; car l'heure est près de sonner. (à Malzen) Rassurez-vous, monsieur le baron, on vous laissera un instant pour votre toilette . . car je conçois que ce costume . .

MALZEN.

Ce costume, madame, je le trouve fort bon, et je n'en changerai rien . . absolument rien.

MAD. BARNECK.

A la bonne heure . . (à part) Encore un affront qu'il veut nous faire . . mais c'est égal, on enrage en frac aussi bien qu'en grand uniforme . . et voilà ma vengeance qui arrive . . voilà la mariée.

Scène IX.

LES PRÉCÉDENS, GENS DE LA NOCE, SALSBACH, *donnant la main à Louise, qui est habillée en mariée. Toute la noce sort de l'appartement de Madame Barneck*)*

CHOEUR.

AIR: Enfin il revoit ce séjour (de Malvina).

Enfin, voici l'heureux moment
Qui tous deux les engage;
Pour son mari quel sort charmant,
Qu'il doit être content!

SALSBACH, bas à Louise.

Eh! mais pourquoi donc cet effroi?
Un peu plus de courage.

MAD. BARNECK, à Louise.

Allons, mon enfant, calme-toi,
N'es-tu pas près de moi?

CHOEUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

SALSBACH, bas à MAD. Barneck.

Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidée . . mais enfin, grâce à mon éloquence . .

*) Malzen, Sidler, Madame Barneck, Louise, Salsbach.

MAD. BARNECK.

C'est bien. (à Louise) Ne t'avise pas de pleurer; tu le rendrais trop heureux.

SIDLER, de l'autre côté du théâtre, bas à Malzen.

Quand je te disais qu'elle n'était pas mal, surtout ainsi... les yeux baissés . .

MALZEN, la regardant avec dépit.

Laisse-moi donc tranquille! . . un petit air hypocrite.

MAD. BARNECK.

Partons . . l'on nous attend dans la chapelle. (bas à Salsbach) Ayez soin, aussitôt après le mariage, de dresser l'acte de la séparation . . c'est vous que j'en charge.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MAD. BARNECK.

Et puis j'oubliais . . une lettre qui vient d'arriver pour vous, de la part du grand-duc.

SALSBACH.

Il serait possible! . . une place de conseiller . . mes lettres de noblesse.

TOUS.

Partons . . partons.

SIDLER, à Salsbach.

Monsieur l'ami de la famille . . ne vient pas?

SALSBACH, tenant sa lettre.

Non, je reste.

MALZEN.

Je conçois . . quand on n'y est pas condamné . .

MAD. BARNECK.

Allons, madame la baronne.

CHOEUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

(Malzen engage Sidler à donner la main à Louise. Dépit de madame Barneck en voyant sa nièce conduite par Sidler: Malzen offre la main à Mad. Barneck. Ils sortent par le fond.)

Scène X.

SALSBACH, *seul.*

Il me tardait qu'ils s'éloignassent; car, devant tout ce monde je n'aurais pas pu être heureux à mon aise . . Le coeur me bat en pensant que j'ai-là dans ma main . . mes

lettres de noblesse . . Qui seraient bien étonnés, s'ils le savaient? ce sont ces jeunes freluquets de ce matin . . . ce baron de Malzen . . et surtout mon père, le maître d'école, s'il revenait au monde . . Le cachet est rompu . . c'est sans doute de la chancellerie . . Non, de la main même du prince . . Des lettres closes . . quel honneur! . . Lisons . .

„Monsieur,

„Le baron de Malzen a imploré ma protection contre la „famille Barneck, dont vous êtes l'ami et le conseil. J'ai dû „respecter la justice en refusant mon intervention . . je vois „d'ailleurs avec plaisir, dans mes états, les alliances des fa„milles riches et des familles nobles . . . J'entends donc que „ce mariage, devenu nécessaire, ait lieu aujourd'hui même.“ (S'interrompant.) C'est aussi notre intention, et Son Altesse sera satisfaite, car, dans ce moment, sans doute, bon gré, malgré, les époux sont bénis. (Continuant.) „Mais je sais que, dans „ce cas-là, la loi autorise quelquefois une séparation à la„quelle Malzen est décidé à avoir recours.“ (S'interrompant.) Il n'est pas le seul, sa femme aussi. (Continuant.) „Il y a déjà eu trop de scandale dans cette affaire . . cette séparation en „serait un nouveau que je veux empêcher; et, pour cela, je „compte sur vous.“ Sur moi! (Continuant.) „Je suis tellement „persuadé que votre intervention et vos soins conciliateurs „amèneront cet heureux résultat, que j'ai différé jusque-là de „vous accorder ce que vous sollicitez.“ Ah! mon dieu! (Continuant.) „Mais, au premier enfant qui naîtra du mariage contracté au„jourd'hui . . je vous promets cette grâce, que vous méritez „du reste à tant de titres, etc.. etc. . . etc.“ Qu'est-ce que je viens de lire! . . et de quelle mission le prince s'avise-t-il de me charger?

AIR: J'en guette un petit.

Y pense-t-il? quelle folie!
Moi qui dois l'exemple au palais:
Il veut que je les concilie,
Et que j'accommode un procès.
Cet usage n'est pas des nôtres;
Mais il l'exige . . par égard,
Arrangeons-le . . quitte plus tard
A se rattraper sur les autres.

D'ailleurs mes lettres de noblesse en dépendent . . Mais comment désarmer la tante . . la plus obstinée des femmes?.. et rapprocher des jeunes gens qui s'abhorrent, qui se détestent? . . Un enfant? . . Eh! mais il y en a un . . (Relisant la

lettre) „Qui mettra du mariage contracté aujourd'hui." C'est clair: celui qui a précédé ne compte pas . . Eh! mais je les entends . . C'est toute la noce qui vient.

Scène XI.

SALSBACH, MALZEN, LOUISE, MAD. BARNECK, SIDLER, FRITZ. PAYSANS, GARDES-CHASSE, GENS DE LA NOCE *).

(En rentrant, Malzen donne la main à Louise; mais aussitôt Madame Barneck les sépare et se met entr'eux.)

FINAL.

AIR: Fragment du premier Final de la Fiancée.

CHOEUR.

Ils sont unis . . ah! quelle ivresse!
Quel doux moment! quel jour heureux!
Qu'à les fêter chacun s'empresse,
Pour leur bonheur formons des voeux.

MAD. BARNECK, radieuse, et bas à Salsbach.

Je triomphe.

MALZEN, avec embarras.

A l'arrêt j'ai souscrit, madame,
Et votre nièce est donc ma femme.

SALSBACH, le regardant.

Pauvre garçon!

MALZEN.

Mais du bienfait
Dont vous avez flatté mon âme
J'ose espérer l'heureux effet.
Pour nous séparer l'acte est prêt.

MAD. BARNECK, vivement.

Moi-même aussi je le réclame.

SALSBACH, à part.

Ah! diable!
Comme ils y vont! (haut) Mais un moment . .

MAD. BARNECK.

On peut signer.

MALZEN.

Dès ce soir.

MAD. BARNECK.

A l'instant.

*) Salsbach, Louise, Madame Barneck, Malzen, Sidler.

SALSBACH, passant entre Malzen et Mad. Barneck.

Non pas, non pas . . . . la loi est formelle . . . . elle ordonne, qu'avant la séparation, les époux restent au moins vingt-quatre heures ensemble, et sous le même toit.

MALZEN.

C'est trop fort.

MAD. BARNECK.

Non, jamais.

SALSBACH.

Aimez-vous mieux que le mariage soit bon, et inattaquable?

MALZEN ET MAD. BARNECK *).

Ce serait encore pire.

ENSEMBLE.

MALZEN, à part.

L'aventure est cruelle . . .
Quoi! j'aurais la douleur
D'habiter près de celle
Qui cause mon malheur?

LE CHOEUR.

L'aventure est nouvelle.
Un autre plein d'ardeur,
Dans cette loi cruelle
Trouverait le bonheur,
Trouverait le bonheur.

MAD. BARNECK, à part.

L'aventure est cruelle . .
Quoi! j'aurais la douleur
De le voir près de celle
Dont il fit le malheur?

SALSBACH, à part.

L'aventure est nouvelle.
J'espère, au fond du coeur,
Que cette loi formelle
Sauvera mon honneur.

MALZEN, avec effort.

Jusqu'à demain, puisqu'il nous faut attendre,
Soumettons-nous.

SALSBACH, souriant.

C'est le plus court parti.

MALZEN.

Mais la justice, en m'ordonnant ainsi,
Malgré moi, de rester ici,
A rien de plus ne peut prétendre.

*) Louise, Mad. Barneck, Salsbach, Malzen, Sidler.

MAD. BARNECK, montrant l'appartement à gauche.

Dans notre appartement, ma nièce, il faut nous rendre.

MALZEN, montrant celui qui est à droite.

Je pense que le mien est de ce côté-là?

MAD. BARNECK, vivement.

Oui, dans l'aile du nord.

SALSBACH.

L'un ici, l'autre là . .
Le moyen qu'ils puissent s'entendre?

ENSEMBLE.

SALSBACH, à part.

Quel doux accord! quel bon ménage!
Comment, hélas! les réunir?
Ah! c'en est fait, je perds courage,
Et comme lui, je vais dormir.

MAD. BARNECK.

Par cet affront, par cet outrage,
Il croit peut-être nous punir;
Mais au fond du coeur il enrage,
Et cela double mon plaisir.

MALZEN, à part.

Allons, allons, prenons courage,
Mon supplice est près de finir;
Et de cet indigne esclavage
Je saurai bientôt m'affranchir.

LE CHOEUR.

Ah! quel affront! ah! quel outrage!
Nous qui comptions nous réjouir,
Nous inviter au mariage
Pour nous envoyer tous dormir.

(Madame Barneck emmène Louise dans son appartement. Malzen, Sidler et les jeunes gens sortent du côté opposé. Le reste de la noce sort par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de Louise. Au fond une alcove. Deux portes latérales; celle de droite conduit à l'appartement de la tante; celle de gauche est la porte d'entrée. Au fond deux croisées avec balcon extérieur. Auprès de la porte, à droite, et sur le devant une table de toilette. Deux flambeaux allumés.

Scène I.

LOUISE, *en négligé du matin, assise auprès de la toilette, et la tête appuyée sur sa main;* SALSBACH, *entr'ouvrant la porte à gauche.*

SALSBACH.

Peut-on entrer chez la mariée? (Louise ne l'entend pas, il entre, et venant auprès d'elle, il répète encore) Peut-on entrer chez la mariée?

LOUISE, se levant.

Ah! . . . c'est vous, monsieur Salsbach?

SALSBACH *).

Pardon de me présenter ainsi. . . vous n'avez paru ni au déjeuner, ni au dîner; et j'étais impatient de savoir des nouvelles de „madame la baronne" . . . car vous voilà baronne maintenant . . . et la chère tante a beau dire, c'est un titre assez agréable.

LOUISE.

Que l'on ne me donnera plus dès ce soir . . . je l'espère.

SALSBACH.

Pourquoi donc? . . . c'est indélébile, impérissable . . . . quand on a été baronne, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

LOUISE.

Peu m'importe, je n'y tiens pas . . . pourvu que la séparation soit prononcée aujourd'hui même.

*) Salsbach, Louise.

SALSBACH, à part.

Nous y voilà . .

AIR: d'une Heure de mariage.

A se rapprocher tous les deux
Comment pourrai-je les contraindre?

LOUISE, l'observant.

Mais vous paraissez soucieux . .
Avons-nous quelque obstacle à craindre?

SALSBACH.

Non, non, madame, (à part) aucun encor!
(haut) Vous êtes, sans qu'on vous y force,
Tous deux parfaitement d'accord . .
C'est ce qu'il faut pour un divorce.

Vous ne l'avez pas vu depuis hier soir? . .

LOUISE.

Non, sans doute.

SALSBACH. à part.

Ni moi non plus . . (haut) Je viens de le rencontrer tout à l'heure . . il paraît qu'il voudrait vous parler.

LOUISE, effrayée.

A moi!

SALSBACH.

Oui . . il m'a chargé . . de vous demander un moment d'entretien . . (à part) Il se pendrait plutôt que d'y songer.

LOUISE.

Que me dites-vous-là? . . Ah! mon dieu! cette idée me rend toute tremblante.

SALSBACH.

Eh bien, eh bien, pourquoi donc? est-ce que je ne suis pas-là? Certainement . . . je ne vous conseillerai jamais d'aimer votre mari, le ciel m'en préserve.. mais cela n'empêche pas de l'écouter . . si ce n'est pas pour vous . . c'est peut-être pour d'autres.. pour le monde, pour l'honneur de la famille.

LOUISE, avec calme et résolution.

M. Salsbach, je n'ai pas votre expérience: je connais peu ce monde dont vous me parlez, et qui m'a punie autrefois de la faute d'un autre . . On m'a dit que, pour le satisfaire, il fallait un mariage, une réparation; et quoique j'eusse de la peine à comprendre qu'il fût au pouvoir de quelqu'un que je n'estime pas, de me rendre l'honneur quand c'était lui qui s'était déshonoré . . . . j'ai obéi, j'ai consenti à ce mariage, à condition qu'il serait rompu sur-le-champ . . . et maintenant, c'est moi qui crois de ma dignité, de mon honneur, de réclamer cette séparation . . Ma tante m'a fait demander pour ce sujet . . M. Salsbach, souffrez que je passe chez elle. (Elle salue et sort.)

Scène II.

SALSBACH, *seul.*

Et elle aussi, qui s'avise maintenant de montrer du caractère! . . . . Elle autrefois si bonne, si douce, si patiente! . . comme le mariage change une jeune personne! . . Le mari à gauche, la femme à droite . . joli début pour mes lettres de noblesse! .. ces gens-là, cependant, étaient faits l'un pour l'autre . . même fierté . . même obstination . . et je suis sûr qu'ils s'aimeroient beaucoup, s'ils ne se détestaient pas! . . . Voyons, voyons! peut-être qu'en embrouillant l'affaire . . Ça m'a réussi quelquefois, et . . chut! . . voici le mari . . est-ce qu'il aurait changé d'idée?

Scène III.

SALSBACH, MALZEN, *introduit par Fritz.*

MALZEN.

C'est vous que je cherchais, monsieur.

SALSBACH, d'un air riant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon cher monsieur? . . quelque chose de pressé, à de qu'il paraît, car pour venir jusque dans la chambre de la mariée . .

MALZEN.

Ah! c'est . . pardon . . si je l'avais su . .

SALSBAGH, souriant.

Pourquoi donc? . . vous avez bien le droit d'y venir.

MALZEN.

Je n'y resterai pas long-temps, les vingt-quatre heures sont expirées, nous n'avons plus qu'à signer la séparation . . Ainsi, terminons, je vous prie . . j'ai fait seller mon cheval, et je veux partir avant la nuit.

SALSBACH, à part.

Quand je disais qu'il y avait . . (regardant à sa montre. Haut) Permettez, monsieur, permettez . . il s'en faut encore de trois quarts d'heure.

MALZEN, impatienté.

Ah! monsieur! . .

SALSBACH.

Non pas que nous tenions . . mais il faut au moins le temps de dresser l'acte, de le rédiger.

MALZEN, montrant un papier.

C'est inutile . . le voici.

SALSBACH.

Déjà! . . très-bien, monsieur. (Il sonne.)

MALZEN.

Que faites-vous? . . vous ne lisez pas?

SALSBACH.

Mon devoir est de le soumettre d'abord à la tante de madame la baronne . . (à Fritz qui paraît) Portez cela à votre maîtresse. (Fritz reçoit le papier, et entre chez Madame Barneck) Et maintenant que tout est fini, jeune homme . . je ne vois pas pourquoi vous refusez l'entrevue que Madame de Malzen vous a fait demander.

MALZEN.

Madame de Malzen?

SALSBACH.

Oui . . avant de partir, votre femme veut vous parler . . On vous l'a dit?

MALZEN.

Du tout.

SALSBACH.

Eh bien! je vous l'apprends . . (à part) Qu'est-ce que je risque? . . ça ne peut pas aller plus mal.

MALZEN.

Me parler! . . et de quoi?

SALSBACH.

Mais . . de vos intérêts communs.

MALZEN, vivement.

Nous n'en aurons jamais.

SALSBACH.

De votre fils . . peut-être . . car vous n'avez pas oublié monsieur, que vous avez un enfant. (avec sensibilité) Un enfant! . . savez-vous bien, jeune homme, tout ce que ce mot renferme de sacré . . de touchant . . quels devoirs il impose! . . . .

MALZEN.

Je vous dispense . . .

SALSBACH.

Et quel bonheur il promettrait à votre vieillesse . . surtout si vous en aviez plusieurs . . beaucoup même . . le ciel protège les familles nombreuses!

MALZEN, avec impatience.

Il suffit . . j'ai pourvu au sort de mon fils . . autant qu'il était en moi . . ainsi cette entrevue est inutile.

SALSBACH, vivement.

Pardonnez-moi . . elle est indispensable.

MALZEN.

Monsieur . . .

SALSBACH.

Et vous êtes trop galant homme . . .

MALZEN, avec colère.

Eh! . . morbleu . .

SALSBACH.

Justement, voici madame la baronne.

MALZEN, s'arrêtant.

Dieux!

Scène IV.

LES MÊMES, LOUISE *).

LOUISE, apercevant le baron.

Que vois-je!

SALSBACH, à part.

C'est le ciel qui l'envoie.

MALZEN, à part.

Je suis pris, c'était arrangé entre eux.

LOUISE, bas à Salsbach, d'un ton de reproche.

Ah! M. Salsbach!

SALSBACH, bas.

Ce n'est pas ma faute, Mad. la baronne, j'ai voulu le renvoyer . . mais il a tant insisté . . Vous aurez plutôt fait de l'écouter.

LOUISE, de même.

Eh! mon dieu . . et savez-vous ce qu'il me veut?

SALSBACH, de même.

Non, madame la baronne . . (à part) Il serait bien embarrassé lui-même . . (allant à Malzen qui est de l'autre côté) Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous engager à la modération . . au calme . . (bas à Louise) Du courage, madame . . (à Malzen) Je vous laisse . . (à part, et s'essuyant le front) Dieux! se donner tant de mal, et pour les enfans des autres! Ils finiront peut-être par s'entendre.

(Il se retire à pas de loup et entre chez Mad. Barneck.)

Scène V.

LOUISE, MALZEN.

MALZEN, à part.

Voilà bien la plus sotte aventure! . . Que peut-elle me vouloir?

*) Louise, Salsbach, Malzen.

LOUISE, à part.

Qu'a-t-il à me dire?

MALZEN, de même.

N'importe . . il faut l'entendre.

LOUISE, de même.

Puisqu'on le veut . . écoutons-le . . (Moment de silence.)

MALZEN.

Elle a bien de la peine à se décider.

LOUISE.

Comme il se consulte!

MALZEN, à part.

Allons, il faut être généreux . . et venir à son secours. (haut) Eh bien, madame, vous avez désiré me parler?

LOUISE, étonnée.

Comment, monsieur . . il me semble que c'est vous.

MALZEN.

Moi! je n'y pensais pas.

LOUISE, blessée.

Ah! monsieur . . ce dernier trait manquait à tous les autres.

MALZEN.

Que voulez vous dire?

LOUISE, se contraignant.

Rien, monsieur . . j'y suis habituée . . je ne vous fais aucun reproche . . . Tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ans, tout ce que j'ai souffert par vous ne me donnait aucun droit à votre affection, je le sais ; mais peut-être m'en donnait-il à vos égards.

MALZEN.

Madame . . .

LOUISE.

AIR : Pour le chercher je cours en Allemagne.

Je sais pour moi votre haine profonde,
Mais un seul point me rassurait,
J'ai toujours vu jusqu'ici dans le monde
Que de respects chacun nous entourait.
Ce n'est pas moi plus que toute autre . .
Mais, des égards . . je croyais entre nous,
Qu'une femme . . fût-ce la vôtre,
Devait en attendre de vous.

MALZEN, embarrassé.

Je vous jure, madame, que je n'ai jamais eu l'intention de rendre notre position plus pénible . . Elle l'est déjà bien assez . . j'ai cru . . on m'avait dit . . on m'a trompé, je le vois . . et si quelque chose dans mes paroles a pu vous of-

fenser, il faut me le pardonner . . (d'une voix émue) Je suis si malheureux !

LOUISE, baissant les yeux.

Du moins, vous ne l'êtes pas par moi . . (Malzen la regarde et baisse les yeux à son tour) Si l'on m'avait écoutée, croyez, monsieur, que ce procès n'aurait jamais eu lieu ! le bruit et l'éclat ne vont pas à une femme, même quand elle a raison ! . . ce qu'elle peut y gagner ne vaut pas ce qu'elle y perd ! . . Mais je n'étais pas la maîtresse ; tout ce que j'ai pu faire, c'est que votre sort ne fût pas enchaîné pour long-temps . . et grâce à moi . . vous allez être libre.

MALZEN, interdit.

Madame . . . je dois à mon tour . . . me justifier sur des procédés . . .

LOUISE.

C'est inutile : puissiez-vous les oublier, monsieur, comme moi-même . . . je les oublie !

MALZEN, confondu, à part, avec dépit.

Eh bien, j'aimerais mieux la tante et ses emportemens . . que cet air de résignation qui vous met encore plus dans votre tort . . . (haut) Permettez-moi seulement, madame, de vous expliquer . . .

LOUISE, avec émotion.

Oh ! non . . . non, point d'explication, je vous en conjure . . . je vous prie seulement d'avoir pitié de moi . . . de vouloir bien abréger cette entrevue . . et s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous ayez quelque chose à me demander . . .

MALZEN.

Oui, oui . . madame . . Avant de m'éloigner, me sera-t-il permis de voir mon fils ?

LOUISE.

Je vais donner des ordres . . vous le verrez.

MALZEN, troublé.

Un mot encore . . je ne sais . . comment vous exprimer . . je vois que je suis plus coupable que je ne pensais . . et j'ai regret maintenant d'avoir envoyé à madame votre tante, avant de vous l'avoir soumis . . cet acte qui doit fixer . . .

LOUISE.

J'étais près d'elle, quand on l'a apporté . . Je l'ai lu, monsieur.

MALZEN, vivement.

Vous l'avez lu . . je vous demande pardon d'avance, pour quelques expressions ! . . je l'ai fait dans un premier moment . . et vous avez dû être choquée . .

LOUISE.

Non . . mais j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru peu convenables, et que je me suis permis de changer.

MALZEN.

AIR: Je n'ai point vu ce bosquet de lauriers.
Sans les connaître à l'instant j'y souscris:
Quoi qu'on ait fait, je l'approuve d'avance.
(à part) Car avec elle, et plus j'y réfléchis,
Je suis honteux de mon impertinence.
(haut) Oui, j'en conviens, injuste en mes dédains,
Depuis qu'un fatal mariage
A dû réunir nos destins,
J'eus tous les torts . .

LOUISE, avec douceur.

Et moi tous les chagrins,
Et je préfère mon partage.

MALZEN.

Ah! madame, s'il dépendait de moi . .

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, monsieur . . j'aperçois votre ami, qui, sans doute, vous apporte cet écrit.

Scène VI.

LES MÊMES, SIDLER, *entrant par la gauche.**).

SIDLER, sans voir Louise.

Victoire, mon cher baron . . . voici l'acte bienfaisant . . .

MALZEN, bas, et lui serrant la main.

Veux-tu te taire!

SIDLER, voyant Louise.

Oh! . . . mille pardons, madame . . . Je veux dire . . . que . . . voici l'acte douloureux qu'on a cru nécessaire . . .

LOUISE.

Je vous laisse. (Elle fait un pas pour sortir.)

SIDLER, l'arrêtant.

Pourquoi donc? . . . puisque vous voilà réunis . . . nous pouvons toujours signer **).

MALZEN, regardant l'acte.

Oui; mais je dois d'abord effacer quelques mots . . . Que vois-je! . . . c'est de votre main, madame? . . .

*) Louise, Malzen, Sidler.
**) Malzen, Louise, Sidler.

LOUISE, avec embarras.

Oui, monsieur.

MALZEN, qui a commencé à lire l'acte.

O ciel! . . quoique séparés, vous voulez que la communauté de biens continue?

SIDLER.

Est-il possible?

LOUISE, lui faisant signe de continuer.

Lisez, monsieur; vous verrez que vous ne me devez aucun remerciement; je n'ai rien fait pour vous.

MALZEN, continuant.

„Cette donation, que ma tante approuvera, j'espère, je la „fais, non pour un homme que je n'aime . . . (hésitant) ni „n'estime . . mais pour mon fils seul! . . . Je ne veux pas „que celui dont il porte le nom se trouve dans une position „indigne de son rang et de sa naissance . . . Je ne veux pas „que mon fils puisse me reprocher un jour d'avoir permis que „son père connût la gêne et le malheur."

SIDLER.

Par exemple . . . voilà une générosité . . .

MALZEN.

Dites un affront . . . non, je n'accepte point . . . je n'accepterai jamais. Et quelques torts que j'aie eus, madame, je ne mérite pas cet excès d'humiliation . . . et je vous demande en grâce de m'écouter.

. . . . . .

Scène VII.

LES MÊMES, MAD. BARNECK, *donnant la main à* SALSBACH *).

MAD. BARNECK, qui a entendu les derniers mots.

Il n'est plus temps, monsieur . . . l'heure a sonné.

MALZEN.

Comment!

MAD. BARNECK.

Dieu merci, ma nièce est libre; et vous pouvez vous éloigner.

MALZEN.

Pas encore, madame.

*) Louise, Mad. Barneck, Malzen, Salsbach, Sidler.

MAD. BARNECK.

Qu'est-ce à dire, monsieur? . . . quand tout est convenu, arrêté; quand la séparation est prononcée? . . .

MALZEN, vivement.

Elle ne l'est pas encore, madame . . . votre nièce n'a pas signé.

MAD. BARNECK, prenant l'acte.

Ce sera fait dans l'instant, monsieur. . . Allons, Louise. . . (Elle lui donne la plume.)

SIDLER.

Permettez . . .

SALSBACH.

Un moment . . .

MALZEN, à Louise.

Madame . . je vous en conjure, au nom du ciel . . ne signez pas avant de m'avoir entendu . . je puis me justifier, et . . . (Louise signe.)

SALSBACH.

Elle a signé . .

MALZEN, accablé.

Ah! . . .

MAD. BARNECK, présentant la plume à Malzen.

A votre tour, monsieur.

MALZEN, prend la plume, garde le silence un instant, puis la jetant avec vivacité, il s'écrie:

Non, madame!

MAD. BARNECK.

Comment?

MALZEN.

Je ne signerai pas.

SIDLER.

Qu'est-ce que tu dis donc?

SALSBACH, à part.

Très-bien.

MALZEN.

Non, je ne signerai pas un acte qui me déshonore . . Il suffit de lire la clause que votre nièce a ajoutée . . .

MAD. BARNECK.

Je ne la connais pas, monsieur, et je l'approuve d'avance . . la baronne de Malzen ne peut rien vouloir que de juste, d'honorable . . ainsi, terminons ce débat . . et signez sur-le-champ.

MALZEN, hors de lui.

Non, vous dis-je; mille fois non!

MAD. BARNECK.

On vous y forcera, monsieur.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MAD. BARNECK.

AIR: du vaudeville de Turenne.

Les tribunaux décideront l'affaire.

MALZEN.

Vous le voulez? Eh bien! soit, j'y consens.

MAD. BARNECK.

Nous plaiderons . .

SALSBACH.

C'est-là ce qu'il faut faire.

TOUS.

Nous plaiderons! . .

SALSBACH, à part.

Quel bonheur je ressens!
(haut) Un bon procès! (à part) En voilà pour long-temps.

SIDLER.

C'est son mari!

MAD. BARNECK.

Non pas!

SALSBACH.

La cause est neuve!
Avant qu'un arrêt solennel
Ait décidé ce qu'il est . . grâce au ciel,
Elle aura le temps d'être veuve.

LOUISE, tremblante.

Ma tante, je vous en supplie . .

MAD. BARNECK, en colère.

C'est qu'on n'a jamais vu un pareil caractère . . il a fallu un jugement pour le marier . . il en faut un pour le séparer . . il en faudrait peut-être . . Nous l'obtiendrons, monsieur, nous l'obtiendrons: et dès demain, je présenterai requête . . (à Salsbach) M. Salsbach . .

SALSBACH, passant auprès de Mad. Barneck.

Je suis prêt, madame . . mais il y aurait peut-être moyen d'arranger à l'amiable . . .

MAD. BARNECK.

Du tout . . je veux plaider; et en attendant, j'espère, monsieur, que vous allez vous retirer . . Il est nuit . . votre cheval est sellé depuis long-temps.

MALZEN.

Il attendra . . car je ne partirai pas sans avoir parlé à ma femme.

MAD. BARNECK.

A votre femme! . .

SALSBACH.

Votre femme . . provisoirement, c'est vrai; mais on verra.

MALZEN.

Tant que durera le procès, vous ne pouvez pas empêcher que je ne sois son mari; et j'ai bien le droit . .

MAD. BARNECK.

Vous n'en avez aucun.

MALZEN.

Je lui parlerai.

MAD. BARNECK.

Malgré moi? . .

MALZEN.

Malgré tout le monde . . (s'asseyant) Je suis ici chez elle . . chez moi . . dans la chambre de ma femme . . et nul pouvoir ne m'en fera sortir.

MAD. BARNECK, s'approchant de Louise, qui a l'air de se trouver mal.

Qu'as-tu donc? . . Louise . .

AIR: Sortez, sortez (de la Fiancée).

O ciel! la pauvre enfant, la force l'abandonne.

MALZEN, courant à elle.

Malheureux que je suis!

MAD. BARNECK.

Sortez, je vous l'ordonne!
Monsieur, voulez-vous dans ces lieux
La voir expirer à vos yeux! . .

ENSEMBLE.

Sortez, ou bien j'appellerai;
Il sortira, je l'ai juré.

SALSBACH, à Malzen.

Sortez, mon cher, je vous suivrai;
Faites les choses de bon gré.

SIDLER.

Sortons, mon cher, et de bon gré,
C'est moi qui vous consolerai.

MALZEN.

Puisqu'il le faut, j'obéirai,
Mais dans ces lieux je reviendrai.

(Salsbach et Sidler emmènent Malzen.)

Scène VIII.

LOUISE, MAD. BARNECK.

MAD. BARNECK.

„Je reviendrai" . . Qu'il en ait l'audace! . .

LOUISE.

Comment, ma tante, est-ce que vous croyez? .

MAD. BARNECK.

Pure bravade! . . Mais n'importe, je vais donner des ordres pour que l'on veille toute la nuit.

LOUISE, tombant dans un fauteuil.

Ah! ma tante . . quelle scène! . .

MAD. BARNECK.

Pauvre petite! . . j'espère que je me suis bien montrée.. C'est d'autant mieux à moi, que je ne savais pas trop de quoi il était question, ni le motif de sa résistance.

LOUISE.

Je vous l'expliquerai . . mais je dois convenir que c'est d'un honnête homme . .

MAD. BARNECK.

Hum! . . ce n'est pas cela . . et j'ai bien une autre idée.

LOUISE.

Quoi donc! ma tante?

MAD. BARNECK.

Une idée qui m'est venue comme un coup de foudre, et qui rendrait notre vengeance complète . . As-tu remarqué son trouble . . son agitation? . . S'il s'avisait de t'aimer réellement?

LOUISE, troublée.

Lui! . .

MAD. BARNECK.

Je donnerais tout au monde pour que ce fût vrai . . quel bonheur de le désoler!

LOUISE.

Je n'y tiens pas.

MAD. BARNECK.

Et tu as tort . . Dieu! si c'était de moi qu'il fût amoureux . . Adieu, mon enfant, adieu; ne t'inquiète pas . . ne te tourmente pas . . je me charge du procès, de la séparation .. toi, songe seulement qu'il est parti désolé, désespéré . . Ah! qu'il est doux de se venger, et quelle bonne nuit je vais passer!

(Elle embrasse Louise, et rentre chez elle.

Scène IX.

LOUISE, *seule.*

En vérité, ma tante a des idées que je ne conçois pas; et ce qu'elle disait tout-à-l'heure . . cette émotion . . c'est singulier . . je l'avais remarquée aussi . . mais s'il était vrai! . . ce serait une raison de plus pour hâter cette séparation . . . Oui, mon indifférence pour lui est dans ce moment la seule vengeance qui me soit possible. (On frappe doucement à la porte à gauche) On a frappé à ma porte . . qui peut venir au milieu de la nuit? (on frappe un peu plus fort) Impossible de ne pas répondre. (d'une voix émue) Qui est-là?

SALSBACH, en dehors.

Moi, madame la baronne.

LOUISE.

C'est la voix de Salsbach! . . que veut-il?

SALSBACH, à voix basse.

Si vous n'êtes pas couchée, j'ai un mot à vous dire . . . c'est très-pressé.

LOUISE, allant ouvrir.

Ah! mon Dieu! il va réveiller ma tante.. Mais taisez-vous donc, M. Salsbach . . vous faites un tapage . . (Elle lui ouvre.)

Scène X.

LOUISE, SALSBACH.

SALSBACH, entrant.

Pardon . . je craignais que vous ne fussiez endormie.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc?

SALSBACH, regardant dans l'appartement.

Mad. Barneck est rentrée dans son appartement . . tant mieux!

LOUISE.

Mais pourquoi donc ces précautions? qu'avez-vous à me dire?

SALSBACH.

Une chose fort délicate . . M. de Malzen . .

LOUISE.

Eh bien?

SALSBACH.

Vous saurez que je l'avais emmené et reconduit jusqu'à la grande porte, qui s'est refermée sur lui.

LOUISE.

Grâce au ciel, le voilà donc sorti!

SALSBACH.

Pas encore.

LOUISE.

Que dites-vous?

SALSBACH.

Je viens de le retrouver dans le parc, dont probablement il avait franchi les murs, au risque de se casser le cou. Il voulait rester . . j'ai répondu . . il a répliqué . . Je suis avocat, mais il est amoureux . . il crie encore plus fort que moi . . et comme on pouvait nous entendre, j'ai transigé . . . Il consentait à s'éloigner, à condition que je me chargerais pour vous d'une lettre . . qu'il allait écrire.

LOUISE.

J'aurais refusé.

SALSBACH.

Vous aimez donc mieux qu'il passe la nuit dans le parc . . sous vos fenêtres? . . car il y est dans ce moment.

LOUISE.

M. de Malzen!

SALSBACH.

Exposé aux coups des gardes-chasse, qui, la nuit, peuvent le prendre pour un malfaiteur, et tirer sur lui.

LOUISE.

O ciel! il valait mieux prendre la lettre.

SALSBACH.

C'est ce que j'ai fait.

AIR: de Marianne.

C'était un parti des plus sages,
Je l'ai vu tracer au crayon
Ce petit mot de quatre pages
Que je vous apporte . .

LOUISE, le prenant.

C'est bon! . .

SALSBACH, la suivant des yeux.

On la reçoit . .
C'est fort adroit;
Par ce moyen
Mes affaires vont bien.

(Louise, sans lire la lettre, la déchire et jette les morceaux à terre.)

Ciel! . . sans la lire,
On la déchire.

O sort fatal!
Mes affaires vont mal!

LOUISE.

Qu'avez-vous? quel effroi vous presse?

SALSBACH.

Moi . . rien . . (à part) Hélas! dans ce billet,
Il m'a semblé qu'on déchirait
Mes lettres de noblesse.

(haut) Quoi, madame! . . voilà le cas que vous en faites?

LOUISE.

Oui, monsieur.

SALSBACH.

Mais cependant, madame . .

LOUISE, sèchement.

Pas un mot de plus . . Et maintenant qu'il s'éloigne à l'instant!

SALSBACH.

Je m'en vais lui dire de s'en aller . . Pourvu qu'il opère la retraite sans accident. (Elle fait un mouvement. Il s'arrête) Vous n'avez rien de plus à m'ordonner?

LOUISE.

Non.

SALSBACH.

Bonsoir, bonsoir, madame la baronne.

LOUISE.

Bonsoir, M. Salsbach. (Il sort.)

SALSBACH, à mi-voix.

Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident.

Scène XI.

LOUISE, *seule; elle va fermer la porte, et pousse le verrou.*

Fermons cette porte . . Je suis toute tremblante! . . En vérité, tant d'audace commence à me faire peur . . . Et ce M. de Malzen . . mais qu'est-ce qu'il a? . . qu'est-ce qu'il lui prend maintenant? un caprice . . . l'esprit de contradiction... (Otant son fichu, et se préparant à se déshabiller) Grâce au ciel, tout est fini . . et nous en voilà débarrassés . . Il faut tâcher surtout que ma tante ne se doute point de cette dernière extravagance . . (regardant à terre) Et les morceaux de cette lettre . . que l'on pourrait trouver. (Elle les ramasse, et les re-

garde) Quatre pages! . . M. Salsbach a dit vrai . . les voilà.. Comment m'a-t-il écrit quatre pages! . . . qu'est-ce qu'il a pu me dire? . . à moi! (elle lit) „Louise" . . C'est sans façon! . . m'appeler Louise tout uniment . . (lisant avec émotion) „Louise, vous devez me haïr, et je ne puis vous dire à quel „point je me déteste moi-même! Avoir méconnu tant de char„mes, tant de vertus! . . Ma vie entière suffira-t-elle pour „expier mes injustices!" . . (s'interrompant) Oh! non, sans doute . . . (lisant) „J'ai vu notre enfant . . Avec quelle émo„tion, quel bonheur . . j'ai retrouvé dans ses jeunes traits „ceux d'un coupable" . . (s'interrompant) C'est vrai, il lui ressemble. (elle lit) „Les miens finiront, j'espère, par vous „paraître moins odieux, en regardant souvent votre fils . . . „Je ne puis exprimer ce que j'éprouve depuis une heure . . „j'ai mille choses à vous dire . . . il faut absolument que je „vous parle . . Je sais qu'il y va de ma vie . . mais je brave „tout; et dussé-je périr sous vos yeux" . . (on entend un coup de fusil dans le jardin) Qu'entends-je! . . Ah! le malheureux! il aura été aperçu! . . (elle court à la fenêtre, à gauche, l'ouvre précipitamment pour voir ce qui se passe, et aperçoit Malzen sur le balcon.)

Scène XII.

LOUISE, MALZEN.

LOUISE, reculant et jetant un cri.

Ahi!

MALZEN, à voix basse et la main étendue vers elle.

Ne criez pas ou je suis perdu.

LOUISE, tremblante.

Que vois-je?

MALZEN, de même.

J'étais poursuivi par un garde qui a crié qui vive!

LOUISE.

O ciel!

MALZEN.

Ne craignez rien . . je me suis bien gardé de répondre . . . Aussi, me prenant pour un voleur . . . il m'a ajusté; mais, caché par un massif, j'ai eu le temps de m'élancer au treillage de ce balcon.

LOUISE, s'appuyant sur un meuble.

Je me soutiens à peine.

MALZEN.

Calmez-vous.

LOUISE, se regardant.

Ah! mon dieu!

MALZEN, à la fenêtre, à droite, et prêtant l'oreille en dehors.

Chut, je vous en prie . . . On ouvre une fenêtre.

LOUISE, écoutant.

C'est celle de ma tante.

MALZEN, écoutant.

Elle s'inquiète . . . elle s'informe de ce bruit . . . On lui répond que c'était une fausse alerte . . . Très-bien. Elle recommande la plus grande surveillance. La fenêtre se referme . . .

LOUISE.

Je respire.

MALZEN, fermant la fenêtre *).

Tout est tranquille maintenant . . . (se tournant vers Louise) Ah! madame! que d'excuses je vous dois! . . . Combien je me repens de la frayeur que je vous ai causée!

LOUISE, troublée.

En effet . . cette manière d'arriver . . . est si extraordinaire . . . Mais maintenant, monsieur, qu'allez-vous devenir? . . J'espère que vous allez repartir sur-le-champ.

MALZEN.

Et par où, madame?

LOUISE.

Mais . . . par le même chemin.

MALZEN.

Impossible . . . les gardes-chasse sont-là.

AIR: Pour le chercher je cours en Allemagne.

Songez qu'on me poursuit encore:
Je ne pourrai, malgré l'obscurité,
Leur échapper; ainsi j'implore
Les droits sacrés de l'hospitalité.

LOUISE.

Comment, monsieur . .

MALZEN, l'imitant.

Faut-il donc qu'on réclame
De tels bienfaits! je croyais, entre nous,
Qu'un malheureux, fût-ce un époux, madame,
Devait les attendre de vous.

LOUISE, vivement.

Je ne dis pas non, monsieur . . . mais vous ne pouvez pas rester-là . . . il faut vous éloigner à l'instant . . . je l'exige.

*) Malzen, Louise.

MALZEN, allant à la porte à droite.

Peut-être que cette porte . . .

LOUISE, l'arrêtant.

C'est la chambre de ma tante.

MALZEN.

Ah! diable! . . (montrant la porte à gauche) Celle-ci?

LOUISE.

Oui: elle donne sur l'escalier; et . . (elle se dispose à l'ouvrir, et s'arrête en écoutant) J'entends marcher.

FRITZ, en dehors et à voix basse.

Madame la baronne.

LOUISE, bas.

C'est Fritz.

FRITZ, de même.

Ne vous effrayez pas de ce bruit . . . ce n'est rien . . . Mais pour que personne ne puisse entrer . . dans la maison . . madame votre tante m'a dit de veiller dans ce collidor . . . Ainsi, dormez tranquille . . j'suis-là . .

LOUISE.

O mon Dieu! . . et quel moyen?

MALZEN.

Il n'y en a qu'un . . et au risque de ma vie . . (Courant à la fenêtre à gauche.) Cette fenêtre . . .

LOUISE, l'arrêtant.

O ciel! non, monsieur . . je vous en prie . . (se reprenant) Il ne manquerait plus que cela . . grand Dieu! . . quelqu'un que l'on verrait s'échapper de chez moi.

(Elle descend sur le devant du théâtre, à droite.)

MALZEN, allant auprès d'elle et souriant*).

Il n'y aurait que le mari qui pourrait s'en fâcher . . et nous sommes sûrs de lui.

LOUISE.

Monsieur . .

MALZEN.

Mais vous le voulez, madame, je vous obéis . . . Je reste.

LOUISE, à part.

Allons . . c'est moi maintenant qui l'empêche de s'en aller. (Elle va s'asseoir auprès de la toilette.)

---

*) Louise, Malzen.

MALZEN, regardant autour de lui.

Me voici donc dans votre chambre! . . dans cette chambre qui devait être la nôtre . . et dont je m'étais exilé moi-même . . Je suis près de vous . . mais par grâce, comme un banni . . un fugitif . . à qui l'on accorde quelques instans d'hospitalité . . et demain . . .

LOUISE, regardant la pendule.

Ah! demain est loin encore . . .

MALZEN, faisant quelques pas, et s'approchant de Louise.

Moi, je ne me plaindrai pas . . le temps ne s'écoulera que trop rapidement.

LOUISE. effrayée.

Monsieur, monsieur . . je vous en supplie.

MALZEN, retournant à sa place.

C'est juste . . pardon, madame . . C'est bien le moins, puisque vous m'accordez un asile, que je ne sois pas incommode . . Soyez tranquille, je ne vous gênerai pas . . je me tiendrai . . là . . sur une chaise . . Vous permettez, madame?

LOUISE.

Mais il le faut bien, monsieur.

MALZEN.

Que vous êtes bonne! (Il s'asseoit. Moment de silence.) Je vous en prie, madame, que je ne vous empêche pas de reposer. Je sens bien que dans notre situation c'est difficile . . on dit que les plaideurs ne dorment pas . . mais nous pouvons, du moins, parler de notre procès! car maintenant c'est vous qui voulez plaider, c'est vous qui m'y forcez . . et je vous préviens, madame, que je me défendrai avec acharnement, que je vous ferai toutes les chicanes possibles. Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LOUISE, le regardant.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez beaucoup . . Il me semble que nous avons tout-à-fait changé de rôle . . et ce matin encore . . .

MALZEN, se levant, et allant auprès de Louise.

Ne me parlez pas de ce matin, d'hier, de ces deux années . . J'étais un insensé . . un fou . .

LOUISE.

Et maintenant vous vous croyez plus sage?

MALZEN, se levant.

Non; mais plus juste . . car j'ai appris à vous apprécier . . Il est des préjugés que je ne prétends pas défendre, mais que je devais respecter; car c'étaient ceux de ma famille.

AIR : de l'Angélus.

Mon père, dans cette union,
Voyait une honte certaine,
Une tache pour notre nom . .

LOUISE.

J'entends, et vous avez sans peine
Contre nous partagé sa haine.

MALZEN.

Oui, mon père était tout pour moi . .
Et dans mon âme prévenue,
J'ai fait comme lui ; mais je crois
Qu'il eût bientôt fait comme moi,
Si jamais il vous avait vue.

Mais ne vous connaissant point . . décidé à vous repousser . . la perte de ce procès l'a conduit au tombeau.

LOUISE.

Ciel ! . . (Elle se lève.)

MALZEN.

Jugez alors des sentimens qui m'animaient pendant ce mariage ; jugez si ma haine était légitime. En vous accablant de mes odieux procédés, il me semblait que je vengeais mon père. Un mot de vous a changé toutes mes résolutions, m'a fait connaître l'étendue de mes torts . . et je n'ai plus qu'un seul désir, celui de les réparer, d'obtenir mon pardon, et de vous rendre au bonheur.

LOUISE, avec émotion.

Au bonheur ! . . Et qui vous dit, monsieur, qu'il soit encore possible ?

MALZEN, étonné.

Comment !

LOUISE.

Qui vous dit que cet hymen que vous voulez m'imposer ne soit pas un supplice éternel pour moi ?

MALZEN.

Qu'entends-je !

LOUISE.

Savez-vous, lorsqu'un sort fatal m'a fait vous rencontrer, si ma famille n'avait pas déjà disposé de moi ? . . si moi-même je n'avais pas fait un choix dans lequel j'eusse placé les espérances de toute ma vie ? Quel droit aviez-vous de changer ma destinée ? . . Et pour tant de maux, tant d'offenses . . quelle réparation ? . . que m'offrez-vous ? . . la main d'un homme que je ne connais pas . . qui m'a vouée au mépris, et . . que peut-être je devrais haïr.

MALZEN.

O ciel! . . vous en aimeriez un autre! . . il serait vrai!

LOUISE, froidement.

De quel droit voulez-vous connaître mes sentimens?

MALZEN.

Ce n'est pas un mari qui vous interroge . . Dès ce moment je ne le suis plus . . mais parlez, de grâce . .

LOUISE, avec calme.

Je n'ai, monsieur, nulle réponse à vous faire.

MALZEN.

Ah! votre silence en est une . . (froidement) Ecoutez, Louise, je vous ai outragée, et pendant trois ans je vous ai rendue bien malheureuse . . mais ce jour seul vient de vous venger . . Oui, soyez satisfaite, et jouissez à votre tour de votre triomphe et de mon tourment . . (avec force) Je vous aime!

LOUISE.

Que dites-vous?

MALZEN.

De toutes les forces de mon âme . . . Depuis que je vous ai vue apparaître à mes yeux comme un ange de bonté, depuis surtout que j'ai embrassé mon fils, je ne puis vous dire quelle révolution s'est opérée en mon coeur . . . Je ne puis vivre sans vous, et c'est dans ce moment que je vous perds à jamais . . . que vous m'abandonnez . . . que vous en aimez un autre.

LOUISE.

Qui vous l'a dit?

MALZEN.

Vous-même . . . votre silence.

LOUISE.

Pourquoi l'interpréter ainsi?

MALZEN, avec joie.

O ciel! . . . vous n'aimez personne . . . vous le jurez . . .

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela non plus.

MALZEN.

Et qui donc serait digne de tant de bonheur? . . . Ah s'il est dû à celui qui vous aime le mieux, qui plus que moi pourrait y aspirer? . . . Je vous dois mon sang, ma vie entière en expiation de mes fautes. Elle se passera à vous adorer, à implorer ma grâce . . . Et peut-être un jour, convaincue de mon amour, vous consentirez à me pardonner . . .

LOUISE, troublée.

AIR: de Téniers.

Non, non, monsieur, gardez-vous de le croire;
N'essayez pas de m'attendrir:
Quand de vos torts je perdrais la mémoire,
Ma tante est-là, que rien ne peut fléchir.
Elle a promis une haine constante,
Elle a juré sur l'honneur et sa foi
De ne jamais pardonner, et ma tante
Tient ses sermens bien mieux que moi.

MALZEN, vivement.

Dieux! . . . qu'entends-je!

LOUISE.

Je n'ai rien dit.

MALZEN, avec chaleur.

Au nom de mon amour . . . au nom de mon fils, rends-moi un bien qui fut le mien . . . Oui, Louise, je réclame mes droits . . . Tu es à moi . . . tu m'appartiens.

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi . . . j'entends du bruit.

MALZEN, tombant à ses genoux.

Ah! je suis trop heureux!

Scène XIII.

Les Précédens, Mad. BARNECK *).

LOUISE, à part, et toute troublée.

C'est ma tante . . . (Malzen est à genoux devant elle. Elle se met devant lui, et le cache avec sa robe) Quoi! c'est vous . . . de si bon matin!

MAD. BARNECK.

Il est jour depuis long-temps . . . et puis, je t'annonce une visite . . . Monsieur le président, dont la terre est voisine de la nôtre . . . je l'avais fait prévenir hier soir . . . et il vient d'arriver.

LOUISE.

Se déranger à une pareille heure!

MAD. BARNECK.

C'est pour lui un plaisir . . . il a le fusil sur le dos, et rend la justice en allant à la chasse . . . Viens, on t'attend.

*) Mad. Barneck, Louise, Malzen.

LOUISE.

Et pourquoi?

MAD. BARNECK.

Pure formalité . . Il faut seulement renouveler entre ses mains la déclaration d'hier.

MALZEN, la retenant par sa robe.

Vous n'irez pas.

MAD. BARNECK.

Et devant témoins . . que j'ai choisis, et qui nous attendent . . M. Sidler et M. de Salsbach . . attester que depuis ta demande en séparation, tu n'as pas vu ton mari, ce qui est bien aisé à dire . .

LOUISE, dans le demi-trouble.

Oui, ma tante.

MAD. BARNECK.

Que tu ne lui as pas parlé.

LOUISE, de même.

Oui, ma tante.

MAD. BARNECK.

Qu'en un mot, il n'y a eu entre vous aucun rapprochement. (Elle s'avance pour emmener Louise, et aperçoit Malzen à genoux, qui, pendant les mots précédens, a pris la main de Louise, qu'il presse contre ses lèvres.) Ah! qu'ai-je vu! . . . quelle horreur!

LOUISE, voulant la faire taire.

Ma tante, au nom du ciel . . .

MAD. BARNECK.

Et les témoins qui arrivent! . . (S'élançant vers la porte au moment où entrent Sidler et Salsbach.) Messieurs, messieurs, on n'entre pas . . Je vous défends de regarder.

Scène XIV.

SIDLER, SALSBACH, MAD. BARNECK, LOUISE, MALZEN, PLUSIEURS JEUNES GENS.

AIR: de Léonide.

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah! grands dieux!
Dans ces lieux,
Quelle vue
Imprévue!
Quoi, tous deux,
En ces lieux!
En croirai-je mes yeux?

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux
Pour tous deux,
Quelle joie imprévue!
Jour heureux
Pour tous deux,
Il comble enfin nos voeux.

MAD. BARNECK.

De rage et de dépit je tremble.

SALSBACH.

Est-ce donc pour se séparer
Qu'ici nous les trouvons ensemble?

MAD. BARNECK.

J'en puis à peine respirer.

SALSBACH.

Enfermés dans cette demeure
Depuis hier soir . .

MAD. BARNECK.

C'est trop fort;
Et madame trouvait encor
Que je venais de trop bonne heure.

TOUS.

Ah! grands dieux! etc.

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux etc.

SALSBACH.

Ah! çà . . mais que diable voulez-vous que nous attestions?

MAD. BARNECK, hors d'elle-même.

Vous attesterez . . . vous attesterez, messieurs, que je suis furieuse, que je bannis monsieur de ma présence . . que je ne le recevrai jamais chez moi . . .

(Malzen passe auprès de Mad. Barneck.)

LOUISE.

O ciel!

MAD. BARNECK.

Et que vous, ma nièce, vous qui me devez tout, vous avez juré de ne jamais me quitter.

LOUISE, baissant les yeux.

Il est vrai.

MALZEN.

Croyez, madame, que mon plus cher désir serait de voir confirmé par vous le pardon que j'ai obtenu de Louise . . . mais, dans ce moment, je n'essaierai point de vous fléchir . . je me soumettrai respectueusement à vos ordres.

MAD. BARNECK, d'un air menaçant.

Je l'espère bien . . ou sinon . .

MALZEN.

Et puisque vous me bannissez . . résigné à mon sort . . (A Louise, d'un air peiné et la prenant par la main.) Allons, chère amie, faites vos adieux à votre tante . . et partons . .

MAD. BARNECK.

Qu'est-ce à dire?

MALZEN.

Que je l'emmène chez moi.

MAD. BARNECK.

L'emmener! . . elle pourrait y consentir!

SALSBACH, froidement et prenant une prise de tabac.

Qu'elle le veuille ou non . . c'est la loi . . la femme doit suivre son mari.

MAD. BARNECK, effrayée.

Ah! mon dieu!

MALZEN.

Quant à mon fils . . toutes les fois que vous désirerez le voir . . .

MAD. BARNECK.

Et cet enfant aussi! . . mon filleul . . vous l'emmenez . .

SALSBACH, de même.

Vous ne pouvez pas l'empêcher . . . c'est le père . . . Pater is est quem justae nuptiae . . .

MAD. BARNECK.

Eh! laissez-moi.

MALZEN, à Sidler.

Toi, mon ami . . tu nous suivras . . et puisque M. de Salsbach, comme ami de la maison, veut bien accepter un logement chez moi . .

MAD. BARNECK.

Et vous aussi . . tout le monde m'abandonne! . . Je vais donc rester seule dans cet immense château!

SALSBACH.

A qui la faute?

LOUISE, joignant les mains.

Ma bonne tante!

MALZEN, qui a passé à la droite de Mad. Barneck.

Madame! . . .

SALSBACH.

Ma respectable amie!

MAD. BARNECK, entre eux deux.

Laissez-moi . . laissez-moi . . perdre en un jour une colère à laquelle depuis si long-temps je suis habituée! . . .

Non, non . . je tiens à mes sermens . . je ne le recevrai point ici . . et puisqu'il enlève ma nièce, mon petit filleul . . puisqu'il enlève tout le monde . . eh bien . . qu'il m'enlève aussi!

SALSBACH.

Vivat! . . la paix est signée . . Ils sont réunis, et moi baron . . du moins j'y compte. (bas à Malzen) Ah çà! jeune homme, j'espère que nous allons réparer le temps perdu . . . ce petit bonhomme attend une soeur. (Louise passe auprès de Malzen.)

CHOEUR.

AIR: du ballet de la Somnambule.

De nos plaideurs désormais
Célébrons l'accord propice;
L'amour mieux que la justice
Sait arranger un procès.

MALZEN.

Ah! quelle ivresse!
La guerre cesse . .
Un seul jour change mon coeur . .
A quoi donc tient le bonheur?

SALSBACH.

A quoi donc tient la noblesse?

CHOEUR.

De nos plaideurs désormais, etc.

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 45.

LA MÈRE RIVALE.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

2

PAR

M. CASIMIR BONJOUR.

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
Le Chevalier BELCOUR, ami de la comtesse et de GERMON	*Mr. DELCOUR.*
GERMON, amant de SOPHIE	*Mr. MORAND.*
COMTOIS, valet de la comtesse DORVAL	*Mr. MARIUS.*
La Comtesse DORVAL	*Mad. BRICE.*
SOPHIE, fille de la comtesse DORVAL	*Mlle. LANCESTRE.*
Mad. GERTRUDE, gouvernante de SOPHIE	*Mad. DURUISSEL.*
Une jeune Comtesse	*Mlle. MORALES.*
Une Marquise	*Mad. MARIUS.*
LISETTE, femme de chambre de Mad. DORVAL	*Mlle. LEMERY.*

La scène est à Paris, chez Mad. Dorval.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

AVANT-PROPOS.

Quelques personnes ont prétendu que j'avais attaqué un défaut beaucoup trop rare pour devenir le sujet d'une comédie. Peut-être qu'en y réfléchissant davantage, elles se seraient convaincues du contraire.

Dans l'enfance des sociétés, les agrémens physiques sont les seuls qui nous attirent vers l'autre sexe. Tout entier au travail, qui lui procure l'existence, l'homme n'a ni le temps de cultiver les talens de l'esprit, ni même l'idée des jouissances qu'ils peuvent donner. Mais lorsque la civilisation a fait des progrès, et que l'éducation s'est perfectionnée, la jeunesse et la beauté ne sont plus des titres exclusifs à nos hommages: les qualités morales sont plus appréciées, l'esprit plus goûté, et l'art de causer devient presque l'art de plaire.

C'est alors que les mères peuvent rivaliser avec leurs filles; et comme la coquetterie est innée chez les femmes, du moment où elles en ont le pouvoir, elles doivent en avoir la prétention.

Le vers tant cité de la Métromanie:

„Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?"

devait être fait dans le dix-huitième siècle : il est encore plus vrai dans le nôtre. Chez les Turcs, il ne serait pas compris ; il ne l'eût pas été chez la plupart des peuples anciens.

Sous le règne de Louis XIV, les Mères rivales devaient être moins communes que de nos jours. Ce travers alors n'existait guère que chez les grands ; la bourgeoisie n'avait point de salons. Mais, à mesure que l'instruction et le luxe ont été plus répandus, et que, pour me servir de l'expression de l'un de nos plus spirituels critiques, la société est arrivée à un état de corruption élégante, ce défaut a dû se multiplier.

Il est très-ordinaire à l'époque où nous vivons. Quoique jeune encore, j'en ai vu de nombreux exemples ; et depuis que cette comédie a été représentée, on m'a raconté une foule d'anecdotes dont j'aurais pu tirer parti, si je les eusse connues plus tôt. Plusieurs personnes ont pensé que j'avais dessiné d'après nature. On est venu me demander à moi-même, si je n'avais pas fait allusion à certaine grande dame, qu'on ne m'a pas nommée, et qui, comme Mad. Dorval, est mauvaise mère et dame de charité. Je saisis cette occasion, pour déclarer que je n'ai jamais eu personne en vue, et que le portrait que j'ai tracé est sans aucune application.

ACTE PREMIER.

Scène I.

LISETTE, COMTOIS.

LISETTE.

Ah! te voilà, Comtois! ta course est déjà faite!

COMTOIS.

Oui, vraiment; mais dis-moi, ma petite Lisette,
Au fond de la maison, je viens d'apercevoir
Une jeune personne, et je voudrais savoir
Ce qu'elle fait chez nous?

LISETTE.

Une jeune personne?

COMTOIS.

Oui, quinze ans à-peu-près.

LISETTE.

Comment? cela m'étonne! . . .

COMTOIS, mystérieusement.

Dans cet appartement qui donne sur la cour,
Et dont la jalousie est fermée en plein jour.

LISETTE.

Ah! je vois maintenant! . . . Mais j'étais si loin d'elle.
Eh! mon pauvre garçon; mais c'est Mademoiselle.

COMTOIS.

Mademoiselle qui?

LISETTE.

Mademoiselle.

COMTOIS.

Bon!
Mais elle doit avoir sans doute un autre nom?

LISETTE.

C'est, encore une fois, la fille de Madame.

COMTOIS.

La fille de Madame! allons donc!

LISETTE.

Sur mon âme,
Je puis te protester que c'est elle.

COMTOIS.

Mais non;
Cela ne se peut pas! je suis dans la maison
Depuis huit jours entiers; je l'aurais aperçue.
C'est moi qui sers à table, et je ne l'ai pas vue.

LISETTE.

Parbleu! je le crois bien, que tu ne la vois pas!
(Finement.)
C'est en particulier qu'elle prend ses repas.

COMTOIS.

Tu plaisantes vraiment!

LISETTE.

Ainsi le veut sa mère.

COMTOIS.

Lisette! là-dessous il est quelque mystère . . .
J'en suis bien aise: après le plaisir de conter,
Selon moi, le plus grand est celui d'écouter.
Tu vas de point en point, t'expliquer, ma petite;
(Avec volubilité.)
Dis-moi ce que tu sais; surtout dis-le-moi vite!

LISETTE.

Ma petite! . . voyez comme il est familier!
Eh bien! non.

COMTOIS.

Tiens, crois-moi, ne te fais pas prier.
Tu brûles de parler, je brûle de t'entendre;
Allons! Lisette, allons! ne nous fais pas attendre.

LISETTE, souriant.

Tais-toi, mauvais plaisant! va, si je le pouvais,
Je ne te dirais rien; mais au moins tu promets . .

COMTOIS, avec vivacité.

Parle, je promets tout, je meurs d'impatience.

LISETTE.

Or donc, je te dirai que, depuis son enfance,
La fille de madame était en pension,
Sans qu'ici jamais d'elle on eût fait mention.
Mais son institutrice enfin, à la vieillesse
Ayant payé tribut, notre jeune maîtresse
Par la poste chez nous arrivant un beau jour,
Nous apprend . . qu'elle existe, et qu'elle est de retour.

COMTOIS.

Quoi! vous ne saviez pas qu'elle avait une fille,
Vous qui, . . pour ainsi dire, êtes de la famille!

LISETTE.

C'est une vérité, mon cher; voilà deux mois
Que nous la vîmes tous pour la première fois.
N'en sois pas étonné pourtant: Mademoiselle
Dès l'enfance a quitté la maison paternelle,
Et . . je l'aperçois! Sors.

COMTOIS.

Qui? moi!

LISETTE.

Retire-toi.
Elle vient pour causer un moment avec moi.

(Il sort.)

Scène II.

SOPHIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Peste soit du faquin, et de son bavardage!
Voici Mademoiselle; oh! quel sombre visage!
(Haut à Sophie.)
Quoi! toujours du chagrin?

SOPHIE.

Ah! j'en ai bien sujet!
Je le vois trop, pour moi le bonheur n'est pas fait:
Je déplais à ma mère. A peine étais-je née,
Qu'au fond d'une province elle m'a confinée.
Là, je suis parvenue à l'âge de quinze ans,
Sans la voir, sans jouir de ses embrassemens.
Reléguée au milieu de ces tristes campagnes,
Que j'enviais le sort de mes jeunes compagnes!
Leurs voeux étaient comblés, leurs coeurs étaient contens,
Lisette; elles voyaient tous les jours leurs parens.
Chacune leur peignait librement sa tendresse,
Que payait un sourire, une douce caresse;
Et moi j'étais souvent témoin de leur bonheur,
Et j'allais à l'écart dévorer ma douleur! . .

LISETTE.

Mais ici, vous devez être plus satisfaite.
Du moins vous habitez auprès d'elle.

SOPHIE.

Ah! Lisette,
Mon sort est plus affreux encore qu'autrefois.
Jamais je ne lui parle, à peine je la vois!
Si quelquefois je veux lui faire une caresse,
Sa froide dignité vient glacer ma tendresse.
Que je suis malheureuse!

LISETTE.

Ah! calmez vos chagrins.
Croyez qu'ils finiront dans peu.

SOPHIE.

Tous les matins,
Quand il fait petit jour, ma duègne sévère
Dans son appartement me mène avec mystère.
Tremblante, je m'approche; elle me tend la main;
Je la baise; en voilà pour jusqu'au lendemain!
Ah! Lisette, prends part à ma douleur amère:
J'ai le coeur d'une fille, et je n'ai point de mère!

LISETTE.

Pauvre jeune personne! elle méritait bien
D'avoir un sort plus doux, plus heureux que le sien.

SOPHIE.

Je te dévoile ici tout mon coeur, et peut-être
J'ai tort de me livrer ainsi sans te connaître.
Mais je n'ai point d'amis, je suis dans le malheur,
Et je sens le besoin d'épancher ma douleur.

LISETTE.

Ah! vous pouvez compter sur moi, Mademoiselle.
Croyez . .

SOPHIE.

Je te sais gré, Lisette, de ton zèle.
Mais je vois qu'à mes maux il faut me résigner;
Tu peux les adoucir, et non les terminer.
Cependant je conserve un rayon d'espérance.
Ma mère ne peut pas me haïr, et je pense
Que quelqu'un l'indispose en secret contre moi.

LISETTE.

Et ce quelqu'un-là, c'est . .

SOPHIE, après avoir regardé autour d'elle.

Ma gouvernante.

LISETTE.

Quoi!
Vous pouvez soupçonner qu'elle ose . .

SOPHIE.

Une étrangère
A pu seule m'ôter l'amitié de ma mère;
Et pour l'en accuser j'ai plus d'une raison.
Je ne connais d'ailleurs qu'elle dans la maison.
Mais peut-être le mal n'est-il pas sans remède!
Si j'appelais aussi l'artifice à mon aide!
Si, trompant les regards de mon argus jaloux,
J'allais trouver ma mère, embrasser ses genoux,
Penses-tu qu'à mes pleurs elle fût insensible?

LISETTE, à part.

Pauvre petite!

SOPHIE.

Oh! non, cela n'est pas possible.

LISETTE, à part.

Puisqu'elle espère encor, laissons-lui son erreur.

SOPHIE.

Eh! que puis-je risquer après tout? Mon malheur
Ne saurait augmenter, et je n'ai rien à craindre.
Tiens! avec toi, Lisette, il n'est plus temps de feindre:
J'ai des chagrins encor que tu ne connais pas;
(Elle baisse les yeux.)
Mais à te les conter je sens . . quelque embarras.

LISETTE.

Parlez.

SOPHIE.

Dans la retraite où j'ai passé ma vie,
J'avais eu le bonheur de trouver une amie.
Le ciel, dans mes ennuis, m'avait fait ce présent;
Elle me consolait!

LISETTE.

Vous devez à présent
La regretter beaucoup.

SOPHIE, avec épanchement.

Je la pleure sans cesse!
Hélas! nous nous aimions d'une égale tendresse;
Nous avions mêmes goûts, nous avions même coeur;
Son frère était le mien, il m'appelait sa soeur.
Pauvre Germon! je vois encore son image;
Il était bien aimable!

LISETTE, malicieusement.

Et bien aimé, je gage?

SOPHIE, avec vivacité.

Oh! oui; rien ne pourra me le faire oublier!

(En rougissant, et comme étonnée de ce qu'elle a dit.)
Tiens! tu sais maintenant mon secret tout entier.

LISETTE.

Je le savais; vos yeux me l'avaient dit d'avance.

SOPHIE.

Ah! Lisette, combien je souffre en son absence!
Va, j'ai plus que jamais besoin de ton secours.

LISETTE.

Vous le voyiez souvent?

SOPHIE.

De le voir tous les jours
Je m'étais déjà fait une douce habitude . .
O dieu? j'entends tousser! c'est madame Gertrude.
Je suis perdue!

Scène III.

MAD. GERTRUDE, SOPHIE, LISETTE.

MAD. GERTRUDE, sans voir les personnages.

Où donc est-elle si matin?

SOPHIE, bas à Lisette.

Ne m'abandonne pas.

MAD. GERTRUDE, les apercevant.

Ah! je vous trouve enfin! . .

SOPHIE, à part.

O ciel!

MAD. GERTRUDE.

Votre conduite est fort inconvenante!

SOPHIE, haut.

Madame . .

MAD. GERTRUDE.

Taisez-vous! je suis très-mécontente.
Sortir ainsi sans moi! sans ma permission! . .
Cet esprit de révolte et de sédition
N'existait pas jadis parmi les demoiselles.
Voilà le résultat des méthodes nouvelles!
Vantez-nous donc, messieurs les précepteurs du temps.
De ce régime heureux les bienfaits éclatans!
Niez donc l'évidence!

LISETTE, bas à Sophie.

Allons! prenez courage:
Cest sur un autre point que va tomber l'orage.

MAD. GERTRUDE, d'un ton doctoral.

La science jadis s'inculquait lentement;
Et ce système était plus sage assurément.
De nos jours, au contraire, on se hâte, on se presse:
En deux mois, on apprend à lire à la jeunesse!
Aussi, qu'arrive-t-il? tous ces petits docteurs
En savent bientôt plus que leurs instituteurs!
Cela ne convient pas . . Vous existez, Sophie,
Dans le siècle maudit de la philosophie.
Vous n'avez pas connu l'ancien enseignement!
Tant pis! vous en sauriez beaucoup moins à présent.
Je rencontre partout de ces jeunes cervelles,
Imberbes partisans des doctrines nouvelles.
Ils pensent, en s'aidant de faits et de raisons,
Qu'ils me feront goûter ces innovations.
Dans la discussion ils ont bien pu me vaincre;
Mais jamais, je vous jure, ils n'ont pu me convaincre.
A tous leurs argumens, je me disais tout bas:
S'ils ont raison, j'ai tort! cela ne se peut pas.
Ils me citent des faits; eh! bien, cela peut être.
Mais, tout considéré, je ne saurais admettre,
Dussé-je contre moi trouver tout l'univers,
Que j'ai vu, quarante ans, les choses de travers.

(Lisette pousse un éclat de rire, Sophie sourit.)

Comment donc? vous riez de moi, Mademoiselle!

LISETTE, s'avançant.

Je puis vous protester, moi, que ce n'est pas elle.

MAD. GERTRUDE.

Taisez-vous! vous m'avez manqué toutes les deux.

LISETTE.

Mais elle n'a rien dit.

MAD. GERTRUDE.

Silence injurieux! . .

(S'animant tout-à-coup.)

Et d'ailleurs, j'oubliais que je suis en colère,
Pour le tour qu'à l'instant elle vient de me faire.
Je ne sais qui me tient! . . Allons rentrez chez nous.
Oh! parbleu! vous paîrez et pour elle et pour vous.

(Elle sort avec Sophie.)

Scène IV.

LISETTE, *seule.*

Que je la plains de vivre avec cette mégère!
Elle gronde toujours, est toujours en colère! . .

De son côté, Madame est bien coupable aussi.
Devrait-elle, depuis que sa fille est ici,
La laisser . . Mais, qu'entends-je?

Scène V.

LISETTE, COMTOIS.

COMTOIS, parcourant le théâtre à grands pas.

Abominable femme!
C'est une indignité! j'en instruirai Madame.

LISETTE.

Eh! qu'as-tu donc, Comtois?

COMTOIS.

Ici, je ne suis rien
Qu'un pauvre domestique, et je le sais fort bien;
Mais je hais l'injustice, et ce trait-là m'irrite.
Maltraiter une enfant! . . Gouvernante maudite,
Si ma maîtresse un jour voyait ce que je vois,
Je suis sûr . . mais je veux l'en avertir.

LISETTE.

Comtois!
Songe à ce vieux dicton plein de sel et de force:
„Ne mets jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce."
Ce conseil est fort usage, et . . Madame paraît!
Plus tard je te dirai deux mots à ce sujet.

Scène VI.

LISETTE, COMTOIS, MAD. DORVAL.

MAD. DORVAL, apercevant un bouquet sur sa toilette.

De qui viennent ces fleurs?

LISETTE.

Du chevalier, je pense.

MAD. DORVAL, à Comtois.

Quoi! déjà de retour! j'aime ta diligence.
Mais as-tu, mon enfant, rempli ta mission?

COMTOIS, avec emphase.

Je crois, Madame, à part toute présomption,
Que j'ai fidèlement exécuté votre ordre.

MAD. DORVAL.

En ce cas, mon ami, rends-moi compte par ordre
Et méthodiquement de . . (Elle s'assied.)

COMTOIS, l'interrompant

Méthodiquement!!
Vous ne pouviez pas mieux vous adresser vraiment.
Tel que vous me voyez, je suis très-méthodique;
Mon premier maître était professeur de logique.
J'assistais à son cours, et c'est en l'écoutant
Que j'appris à tout faire a-na-ly-tiquement.
Si vous l'aviez connu! ! . . c'était un homme unique!
Quand il nous expliquait le genre . . synthétique,
Il joignait au précepte un exemple à l'appui.
Toujours son eau sucrée était auprès de lui;
Il en buvait un verre à chaque paragraphe,
Et sa leçon durait autant que sa carafe.

LISETTE.

Voyons, au fait, au fait, et point de sots discours.

COMTOIS.

Pauvre homme, je le pleure encore tous les jours!

MAD. DORVAL.

Mais allons donc, Comtois, finis ta doléance,
Et réponds-moi.

COMTOIS.

Suffit, Madame, je commence.
(avec importance)
D'abord, conformément à votre intention,
J'ai porté vos billets de convocation
Aux dames du bureau central de bienfaisance,
Qui s'assemble demain sous votre présidence.

MAD. DORVAL.

A merveille!

COMTOIS.

Après quoi je me suis transporté
Au faubourg Saint-Germain, au Roule, à la Cité.
De maison en maison je courais à la piste
De tous les indigens portés sur votre liste.
J'ai remis à chacun une part de vos dons,
Et j'ai reçu pour vous leurs bénédictions.

MAD. DORVAL.

Est-ce tout?

COMTOIS.

Non, madame; et dans mes promenades,
Je n'ai point oublié d'aller voir vos malades.

MAD. DORVAL.

Ah!

COMTOIS.

L'argent qu'à chacun vous aviez destiné,
Ils l'ont eu de mes mains.

MAD. DORVAL.

Fort bien.

COMTOIS.

J'ai terminé
En visitant, au bout du faubourg Poissonnière,
Ces petits orphelins dont vous êtes la mère.

MAD. DORVAL, avec intérêt.

Eh bien, comment vont-ils?

COMTOIS.

A merveille toujours;
Ils vous aiment, Madame, un peu plus tous les jours.
Vous n'imaginez pas jusqu'où va leur tendresse!
De vous, de vos bienfaits, il me parlaient sans cesse,
Chacun deux à l'envi bégayait votre nom.

MAD. DORVAL, d'un air ému.

Pauvres enfans! le temps doit leur sembler bien long!
Je ne les ai pas vus depuis une quinzaine.
Mais, sans faute, j'irai la semaine prochaine.
(souriant)
Va, je suis, mon garçon, fort contente de toi.
Continue, et dans peu tu le seras de moi.
Entends-tu, mon ami?

COMTOIS, à part.

L'occasion est belle,
Si je glissais un mot touchant Mademoiselle!
Je suis sûr du succès, quand Madame saura . .

MAD. DORVAL.

Tu parles bas encor, Comtois; que dis-tu-là?

COMTOIS, haut.

Je viens d'être témoin, Madame, d'une scène! . .
Ce spectacle vraiment vous eût fait de la peine.

MAD. DORVAL, vivement.

Quoi donc! un malheureux! mon coeur est tout ému!
Un malheureux, Comtois! quel est-il? l'as-tu vu?
Parle.

COMTOIS.

Madame . . .

MAD. DORVAL.

Allons, ne me fais point attendre.

Déjà pour lui je sens un intérêt bien tendre!
M'offrir l'occasion de faire des heureux,
C'est aller, tu le sais, au devant de mes voeux.

COMTOIS.

Ah! qui pourrait douter de votre bienfaisance?
Mais, loin de vous, tandis qu'épiant l'indigence,
A mille infortunés vous étendez vos soins,
Il en est près de vous qui ne le sont pas moins!

MAD. DORVAL.

Ici des malheureux! mais tu me perces l'âme!
Réponds-moi, quels sont-ils?

COMTOIS.

Votre fille, Madame!

MAD. DORVAL, se levant.

(Sa figure se décompose d'abord, mais bientôt elle reprend sa dignité.)

Monsieur Comtois!

COMTOIS, d'un air joyeux.

Madame . . .

MAD. DORVAL.

Écoutez.

LISETTE, à part.

Il est pris.

MAD. DORVAL.

Quand un valet bavard me donne des avis,
Je ne lui fais d'abord qu'une simple menace;
Mais, s'il se le permet de nouveau, je le chasse,

(Elle sort.)

Scène VII.

COMTOIS, LISETTE.

COMTOIS.

Comme elle m'a traité!
Que dis-tu de cela?

LISETTE.

Que tu l'as mérité.
Comment, diantre, Comtois, as-tu si peu d'usage?
Venir lui proposer . . . (elle rit) c'est trop plaisant!

COMTOIS, à part.

J'enrage!

LISETTE, riant toujours.

Tu comptais sûrement lui bien faire ta cour,
En lui parlant ainsi? C'est un assez bon tour!

COMTOIS.

Que veux-tu? je croyais Madame bienfaisante.

LISETTE.

Tu ne te trompais pas: Madame est excellente.
Tous les jours elle oblige une foule de gens;
Elle aime tout le monde . . excepté ses enfans.

COMTOIS.

Mais ce que tu dis-là me surprend, je t'avoue!
Quoi! pour des étrangers Madame se dévoue,
Et n'est pas bonne mère!

LISETTE.

Elle s'en garde bien.
Aimer les siens, fi donc! cela ne mène à rien.
Une telle conduite est par trop naturelle;
Quel gré vous en sait-on? tout le monde s'en mêle.
Pour nous faire un beau nom, pour éblouir les gens,
Nous usons de moyens tout-à-fait différens.
Le bien qu'on fait chez soi n'est connu de personne.
Il faut, lorsque l'on veut passer pour être bonne,
Laisser-là des parens qui vous tendent les bras,
Pour aller secourir ceux qu'on ne connaît pas.
Attirer les regards est l'importante affaire;
Et ce n'est que le mal qu'on fait avec mystère.
Aussi, comme tu vois, on est du comité
Des prisons, de celui de la maternité;
On fait partout bénir son nom, sa bienfaisance;
On va dans les greniers secourir l'indigence;
Voit-on sur son passage, un enfant demi-nu,
Expirant de besoin, si l'on pense être vu,
Sans affectation on descend de voiture;
On fait au malheureux conter son aventure;
On essuie une larme; et, lui prenant la main,
On le fait habiller chez le tailleur voisin;
Puis on échappe enfin, rouge de modestie,
Aux bénédictions de la foule attendrie! . .
Chez nous, on ne fait rien qu'avec intention,
Et nous donnons un but à la moindre action.
Par exemple, Comtois, tu t'étonnes peut-être
Que, sans même avoir eu le temps de te connaître,
Madame t'ait chargé d'aller faire ses dons?
Car c'est une faveur: de telles missions
Sont pour les serviteurs qu'on aime, qu'on estime;

On t'a choisi pourtant; mais c'est un trait sublime!
Tiens! en veux-tu savoir la raison?

COMTOIS.

Oui, pourquoi?

LISETTE.

C'est que de la maison le plus bavard . . c'est toi.

COMTOIS, s'inclinant profondément.

Je n'ai jamais été prodigue de louange,
Lisette; mais, d'honneur, vous peignez comme un ange;
Et tous ceux qui voudront des portraits ressemblans,
Je les envoie ici: les vôtres sont frappans.

LISETTE.

Ah! vous comprenez donc, monsieur l'homme capable,
Que vous avez eu tort?

COMTOIS, d'un air rêveur.

Cela n'est pas croyable!
De pareils procédés me confondent vraiment.

LISETTE.

Mais je m'étonne, moi, de ton étonnement.
Cette conduite-là n'est pas inexplicable:
Madame est beaucoup plus frivole que coupable.
C'est par degrés, Comtois, c'est insensiblement
Qu'en elle s'est éteint le plus doux sentiment.
Je vais te raconter son histoire; et peut-être
Quelques femmes du jour pourraient s'y reconnaître.
Aux dons de la fortune ayant eu peu de part,
Madame pour époux prit un riche vieillard,
Cacochyme, goutteux, et qui, selon l'usage,
Un beau jour la fit veuve à la fleur de son âge,
Lui laissant, pour remède à ses chagrins cuisans,
Une grande fortune et deux jeunes enfans.

COMTOIS.

C'est plus qu'il n'en fallait, je crois, pour la distraire.

LISETTE.

Madame avait bon coeur; mais elle était légère.
Elle aimait ses enfans, il faut en convenir;
Mais elle aimait encor un peu plus le plaisir.
Dans la société Madame était goûtée,
Et par le tourbillon bientôt fut emportée.

COMTOIS, malicieusement.

Et ses enfans?

LISETTE.

Le monde était-il un séjour
Convenable pour eux? elle place un beau jour,
Pour s'affranchir d'un joug qui certe n'est pas mince,
Son fils en pension, et sa fille . . en province.
Elle se livre alors, avec sécurité,
A ces plaisirs bruyans dont son coeur est flatté.

COMTOIS.

Et ses enfans?

LISETTE.

D'abord, quelque temps on y pense.
L'éloignement bientôt produit l'indifférence!
Et de l'indifférence à l'oubli, n'est-ce pas?
Quand on est à Paris, il n'est guère qu'un pas:
Il était déjà fait, lorsque Mademoiselle,
A l'improviste un jour se présenta chez elle.

COMTOIS.

Un retour si subit, en cette occasion,
Dut ajouter, Lisette, à la progression.

LISETTE.

Sans doute; il fallut bien voir qu'elle était grandie.

COMTOIS.

Diantre!

LISETTE.

On eut le chagrin de la trouver jolie.
Une mère, vois-tu? qui commence à décheoir,
Regarde tour-à-tour sa fille et son miroir.
Lorsqu'un attrait de moins dans sa personne brille,
Elle en trouve toujours un de plus à sa fille;
Et quand de ce qu'on perd une autre s'enrichit,
On peut en ressentir quelque peu de dépit.
Ce n'est pas pour Madame: elle est belle et sait plaire.
Mais un autre chagrin et l'agite et l'altère.
Ma maîtresse est encore à la fleur de ses ans;
Elle est riche, jolie; une foule d'amans
Se disputent l'honneur de charmer son veuvage;
(Lui parlant à l'oreille.)
Et je sais, entre nous, qu'on pense au mariage.

COMTOIS.

Je m'en doutais!

LISETTE.

Parmi ceux qui lui font la cour,
Il en est un . .

COMTOIS.

Je sais, le chevalier Belcour?

MAD. GERTRUDE, après avoir lu.

Les jeunes gens de nos jours sont maudits!
C'est une vérité. Certainement, jadis . . .

MAD. DORVAL.

Jadis! toujours jadis! quelle étrange personne!
Eh! croyez-moi, jadis vous radotiez, ma bonne,
Et radotez encor beaucoup plus aujourd'hui.

MAD. GERTRUDE, déconcertée.

Madame . . . permettez . . . ce discours . . .

MAD. DORVAL.

Oh! l'ennui!
Bon dieu! quelle fureur aujourd'hui vous possède?
Conçoit-on qu'à ce point cette femme m'excède?
Je n'y puis plus tenir; sortez.

MAD. GERTRUDE.

Parler ainsi
A madame Gertrude, et la chasser d'ici!
Lui dire en termes clairs . .

MAD. DORVAL.

Bavarde impitoyable!

MAD. GERTRUDE.

Qu'elle est . . Ce procédé vraiment n'est pas croyable.
Et, dût-on m'accuser d'injustice, je dis
Qu'on n'a jamais rien vu de semblable jadis.
O le siècle! le siècle! (Elle sort.)

Scène X.

MAD. DORVAL, *seule.*

Il faut pourtant connaître
Si je m'effraie à tort, si Belcour est un traître.
Dès ce moment je vais tout voir, tout écouter! . .
Mais, que dis-je? . . . faut-il ainsi m'épouvanter?
Lui, Belcour! me trahir! oh! non; quelle folie!
J'en tremble cependant! . . .
(Après avoir regardé si elle est seule.)
Ma fille est si jolie! . .

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Scène I.

BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Eh bien! Germon, je viens de tenir ma promesse;
Te voilà présenté, reçu chez la comtesse.
Ce moment fut par toi vivement désiré;
Tu dois être content?

GERMON.

Je suis désespéré!
C'est ici que Sophie a, dis-tu, sa demeure;
Mais je l'attends en vain, Belcour, depuis une heure.
L'oeil et l'oreille ouverts, j'écoute; au moindre bruit,
Je crois qu'elle paraît; tout mon corps en frémit,
Et je ne la vois point! quelle horrible souffrance!
Tu m'avais dit pourtant . . .

BELCOUR.

Un peu de patience!
Elle viendra bientôt, je puis te l'assurer.
On nous la cache; eh bien! moi, je vais la montrer.
Sa présence au salon est toute préparée,
Et tu vas voir comment j'amène son entrée.

GERMON.

Je meurs d'impatience!

BELCOUR.

Ah! voilà les amans!
Le plus léger retard les irrite, et le temps
Est toujours lent pour eux, quoiqu'il porte des ailes.
Mais quoi! n'entends-je pas ces dames?

GERMON.

Ce sont elles.

BELCOUR.

Chut!

Scène II.

BELCOUR, MAD. DORVAL, LA MARQUISE
LA COMTESSE, GERMON.

LA COMTESSE.

Mais on vous a dit absent, monsieur Belcour.
Depuis quand, s'il vous plaît, êtes-vous de retour?

BELCOUR.

J'étais allé passer quelques jours en Bretagne;
L'ennui m'a pris.

LA MARQUISE.

Monsieur s'ennuie à la campagne?

BELCOUR.

Je ne puis la souffrir.

LA COMTESSE.

Quoi! sérieusement,
Ce séjour vous déplaît?

BELCOUR.

Epouvantablement.

LA COMTESSE.

Eh! mais c'est une horreur qu'un langage semblable!

BELCOUR.

A mon avis, le seul agrément véritable,
Que présente des champs l'insipide séjour,
C'est d'embellir Paris quand on est de retour.
(A la comtesse.)
Mais vous qui me parlez, vous pensez donc, Madame,
Que vous l'aimez?

LA COMTESSE.

Sans doute, et de toute mon âme.

BELCOUR.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Comment?

BELCOUR.

C'est une illusion,
Vous dis-je.

LA COMTESSE.

Mais j'y suis plus souvent qu'ici.

BELCOUR.

Bon!
Cela ne prouve rien. Je sais une douairière
Qui passe, tous les ans, six grands mois dans sa terre.

Aussitôt qu'elle voit le printemps revenir,
L'air de Paris lui pèse, elle veut en sortir.
Les relais sont mandés. Dans son champêtre asile
Elle a soin d'emmener ses plaisirs de la ville.
Ce sont les mêmes goûts, les mêmes passe-temps:
Le jeu, la médisance occupent ses instans;
Son perroquet la suit, son singe l'accompagne;
Et cette dame-là croit aimer la campagne!...

(Il regarde madame Dorval.)

Une autre, celle-là nous la connaissons tous,
Sait du moins y jouir d'amusemens plus doux.
Mais les plaisirs qu'elle a dans son triste ermitage,
On les trouve à la ville, aussi bien qu'au village.

(Jeu muet entre Mad. Dorval, qui fait signe à Belcour de se taire, et ce dernier qui persiste à parler.)

Jugez-en par ce trait que je vais vous citer.
J'étais dans sa retraite allé la visiter,
Et je la plaisantais un jour sur sa manie
De mener, loin du monde, une insipide vie.
„Faite pour embellir les salons de Paris,
„Pouvez-vous, lui disais-je, habiter ce pays?
„Quels y sont vos plaisirs?" Au lieu de me répondre,
Suivez-moi, me dit-elle, et je vais vous confondre.
En achevant ces mots, elle me tend la main;
Nous traversons le parc, et nous gagnons enfin
Un pavillon masqué d'une longue avenue.
Un spectacle enchanteur s'offre alors à ma vue.
Mes regards sont fixés sur de jeunes enfans
En silence occupés de travaux différens.
Leur douceur me séduit: ce sont de jeunes filles
Qu'assiégeait le besoin au sein de leurs familles.
Une femme, que dis-je? un ange de bonté
Eut pitié de leur âge et de leur pauvreté.
Depuis qu'elle a chez elle accueilli leur misère,
Elle a pour ces enfans tous les soins d'une mère;
Dirige leurs travaux, et partage leurs jeux
Long-temps, sans être vus, nous les suivons des yeux.
Un mouvement léger de mon aimable guide
Trahit notre présence, et leur foule timide
A ses pieds aussitôt s'élance en même temps,
Et la presse à l'envi de ses bras caressans.
J'étais tout attendri d'une scène si belle,
Quand, se tournant vers moi: „Vous voyez, me dit-elle,

„Que de me plaire ici j'ai trouvé le moyen?
„On s'amuse partout quand on y fait du bien.“

GERMON.

Que ce trait est touchant!

LA COMTESSE.

Le charmant caractère!

LA MARQUISE.

Que cette femme-là doit être bonne mère!

(Madame Dorval fait un mouvement.)

Vous avez dit, Monsieur, que nous la connaissions.

BELCOUR.

Beaucoup; mais je ne puis vous la nommer.

LA COMTESSE.

Allons!
Vous riez.

BELCOUR.

Impossible!

LA COMTESSE.

A quoi bon ce mystère?
Je veux savoir . . . .

BELCOUR.

Oh! non, j'ai promis de me taire.
Moi, je ne puis parler sans indiscrétion;
Mais Madame a le droit de vous dire son nom.

LA COMTESSE ET LA MARQUISE, ensemble à Madame Dorval.

Quoi! Madame! . . .

MAD. DORVAL, jouant l'embarras.

Pourquoi me mettez-vous en scène?
C'est, vous le savez bien, me faire de la peine.

BELCOUR.

Vous m'accusez à tort. Quand je cite un beau trait,
Est-ce ma faute, à moi, si l'on vous reconnaît?

MAD. DORVAL.

Monsieur, je vous en veux; pourquoi sur ma conduite
Appeler les regards, lorsque je les évite?

LA MARQUISE.

Madame a bien raison. Oui, la publicité
Gâte le bien qu'on fait, c'est une vérité.
Trop souvent l'amour-propre est ce qui nous dirige.
Quant à moi, c'est toujours en secret que j'oblige;
Et je défirais bien les plus fins, sur ma foi,

De vous citer jamais un seul beau trait de moi.
A mes yeux, se louer est chose impertinente;
Moi, voyez-vous? je suis modeste, je m'en vante.

(Pendant le couplet de la marquise, Belcour est dans le fond du théâtre, et a l'air d'attendre quelqu'un.)

MAD. DORVAL.

Eh bien! puisqu'on vous a tout dit, dans quelque temps
Venez me visiter, vous verrez mes enfans.
Ce sont . . .

LA COMTESSE.

Mais, quelle est donc cette aimable inconnue?

Scène III.

GERMON, BELCOUR, SOPHIE, MAD. DORVAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

MAD. DORVAL, à part.

Que vois-je? c'est ma fille! ô dieu! je suis perdue!

SOPHIE, entrant avec précipitation, et ne voyant que sa mère.

Madame, permettez . . .

(Apercevant les autres personnages.)

O ciel! . . .

MAD. DORVAL, avec humeur.

Que voulez-vous?

SOPHIE, faisant un mouvement pour se retirer.

Ah! pardon, je venais embrasser vos genoux.

BELCOUR, qui était derrière elle, lui prenant la main.

Pourquoi vous éloigner?

MAD. DORVAL, à part.

Quelle fâcheuse scène!

LA COMTESSE, à Sophie.

Demeurez avec nous.

SOPHIE, à part.

Je me soutiens à peine.

(Apercevant Germon.)

Ciel! Germon!

LA COMTESSE, à Mad. Dorval.

Quelle est donc cette charmante enfant?

MAD. DORVAL, à sa fille.

Quoi! vous avez osé, quand on vous le défend . . .

SOPHIE, se jetant à ses pieds.

Madame, ah! contre moi n'ayez point de colère?
J'aurais trop de chagrin d'avoir pu vous déplaire.
Mais, hélas! loin de vous, j'éprouve tant d'ennui! . . .
A mon argus j'ai pu m'échapper aujourd'hui,
Et j'ai cédé, . . pardon de mon audace extrême!
Au désir d'embrasser une mère que j'aime.

LA MARQUISE, vivement.

Sa mère!

LA COMTESSE.

Est-il possible? ai-je bien entendu?
Sa mère!

MAD. DORVAL.

Levez-vous.

GERMON, à part.

Je suis tout confondu.

LA MARQUISE, bas à la comtesse.

Voilà donc cette femme en tous lieux si vantée! . .

MAD. DORVAL, à part.

J'étouffe, je me meurs!

LA MARQUISE, toujours bas.

Ah! je suis enchantée.

LA COMTESSE, malicieusement à Madame Dorval.

Quoi, Madame! oh! je veux vous gronder pour cela:
Vous aviez une fille aussi grande déjà,
Et vous nous le cachiez! cela n'est pas aimable.

MAD. DORVAL.

Eh! mais, c'est un enfant . . qui n'est pas présentable . .
(A part, en voyant Belcour qui a les yeux sur Sophie.)
Mais comme il la regarde!

LA COMTESSE, bas à la marquise.

A votre tour.

MAD. DORVAL, à part.

Ses yeux
Ne la quitteront pas!

BELCOUR, à part.

On m'observe, tant mieux!

LA MARQUISE, à Sophie.

Venez auprès de moi, venez, ma bonne amie,
Je veux vous embrasser . . Mais, comme elle jolie!

MAD. DORVAL, haut.

Pour sa jeunesse encor je craignais le grand jour . .

LA COMTESSE, lui donnant un baiser.

Que je l'embrasse aussi; vraiment c'est un amour!

MAD. DORVAL, à part.

Je souffre!

BELCOUR, à Madame Dorval.

Elle est fort bien, Madame.

MAD. DORVAL.

De figure . .

BELCOUR, avec affectation.

Un teint charmant!

MAD. DORVAL, embarrassée.

D'accord . . mais, son air . . sa tournure..

BELCOUR, appuyant encore davantage.

Je lui trouve surtout des yeux d'une douceur! . .

MAD. DORVAL, à Sophie.

Mais baissez donc les yeux! . . (à part) Je sens une fureur . .

LA COMTESSE, avec malice, et après avoir regardé alternativement Sophie et Belcour.

Elle est grande, et bientôt vraiment . .

MAD. DORVAL.

Fille rebelle!

LA COMTESSE.

D'âge à la marier!

MAD. DORVAL, à Sophie.

Sortez, Mademoiselle.

(Sophie s'en va.)

Scène IV.

GERMON, BELCOUR, MAD. DORVAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

MAD. DORVAL, d'un air contraint.

Cette enfant . . me désole, et j'en mourrai, je crois . .
Parmi de vieux parens, nourrie au fond des bois,
Elle est absolument sans maintien, sans usage.
J'attends qu'elle ait perdu cet air gauche et sauvage,
Pour la produire un peu dans la société.
Mais loin d'envisager . . cela . . du bon côté,
Elle verse des pleurs, se plaint que je l'enchaîne:
Cette enfant-là vraiment . . me fait beaucoup de peine.

LA MARQUISE, souriant.

S'il m'est permis d'émettre un avis, l'enfermer,

Ce n'est pas le moyen, je crois, de la former;
Et le grand monde aurait plutôt cet avantage,
Si . . Mais, que vois-je? ô ciel! vous changez de visage,
Madame.

BELCOUR, à madame Dorval.

Qu'avez-vous? (On l'entoure.)

MAD. DORVAL.

Un éblouissement . . .
Un frisson . . .

LA COMTESSE.

Mais son air change visiblement!

MAD. DORVAL.

Ah! de grâce, sonnez quelqu'une de mes femmes.
(Belcour sonne.)
J'ai besoin de repos; mille pardons, Mesdames.

LA MARQUISE.

Nous vous suivons.

MAD. DORVAL.

Restez.

LA MARQUISE.

(à part) Oh! je n'en ferai rien.
Elle qu'on louait tant! Je me vengerai bien.
(Madame Dorval sort. La comtesse et la marquise la suivent.)

Scène V.

GERMON, BELCOUR.

BELCOUR, gaîment.

Elles vont l'habiller de la bonne manière!
Mais comment trouves-tu, mon cher, ta belle-mère?

GERMON.

Cesse de me railler; ce que je viens de voir
M'apprend quel est mon sort; je suis au désespoir!
Toi-même, dis-le moi, puis-je prétendre encore
A fléchir le tyran de celle que j'adore?
Son coeur est sans pitié, Belcour; de sa maison
Elle-même à sa fille a fait une prison.

BELCOUR.

Tes crayons sont bien noirs!

GERMON.

Veux-tu que je la vante?

BELCOUR.

Une femme, Germon, est rarement méchante,
Lors même qu'elle fait une méchanceté.
As-tu vu quelquefois un enfant dépité?
Il s'emporte, il s'agite, il trépigne de rage,
S'arrache les cheveux, se meurtrit le visage;
Mais, un moment après, lui rend-on ses joujoux,
L'aimable enfant sourit, et n'a plus de courroux.
Voilà tout justement . . .

GERMON.

Trève de railleries.
Tu réponds à des faits par des plaisanteries.
Je prise ta gaîté, j'aime ton enjoûment;
Mais je les goûterais fort peu dans ce moment.

BELCOUR.

Eh! de quoi te plains-tu, mon ami? tes affaires
Sont en fort bon état.

GERMON.

Je ne m'en doutais guères.

BELCOUR, avec dignité.

Aux pieds de mon génie il faut te prosterner.
Elle est à toi; je puis, je vais te la donner.

GERMON.

Mais les difficultés . . .

BELCOUR.

Seront toutes vaincues.
Les choses sont au point où je les ai voulues;

GERMON.

Comment?

BELCOUR.

Tu peux compter que je n'omettrai rien
Pour faire incessamment ton bonheur et le mien.

GERMON.

Qu'entends-je?

BELCOUR.

Oui, je te dois l'aveu de ma faiblesse.
J'aime, et vais épouser . . .

GERMON.

Et qui donc?

BELCOUR.

La comtesse.
Je l'adore . . . (Germon rit) Cela te paraît surprenant;

Car je n'ai ni le ton, ni les yeux d'un amant;
Mais, dans ton intérêt, je tourmente ma belle,
Et je joue à dessein la froideur avec elle.

GERMON.

Toi, que j'ai toujours vu si changeant, si léger,
Tu pourrais? . . .

BELCOUR.

Elle veut, Germon, me corriger.

GERMON.

Te corriger! Ce mot dans ta bouche m'étonne.
Que vas-tu faire alors chez certaine baronne,
Dont la fille . . . est fort bien?

BELCOUR.

C'est un joli minois,
Mais de l'esprit, pas l'ombre.

GERMON.

En ce cas je conçois.
C'est la mère . . .

BELCOUR.

Allons donc! elle a deux fois mon âge.
J'y vais pour m'amuser, mon cher, pas davantage.
La mère a de l'esprit, la fille a des appas:
Chacune isolément ne me séduirait pas;
Mais ensemble elles ont le secret de me plaire:
Je regarde la fille, et j'écoute la mère.

GERMON.

Ainsi te voilà donc converti, mon enfant!
Ah! combien j'en rirais dans tout autre moment!

BELCOUR.

Moi converti! non pas; un instant, je m'explique.
De tout temps tu connus mon esprit ironique;
Pour plaisanter les gens tout me semble permis;
Je raille tout le monde, et surtout mes amis.
Cette façon d'aimer est fort originale;
Pour eux, en mots piquans, ma tendresse s'exhale.
Je suis ainsi près d'elle, et je peins mon ardeur,
L'épigramme à la bouche, et l'amour dans le coeur.
Entre elle et moi, Germon, ce ton badinage
Remplace les douceurs et le fade de langage.
Nous nous raillons sans cesse; et je vois chaque jour,
Avec nos traits malins, s'accroître notre amour.
Si nous nous querellons encor six mois, je gage
Que nous allons, mon cher, nous aimer à la rage.

GERMON.

De ce que tu m'apprends tu me vois enchanté.
Tu peux donc me servir, Belcour?

BELCOUR.

Sans vanité.

GERMON.

Mais madame Dorval cependant, voudra-t-elle?. .
Es-tu sûr? . .

BELCOUR.

Eh! bon dieu! c'est une bagatelle;
Crois qu'elle en passera par tout ce que je veux.

GERMON.

Songe qu'elle est jalouse à l'excès.

BELCOUR.

Eh! tant mieux.

GERMON.

Comment tant mieux! mais c'est, à parler sans figure,
Ce qui m'effraie.

BELCOUR.

Et moi c'est ce qui me rasure.
Ses défauts, dans mon plan, sont presque des vertus:
Et sans eux, mon ami, je n'espérerais plus.
C'est par les passions qu'on mène notre espèce.
Nous avons tous, Germon, un vice, une faiblesse,
Avec lesquels de nous on peut tout obtenir;
Il ne faut pour cela que savoir s'en servir.

GERMON.

Mais explique-moi donc tes projets. Il me semble . . .

BELCOUR.

Il serait dangereux que l'on nous vît ensemble . . .
Ainsi, laisse-moi.

GERMON.

Mais . . .

BELCOUR.

Pour dieu, retire-toi.

GERMON.

Dois-je au moins espérer?

BELCOUR.

Tu peux compter sur moi.
Tu verras avant peu mes promesses remplies.
J'ai tout prévu, j'ai mis en jeu mes batteries;
Je touche au dénoûment. Laisse-moi seul, Germon,
Car je suis dans le feu de l'inspiration.

(Germon sort.)

Scène VI.

LISETTE, BELCOUR.

LISETTE.

Pour vous parler, depuis une heure je vous guette.

BELCOUR.

Ah! c'est toi! comment vont nos affaires, Lisette?

LISETTE.

Au plus mal; car madame a reçu ce matin
Sur sa fille et sur vous un avis clandestin.

BELCOUR.

Je sais, il est de moi.

LISETTE.

De vous?

BELCOUR.

Eh! oui, ma belle.

LISETTE.

Mais vous m'avez, monsieur, compromise auprès d'elle.
Ce billet-là me nuit beaucoup.

BELCOUR.

En vérité?

LISETTE.

Madame a des soupçons sur ma moralité.

BELCOUR, riant.

Sur ta moralité, Lisette?

LISETTE.

Elle se doute
Que je prête les mains à votre amour.

BELCOUR.

Ecoute,
Je ne veux pas qu'on dise un jour que j'ai porté
La plus légère atteinte à ta moralité!
Voilà pour réparer tous mes torts.

(Il lui présente une lettre.)

LISETTE.

Une lettre?

BELCOUR.

C'est pour Mademoiselle; et tu vas la remettre
A madame . . .

LISETTE, souriant.

Monsieur se méprend sur le nom;
Il veut dire, je crois, Mademoiselle.

BELCOUR.

Non!
A Madame, te dis-je.

LISETTE.

Oh! la chose est unique;
Mais alors, il est bon qu'au moins Monsieur s'explique!
Car encor faut-il bien que je sache . . .

BELCOUR, lui donnant une bourse.

Tais-toi.

LISETTE, s'inclinant.

Monsieur . . .

BELCOUR.

C'est mon secret. Mais quelqu'un vient, suis-moi.
C'est madame Dorval!

(bas à Lisette en sortant.)

Dieu! quel sombre visage!

Scène VII.

MAD. DORVAL, *seule.*

Ah! je meurs à la fois et de honte et de rage . .
Ai-je assez éprouvé d'humiliation!
J'ai fait tout jusqu'ici, tout pour l'opinion.
Que va dire un public qui toujours est extrême?
Hélas! que pensera le chevalier lui-même? . .
Mille gens empressés, jaloux, de toute part
Vont accueillir ces bruits, les répandre avec art.
Par la malignité je me vois poursuivie!
Je vois fondre sur moi tous les traits de l'envie.
Dans peu mes ennemis contre moi vont s'unir;
Un seul moyen me reste; il faut les prévenir:
Il faut, en dépit d'eux, les réduire au silence,
Et par un coup d'éclat les confondre d'avance.
Que, pour les démentir, ma fille désormais
Dans le monde, chez moi, ne me quitte jamais;
Qu'elle soit de mes pas la compagne fidèle,
Et toujours et partout montrons-nous avec elle . . .
(prenant un air réfléchi)
Le rôle qu'à l'instant je viens de me choisir
Sans doute est peu brillant; mais il faut le remplir.
De toute ambition songeons à me défendre.
A fixer les regards je ne dois plus prétendre!
Partout où nous irons ensemble, je le voi,
Les yeux se tourneront sur une autre que moi.
Les hommes, occupés d'une beauté nouvelle,
Ne me parleront pas . . ou me parleront d'elle!
Et de mon embarras jouissant dans leur coeur,
Les femmes désormais, avec un ris moqueur,

Vanteront les attraits dont sa personne brille,
Pour m'abaisser, et non pour élever ma fille . . .
Que faire cependant? à quoi me décider?
Je n'ose l'éloigner, et ne puis la garder! . .
Ah! je dois m'immoler; c'est moi qui suis coupable.
J'ai causé le malheur d'une enfant trop aimable.
Je sens mes torts, il faut les lui faire oublier.
S'il ne m'est plus permis de me concilier
Un monde qui peut-être à bon droit me déteste,
Soyons mère du moins, peu m'importe le reste.

Scène VIII.

MAD. DORVAL, LISETTE.

LISETTE, à part.

Enfin ce diable d'homme a gardé son secret;
Sans savoir ce qu'il veut, j'apporte son poulet.

MAD. DORVAL, haut à Lisette.

C'est toi! Que viens-tu faire ici?

LISETTE.

C'est une lettre
Qu'à ma jeune maîtresse on m'a dit de remettre.

MAD. DORVAL, saisissant le papier.

Comment donc! une lettre à ma fille! As-tu vu
Le porteur du billet?

LISETTE.

Il ne m'est pas connu.

MAD. DORVAL, tenant le billet.

Eh! quoi, le chevalier . . Lisons! „Belle Sophie,
„Soyez demain matin près de l'orangerie,
„Et vous y trouverez un homme dont l'amour
„Egale vos attraits." Le chevalier Belcour! . .
Ah! je sais maintenant le parti qu'il faut prendre,
Couple lâche et perfide! et vous allez l'apprendre.
(A Lisette.)
Va chercher Sophie.

LISETTE.

Oui, Madame. (à part) Dieu merci,
Il voulait du désordre, il a bien réussi. (Elle sort.)

Scène IX.

MAD. DORVAL, *seule.*

Sophie ingénûment dira ce qu'elle pense;
Je prévois ses aveux, et j'en frémis d'avance!

Scène X.

SOPHIE, MAD. DORVAL.

MAD. DORVAL.

Approchez-vous.

SOPHIE, à part.

Je tremble!

MAD. DORVAL, avec humeur.

Et n'ayez point d'effroi.

SOPHIE. à part.

Par quel tort ai-je pu l'irriter contre moi?

MAD. DORVAL.

Ecoutez, et parlez franchement, je l'exige.
Je reçois un avis qui m'étonne et m'afflige.
Ce matin même, ici, jugez de mon courroux,
J'ai surpris un billet qui s'adressait à vous.

SOPHIE, à part.

Germon m'aurait écrit! quel excès d'imprudence!

MAD. DORVAL.

L'auteur est sûrement de votre connaissance?
Mais où l'avez-vous vu? dans quels lieux? en quel temps?
Parlez.

SOPHIE.

Je le connais depuis près de deux ans.

MAD. DORVAL.

Mais comment avec lui vous êtes-vous trouvée?

SOPHIE.

Dans la pension même où je fus élevée.

MAD. DORVAL, à part.

Maudite pension! que n'ai-je pu prévoir! . .
(haut)
Mais il avait sans doute un motif pour vous voir?
Que venait-il chercher au fond de ces campagnes?

SOPHIE.

Sa soeur, Madame, était une de mes compagnes.

MAD. DORVAL, à part.

Sa soeur! il m'a caché qu'il avait une soeur!
Il a craint d'éveiller le soupçon dans mon coeur.
(Haut et tendrement.)
Sophie, écoutez moi. Vous êtes jeune encore,
Vous entrez dans la vie: à votre âge, on ignore
Que les galans propos, le langage flatteur
Que l'on nous tient sans cesse, ont bien peu de valeur.

Peut-être il vous a dit que vous étiez . . jolie;
Qu'il vous aimait. Mais, vous, n'ayez point la folie
De prendre au sérieux quelques mots obligeans,
Que toute femme obtient de tous les jeunes gens.

SOPHIE.

Mais il m'a bien juré . .

MAD. DORVAL.

Des sermens de tendresse!
Ce mot change de sens, sitôt qu'on nous l'adresse.
Le prononcer, n'est plus qu'un simple compliment;
Et qui dit: je vous aime, est poli seulement.

SOPHIE.

Ah! ne l'accusez point de n'être pas sincère;
Sa conduite, Madame, a prouvé le contraire.
Il m'aime . .

MAD. DORVAL.

Vous aimer! j'admire, en vérité,
Et votre suffisance et votre vanité!
Vous aimer! . . dites-moi, qu'avez-vous donc pour plaire?
Un enfant, qui ne sait que rougir et se taire! . .
Vous n'avez pas quinze ans! . . ni grâce, ni maintien;
Et vous vous figurez! . . mais détrompèz-vous bien.
De lui ne croyez pas que vous soyez aimée!
Il lui faut, mon enfant, une beauté formée;
Il faut, pour le toucher, pour captiver ses voeux,
Une femme qui plaise à l'esprit comme aux yeux,
Ayant les qualités que nous donne l'usage,
Sans avoir rien perdu des charmes du bel âge;
En un mot, (recevez cet avis en passant)
Il lui faut une femme, et non pas un enfant.

SOPHIE.

Pour moi votre tendresse à tort s'est alarmée:
Ah! rassurez-vous bien: votre fille est aimée.
Tout me répond de lui; son coeur ne peut changer.
Tenez! écoutez-moi, vous allez en juger.
Ce qui l'amène ici, vous l'ignorez, ma mère:
C'est le désir qu'il a de m'y voir, de vous plaire.
Trompé dans son espoir, rien ne l'a rebuté.
Ce tendre empressement, cette assiduité,
Ah! ne sont-ce pas-là des preuves de sa flamme?
Chaque soin complaisant qu'il a pour vous, Madame,
Est un gage nouveau qu'il donne de sa foi;
Et chaque égard pour vous, un hommage pour moi.

MAD. DORVAL, haut et à part.

Me tromper! . .

SOPHIE, avec vivacité.

Jugez mieux de sa délicatesse!
S'il vous a témoigné des soins, de la tendresse,
Je puis vous protester qu'il sentait tout cela;
Avant de vous connaître, il vous aimait déjà!
Son unique désir est celui de vous plaire,
Et son amour, celui d'un fils pour une mère.

(Madame Dorval fait un mouvement d'impatience.)

Il ne connaît, pour vous, que ce doux sentiment,
Madame; gardez-vous d'en juger autrement.
Tenez! si vous pouviez lire au fond de son âme,
Son amitié pour vous vous toucherait, Madame.
Ah! daignez-y répondre, et combler notre espoir.
Daignez . .

MAD. DORVAL, furieuse.

Retirez-vous! je ne puis plus vous voir.

SOPHIE, à part.

Que vas-tu devenir, malheureuse Sophie!

(Elle sort.)

MAD. DORVAL, seule.

J'étouffe de fureur! je meurs de jalousie!
Il semble qu'apprêtant ses phrases avec art,
La perfide, à plaisir, enfonce le poignard! . .
A quel rôle, grand dieu! je me vois descendue!
Quand il venait me faire une cour assidue,
Quand il m'environnait d'hommages et de soins,
Il paraissait m'aimer: je le croyais du moins!
De tant d'empressement je me sentais flattée;
J'écoutais ses discours! glorieuse, enchantée,
J'accueillais un amour . . que je n'inspirais pas!
Crédule que j'étais! c'est pour d'autres appas
Qu'éclatait tout le feu qui dans ses regards brille!
Ses voeux passaient par moi pour aller à ma fille!
Cet air, que j'ai cru tendre, était respectueux;
Et, quand il me flattait . . . j'étais mère à ses yeux! . . .

(Elle sonne.)

Ah! je saurai punir l'ingrat qui m'a trahie.

(Au laquais qui se présente.) (Le valet sort.)

Que l'on mette à l'instant les chevaux. Que Sophie,
De Paris et de moi s'éloignant sans retour,
Soit conduite à ma terre, avant la fin du jour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Scène I.

BELCOUR, GERMON.

GERMON.

Oui, j'apprends à l'instant cette affreuse nouvelle,
Et j'en ressens, Belcour, une peine mortelle.
Par Lisette, elle vient de me faire savoir
Qu'il faut nous oublier et ne plus nous revoir.
Mon amour pour la fille est connu de la mère:
J'ignore depuis quand, et de quelle manière;
Mais notre intelligence, et mes desseins secrets,
Elle sait tout.

BELCOUR, gravement.

Cela rentre dans mes projets.

GERMON, surpris.

Belcour, laisse donc-là ton sang-froid, je te prie.
Songe que la comtesse, apprenant que Sophie
Ose inspirer l'amour, ose le ressentir,
Pour sa terre aujourd'hui veut la faire partir.
Ma Sophie, en ces lieux, ne doit plus reparaître.
Dès ce soir, mon ami, dans une heure peut-être,
Nous serons séparés, sans doute pour jamais.
Tout est perdu!

BELCOUR.

Cela rentre dans mes projets.

GERMON.

Parlons raison, Belcour. Tiens, tu me désespères.
Tu comptes, pour changer la face des affaires,
User de ton crédit sur madame Dorval?
Eh bien! c'est une erreur: vous êtes au plus mal.
Soit qu'elle ait découvert tes desseins, ou peut-être
Par un autre motif, que je ne puis connaître,
Elle a juré, dit-on, de ne te voir jamais.

BELCOUR.

Bien! fort bien! tout cela rentre dans mes projets.

GERMON, avec colère.

Ah! cesse d'insulter à ma douleur extrême,
Est-il dans tes projets de m'ôter ce que j'aime?
De me désespérer? Si tel est ton désir,
Je conçois qu'en effet tu doives t'applaudir.
Oui, perfide! je vois quel est ton but coupable.
Tu jouis en secret du malheur qui m'accable,
Et ta feinte amitié n'a paru me servir,
Qu'afin de mieux me perdre et de mieux me trahir.
Lorsqu'à ta loyauté mon amour se confie,
Quand je me livre à toi, tu m'enlèves Sophie!

BELCOUR, avec dignité.

Tu peux douter de moi? j'excuse ton erreur,
Et ne veux me venger qu'en faisant ton bonheur.

GERMON, confus.

Ah! pardon, mon ami! le désespoir m'égare;
Ne crois pas que j'adopte un soupçon si bizarre.
Mais aussi, quand tu vois que je suis attristé,
Pourquoi cette froideur, cette légèreté?

BELCOUR.

Faut-il que le chagrin m'assiége, me dévore?
S'effrayer d'un péril, c'est l'augmenter encore.
Moi, j'oppose un front calme à tout événement,
Gaîment je réussis, ou succombe gaîment.
Je regarde en pitié ces gens atrabilaires,
De qui l'abattement empire les affaires.
La gaîté, de l'esprit anime les ressorts,
Rend le coup-d'oeil plus sûr, les obstacles moins forts.
Lorsque son feu divin nous éclaire, nous aide,
On voit mieux le danger, on voit mieux le remède;
Tiens, Germon, mille fois je m'en suis convaincu,
Quand on rit d'un obstacle, il est presque vaincu.

GERMON.

Ah! que ne puis-je avoir ton heureux caractère!
Mais pourquoi, mon ami, t'entourer de mystère?
Pour quel motif, dis-moi, ne pas me révéler
Ce plan si merveilleux dont tu viens de parler?
Ainsi que toi, Belcour, la chose m'intéresse.

BELCOUR.

Laisse-là mes projets, Germon; l'heure nous presse.

Le temps qu'il me faudrait perdre à te les conter,
J'aime mieux l'employer à les exécuter.

GERMON.

Mais c'est donc un moyen bien extraordinaire?

BELCOUR.

Il est tout naturel, et tout simple, au contraire;
Et toi même en seras étonné. Mais, dis-moi,
Germon, l'ami Germon, serait charmé, je croi,
De faire ses adieux à celle qu'il adore?

GERMON, vivement,

Que veux-tu dire? Eh! bien . . .

BELCOUR.

Tu la verras encore.
Lorsque tu m'honorais de tes soupçons jaloux,
Moi, je te ménageais un dernier rendez-vous.

GERMON.

Je pourrai lui parler! Tu me rends l'existence.
Quand? dans quels lieux?

BELCOUR.

Ici; je l'entends qui s'avance.
Lisette avait le mot; la duègne, quelque part,
S'occupe gravement des apprêts du départ;
Et pendant ce temps-là . . . Mais les voici, je pense.

Scène II.

LISETTE, BELCOUR, SOPHIE, GERMON.

SOPHIE, à Lisette.

Ah! je suis tout émue!

GERMON, à Sophie.

Après deux mois d'absence,
Enfin je vous revois! que ce jour m'est heureux!

SOPHIE.

Qu'il est triste! Je viens vous faire mes adieux.

BELCOUR, bas à Lisette.

Eh bien! Lisette, as-tu prévenu ta maîtresse?

LISETTE, bas à Belcour.

Elle va venir.

BELCOUR, bas à Lisette.

Bien! (haut) Mes amis, je vous laisse.
Autour d'ici, je vais épier les jaloux;
Causez, ne craignez rien, je veillerai pour vous.

Scène III.

LISETTE, SOPHIE, GERMON.

GERMON.

Pourquoi donc vous livrer à de vaines alarmes?
La fortune nous rit; séchez enfin vos larmes.
Pour moi Belcour est sûr d'obtenir votre main.

SOPHIE.

Ah! croyez qu'il s'abuse, et qu'il espère en vain.
Lisette a demeuré dix ans près de ma mère,
Elle a pu l'observer, juger son caractère;
Et tout-à-l'heure encore elle m'a répété
Qu'il faut que je renonce à la société,
A l'espoir d'être épouse, au bonheur d'être amie,
A ce qui fait enfin le charme de la vie.

GERMON.

Ah! cessez un discours qui me perce le coeur!

SOPHIE.

O ciel! on vient à nous; j'expire de frayeur!

Scène IV.

LISETTE, SOPHIE, BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Séparez-vous! Je viens d'entendre votre mère.

SOPHIE et GERMON.

O ciel!

LISETTE.

Pour vous sauver, je ne pourrais rien faire;
Je sors. (Elle sort.)

SOPHIE.

Où me cacher? tout va se découvrir!

GERMON, à Sophie.

De grâce, calmez-vous! vous me faites mourir.

SOPHIE.

Ah! nous sommes perdus! la chose est décidée!

BELCOUR, d'un ton inspiré.

Écoutez! il est temps d'accomplir mon idée.
J'ai fait naître, je mets à profit son courroux.
Dans une heure, Sophie, il sera votre époux.

(à Germon.)
Toi, dans ce cabinet, attends que je t'appelle;
C'est pour le dénoûment.
(à Sophie)
Et vous, Mademoiselle,
Demeurez avec moi. Votre rôle est passif:
A tous mes mouvemens ayez l'oeil attentif,
Écoutez, ne bougez, surtout laissez-moi faire;
J'exige carte blanche et confiance entière.

GERMON.

Mais, dis-moi donc, Belcour . .

BELCOUR, avec noblesse.

Je ne veux point de Mais.
Obéissez; cela rentre dans mes projets. (Germon sort.)

Scène V.

SOPHIE, BELCOUR.

BELCOUR, poétiquement.

Inspire mes discours, favorable équivoque!
Un poëte fameux te maudit; je t'invoque!
Et toi, dont je ressens le pouvoir aujourd'hui,
Amour! je veux tromper, prête-moi ton appui!

Scène VI.

SOPHIE, MAD. DORVAL, BELCOUR.

BELCOUR, à part.

L'orage incessamment va gronder sur ma tête;
Faisons, avec fracas, éclater la tempête.

MAD. DORVAL, à part, en entrant.

Dieu! je les aperçois!

BELCOUR, à Sophie.

Allons, rassurez-vous.
(A part, en apercevant Madame Dorval.)
On s'approche! il est temps de frapper les grands coups.

MAD. DORVAL, à part, au fond du théâtre.

Ecoutons-les.

BELCOUR, haut.

Séchez vos pleurs, belle Sophie;
La source désormais en doit être tarie.

De mon dessein hardi ne vous effrayez pas;
Le moment est propice, osez suivre mes pas.

MAD. DORVAL, à part.

Voudrait-il l'enlever?

BELCOUR.

En dépit de l'envie,
Au plus fidèle amant vous allez être unie.

MAD. DORVAL, à part.

Le traître!

BELCOUR, haut.

Bannissez un chimérique effroi.
Vous savez qui je suis, fiez-vous à ma foi.

MAD. DORVAL, à part.

Perfide!

SOPHIE, bas à Belcour.

Mais, Monsieur, songez donc que ma mère . .
Vous me perdez!

BELCOUR, bas à Sophie.

Eh! non, je vous sauve, au contraire.

(Haut.)

Mais d'où vous vient cet air sombre et silencieux?
Vous ne répondez point! vous détournez les yeux!
Mon projet ne peut pas vous devenir funeste;
Et d'ailleurs, songez-y, c'est le seul qui nous reste.
Cédez à mes raisons: venez, ne craignez rien.

(Il lui prend la main.)

Avant la fin du jour je vous promets . .

(Il se retourne, et voit Madame Dorval près de lui.)

MAD. DORVAL, haut.

Fort bien!

BELCOUR, jouant la surprise.

Que vois-je?

MAD. DORVAL.

Poursuivez, Monsieur, je vous écoute.

SOPHIE, à part.

O ciel!

MAD. DORVAL, avec colère.

Vil séducteur! vous espériez sans doute
Consommer, malgré moi, vos projets odieux.

(à Sophie, en adoucissant sa voix.)

Et vous, Mademoiselle, ôtez-vous de mes yeux.
Vous avez méprisé mes avis, ma colère . . .
Tremblez! vous connaîtrez ce que peut une mère.

(Sophie sort.)

Scène VII.

MAD. DORVAL, BELCOUR.

BELCOUR, jouant l'embarras.

Vous me voyez confus, interdit . . .

MAD. DORVAL.

Je le croi.

BELCOUR.

Je sens que l'apparence est ici contre moi.

MAD. DORVAL.

L'apparence! Osez-vous me soutenir en face? . .
J'étais loin de m'attendre à cet excès d'audace!
Ainsi, je vous accuse à tort en ce moment,
Et j'ai mal pris la chose avec vous?

BELCOUR.

Justement.

MAD. DORVAL.

Quoi! j'ai mal entendu ce que je viens d'entendre?
Mes oreilles, mes yeux viennent de se méprendre?

BELCOUR.

Oui, Madame; je suis pour elle sans amour,
Et c'est pour un ami que je lui fais la cour.

MAD. DORVAL.

Pour un ami! l'idée est tout-à-fait nouvelle!
Ainsi, vous l'enleviez pour cet ami fidèle?

BELCOUR.

Vous avez pu penser? . . Qui, moi! . . vous vous trompiez.

MAD. DORVAL.

Vous n'alliez pas . .

BELCOUR.

J'allais me jeter à vos pieds;
J'allais, accompagné de votre fille même,
Intercéder pour elle et pour celui qu'elle aime.

MAD. DORVAL.

J'admire avec quel art vous répondez à tout!
Mais, Monsieur, dissipez mes doutes jusqu'au bout;
Veuillez m'ôter encore une erreur. Cette lettre,

(Elle lui présente sa lettre.)

Qu'en de fidèles mains vous aviez cru remettre,
Où votre âme n'est pas dévoilée à demi;
Ce rendez-vous? . .

BELCOUR.

C'était encor pour mon ami.

MAD. DORVAL.

Ah! c'est trop, d'ajouter l'ironie à l'outrage!

BELCOUR.

Je ne veux point, Madame, insister davantage.
Triste et bizarre effet de la fatalité!
Le mensonge a tout l'air de la réalité;
Et j'ai, quoi que je dise, en cette circonstance,
Pour moi la vérité, contre moi l'évidence.
A vos yeux prévenus, j'ai beau me disculper,
Je puis répondre à tout, mais non vous détromper.
Pourtant, j'atteste ici le ciel qui nous éclaire,
Que jamais votre fille à mes yeux ne fut chère!
Pour être son époux je ne me sens pas fait.
Vous savez que mon coeur est plein d'un autre objet.
Près de vous, permettez que je vous le répète,
J'étais de mon ami le fidèle interprète;
C'est pour lui qu'à l'instant je venais vous prier . . .

MAD. DORVAL, ironiquement.

Prier pour votre ami, monsieur le chevalier,
Voilà du dévoûment! Quelle âme noble et grande!
Mais, en venant me faire une telle demande,
Vous espériez sans doute essuyer un refus?
Si je vous l'accordais, vous seriez bien confus!

BELCOUR, jouant la surprise.

Ah! que vous m'inspirez une heureuse pensée!
Grâce à vous, ma conduite est maintenant tracée.
Les preuves me manquaient pour vous désabuser;
Vous m'en offrez vous-même, et je vais en user.
Mes discours, mes sermens n'ont pu toucher votre âme;
Il faut des faits; eh bien! unissez-les, Madame:
C'est le moyen d'apprendre enfin la vérité.

MAD. DORVAL, à part.

Dois-je croire qu'il parle avec sincérité?

(haut)

Ecoutez-moi, Belcour! j'ai besoin de vous croire.
Non, vous n'avez pu faire une action si noire.
J'avais tort, je le vois, je ne puis en douter:
Votre offre me rassure, et je dois l'accepter.
Une chose m'arrête, et me retient encore:
Votre ami peut avoir tout pour lui; mais j'ignore,
Jusqu'à présent du moins, quel est son rang, son nom.
Je ne l'ai jamais vu.

BELCOUR.

Madame, c'est Germon.
Vous connaissez déjà sa famille, et je pense
Que vous accepterez une telle alliance.
Je n'y vois qu'un obstacle . .

MAD. DORVAL.

Eh bien! expliquez-vous.

BELCOUR, malicieusement.

Je vais vous affliger. S'il devient son époux,
Elle ne peut ici demeurer davantage.
Aussitôt qu'il aura conclu ce mariage,
Il l'emmène avec lui dans son département.

MAD. DORVAL, avec joie.

Il doit quitter Paris?

BELCOUR.

Mais très-incessamment.

MAD. DORVAL, vivement.

Eh bien! je me décide! . . il est de ma famille;
Je ne puis m'opposer au bonheur de ma fille.
(A part.)
Il va se dévoiler! . .
(A Belcour qui s'élance vers le cabinet.)
Monsieur, où courez-vous?

Scène VIII.

MAD. DORVAL, BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Germon! viens de ta mère embrasser les genoux?

MAD. DORVAL, les yeux au ciel et la main sur son coeur.

Il ne me trompait pas!

GERMON.

Ah! souffrez que ma flamme . . .

MAD. DORVAL, avec surprise.

Eh! mais, que faisiez-vous dans cet endroit?

GERMON, embarrassé.

Madame . . .

BELCOUR, l'interrompant.

Il attendait tremblant et de crainte et d'amour
Que votre fille et moi, nous fussions de retour.
Mais je cours la chercher, et lui faire connaître
Que sa mère . . . (Il sort.)

Scène IX.

MAD. DORVAL, GERMON.

MAD. DORVAL, à part.

A quel point il m'abusait le traître . .
Me voilà donc réduite à la nécessité,
De marier ma fille . . ah quelle indignité! . .
J'ai promis, c'en est fait . . je ne puis me défendre . .
Il faut me résigner . . et me donner un gendre.
Ah! que ce mot me blesse! et qu'il faut de vertus!
Mais Belcour m'aime encor, qu'ai-je besoin de plus.

(Elle va prendre la main de Germon.)

Scène X.

BELCOUR, SOPHIE, MAD. DORVAL, GERMON.

BELCOUR, amenant Sophie par la main.

Eh bien! avais-je tort de vous dire, Sophie,
Qu'au plus fidèle amant vous alliez être unie?

GERMON, à madame Dorval.

Ah! Madame, pour moi que ce moment est doux!

SOPHIE.

Je retrouve une mère, en trouvant un époux.

MAD. DORVAL.

Ma fille, chère enfant! . . à la fin je respire!
Oui l'amour maternel a repris son empire.
J'eus des torts avec vous, je vous ai tourmentés;
Je veux tout réparer: mes enfans, écoutez.

(On l'entoure avec curiosité)

De vous voir à Paris, j'aurais l'âme ravie,
Mais je veux faire mieux encor toute ma vie,
La campagne pour moi fut un séjour charmant;
Restez-y; nous irons vous visiter souvent.

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

№ 46.

1

LE MATIN ET LE SOIR,

OU

LA FIANCÉE ET LA MARIÉE.

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS.

PAR

MM. DARTOIS ET EUGÈNE.

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
JEAN	*Mr. MARIUS.*
Madame DORMILLY, jeune veuve	*Mlle. MORALÈS.*
AMÉLIE, sa soeur	*Mlle. LAURENCE.*
SAINT-LÉON, jeune officier de cavalerie	*Mr. ISIDORE.*
LADOUCEUR, cavalier de son régiment	*Mr. ALIX.*
SUZANNE MARTIN, paysanne attachée à Amélie, et aimée de Ladouceur	*Mlle. LEMERY.*
LAPIERRE, cocher	*Mr. MERAULT.*
GENS DE LA NOCE.	
VILLAGEOIS.	

La Scène est dans un château de la Bretagne.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un grand château; des statues ornent l'enceinte; la grille est à gauche de l'acteur; vis-à-vis la grille est une espèce d'arche de verdure.

Scène I.

LAPIERRE, *ensuite* SUZANNE.

LAPIERRE.

Je gagerais que c'est encore une idée de madame Martin!

SUZANNE.

Eh! bien qu'est-ce que tu dis donc-là toi, grand paresseux?

LAPIERRE.

Je dis que vous avez toujours des idées de l'autre monde.. Cette arche de triomphe, en façon de temple de l'Amour, que vous avez fait bâtir, est trop étroite . . . et jamais ma voiture n'y passera; quand viendra le moment de la cérémonie, les mariés seront forcés de monter en carrosse dans la seconde cour.

SUZANNE.

Voyez le beau malheur! il n'y a qu'un pas.

LAPIERRE.

Un pas, oui; mais s'il vient à pleuvoir?

SUZANNE.

Mon baromètre monte.

LAPIERRE.

C'est singulier, le mien descend.

SUZANNE.

Je n'aime pas qu'on m'réponde.

LAPIERRE.

Ça m'est bien égal.

SUZANNE.

Tu fais le raisonneur, je crois.

AIR : Voulant par ses oeuvres complètes.

Si je t'époussis, sur mon âme,
Je te ferais changer de ton.

LAPIERRE.

Jarni, si vous étiez ma femme !
Je crois que j's'rais joli garçon.

SUZANNE.

Loin de te passer un caprice,
J'userais toujours de mon droit,
Et je te ferais marcher droit.

LAPIERRE.

Souvent vous m'rendriez service.

SUZANNE.

Allons trève de discours, et retiens bien les ordres que je vais te donner.

LAPIERRE.

Les ordres de madame Dormilly ?

SUZANNE.

Les miens . . . Monsieur le baron d'Ermont, l'oncle de monsieur, arrive dans une heure, ses malles sont déjà ici; on déjeûnera sur-le-champ; après le déjeûner on montera en voiture pour se rendre au village d'Ermont, où le mariage doit se faire; il est neuf heures et demie, si tu retardes d'une seconde, à la porte.

LAPIERRE.

Comme vous y allez !

SUZANNE.

De plus, je te défends de boire avant le retour.

LAPIERRE.

C'est trop fort !

SUZANNE.

Tiens, voilà les gants blancs et les rubans d'usage que tu distribueras.

LAPIERRE.

Faudra-t-il en donner à votre futur, monsieur Ladouceur ?

SUZANNE.

Non, je m'en charge; allons, va te préparer.

LAPIERRE.

J'y vais, Madame l'embarras. (il revient) Tenez Madame Suzanne Martin, vous seriez bien avec monsieur St.-Léon, not' maître, vous seriez comme avec vot' défunt; il vous bailleraît

une tappe d'une main, vous lui rendriez un soufflet de l'autre, ça ferait un joli petit commerce de flic, flac.

D U O.

SUZANNE.

Monsieur Lapierre me décrie;
Pourtant mon caractère est doux.

LAPIERRE.

Pour moi je l'dis sans flatterie,
On voit des femm' plus douc' que vous.

SUZANNE.

Quoi! de me blâmer tu t'avises.

LAPIERRE.

C'est qu'la critique est de mon goût.

SUZANNE.

Pourtant j'te passe bien des sottises.

LAPIERRE.

Moi je n'vous passe rien du tout.

SUZANNE.

Insolent! redoute ma colère.

LAPIERRE.

Vous vous fâchez, j'allais l'gager.

SUZANNE.

Tu sais que j'ai la main légère.

LAPIERRE.

C'est tout c'que vous avez d'léger.

SUZANNE, lui donnant un soufflet.

Voilà, voilà,
Pour ce ton-là!

LAPIERRE.

Ah! quel soufflet je reçois-là.

ENSEMBLE.

SUZANNE.

Ah! rien ne m'échappe,
C'est ainsi que je tappe;
Je suis une femme si l'on m'pousse à bout
Qui tappe (ter.)
Qui tappe partout.

LAPIERRE.

Jarni, quelle tappe!
Mais faut que j'vous drappe.
Vous êtes une femme toujours prête à tout
Qui tappe (ter.)
Qui tappe partout.

Scène II.

SUZANNE, LADOUCEUR, *entrant.*

LADOUCEUR, d'un ton mielleux.

Eh bien! eh bien! ma petite Suzanne, est-ce qu'il y a de l'escarmouche dans ces parages? T'a fais plus de bruit qu'une pièce de quarante-huit.

SUZANNE.

C'est un nigaud que je viens de corriger! voulez-vous que je recommence?

LADOUCEUR.

Doucement, ma trop aimable . . . Il ne faut pas réitérer le feu sur la cavalerie . . . Dis-moi, femme sensible, à quelle heure manoeuvrons-nous sur les hauteurs de l'hyménée?

SUZANNE.

A l'heure qu'il me plaira.

LADOUCEUR.

Comme c'est ça! . . . Voyons, tendre objet de ma flamme prépondérante, m'épouses-tu avec plaisir et résignation?

SUZANNE.

Je vous dirai ça plus tard.

LADOUCEUR.

Je ne suis pas pressé.

SUZANNE.

Cependant je veux bien vous dire que ça n'me fait pas d'peine.

LADOUCEUR.

J'en étais sûr.

SUZANNE.

Et j'conviens même que ça m' fait plaisir, parce que je commanderai chez moi.

LADOUCEUR.

C'est ça; j'ai l'habitude de la subordination.

SUZANNE.

Vous allez être l'intendant de M. de St.-Léon, votre capitaine, mais souvenez-vous que votre place n'est qu'honorifique et que c'est moi qui en remplirai les fonctions.

LADOUCEUR.

Vous êtes faite pour bien remplir une place.

SUZANNE.

Vous ne quitterez jamais le château sans ma permission.

LADOUCEUR.

L'immobilité est le plus beau temps de l'exercice . . Ah!

ça, veuve trop romantique, vas-tu bientôt remettre le bouquet virginal ?

SUZANNE.

Je n'ai pas de compte à vous rendre.

LADOUCEUR.

Je me tais.

SUZANNE.

Croyez-vous donc, Monsieur Ladouceur, que je me laisserai gouverner comme ma jeune maîtresse, qui rougit au moindre mot que lui dit votre capitaine; ne comptez point là-dessus! tout n'ira que par moi dans notre maison, et tout ira bien, je l'espère.

LADOUCEUR.

AIR : Mon galoubet.

Comme c'est ça, (bis)

SUZANNE.

L'objet de ma première flamme
Avec moi jamais ne broncha;
Comme il était aimé d'sa femme,
C'pauvr' mari! que l'ciel ait son âme!
(Pleurant.)

LADOUCEUR.

Comme c'est ça (bis.)

SUZANNE.

Ah! j'ai du caractère, et il faudra que vous filiez doux . . sinon . . .

LADOUCEUR.

Je filerai, ma chère Suzanne, je filerai; devant le sexe, la bravoure est ad libitum de la volonté d'un guerrier.

SUZANNE, en sortant.

Préparez-vous pour onze heures précises.

LADOUCEUR.

Je serai sous les armes à dix heures trois quarts, heure militaire.

SUZANNE.

A la bonne heure! . . (Elle sort en le menaçant.)

LADOUCEUR, seul.

Comme je vais être heureux dans mon ménage, avec ce petit mouton! . . Mais voici mon maître et la dame du château.

Scène III.

MAD. DORMILLY, SAINT-LÉON, LADOUCEUR.

SAINT-LÉON.

Non, ma cousine, vous avez beau dire . . Mon cher oncle, M. le baron d'Ermont, est très-désobligeant; il doit toujours arriver, et il n'arrive jamais. Ladouceur, mes lettres.

MAD. DORMILLY.

Il a promis d'être ici à dix heures précises.

LADOUCEUR.

Mon capitaine, [si . .

SAINT-LÉON, brusquement.

Mes lettres, c'est tout ce que je te demande. (à Madame Dormilly) Voulez-vous parier qu'il n'arrivera pas? mais j'y suis bien décidé, qu'il soit ici ou non, à dix heures dix minutes on se met à table, à onze heures nous partons, et mon oncle viendra quand il voudra.

MAD. DORMILLY.

Songez aux égards qu'on doit à son âge.

SAINT-LÉON.

Des égards! des égards! ne m'en doit-il pas aussi? a-t-il payé mes dettes une seule fois? et d'ailleurs cet oncle-là habite Toulon et moi Nantes; je ne l'ai jamais vu.

MAD. DORMILLY.

Ni moi; mais toute notre fortune dépend de lui.

SAINT-LÉON.

On le dit morose, bizarre et d'une vivacité, . .

MAD. DORMILLY, le regardant en riant.

D'une vivacité!! Conçoit-on qu'on ait un pareil défaut?

SAINT-LÉON.

Malheureusement il devient fort commun . . Mais voyez un peu si votre soeur descendra ce matin? Voilà près d'une heure que je la cherche dans le parc, dans le jardin; j'interroge Suzanne, elle m'apprend que sa maîtresse est encore à sa toilette.

MAD. DORMILLY.

Et vous vous en plaignez . . ingrat . . .

AIR: Vaudeville du petit Courrier.

Du sexe apprenez les secrets;
Voyez-nous telles que nous sommes.
C'est pour tâcher de plaire aux hommes
Que nous cultivons nos attraits.
Oui, la femme la moins coquette,
Messieurs, cherche à flatter vos goûts.
Dire: Je suis à ma toilette,
C'est vous dire: Je pense à vous.

LADOUCEUR, rentrant.

Voici, mon capitaine, tout ce qu'on a apporté.

(Il lui donne une lettre.)

SAINT-LEON, l'ouvrant précipitamment.

Voyons! . . Est-ce une plaisanterie? Non, en vérité.

(Il lit.) „Mon cher capitaine, je viens d'apprendre, par le plus „grand hasard du monde, que tu te maries en Bretagne; „j'aime les mariages, moi! comme tu peux avoir besoin de „mes conseils, je t'avertis que je prends la poste pour venir „être ton premier garçon de noce.. J'arriverai presqu'aussitôt „que ma lettre; fais-moi préparer un appartement au château, „le plus gai surtout, tu sais bien que je n'engendre pas la „mélancolie.. Ton ami sincère, Jean.

Voilà du nouveau, par exemple!

MAD. DORMILLY.

Jean! qui est donc ce Jean?

SAINT-LÉON.

C'est un original dont j'ai fait la connaissance je ne sais comment, et qui, par son caractère franc et décidé, a fini par prendre sur moi un ascendant dont j'ai peine à me rendre compte. Depuis six mois il est mon conseiller intime, et je me trouve fort bien de ses conseils; sans lui, par exemple, je ne me serais jamais décidé à venir vous voir. Il m'a rendu d'ailleurs d'assez grands services; convive plein de gaîté, il s'était établi à ma table, dont il faisait les honneurs avec une grâce et une facilité toute particulière; c'était lui qui congédiait mes créanciers et qui me servait de second quand j'allais me battre.

MAD. DORMILLY.

Vous battre!

SAINT-LÉON.

Rassurez-vous, ma cousine.

AIR: de Lantara.

Grâce à son amitié sévère,
De tels combats, pour moi n'ont plus de prix.
Dans tout Français je vois un frère,
Et mon courage est tout pour mon pays.
Mourir pour lui, telle fut ma promesse,
Ce serment je veux le tenir,
La patrie est une maîtresse
Qu'un Français ne saurait trahir.

Eh parbleu! puisque mon ami Jean arrive, je le chargerai de tous les soins de mon mariage; il sera, comme il le dit, mon premier garçon de noce.. Mais Amélie ne descend pas, c'est inconcevable; ah! ma cousine, ma cousine!

AMÉLIE, dans la coulisse.

Suzanne! Suzanne!..

MAD. DORMILLY.

Vous la demandez, la voici.

SAINT-LÉON.

C'est bien heureux.

MAD. DORMILLY.

Je vous laisse avec elle; parlez-lui doucement, je vous prie.

SAINT-LÉON.

Soyez tranquille. (à Ladouceur) Va tout préparer pour la noce . . Ma cousine, dans un instant, je vous rejoins.

(Madame Dormilly sort.)

Scène IV.

SAINT-LÉON, AMELIE, *parée pour la noce.*

AMÉLIE.

On dit que vous demandiez à me voir, mon cousin, je suis bien désespérée de vous avoir fait attendre.

SAINT-LÉON, avec une gaîté feinte.

Puisque vous reconnaissez vos torts.

AMÉLIE.

Me trouvez-vous bien comme cela, mon cousin?

SAINT-LÉON.

Trop bien, en vérité.

AIR: de la Bergère.

Ah! ne suivez que la nature,
D'autres efforts sont superflus;
Tous les instans donnés à la parure
Pour vous sont des instans perdus;
Je préfère un simple sourire,
Aux plus élégans atours.

AMÉLIE.

Mon cousin, si pour vous séduire
Il ne faut qu'un simple sourire,
Pour faire durer nos amours
Je veux vous sourire toujours.

SECOND COUPLET.

SAINT-LÉON.

Cédant à la coquetterie,
Et pour enchaîner les amours,
On voit mainte femme jolie,
De l'art emprunter le secours;
Un seul regard de mon amie
Vaut mieux que ces vains détours.

AMÉLIE.

Eh! quoi! le regard d'Amélie,
Aurait pour vous tant de magie!
Pour faire durer nos amours
Je veux vous regarder toujours.

Ah! mon cousin, puisque vous êtes si bon, aujourd'hui, j'ai une grâce à vous demander avant notre mariage.

SANT-LEON.

Qu'est-ce donc, ma chère Amélie?

AMÉLIE.

Vous êtes si complaisant!

SANT-LÉON.

De quoi s'agit-il?

AMÉLIE.

Je n'ose vous le dire, c'est peut-être une indiscrétion.

SANT-LÉON, vivement.

Parlez toujours.

AMÉLIE, timidement.

Je voudrais bien aller passer les six premiers mois de notre mariage à Paris.

SANT-LÉON.

A Paris!

AMÉLIE.

Oui.

SANT-LÉON.

Impossible.

AMÉLIE.

Comme il vous plaira, mon cousin.

SAINT-LÉON.

A Paris! à Paris! savez-vous bien, Amélie, ce que c'est que le séjour de Paris, pour une jeune femme?

AMÉLIE.

Non, mon cousin, je ne le sais pas, mais je voudrais bien le savoir.

SAINT-LÉON,

Vous n'irez point; ne me le demandez plus.

AMÉLIE.

Non, mon cousin.

SAINT-LÉON.

AIR connu.

D'un désir inutile
Ne m'entretenez pas;
On trouve en cette ville
Un piége à chaque pas.
Son luxe perd les dames,
Et l'on nomme Paris

Le paradis des femmes
Et l'enfer des maris.

AMÉLIE.

Ah! je ne veux pas que mon paradis soit votre enfer.

SUZANNE.

Monsieur, le notaire est arrivé . . .

SAINT-LÉON.

J'y vais! . . . à Paris! à Paris!

AMÉLIE.

Mon cousin, calmez-vous.

SAINT-LÉON.

AIR: Je regardais Madelinette,

Quel tourment hélas! pour mon âme!
De mon amour voilà le prix.

AMÉLIE.

Suis-je donc la première femme
Qui désire aller à Paris?

SAINT-LÉON.

Les plaisirs sont votre folie;
D'où vient cet étrange désir?

AMÉLIE, avec innocence.

Mais est-ce donc qu'on se marie
Pour ne pas avoir de plaisir?

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Quel tourment hélas! pour mon âme!
De mon amour voilà le prix.
Suis-je donc la première femme
Qui désire aller à Paris?

SAINT-LÉON.

Quel tourment hélas! pour mon âme!
De mon amour voilà le prix.
Il faut donc toujours qu'une femme
Désire d'aller à Paris.

(Saint-Léon sort.)

Scène V.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Que vois-je! vous pleurez! Monsieur de Saint-Léon vous aura fait quelque scène.

AMÉLIE.

Tu te trompes, Suzanne.

SUZANNE.

Non, je ne me trompe pas, et je vois que votre trop grande bonté vous prépare bien des peines dans ce mariage.

AMÉLIE.

Mais tu te trompes encore, je n'ai pas trop de bonté.

SUZANNE.

Vraiment! donnez-en la preuve une bonne fois; ayez un peu de caractère, et Monsieur de Saint-Léon ne vous tourmentera plus.

AIR: A soixante ans il ne faut pas remettre.

S'il est fâché, vous êtes mécontente,
Vous évitez tout ce qui lui déplaît;
Vous gronde-t-il, vous êtes repentante
Même du mal que vous n'avez pas fait.
A votre esprit loin que le mien ressemble;
Mener un homme est mon plus grand bonheur (bis)
Et je prétends que mon cher époux tremble,
Quand je serai Madame Ladouceur.

Scène VI.

LES MÊMES, JEAN, *arrivant par la grille.*

JEAN.

C'est bien ici le château d'Ermont? (à part) Me voilà donc dans la demeure de mes pères . .

SUZANNE, brusquement.

Que demandez-vous? . .

JEAN.

Je viens être de la noce.

SUZANNE.

Vous êtes les violons, peut-être?

JEAN.

Non. (à part) Mais c'est sûrement moi qui les paierai. (haut) Je m'appelle Jean, et je veux parler à Monsieur de Saint-Léon.

SUZANNE.

Jean! le joli nom!

AMÉLIE.

Il est aussi joli qu'un autre; mon oncle d'Ermont s'appelle Jean.

JEAN, à part.

Il n'y a qu'elle ici qui ne l'a pas oublié, il faut que je l'embrasse. (haut) Mademoiselle, je le vois, est la prétendue de Monsieur de Saint-Léon?

AIR : Vaudeville du Colonel.

Le premier garçon de la noce
En votre présence est admis;
Chez vous, talent, esprit précoce
Se trouve, dit-on, réunis.
Tout à-la-fois douce et jolie,
Le lot du mari sera bon.
(Il s'approche pour embrasser Amélie.)
Daignez au moins, je vous supplie,
Donner quelque chose au garçon.

AMÉLIE.

Monsieur.

JEAN, l'embrassant.

Ce sont les prérogatives de ma place.

SUZANNE.

Comment! vous vous laissez embrasser par cet homme!

AMÉLIE.

Vois donc, comme il a l'air honnête et bon.

JEAN.

Je dois avoir un appartement préparé au château . . . Veuillez m'y conduire et faire avertir mon ami, Monsieur de Saint-Léon, que je suis arrivé.

SAINT-LÉON, dans la coulisse.

Non, non, mille fois non; je n'y consentirai jamais.

SUZANNE.

Tenez, le voici lui-même.

JEAN, à Amélie.

Vous allez me présenter à madame votre soeur.

SAINT-LÉON, dans la coulisse.

C'est inconcevable! c'est affreux!

AMÉLIE, à part.

Il est en colère; Suzanne, sauvons-nous.

JEAN, riant.

Si c'est comme cela qu'on me présente, il paraît que son heureux caractère est connu ici.

Scène VII.

JEAN, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON, sans voir Jean.

Voilà bien une autre folie; ma cousine qui veut maintenant remettre la noce à demain pour attendre l'arrivée de mon oncle.

JEAN, à part.

Il parle de moi.

SAINT-LÉON.

Il faut toute ma patience pour ne pas éclater. Attendre! Je suis impatient d'être marié, moi. (il rit) Ah! ah! il m'a tenu parole, c'est mon ami Jean.

JEAN.

AIR : de Ponce de Léon.

Oui, c'est moi, c'est ton ami Jean,
Qui toujours plus diligent,
Vient en ces lieux te surprendre;
Saint-Léon, maintenant je croi,
Ne peut être heureux sans moi,
Et ton coeur devait m'attendre.
Ton caractère
Dans mainte affaire
Vers un écueil
Souvent égara ton orgueil.
Contre l'orage
Avec courage
Dans le danger.
Habilement j'ai su te diriger
J'ai long-temps tremblé pour ton sort.
Mais je suis un pilote sage,
Et je t'ai conduit dans le port
Du mariage.
Enfin nous y voilà!
Plus d'orages par-là :
Dans ce séjour charmant,
Jetons l'ancre gaîment.

SAINT-LÉON.

Faut-il qu'il soit déterminé! venir chercher un repas de noce à soixante lieues de Paris.

JEAN, riant.

Le capitaine veut rire.

SAINT-LÉON.

Je n'en ai guères envie, je t'assure.

JEAN.

Pourquoi cela, un jour de mariage? Il me paraît que je suis arrivé à propos . . Tout le monde est en habit de noce.

SAINT-LÉON.

Oui, tout est prêt, et nous allions partir dans une heure: mais le diable s'en mêle! ma cousine ne veut pas marier sa soeur avant l'arrivée de cet oncle dont je t'ai parlé, et la partie est remise à demain.

JEAN.

Ah! c'est bien désagréable.

SAINT-LÉON.

Je suis furieux!

JEAN.

Il paraît que tu n'as pas changé; ta vivacité, ta pétulance sont toujours les mêmes.

SAINT-LÉON.

Ne vas pas dire cela ici, personne ne s'en est encore aperçu . . Du reste je te remercie, tu es cause que j'ai fait ce mariage, et c'est une excellente affaire.

JEAN.

Comment l'entends-tu?

SAINT-LÉON.

Ma cousine est un ange.

JEAN.

A la bonne heure.

SAINT-LÉON.

Juge combien je dois être contrarié de ce nouveau retard.

JEAN.

Il me contrarie aussi, moi; tu sais que tes peines sont les miennes . . Mais n'y aurait-il pas un moyen d'arranger cela?

SAINT-LÉON.

Aucun. Mad. Dormilly a du caractère, et jamais! . . Que dis-je! oh! l'idée serait plaisante. (Il l'examine.)

JEAN.

Que regardes tu donc?

SAINT-LÉON.

Je regarde si tu as bien la tournure d'un grand parent.

JEAN.

Comment?

SAINT-LÉON.

Oui, oui, parbleu! le mariage se fera ce matin! . . demain je me jetterai aux genoux de mon oncle, et j'en serai quitte pour lui demander pardon.

JEAN.

Mais que diable veux-tu faire de moi?

SAINT-LÉON.

Mon oncle, mon ami, mon oncle.

JEAN, à part.

Peste soit de l'idée! . . Je vais me retrouver à ma place malgré moi! (haut) Mais songe bien . .

SAINT-LÉON.

Tout est prévu . . un uniforme, le ton sévère, l'air gron-

deur, les manières brusques d'un franc marin . . tu seras mon oncle au naturel.

AIR : Ah! quel plaisir.

Partons, partons, pour la cérémonie;
Viens, mon cher oncle, viens, suis-moi.

JEAN.

Quelle folie!

SAINT-LÉON.

Ah! quand on se marie
On n'a plus la tête à soi;
C'est que ma femme est si jolie
Que je maudis tous ces apprêts.

JEAN, riant.

Elle est si bien que tu voudrais
L'épouser sans cérémonie.

Scène VIII.

LES MÊMES, LAPIERRE, *encore plus gris.*

LAPIERRE, avec son fouet.

Me voilà à l'heure dite, Messieurs; pouvez-vous me dire si le déjeûner est avancé?

SAINT-LÉON.

Non, il est reculé, on ne déjeûnera qu'au retour; tout le monde va monter en voiture.

LAPIERRE, faisant claquer son fouet.

Et allons donc.

(Ils reprennent le choeur.)

Partons, partons, etc.

Scène IX.

LAPIERRE, *ensuite* SUZANNE.

LAPIERRE.

Quel guignon de n'avoir pu passer sous ce temple!.. Ça aurait produit un bel effet, tout de même . . . Mais cette Madame Martin est si . . .

SUZANNE.

Comment, tu parles de moi?

LAPIERRE.

Vous voyez du moins, Madame, que ce matin j'ai exécuté vos ordres; je n'ai pas encore déjeûné.

LADOUCEUR, à Suzanne.

Et toi, ma belle, as-tu plus de courage?
Tes yeux dis'nt, que tu m'aim'ras.

SUZANNE.

Mes yeux n'vous r'gardent pas.

AMÉLIE.

Mon trouble augmente en ce moment.

SAINT-LÉON, à Jean.

J'obtiens la femme que j'adore,
Et quant à vous, convenez-en,
Votre rôle devient charmant.

JEAN.

Oui, mon rôle est intéressant;
Mais le tien l'est bien plus encore.

CHOEUR.

Partons, partons, à l'instant.

TOUS.

Ah! partons, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente une galerie ouverte sur des jardins; pendant l'entr'acte on voit dans le fond sur l'air du final du Chaperon rouge, la noce qui rentre dans le château.

Scène I.

JEAN, AMÉLIE, MAD. DORMILLY.

AMÉLIE.

Mon oncle, je n'oserai jamais.

JEAN.

Songe que tu te prépares des chagrins pour toute la vie.

AMÉLIE.

Des soins assidus, de tendres égards adouciront la fougue de son caractère.

MAD. DORMILLY.

Tu ne connais pas les hommes, ma chère amie; le meilleur moyen de les rendre bons, c'est d'être un peu méchant avec eux.

AMÉLIE.

Tu crois?

MAD. DORMILLY.

Je t'en réponds; tu connaissais bien mon mari, monsieur Dormilly . . .

AMÉLIE.

C'était un excellent homme.

MAD. DORMILLY.

Eh! bien, j'ai passé cinq ans de ma vie à le contrarier.

AMÉLIE, riant.

Mais si j'allais véritablement devenir grondeuse et méchante.

JEAN.

AIR: Je croyais en aimant Adèle.

Je ne crains point que le coeur d'une femme
Puisse ainsi devenir méchant;
Les yeux sont le miroir de l'âme,
Et l'on s'y trompe rarement.

Cet interprète très-fidèle,
De ta bonté me répond aujourd'hui:
L'âme toujours doit être belle
Quand le miroir est si joli.

MAD. DORMILLY.

Tu auras souvent à te plaindre d'un mari si impérieux.

JEAN.

Tu le changeras, si tu veux suivre mes conseils . . . Je suis indigné moi!! Comment, sans égards pour ton âge, pour ta tendresse, te parler aussi brusquement, et devant ta soeur!.. devant moi!! que sera-ce donc quand vous serez tête-à-tête.

AMÉLIE.

Je ne le contrarierai jamais.

AIR: Faut l'oublier.

C'est mon mari, je dois sans cesse
A ses désirs me conformer;
Et pourvu qu'il sache m'aimer,
Il aura toute ma tendresse.
De sa colère j'ai frémi,
Pourtant il n'est pas si coupable,
Je ne puis exiger de lui
Qu'il soit pour moi toujours aimable;
C'est mon mari.

JEAN, à part.

Charmante enfant, (haut) Ah! ça, ma chère Amélie, cela est à merveille; mais ici nous avons chacun notre rôle, ton bonheur me regarde; s'il est mari volontaire, je suis oncle responsable . . .

MAD. DORMILLY.

J'ai bien aussi ma part dans la responsabilité.

JEAN.

Ainsi donc j'exige que tu donnes aujourd'hui une preuve de courage et que tu suives en tout mes conseils; sinon, j'abandonne Saint-Léon, et je quitte pour jamais ce château.

AMÉLIE.

Nous quitter . . . Je vous obéirai, mon oncle.

JEAN.

Je puis compter sur toi?

AMÉLIE.

Il m'en coûte, mais c'est pour lui conserver votre attachement; je ne dois pas hésiter.

JEAN, lui prenant la main.

Ah! voilà ce qui s'appelle parler . . . Nous serons maîtres du terrain.

AIR : Mon coeur à l'espoir s'abandonne,
Mes avis sont bons, et j'espère
Que le succès sera complet.

AMÉLIE.

Je vais montrer du caractère
Pour avoir un époux parfait.

JEAN.

Sache vaincre enfin ta faiblesse.

AMÉLIE.

Moi qui croyais mon sort si beau!

JEAN.

Quand on prend un mari, ma nièce,
Il faut s'attendre à du nouveau.

ENSEMBLE.

Mes avis sont bons et j'espère
Que le succès sera complet;
Sache montrer du caractère
Pour avoir un époux parfait.

AMÉLIE, et Madame Dormilly.

Ses avis sont bons, et j'espère
Que le succès sera complet.
Il faut / Sache } montrer du caractère
Pour avoir un mari parfait.

(Jean sort avec mad. Dormilly.)

Scène II.

AMÉLIE, *seule.*

Moi qui me faisais du mariage une idée si riante . . . Je ne le connais que depuis un instant, et déjà l'on m'effraie sur mon avenir . . . J'étais demoiselle ce matin, et l'on veut que je corrige mon mari ce soir; mais pour le corriger il faudra feindre, il me faudra le tromper . . . Il me semble que cela est impossible... Ah! mon dieu! mon dieu! qu'une nouvelle mariée est embarrassée!

RONDEAU.

Dieu des amours, guide ici ma jeunesse;
Dans cette ruse il me faut un soutien.

Contre un époux je puis manquer d'adresse :
On trompe mal celui qu'on aime bien.
Il est parfois impérieux, sévère,
Et cependant il m'aime avec ardeur,
Puisqu'il le faut, changeons son caractère,
Mais n'allons pas surtout changer son coeur.
Dieu des amours, etc.

Pourquoi, Messieurs, par un brusque langage
Faire trembler sous votre autorité ?
Sachez plutôt embellir l'esclavage,
Pour empêcher d'aimer la liberté.
C'est la douceur que les femmes demandent :
En les priant on est sûr du succès,
Et les maris qui sans cesse commandent,
Sont ceux auxquels on n'obéit jamais.
Dieu des amours, etc.

Scène III.

AMÉLIE, LAPIERRE.

LAPIERRE, à part, en entrant.

La v'la seule . . . Le moment est favorable pour lui degoiser le compliment du pour-boire . . . (toussant) heim! heim!

AMÉLIE, se retournant.

Ah! c'est toi, bon Lapierre.

LAPIERRE, à part.

Bon Lapierre! quel joli son de voix! (haut) Oui, c'est moi-même, madame.

AMÉLIE, rougissant en riant.

Madame!

LAPIERRE.

Ah! mon dieu oui, vous l'êtes, n'y a plus à revenir, et entre nous, j'crois ben qu'vous n'en êtes pas fâchée . . . . C'mot-là fait toujours plaisir . . . J'vous disais donc, madame, que j'viens, au nom de tous les gens de la maison, vous féliciter sur votre mariage, et vous exprimer l'intention des voeux que nous formons pour le bonheur mutuel et conjugal de madame.

AMÉLIE.

Je te remercie, mon ami.

LAPIERRE, à part.

Son ami! c'est quelque chose, mais c'est pas ça. (haut)

Toute la maison m'a bien recommandé de dire à madame que nous prions le ciel pour que son mariage prospère.

AMÉLIE.

Dis leur que je suis très-sensible.

LAPIERRE, à part.

Elle est sensible.. J'm'en doutais; mais ce n'est pas encore ça. (haut) Le cuisinier, le jardinier, Lafleur et Jasmin m'ont dit...

AMÉLIE, prenant sa bourse.

Ah! j'oubliais.

LAPIERRE, à part.

C'est ça, c'est ça. (haut) Nous vous prions de croire, Madame, que ce n'est pas pour ça que je suis venu.

AMÉLIE.

N'importe, prends toujours.

LAPIERRE.

J'suis fort pour vous obéir. (regardant l'argent) C'est-il pour tout le monde?

AMÉLIE.

Non, c'est pour toi seul.

LAPIERRE.

C'est trop...

AMÉLIE.

Comment?

LAPIERRE.

C'est trop juste.

AMÉLIE.

Suzanne s'est chargée de tes camarades.

LAPIERRE.

Suzanne! (à part) Ils ne se griseront pas avec leur pourboire.

AMÉLIE.

Je veux que tout le monde soit content.

LAPIERRE.

Quel ange! quel trésor pour monsieur de Saint-Léon! (à part) Foi de cocher, si son mari la mène mal, j'suis capable de l'verser dans queuqu'ornière. (haut) J'vous remercie, Madame! ne vous dérangez pas. (Il sort.)

Scène IV.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame, Madame, Monsieur vous demande au salon; il vous cherche... Il est furieux...

AMÉLIE, à part.

Tant mieux . . Je l'attends. (haut) Eh! bien, ma chère Suzanne, nous voilà donc toutes les deux mariées?

SUZANNE.

Vous dites cela bien tristement, est-ce que vous en êtes fâchée?

AMÉLIE.

En es-tu contente, toi?

SUZANNE.

Oh! moi, c'est mon deuxième, et j'crois que j'suis encore mieux tombée que la première fois; tout ce que je dis est approuvé . . Tout ce que j'ordonne est exécuté. Ladouceur ne se permettrait pas de parler, de penser même sans ma permission, oh! c'est un fier mari!

AMÉLIE.

Aussi tu te trouves heureuse.

SUZANNE.

Très-heureuse; mais vous, vot' mari ne ressemble pas au mien.

AMÉLIE, à part.

Silence! le voici.

Scène V.

Les Mêmes, SAINT-LÉON, JEAN.

SAINT-LÉON.

Eh! bien, que faites-vous donc, Amélie? On dirait que vous me fuyez! Pourquoi n'êtes-vous pas avec toute la compagnie?

AMÉLIE, à Jean.

Il va me gronder encore.

JEAN, bas à Amélie.

Un peu de courage!

SAINT-LÉON.

Allons, venez, et ne laissez pas plus long-temps votre soeur faire les honneurs du salon.

AMÉLIE.

De grâce, dispensez-moi d'y paraître si tôt . . Connaissez-vous rien de plus embarrassant que la contenance d'une nouvelle mariée? Flattée par les uns, critiquee par les autres, observée par tous, elle est l'objet des remarques de toute la société . . . „Ah! mon dieu! comme elle a l'air gauche,

„dit, d'un ton précieux, la femme du sous-préfet . . . Elle „ne brillera guères au bal de la préfecture; elle n'est pas „mal, c'est dommage qu'elle soit si petite, dit, la lorgnette en „main, le Philibert de l'endroit . . Allons, allons, ajoute en „ricanant, l'inspecteur des eaux et forêts, elle a d'assez beaux „yeux pour des yeux de département" . . et puis subir par-dessus tout cela l'épithalame obligé du poëte ordinaire et très-ordinaire de la réunion. Entendre cinquante couplets dans lesquels on trouve tout-à-la-fois Hébé, Vénus, Flore et les trois Grâces. Voilà un abrégé des plaisirs de la soirée . . Vous conviendrez qu'il est permis de ne s'y exposer que le plus tard possible.

JEAN, bas.

Parfait, parfait, cela commence bien . .

SUZANNE, à part.

Il paraît que la parole lui vient.

SAINT-LÉON.

Vos portraits sont fort agréables, mais je vous prie de vous rendre à mes désirs.

AMÉLIE.

Et moi je vous prie de céder aux miens.

SAINT-LÉON.

Quel caprice! allons, il faut y venir à l'instant même.

AMÉLIE.

Vous le désirez?

JEAN, bas.

Ne cède pas.

SAINT-LÉON.

Je fais plus, je le veux.

AMÉLIE.

Vous le voulez?

JEAN, bas.

Ferme.

AMÉLIE, avec un ton d'autorité.

Suzanne, qu'on fasse mettre les chevaux.

SAINT-LEON.

Qu'entends-je?

JEAN, à part.

Ah! la voilà partie!

AMÉLIE.

AIR: Pour obtenir celle qu'il aime.

Sur-le-champ que l'on m'obéisse,
Que tous mes ordres soient suivis;
Cher oncle, tel est mon caprice;
Nous partons tous deux pour Paris.

SAINT-LÉON.

Quoi! vous partez?

AMÉLIE.

Rien ne m'arrête.

JEAN, à part.

O la bonne petite tête!
Notre officier va maintenant
Etre mené tambour battant.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Que tout soit prêt dans un instant.

JEAN.

Fort bien, fort bien, et c'est charmant.

SAINT-LÉON.

En vérité c'est étonnant.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Je veux commander maintenant.

JEAN.

Le joli petit commandant.

SAINT-LÉON.

D'où peut venir ce changement?

JEAN, à Amélie.

Ma nièce, je vais tout disposer pour notre départ.

(Il sort.)

SAINT-LÉON.

Je ne puis revenir de ma surprise . . .

Scène VI.

AMÉLIE, SAINT-LÉON.

AMÉLIE.

Avez-vous songé, Saint-Léon, au mot que vous venez de prononcer: je veux.

SAINT-LÉON.

Mais, Madame!

AMÉLIE.

AIR: Dis-moi, mon fils, dis-moi, t'en souviens-tu?

L'amour qui gouverne le monde
Nous soumet en nous caressant.

Il nous déplaît lorsqu'il nous gronde,
Ou s'il prend un air imposant;
S'il nous séduit c'est qu'il se montre
Entouré de soins délicats;
Quand on dit: je veux, on rencontre
Quelqu'un qui dit: je ne veux pas.

SAINT-LÉON.

Je connais mes droits.

AMÉLIE.

Vos droits! vous n'en avez pas d'autres que ceux que je vous donne; je les accorde tous à un ami, je les refuse tous à un maître . . .

SAINT-LÉON.

Amélie, je n'aurais jamais cru . . .

AMÉLIE.

C'est que vous ne me connaissiez pas . . . Je résiste toujours à des volontés absolues, et la preuve c'est que je vais partir pour Paris.

SAINT-LÉON.

C'est impossible.

AMÉLIE.

Pourquoi donc, je ne prétends pas vous gêner. Vous resterez pour faire les honneurs du salon; mais à l'instant même je monterai en voiture avec mon oncle, et j'irai chercher les plaisirs de Paris, dont votre injustice voudrait me priver.

SAINT-LÉON.

Ah! vous partirez avec mon oncle! c'est ce que nous verrons.

AMÉLIE.

Prétendriez-vous m'en empêcher? Je suis votre femme et non votre victime; mon oncle me l'a bien dit.

SAINT-LÉON.

Votre oncle vous l'a dit?

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, et j'ai la plus grande confiance en lui.

SAINT-LÉON.

Elle est très-bien placée.

AMÉLIE.

Il m'a donné d'excellens conseils.

SAINT-LÉON, à part.

Ah! scélérat de Jean.

AMÉLIE.

AIR: Jamais une femme.

Votre ton me blesse;
Je suis la maîtresse;

Tout doit me céder.
C'est, selon l'usage,
Toujours le plus sage,
Qui doit commander.
Tout est inutile,
Je fuis cet asyle;
Non, plus de leçon.
Paris me réclame;
C'est-là qu'une femme
A toujours raison.

SAINT-LÉON.

Mais c'est un outrage,
Qu'un pareil langage.

AMÉLIE.

Monsieur, c'est le mien.

SAINT-LÉON.

L'hymen nous engage,
Et le mariage . .

AMÉLIE.

C'est un doux lien.

SAINT-LÉON.

Ce départ m'étonne;
Restez, je l'ordonne!

AMÉLIE.

Je n'écoute rien,
Votre ton me blesse, etc.

ENSEMBLE.

SAINT-LÉON.

Votre ton me blesse;
Jamais ma faiblesse
Ne peut vous céder.
C'est, selon l'usage,
Toujours le plus sage,
Qui doit commander.
Tout est inutile,
Et dans cet asyle,
Suivez ma leçon.
Quand l'époux réclame,
Sachez qu'une femme
N'a jamais raison.

(Amélie sort.)

Scène VII.

SAINT-LÉON, *ensuite* SUZANNE.

SAINT-LÉON.

Je reste stupéfait!... et c'est monsieur Jean qui a changé son caractère de la sorte!... Si je le rencontrais! Jean! Jean!

SUZANNE.

Monsieur appelle?

SAINT-LÉON.

Va-t'en au diable!

(Il sort.)

Scène VIII.

SUZANNE, *seule*.

Il est furieux! à la bonne heure, je suis contente de ma maîtresse, parlez-moi de ces manières-là... Voilà comment on vous mène les hommes!... ça me met en train... Si je pouvais en rencontrer un à présent... Justement.

Scène IX.

SUZANNE, LAPIERRE.

LAPIERRE, gris à la cantonnade.

Soyez tranquille, je vais porter la parole pour vous.

SUZANNE.

Que veux-tu? que cherches-tu?

LAPIERRE, à part.

Elle est toujours charmante. (haut) Madame Ladouceur, je viens vous demander le pour-boire que vous avez pour vos camarades.

SUZANNE.

Apprends, faquin, que je n'ai pas de camarades, et que ton insolence mériterait.. (Elle fait le geste de lui donner un soufflet.)

Scène X.

Les Mêmes, LADOUCEUR.

LADOUCEUR, lui retenant le bras.

Là, là, Madame Ladouceur, un peu de clémence dans le geste.

SUZANNE.

Mêlez-vous de vos affaires, et laissez-moi tranquille.

LADOUCEUR.

C'est plus ça. Écoute-moi, et songe à m'obéir.

SUZANNE.

Vous obéir, vous savez bien que c'est moi.

LADOUCEUR.

C'est plus ça; je vous défends, primo d'abord, de lever jamais la main plus haut que le coude.

SUZANNE.

Vous me défendez! . . Pour qui me prenez-vous?

LADOUCEUR.

Je vous prends pour une petite femme excessivement douce, qui ne voudra pas me faire sortir de mon caractère, et me forcer à parler le langage de St. Quentin, où toutes les paroles sont dans la main. (Il fait le geste du soufflet.)

LAPIERRE.

Ah! comme c'est-ça!

SUZANNE.

Ah! ça, Monsieur, vous ne vous souvenez donc pas de nos conventions?

LADOUCEUR.

C'est plus ça, c'est plus ça du tout.

SUZANNE.

Plaisantez-vous?

LADOUCEUR.

Jamais avec les choses sérieuses. Tu es ma femme, il faut marcher au pas, ou si tu t'écartes de ton chef de file; suffit, et voilà.

LAPIERRE.

Oh! le brave homme!

SUZANNE.

Mais croyez-vous, Monsieur Ladouceur?

LADOUCEUR, lui montrant sa main.

Assez causé, ou je vas parler.

LAPIERRE, lui présentant son fouet.

Dites-donc, voulez-vous?

LADOUCEUR.

Pas pour le moment.

SUZANNE.

Si j'en croyais ma colère . .

LADOUCEUR.

Pas de gestes, je les prohibe, sine quâ non votre mari se montrera.

LAPIERRE.

Alors il y aura du vilain.

SUZANNE.

Nous allons nous fâcher.

LADOUCEUR.

AIR: du galoubet.

Ça n'est plus ça. (bis)

SUZANNE.

C'matin quand j'te chantais ta gamme
Tu ne prenais pas ce ton-là;
Je te voyais soumis, tout d'flamme,
Et maintenant que j'suis ta femme . . .

LADOUCEUR.

Ça n'est plus ça. (4 fois.)

Vois-tu, c'est la contre-partie de ce matin; allons, qu'on ne pleure pas, parce que l'hymen est un lien charmant; c'est pourquoi pas de larmes, et donne-moi le bras pour aller à danse . . . Partons du pied gauche, guide à droite, en avant, marche.

SUZANNE.

Et si je ne voulais pas marcher?

LADOUCEUR.

Si tu ne voulais pas marcher . . tu marcherais tout de même.

LAPIERRE, faisant claquer son fouet.

Oui, en avant! v'la une jolie entrée d'ballet. (Ils sortent.)

Scène XI.

SAINT-LÉON.

Et ce malheureux Jean que je ne trouve nulle part! . . Il aura eu peur de moi.

Scène XII.

SAINT-LÉON, JEAN.

JEAN, arrivant.

Me voilà.

SAINT-LÉON.

D'où viens-tu, malheureux?

JEAN.

Eh parbleu! je viens de faire tout préparer pour le départ de ma nièce. Ah! la jolie petite femme que tu as-là.

SAINT-LÉON.

Comment pour son départ? tu espères . .

JEAN.

C'est une affaire arrangée; presque tous les parens nous suivent à Paris. . . Le rendez-vous général est à l'hôtel d'Ermont, rue de la Paix.

SAINT-LÉON.

Cesse de profaner le nom d'un parent respectable, que je rougis d'avoir compromis par tes folies; il est temps de dévoiler ce mystère; ton rôle est fini.

JEAN.

C'est maintenant qu'il commence.

SAINT-LÉON.

AIR: Vaudeville de Turenne.

En vain ton audace me brave;
A l'instant quitte cet habit,
Il fut l'uniforme d'un brave.

JEAN.

De le porter mon coeur s'enorgueillit.
Il me rappelle un temps rempli de charmes,
Et je me crois à l'âge où l'on combat:
Pour rajeunir un vieux soldat,
On n'a qu'à lui montrer ses armes.

SAINT-LÉON, à part.

Son assurance m'indigne. (haut) Voici toute la société, je vais tout découvrir.

Scène XIII.

LES MÊMES, SUZANNE, LADOUCEUR, TOUS LES PARENS DE LA NOCE.

CHOEUR des parens, en entrant.

AIR : Vaudeville de l'Ennui.

Paris, tu nous appelles;
Riant séjour des belles,
Tu rends toujours
Fidèles
L'hymen et les amours.

Scène XIV.

LES MÊMES, Mad. DORMILLY, AMÉLIE *en habit de voyage.*

AMÉLIE.

Ah! quel plaisir, quel aimable voyage,
Je vais donc voir ce Paris tant vanté!
Où, grâce au plus galant usage,
Tout rend hommage
A la beauté.

ENSEMBLE.

TOUT LE MONDE.

Ah! quel plaisir, etc.

SAINT-LÉON, à part.

J'enrage!
Point de voyage!
C'est arrêté.

AMÉLIE, vivement à Saint-Léon.

Je viens, Monsieur, vous faire mes adieux, à moins que vous ne désiriez partir avec nous.

JEAN.

Ah! mon dieu, ma voiture est à quatre places.

MAD. DORMILLY.

Tout est prêt pour le plus joli voyage.

SAINT-LÉON.

Un moment . . . Avant de partir, il est bon de vous apprendre quel est votre compagnon de voyage. Sachez que Monsieur n'est pas mon oncle.

TOUS.

Ciel!

SAINT-LÉON.

C'est un étranger qui a consenti à jouer ce personnage, pour hâter mon hymen avec Amélie, et qui, maintenant, par les plus perfides conseils, cherche à désunir deux coeurs que l'amour semblait avoir formés l'un pour l'autre.

AMELIE, et MAD. DORMILLY.

Qu'entends-je?

SUZANNE.

Voilà du nouveau.

LADOUCEUR.

Silence! ma douce amie.

AMÉLIE, à Jean.

Vous ne seriez pas mon oncle?

MAD. DORMILLY, à Jean.

Vous nous auriez trompées?

JEAN, gaîment.

Laissez-le dire, il perd la raison.

SAINT-LÉON, à Jean.

Eh! quoi, malheureux, oses-tu bien . .

JEAN, avec noblesse.

Monsieur, respectez votre oncle, je vous prie . . il est temps, je le vois, que je reprenne ma place ici, et le ton qui me convient.

SAINT-LÉON, stupéfait.

Monsieur!

JEAN, toujours avec noblesse.

Eh! quoi, Saint-Léon, depuis six mois un étranger vient s'asseoir à votre table . . Vous êtes accablé de dettes . . perdu dans les intrigues, entouré de faux amis . . Un duel malheureux vous ravit l'honneur de paraître à votre régiment; cet étranger vous console, vous délivre, vous éclaire; et la voix de la nature ne vous a pas dit qu'un parent seul, un ami véritable, pouvait ainsi s'occuper de vous?

SAINT-LÉON.

Il se pourrait?

JEAN.

Saint-Léon, écoute.

AIR: Vaudeville des Amazones.

Une soeur, ma plus tendre amie,
Voyant approcher le trépas,
Me présenta son image chérie,
Nomma son fils, et mourut dans mes bras. (bis)
Ce fils en moi doit retrouver un père,
Soudain j'accours et tu me méconnais . .

Tiens, tiens, voilà le portrait de ta mère
Reconnais-moi, j'ai son coeur et ses traits.

(Il lui donne un portrait.)

SAINT-LÉON, se jetant dans ses bras.

Ah! mon oncle!

SUZANNE, à Ladouceur.

Je crois que tu pleures!

LADOUCEUR, pleurant.

Pas d'observations.

JEAN.

Saint-Léon, ton esprit est droit, ton âme est sincère, c'est ton caractère seul qu'il faut réformer, et l'épreuve que je viens de tenter . . .

SAINT-LÉON.

Ah! ma chère Amélie, me pardonnez-vous?

AMÉLIE, vivement.

Ah! c'est moi, plutôt . . Mon oncle, êtes-vous content de votre nièce?

JEAN.

Tu es un ange!

MAD. DORMILLY.

Voilà notre voyage retardé.

SAINT-LÉON.

Demain nous partons pour Paris.

JEAN.

Bien, te voilà dans la bonne route.

LADOUCEUR.

C'est ce que nous appelons un quart de conversion.

VAUDEVILLE.

AIR : Contredanse du diable d'argent.

CHOEUR.

Allons, amis que la danse.
Commence!
Que la gaîté dans ce jour
Ait son tour!
Lorsque l'amour
Met l'hymen en cadence,
Ah! quel plaisir!
C'est à n'en plus finir.

MAD. DORMILLY.

Tant que l'hymen n'enchaîne point votre âme,
Sur les maris vous lancez l'épigramme,
De leur sort c'est à qui rira . .
Pauvres garçons, votre tour viendra.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS A BERLIN,

par

MM. SCRIBE, MÉLESVILLE, DELAVIGNE,

THÉAULON, RAMOND, VARNER, ROCHEFORT, DEVILLENEUVE, DESVERGERS, LOCKROY, CHABOT, DECOURCY, VILLENEUVE, ST. HILAIRE, MAZÉRES, CARMOUCHE, WARIN, MERVILLE, LEROUX, DUPIN, DARTOIS, BRAZIER, BAYARD, DUPORT, DELESTRE-POIRSON, WAFFLARD, BONJOUR, FULGENCE ETC.

GRAND IN 8,

CHAQUE PIÈCE SE VEND SÉPARÉMENT.

En Vente:

1. Mes dernier vingt sols. (4 gr.)
2. Malvina, ou: un Mariage d'inclination. (8 gr.)
3. L'Ambassadeur. (6 gr.)
4. Les Moralistes. (6 gr.)
5. Un dernier Jour de Fortune. (4 gr.)
6. Les Cuisiniers diplomates. (4 gr.)
7. Mr. Jovial, ou: l'Huissier chansonnier. (6 gr.)
8. Le Mariage de raison. (8 gr.)
9. Le Paysan perverti. (10 gr.)
10. Les premières amours. (6 gr.)
11. Théobald, ou: le Retour de Russie. (6 gr.)
12. Madame de St.-Agnès. (6 gr.)
13. Yelva, ou: L'orpheline Russe. (6 gr.)
14. La jeune Marraine. (6 gr.)
15. Simple Histoire. (6 gr.)
16. Léonide, ou: la Vieille de Suresne. (8 gr.)
17. La Somnambule. (6 gr.)
18. Le Diplomate. (6 gr.)
19. La Quarantaine. (4 gr.)
20. Le Cousin Frédéric, ou: la Correspondance. (4 gr.)
21. La Lune de Miel. (8 gr.)
22. La Demoiselle à marier, ou: la première Entrevue. (6 gr.)
23. L'Héritière. (4 gr.)
24. Le jeune Mari. (8 gr.)
25. Le vieux Général. (6 gr.)
26. Le vieux Mari. (8 gr.)
27. La Maîtresse. (6 gr.)
28. La Mansarde des Artistes. (6 gr.)
29. La Haine d'une Femme, ou: le jeune homme à marier. (4 gr.)
30. Les Perroquets de la mère Philippe. (6 gr.)
31. Tony, ou: les canards. (6 gr.)
32. Le Confident. (4 gr.)
33. Angéline, ou: la champenoise. (6 gr.)
34. La Mère au bal et la Fille à la maison. (6 gr.)
35. Marie Mignot. (8 gr.)
36. Avant, pendant et après. (8 gr.)
37. L'école des Vieillards. (8 gr.)
38. Le nouveau Pourceaugnac. (6 gr.)
39. La Suite d'un bal masqué. (6 gr.)
40. Un Moment d'imprudence. (6 gr.)
41. Le précepteur dans l'embarras. (6 gr.)
42. Valérie. (6 gr.)
43. La seconde année. (6 gr.)
44. Louise, ou: la Réparation. (6 gr.)
45. La mère rivale. (6 gr.)
46. Le matin et le soir. (6 gr.)

Chez Ad. Mt. SCHLESINGER, Libraire et Éditeur de Musique à Berlin unter den Linden No, 34.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.
№ 47.

LE ROMAN D'UNE HEURE,

OU

LA FOLLE GAGEURE.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR

M. HOFFMAN.

5

Prix: 5 Sgr. (4 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
LUCILE, jeune veuve	*Mad. BRICE.*
VALCOUR, amant de Lucile	*Mr. DELCOUR.*
LISETTE, suivante	*Mlle. LEMERY.*

La Scène est à Paris, chez Lucile.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

ACTE PREMIER.

Scène I.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE, assise à une table.

Lisette!

LISETTE, travaillant.

Madame.

LUCILE.

As-tu vu mon avocat?

LISETTE.

Oui, madame.

LUCILE.

Eh bien, ce procès finira-t-il?

LISETTE.

Il finira quand les gens d'affaires se lasseront de le prolonger.

LUCILE.

Sais-tu que ces retards me gênent? J'ai apporté beaucoup d'argent; mais dans ce Paris . .

LISETTE.

Cela va vite, quand on plaide, surtout.

LUCILE.

Ce qui me console, c'est que ma cause est bonne, et que je ne puis perdre mon procès.

LISETTE.

Je sais bien que vous avez raison; mais si vous aviez beaucoup d'argent, vous auriez deux fois raison; et votre cause en serait meilleure. (Un silence.)

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame.

LUCILE.

Je m'ennuie.

LISETTE.

C'est le veuvage.

LUCILE.

Mais, je m'ennuyais autrefois.

LISETTE.

C'était le mariage.

LUCILE.

Que faut-il donc pour se désennuyer?

LISETTE.

Il faut de l'amour.

LUCILE.

Mais l'amour conduit au mariage.

LISETTE, soupirant.

C'est vrai, tout finit.

(Un silence.)

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame.

LUCILE.

Donne moi un livre.

LISETTE.

Lequel?

LUCILE.

Le premier venu.

LISETTE.

Ils vous ennuiera.

LUCILE.

C'est égal; j'ai pris mon parti.

LISETTE, lui donnant un livre.

Il faut avouer que vous avez bien du malheur: vous aimez les choses singulières, originales et même bizarres; et, dans une ville comme Paris, vous êtes condamnée à vivre de la manière la plus insipide et la plus monotone!

LUCILE.

Tu as bien raison: depuis deux mois, je n'ai pas souri.

LISETTE.

Il faut espérer qu'à la fin quelques originaux viendront nous amuser.

LUCILE.

J'en ai grand besoin.

LISETTE.

Et moi aussi. (Lucile se lève, et va lire en s'appuyant à la fenêtre) On se met à la fenêtre . . Je gage que le voisin est à la sienne . . .

LUCILE.

Qu'est-ce que vous dites?

LISETTE.

Je dis que je vais chanter.

LUCILE.

Non : taisez-vous.

LISETTE.

Depuis quelque temps madame aime bien à se mettre à la fenêtre.

LUCILE, ironiquement.

Vous faites des observations.

LISETTE.

Non : je veux dire que madame à besoin de prendre l'air; preuve d'ennui.

LUCILE.

Occupez-vous de votre ouvrage.

LISETTE, à part.

De l'humeur! Le voisin n'y est pas. Se regarder, et ne pas se parler . . Voilà pourtant deux mois que cela dure. Un bon mariage vaudrait mieux que cet amour en perspective. On dit que ce monsieur est le plus honnête homme, et le plus aimable original . . Eh bien! qu'il se présente donc! Avec de l'esprit, on ne doit pas manquer de prétexte pour venir consoler des femmes qui s'ennuient.

LUCILE, jette un cri.

Ah!

LISETTE

Qu'avez-vous, madame?

LUCILE.

Courez vite en bas; j'ai laissé tomber mon livre dans la rue.

LISETTE.

Votre livre! madame.

LUCILE.

Courez donc; voilà un jeune homme qui le ramasse; je crains qu'il ne le rapporte.

LISETTE.

Ah! c'est un jeune homme; courons. (Elle sort.)

Scène II.

LUCILE, *seule*,

Que cette fille est lente! Ce monsieur va croire . . Je ne sais s'il m'a vue . . Oh! il a regardé . . S'il allait monter! . . Ce serait la faute de cette fille . .

Scène III.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur veut absolument vous remettre le livre; il ne m'a pas donné le temps de descendre. Je crois que c'est celui qui demeure vis-à-vis . .

LUCILE.

Ce monsieur!

LISETTE.

Oui, qui a l'air si poli, qui se met toujours à sa fenêtre quand vous êtes à la vôtre, qui me salue toujours quand il me rencontre . . . Madame doit comprendre.

LUCILE.

Il veut, dites-vous? . .

LISETTE, plus bas.

Il est-là; il tient le livre, et ne veut le rendre qu'à vous.

LUCILE.

Cela est inconcevable! c'est votre lenteur qui cause cette imprudence.

LISETTE.

Décidez-vous, madame; entrera-t-il?

LUCILE.

Mais . . un inconnu . . cela ne se peut pas.

LISETTE.

Il emportera le livre.

LUCILE, avec humeur.

Mademoiselle, je veux mon livre absolument.

LISETTE, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

Scène IV.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR.

LUCILE.

Ah! monsieur, pourquoi vous donner la peine de le rapporter?

VALCOUR.

La peine! madame! Je n'en ai éprouvé qu'en doutant si je serais introduit.

LUCILE.

N'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, je dois trouver fort extraordinaire . . .

VALCOUR.

Madame, cela est tout simple; vous laissez tomber un livre, je le ramasse; je vous le rapporte, vous le recevez; il n'y a là-dedans rien d'extraordinaire que le plaisir que j'éprouve en ce moment.

LUCILE.

Il est au moins étonnant que vous ayez insisté pour entrer chez moi.

VALCOUR.

Je vous avais vue, madame; il était tout simple que j'insistasse.

LUCILE.

Malgré votre extrême politesse, je dois vous faire observer que c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

VALCOUR.

Madame, il faut toujours qu'on se voie une première fois.

LUCILE.

Mais il y a apparence que ce sera aussi la dernière.

VALCOUR.

La dernière! madame . . Si ce doit être le dernier bonheur de ma vie, permettez-moi de le prolonger.

LUCILE.

Il y a de l'obstination, monsieur.

VALCOUR.

Avouez qu'elle est bien pardonnable; et plus vous serez décidée à me renvoyer, plus je dois retarder le moment où je cesserai de vous voir.

LUCILE

Mais enfin quel plaisir trouvez-vous? . .

VALCOUR.

Madame, j'ai des yeux.

LUCILE.

C'est presque une déclaration que vous me faites.

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et la première fois que vous me voyez!

VALCOUR.

Quand je vous la ferais quinze jours plus tard, qu'y gagnerions-nous tous deux?

LUCILE.

Oh! rien, assurément; car je n'en croirais pas un mot.

VALCOUR.

Je vous demande pardon, madame, vous me croyez.

LUCILE.

Je vous crois, monsieur !

VALCOUR.

Oui, madame : il est impossible que vous ignoriez que vous êtes charmante, et que vous avez infiniment d'esprit ; et vous ne me faites pas l'injure de croire que je ne sais pas apprécier ces avantages.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi ?

LUCILE, avec humeur.

Je n'en sais rien, monsieur m'occupe tellement ! . .

VALCOUR., à Lisette.

Mademoiselle, je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre ; cependant que je ne vous oblige point à rester, si vous avez à sortir.

LUCILE, se lève.

J'espère que monsieur prendra le même parti.

VALCOUR, se lève.

Ah ! madame, votre espoir sera trompé.

LUCILE, à Lisette.

Quand monsieur me verra seule, il n'abusera point de mon embarras.

LISETTE.

J'entends, madame.

(Elle sort.)

Scène V.

LUCILE, VALCOUR.

LUCILE.

Monsieur reste donc ?

VALCOUR.

Madame, si vous vous fâchez absolument . .

LUCILE.

Oh ! j'aime mieux plaisanter. Mais voyons ; de quelle utilité peut être votre entêtement à rester chez moi ?

VALCOUR.

Je n'ose croire qu'il me sera utile ; mais mon plaisir est incontestable.

LUCILE.

Vous devriez un peu consulter le mien.

VALCOUR.

Mais, madame, j'ai l'amour-propre de croire que je vous amuse.

LUCILE.

Vous pourriez avoir deviné.

VALCOUR.

Je devine assez bien, madame.

LUCILE.

Ah! vous croyez peut-être que vous avez déjà su me plaire?

VALCOUR.

Convenez au moins que cela n'est pas impossible.

LUCILE.

Quand cela ne serait pas impossible, je ne conçois pas qu'on le dise.

VALCOUR.

Cela est pourtant bien naturel. La première vue suffit pour nous apprendre si une personne nous plaît. Tout ce qui arrive après est une suite de ce premier moment: pourquoi donc attendre des mois entiers, pour s'instruire de ce qu'on savait dès le premier jour?

LUCILE.

Bon moyen pour être trompé!

VALCOUR.

Eh! n'est-on pas trompé autrement?

LUCILE.

On l'est moins.

VALCOUR.

Ni plus, ni moins, madame.

LUCILE.

Monsieur, prenez-vous ce ton avec toutes les femmes?

VALCOUR.

Je vous proteste que c'est la première fois.

LUCILE.

Cela est très-gracieux. En effet, vous avez l'air d'un galant homme; et je ne dois attribuer qu'à mon imprudence la conduite plus que légère que vous avez avec moi.

VALCOUR.

Si vous voulez m'entendre, vous conviendrez que je n'ai pu agir autrement.

LUCILE.

Voilà qui est charmant! vous deviez être impertinent une fois dans votre vie, et c'est sur moi que tombe la préférence.

VALCOUR.

Daignez m'écouter et me juger. Je connais le monde; je sais, comme un autre, en prendre les manières; mais en suivant les règles ordinaires, j'aurais été réduit à vous rendre

votre livre, à vous saluer avec retenue, et à m'éloigner tristement sans avoir l'espérance de vous revoir jamais. Entre deux maux, il a fallu choisir, et j'ai mieux aimé risquer de vous déplaire, que de perdre la seule occasion qui pût m'approcher de vous.

LUCILE.

De sorte que je dois vous remercier?

VALCOUR.

Vous devez me pardonner, madame.

LUCILE.

Mais enfin, qu'espérez-vous de tout ceci? Quels sont vos projets?

VALCOUR.

De vous voir le plus long-temps possible.

LUCILE.

Décidément?

VALCOUR.

Décidément.

LUCILE.

Eh bien! monsieur, asseyons-nous.

VALCOUR.

J'allais vous en prier.

LUCILE.

Je vous ai dit que votre démarche me paraissait inutile; maintenant je commence à la croire dangereuse.

VALCOUR.

Pour qui, madame?

LUCILE.

Oh! pour vous.

VALCOUR.

Veuillez m'expliquer cela.

LUCILE, riant.

Avec un coeur capable de s'enflammer à la première vue, vous courez de très-grands risques.

VALCOUR.

Lesquels, madame?

LUCILE.

De devenir amoureux.

VALCOUR.

A cet égard, madame, je ne risque plus rien.

LUCILE.

Cela est déjà fait?

VALCOUR.

Absolument.

LUCILE.

Il me prend envie de vous croire, pour m'amuser davantage.

VALCOUR.

Amusez-vous en toute sûreté.

LUCILE.

Et d'après vos principes sur l'inflammation des coeurs, vous croyez sans doute que la sympathie agit déjà sur moi?

VALCOUR.

Je n'ose répondre; ma franchise a paru vous déplaire.

LUCILE.

Oh! ne vous gênez pas; je commence à m'y habituer.

VALCOUR.

C'est bon signe.

LUCILE.

Vous espérez donc?

VALCOUR.

Sans cela, serais-je ici?

LUCILE.

Monsieur, permettez-moi de rire.

VALCOUR.

D'autant plus volontiers que le rire vous sied à merveille.

LUCILE.

Mais quel est le motif de votre confiance?

VALCOUR.

C'est qu'un homme est toujours sûr de se faire aimer quand il a véritablement le désir de plaire.

LUCILE.

Vous êtes sûr de cela?

VALCOUR.

Cela ne manque que par maladresse.

LUCILE.

Un homme est donc sûr de se faire aimer quand il le veut; et vous, monsieur, qui réunissez plusieurs avantages, vous avez sûrement plus de confiance qu'un autre?

VALCOUR.

C'est une probabilité de plus.

LUCILE.

Et quand commencerai-je à ressentir ces effets inévitables?

VALCOUR.

Dès à présent, madame.

LUCILE, riant.

Ah! je vous aime déjà!

VALCOUR.

Je ne dis point cela; mais mon sort est déjà décidé; et si, dans la suite, vous devez m'aimer ou me haïr, ce sera toujours une conséquence nécessaire de cette première entrevue.

LUCILE.

Mais vous êtes bien sûr que je me déciderai plutôt à vous aimer?

VALCOUR.

Pas absolument sûr; mais je parierais.

LUCILE.

Vous parieriez que je vous aimerai?

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et dans combien de temps, s'il vous plaît?

VALCOUR.

Vous seriez étonnée, si je vous disais combien il en faut peu.

LUCILE.

Oh! dites tout; vous avez carte blanche.

VALCOUR.

Eh bien, madame, je demanderai... vingt-quatre heures.

LUCILE.

Tout ce temps-là, monsieur!

VALCOUR.

Si je gagne plutôt, ce sera tant mieux.

LUCILE.

Mais comment saurez-vous si vous avez gagné?

VALCOUR.

A l'expiration du terme, vous déclarerez vos sentimens; et je m'en rapporte à votre bonne foi.

LUCILE.

Cette confiance est bien flatteuse!

VALCOUR.

C'est un calcul, madame.

LUCILE.

Un calcul!

VALCOUR.

Sans doute. Dans toute autre circonstance, quand vous m'aimeriez, les préjugés et la décence vous imposeraient la loi de me le cacher; mais quand vous aurez parié, la probité vous forcera à me faire un aveu commandé par votre délicatesse.

LUCILE, ironiquement.

Le calcul même m'est trop favorable, pour que je puisse m'en offenser. Mais parierez-vous cher?

VALCOUR.

Tout ce qu'on voudra.

LUCILE.

En vérité, je suis fâchée que nous nous connaissions si peu, car j'aurais grande envie de tenir la gageure, ne fût-ce que pour vous punir de votre présomption.

VALCOUR.

Je me nomme Valcour, madame. Mes parens se sont distingués dans la carrière des armes; moi-même, j'ai un régiment.

LUCILE.

Je m'en suis douté. Moi, monsieur, je me nomme Lucile d'Ercourt, veuve de M. de Terni. Je suis ici pour un procès, et je m'y ennuie beaucoup.

VALCOUR.

Je m'en suis douté, madame. Eh bien! nous nous connaissons; voulez-vous parier?

LUCILE.

J'en suis tentée. Mais un scrupule me retient, j'ai trop beau jeu; et je n'aime pas à jouer à coup sûr.

VALCOUR.

J'ai les mêmes scrupules, madame; ainsi nous pouvons les faire taire mutuellement. Pariez-vous?

LUCILE, piquée.

Oui, monsieur, je parie.

VALCOUR.

Sérieusement?

LUCILE.

Oh! très-sérieusement. Quelle est la somme?

VALCOUR.

Je puis dans ce moment disposer de cinq-cents louis.

LUCILE.

Cinq cents louis! Quand vous connaîtriez l'état de ma

fortune, vous n'auriez pas touché plus juste. Je dois douze mille francs.

VALCOUR.

Prenez garde d'en devoir vingt-quatre.

LUCILE.

Prenez garde de payer mes dettes.

VALCOUR.

Si vous m'aimez, nous les paierons ensemble.

LUCILE.

Allons, monsieur! C'est décidé, à ce qu'il paraît.

VALCOUR.

J'en donne ma parole.

LUCILE.

Et moi la mienne . . mais je réfléchis . . j'espère que vous n'avez pas prétendu rester chez moi pendant les vingt-quatre heures que durera l'épreuve?

VALCOUR.

A la rigueur, cela devrait être dans le marché. Mais je ne veux pas vous surprendre; je ne vous demande que la permission de vous faire trois visites; et celle-ci comptera pour une.

LUCILE.

Cela est très-généreux. Et à quelle époque ces visites auront-elles lieu?

VALCOUR.

Successivement. Celle-ci sera l'exposition; la seconde, la preuve; et la troisième, la conclusion, c'est-à-dire le paiement . .

LUCILE.

Que vous me ferez.

VALCOUR.

Que je viendrai recevoir.

LUCILE.

Je ne m'en dédis pas. Commencez donc à faire jouer la séduction.

VALCOUR.

J'ai commencé il y a long-temps, madame.

LUCILE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

VALCOUR, souriant.

Maintenant que le pari me donne le droit de me représenter chez vous, je ne veux point abuser de l'avantage que me donnerait un trop long entretien.

LUCILE.

Je vous conseille de ne pas revenir.

VALCOUR.

Ah! madame, vous avez peur.

LUCILE.

J'ai peur pour vous, monsieur.

VALCOUR.

Ayez moins de pitié, madame; la pitié est dangereuse.

LUCILE.

Le pari tient donc sérieusement?

VALCOUR.

En voulant vous dédire, c'est me donner gagné.

LUCILE.

Me dédire! point du tout. Vous méritez une correction.

VALCOUR.

Elle sera douce, madame; je vous laisse à vous-même; la solitude est un piége que je vous tends.

LUCILE.

J'en conviens; il est possible que je vous aime mieux de loin que de près.

VALCOUR.

Nous saurons bientôt cela, madame.

(Il sort.)

Scène VI.

LUCILE, *seule.*

Voilà un plaisant original! il mérite bien . . Oh! bon, il ne reviendra pas. Monsieur a voulu s'amuser. Quel imperturbable sang-froid! Il y a dans ses impertinences une certaine grâce qui empêche de s'en fâcher sérieusement; mais s'il revenait, que dois-je faire? Me moquer de lui . . il est aimable . . . il est impossible qu'il espère gagner une gageure aussi folle. Que sais-je? Il est assez prévenu en sa faveur pour se croire sûr de son fait . . Il a bien ce qu'il faut pour

plaire . . mais il a besoin d'une leçon; et, dussé-je donner les cinq-cents louis à Lisette, je suis décidée à les gagner. Ils sont gagnés . . Qui pourrait aimer un fou de cette espèce? . . . Il a de l'esprit . . il m'a presque embarrassée, Je m'en vengerai. Oh! je serais bien fâchée qu'il ne revînt pas; il est amusant.

Scène VII.

LICILE, LUSETTE.

LUCILE.

Ah! Lisette, combien tu as perdu à t'en aller!

LISETTE.

Je n'ai rien perdu, madame; je sais tout.

LUCILE.

Tu écoutais?

LISETTE.

Après le début de ce monsieur, qui aurait pu résister au désir de savoir le reste?

LUCILE.

As-tu jamais entendu de pareilles impertinences?

LISETTE.

J'en ai entendu bien d'autres.

LUCILE.

Comment! tu n'as pas été choquée de son insolente présomption!

LISETTE.

Moi, madame, j'en ai ri de bon coeur.

LUCILE.

Et que dis-tu de la gageure?

LISETTE.

Je n'aime pas la gageure.

LUCILE.

Pourquoi?

LISETTE.

Elle est trop chère.

LUCILE.

Tant mieux; elle est proportionnée à la folie de celui qui l'a faite.

LISETTE.

Vous n'auriez pas dû la risquer.

LUCILE.

Comment, la risquer? que voulez-vous dire?

LISETTE.

Vous avez un procès qui vous coûte beaucoup; et douze mille francs ne sont pas une petite somme!

LUCILE.

Imbécile, est-ce que tu crois que je vais les perdre?

LISETTE.

Vous m'avez toujours dit que vous n'êtes pas heureuse au jeu.

LUCILE.

Impertinente! vous croyez que je vais me prendre d'une passion subite?

LISETTE.

Est-ce qu'on est maître de cela, madame?

LUCILE.

Non pas vous, mais moi.

LISETTE.

Madame, il ne faut pas défier les fous; il est capable de vous plaire, comme il le dit.

LUCILE.

Vous me jugez d'après vous, sans doute?

LISETTE.

Moi, madame, je ne risquerais rien; je lui dirais jusqu'à demain: „Je ne vous aime pas."

LUCILE.

Et vous mentiriez, pour gagner les douze mille francs?

LISETTE.

J'ai souvent menti pour moins que cela.

LUCILE.

Oh! je vous crois.

LISETTE.

Madame, si ce monsieur revient, je lui dirai donc que vous ne l'aimez pas du tout?

LUCILE.

Qui est-ce qui vous chargé de cette commission? Ne puis-je pas la faire moi-même?

LISETTE.

C'est que vous êtes trop honnête femme; vous n'oserez jamais mentir.

LUCILE.

Elle n'en démordra pas. N'ayez aucune inquiétude; ne vous mêlez de rien; et quand Valcour reviendra, appelez-moi. (Elle va prendre son livre.)

LISETTE.

Madame, ne prenez pas ce livre.

LUCILE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Ja crois qu'il vous a porté malheur.

LUCILE.

Que vous êtes sotte! Je vois bien qu'avec vous on ne risquerait rien à faire de pareilles gageures.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi?

LUCILE.

Restez. Vous direz à Valcour . . . Non, ne lui dites rien. Vous m'appellerez . . . (elle revient) Si je faisais dire que je n'y suis pas? . . . Non, non, vous m'appellerez.

(Elle sort.)

Scène VIII.

LISETTE, *seule.*

Puisqu'il est question de gageure, je gagerais bien que Madame craint mes observctions, je gagerais qu'elle a grand

peur de perdre la gageure et grande envie de ne pas la gagner; et je gage, par-dessus tout, que mes gageures valent mieux que la sienne.

Scène IX.

LISETTE, VALCOUR.

VALCOUR.

Vous êtes seule, Lisette?

LISETTE.

Je vais chercher madame.

VALCOUR.

Non pas, non pas: j'ai à vous parler.

LISETTE.

Parlons, Monsieur.

VALCOUR.

Dis-moi, Lisette; tu aimes ta maîtresse?

LISETTE.

De tout mon coeur.

VALCOUR.

Et moi aussi. Depuis combien de temps est-elle veuve?

LISETTE.

Un an, depuis hier.

VALCOUR.

C'est bien. Aimait-elle beaucoup le défunt?

LISETTE.

Je vous assure qu'elle l'aimait très-décemment.

VALCOUR.

Bon. Quel homme était-ce?

LISETTE.

Désagréable, d'humeur fâcheuse dans son intérieur, dur pour ses domestiques, froid et brutal avec sa femme; mais hors de la maison, il était le plus aimable homme du monde.

VALCOUR.

Je connais de ces aimables-là. Ta maîtresse a-t-elle été bien affligée de la mort de l'époux?

LISETTE.

Oh! monsieur, elle a jeté les hauts cris, s'est arraché les cheveux, et elle a pleuré coup-sur-coup comme une femme qui se presse de sortir d'affaire.

VALCOUR.

Y a-t-il long-temps que son chagrin s'est adouci?

LISETTE.

Il n'en est plus question. Madame n'a pas payé sa dette en détail; sa douleur s'est acquittée tout de suite.

VALCOUR.

Mais tu dis qu'il n'y a qu'un an?

LISETTE.

Monsieur, n'est-ce pas bien honnête? Le premier jour qu'une femme est veuve, elle n'a que deux partis à prendre: ou le chagrin la tue, ou bien il la laisse vivre. S'il la tue, tout est fini; il n'y a plus de chagrin; s'il la laisse vivre, il faut bien qu'elle se décide: on se désole pendant trois jours, on pleure pendant trois semaines, on est triste pendant trois mois; vous voyez bien qu'il reste encore neuf mois de deuil pour se consoler.

VALCOUR.

Vous joueriez bien ce rôle-là.

LISETTE.

J'en jouerais bien d'autres. Et votre gageure, croyez-vous la gagner?

VALCOUR.

Qu'en pensez-tu?

LISETTE.

Je ne sais trop que vous dire. Vingt-quatre heures, c'est bien peu; si vous aviez demandé le double, encore passe. Cependant, si j'en crois certains présages . .

VALCOUR.

Je pourrai bien gagner . .

LISETTE.

Un coeur, et douze mille francs.

VALCOUR.

Je me contente de la première moitié.

LISETTE.

Monsieur, donnez-moi l'autre.

VALCOUR.

Cela est possible.

LISETTE.

Vraiment?

VALCOUR.

Veux-tu parier aussi avec moi?

LISETTE.

J'ai peur de perdre.

VALCOUR.

Si je te donne un mari jeune, bien fait, honnête homme, et une dot, je gage que tu le refuseras.

LISETTE.

Payez, monsieur, vous avez perdu.

VALCOUR.

Attends, tu n'y perdras rien. Mais écoute: quand ta maîtresse te parlera de moi, je te recommande de lui dire tout le mal que tu pourras imaginer.

LISETTE.

Du mal de vous? madame s'en fâchera.

VALCOUR.

Je l'espère.

LISETTE.

Oh! que je vous entends bien! Je ne l'avais pas deviné. Eh bien! faut-il avertir madame?

VALCOUR.

Quand tu voudras . . A propos! dis-moi, ta maîtresse a un procès?

LISETTE.

C'est vrai.

VALCOUR.

Une partie de sa fortune en dépend.

LISETTE.

Comment savez-vous cela?

VALCOUR.

Je sais beaucoup de choses que j'ai l'air d'ignorer.

LISETTE.

Vous connaissez les motifs? . .

VALCOUR.

Tout. Je sais même que Lucile, trop fière pour avoir recours à ses amis, aime mieux s'exposer à perdre son procès, que de leur procurer le plaisir de lui rendre service.

LISETTE.

Comment! monsieur.

VALCOUR.

Vas avertir ta maîtresse.

LISETTE, à part, en sortant.

Avec cet homme-là on peut jouer à qui perd gagne.

(Elle sort.)

Scène X.

VALCOUR, *seul.*

Oui, charmante femme, je vous servirai malgré vous. Si les moyens que j'emploie sont bizarres, vous saurez un jour que ma folie n'avait d'autre but que celui de vous être utile. Faisons donc pour perdre la gageure tout ce qu'un autre ferait pour la gagner.

Scène XI.

VALCOUR, LUCILE, *plus parée.*

LUCILE.

Vous voilà, monsieur! pardonnez-moi; mais je n'espérais plus vous revoir.

VALCOUR.

Vous pensez mieux de moi, madame. Vous étiez bien sûre que je n'y manquerais pas.

LUCILE.

Cette folie est si étonnante, que je ne puis concevoir comment je m'y suis prêtée.

VALCOUR.

La suite vous étonnera bien davantage.

LUCILE.

Faut-il encore plaisanter?

VALCOUR.

Je le voudrais, de tout mon coeur; mais, malheureusement, cela n'est plus possible.

LUCILE.

Comment! vous êtes devenu triste?

VALCOUR.

Il y a de bonnes raisons pour cela, madame.

LUCILE.

Je vous voir venir. Vous avez essayé de la gaîté, vous voulez maintenant m'attaquer par le sentiment.

VALCOUR.

Non, madame; je suis sérieux sans y tâcher.

LUCILE.

Mauvais moyen, monsieur; mauvais moyen. La mélancolie ne me touche pas; elle me donne des vapeurs, et m'ennuie à la mort. Vous voyez que je suis généreuse; je ne veux pas que vous employiez des armes inutiles.

VALCOUR.

Il ne m'est plus permis ni possible de prendre le même ton. Ma tristesse ne vous paraîtra pas une ruse, quand vous saurez qu'en sortant de chez vous, j'ai appris une nouvelle qui me force à partir très-incessamment.

LUCILE.

J'en suis fâchée, monsieur. Qui quitte la partie la perd.

VALCOUR.

Vous allez trop vite, madame; je ne pars pas avant les vingt-quatre heures, et la partie sera gagnée.

LUCILE.

Gagnée!

VALCOUR.

C'est ce qui m'afflige. Jugez de ma douleur quand il faudra me séparer de vous, au moment où vous me ferez l'aveu de mon bonheur.

LUCILE.

Pour ne pas vous donner ces regrets, je romps la gageure;

et je vous laisserai partir dans le doute des sentimens que j'ai pour vous.

VALCOUR.

Qui quitte la partie, la perd, madame. Et je vois avec chagrin que vous paierez les frais de mon voyage.

LUCILE.

Ce qui me rassure, c'est que votre tristesse ne vous ôte pas la présence d'esprit.

VALCOUR.

Non, madame. Il m'en reste même assez pour vous faire un reproche.

LUCILE.

Un reproche, monsieur!

VALCOUR.

En acceptant la gageure, vous ne m'avez pas dit que votre coeur était prévenu, et qu'il ne vous était plus possible d'en disposer en ma faveur.

LUCILE.

Qui vous a dit cela?

VALCOUR.

Je le sais trop, pour mon malheur.

LUCILE.

Autre ruse! vous êtes jaloux, monsieur. Ce n'est pas le moyen de me plaire; mon mari l'était.

VALCOUR.

Ce n'est point jalousie, madame. Mais si vous aimiez déjà, vous sentez quel désavantage j'aurais dans le pari. J'ai pu espérer toucher un coeur libre; mais je n'ai jamais eu l'injurieux espoir de vous rendre infidèle.

LUCILE.

Que ce soit un détour, ou simple curiosité de votre part, je veux bien vous donner entière satisfaction sur cet article. Je vous jure que je ne suis nullement engagée, que mon coeur est absolument libre; excusez-moi, si j'ajoute qu'il est libre même auprès de vous.

VALCOUR.

Eh bien! madame, pourquoi dissimuler? C'est trop prolonger une plaisanterie qui vous fatigue. Connaissez donc celui que vous accusez de légèreté, de présomption et d'im-

pertinence. Ce n'est point d'aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous voir. Ma maison est vis-à-vis de la vôtre. Depuis un mois j'épie le moment où je vous verrai paraître à cette fenêtre; et depuis un mois je bénis le désoeuvrement qui vous force à vous y mettre pour vous distraire. Caché derrière une jalousie, je vous contemple sans être vu. Quand vous chantez, tous vos accens pénètrent dans mon coeur; je me suis informé de tout ce qui vous concerne; je connais la cause de vos inquiétudes; et croyez que je m'y suis vivement intéressé. Eh! que m'importe la gageure? Je n'y puis perdre, puisqu'elle m'a procuré l'inestimable plaisir de mieux vous connaître; je n'y puis perdre, si vous avez la bonté de permettre que cette entrevue ne soit pas la dernière. J'ajouterai, enfin, au risque de ne point obtenir votre confiance; j'ajouterai que mon père veut me forcer à me marier, qu'il m'ordonne de partir pour épouser une femme qui n'a pas vos attraits, et qui n'aura pas mon amour, puisque vous seule vous régnez sur mon âme. Je sens la défiance que je dois vous inspirer, d'après la manière dont je me suis annoncé chez vous; mais je mettrai tous mes soins à effacer cette impression défavorable; et vous saurez bientôt que si je ne mérite pas votre amour, j'ai le droit d'être votre ami.

(Il sort.)

Scène XII.

LUCILE, *seule.*

Eh bien! il est sorti. Je suis d'un étonnement! . . Est-ce-là cet homme si léger, si inconséquent? Quel discours! quelle chaleur! Tout ce qu'il m'a dit est d'une vraisemblance . . Serait-ce le comble de la ruse? L'artifice saurait-il si bien imiter l'accent de la vérité? Ah! cet homme est bien aimable, ou c'est un monstre bien dangereux. Il a raison, l'on ne peut avoir pour lui de l'indifférence; il faut qu'on l'aime, ou qu'on le haïsse.

Scène XIII.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, qu'avez-vous donc dit à monsieur de Valcour? Il est entré si gai, et il est sorti si triste!

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame!

LUCILE.

Je suis dans un grand embarras.

LISETTE.

Vous êtes triste aussi, Madame. Est-ce que vous auriez tous deux perdu la gageure?

LUCILE.

Lisette, Valcour me connaît; il m'a vue depuis long-temps.

LISETTE.

Je le savais, madame; il m'a parlé de votre procès; il m'a tout conté.

LUCILE.

Sais-tu que cela change bien les choses!

LISETTE.

Mais, oui; c'est très-différent.

LUCILE.

Aide-moi, Lisette, conseille-moi. Valcour est-il un étourdi? M'aime-t-il, ou veut-il se jouer de moi? Ce qu'il m'a dit est-il une ruse pour gagner cette folle gageure? ou la gageure n'a-t-elle été qu'un moyen ingénieux ou original de me déclarer son amour?

LISETTE.

Moi, madame, je penche du bon côté. D'ailleurs, ce monsieur est bien aimable.

LUCILE.

Aimable! vous croyez donc qu'on est aimable avec le ton de la fatuité, de la présomption, du persifflage?

LISETTE.

C'est vrai; je n'y pensais pas. Il avait le ton bien leste, et même impertinent.

LUCILE.

Vous n'y entendez rien, ma chère amie; dans son impertinence même, il ne s'est jamais écarté du bon ton et des égards qu'on doit à une honnête femme.

LISETTE.

Eh bien, je l'ai remarqué, il avait l'air très-respectueux, et je disais tout bas: Voilà un monsieur bien poli!

LUCILE.

Simple que vous êtes, un homme poli ne propose pas une gageure aussi ridicule et aussi peu décente.

LISETTE.

C'est juste, madame; gager avec une honnête femme qu'on lui tournera la tête, c'est d'une insolence! . . .

LUCILE.

Vous ne savez ce que vous dites: ce n'est point une insolence quand on y est forcé. Sans cette gageure, il n'aurait pu entrer chez moi, car, certainement, je ne l'y aurais pas invité.

LISETTE.

Ah! oui, madame; il vous l'a dit lui-même de la manière la plus honnête.

LUCILE.

Oh! que vous avez l'esprit à rebours! Qui est-ce qui vous dit que cela est honnête? Sans doute, la gageure est excusable; mais le terme de vingt-quatre heures est une impertinence.

LISETTE.

J'allais vous le dire, madame; vous avez eu bien tort d'accepter cette maudite gageure.

LUCILE.

Eh! non, je n'ai pas eu tort, puisque sans cela, il ne serait pas revenu; et il est possible qu'il soit un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh! pour un honnête homme, j'en suis sûre.

LUCILE.

Vous en êtes sûre! Fiez-vous donc aux hommes!

LISETTE.

Oh! c'est bien vrai. Les hommes sont bien trompeurs; il n'y en a pas un à qui l'on puisse se fier.

LUCILE.

Pas un! Laissez-moi. Vous prenez plaisir à me contredire; et si je vous écoutais, je ferais quelque sottise.

LISETTE.

Je crois que dans les vingt-quatre heures il y en a vingt-trois de trop.

(Elle sort.)

Scène XIV.

LUCILE, *seule.*

... Que l'on est à plaindre d'être obligée de se faire servir! Les domestiques sont un vrai fléau. Parce que je suis bonne, et que j'ai eu la faiblesse d'accorder à cette fille une certaine familiarité, elle se plaît à contrarier toutes mes opinions; elle va jusqu'à lire dans ma pensée. Mais Valcour reviendra-t-il? que dois-je penser de lui? que pense-t-il de moi? . . . Il m'a vue depuis long-temps . . . Je le sais; je l'ai vu aussi . . . Il dit qu'il va partir; je devrais le souhaiter; et je ne sais pourquoi je ne le souhaite pas. Parlera-t-il de la gageure? Il m'embarrasserait, car je ne veux pas la perdre; et je crois que je ne dois pas la gagner . . .

Scène XV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Deux lettres, madame.

LUCILE.

Deux?

LISETTE.

D'écriture différente.

LUCILE.

Ah! voici celle de mon avocat. (Elle lit.)

„Votre procès se juge en ce moment. Vous devez cette promptitude „aux vives sollicitations de M. Valcour, qui depuis long-temps s'intéresse „à l'affaire."

(S'interrompant.) Depuis long-temps! Il m'a dit vrai. (Elle continue à lire).

„Il n'a pas ajouté à la bonté de votre cause, qui ne pouvait être „meilleure; mais il en a considérablement accéléré la décision. Soyez „sans inquiétude; dans deux heures, tout sera gagné.

„J'ai l'honneur d'être, etc.

„à midi."

Il est trois heures. Lisette, mon sort est décidé; et je ne tarderai pas à en recevoir la nouvelle. Voyons l'autre lettre; elle est de Valcour. (Elle lit.)

„La seconde entrevue, madame, m'a prouvé que j'avais perdu la „gageure. Vous trouverez ici, en lettres de change, la somme convenue

„entre nous. La troisième épreuve serait désormais inutile; je ne pa-
„raîtrai donc chez vous que pour vous faire mes adieux. N'ayez, je
„vous prie, ni l'intention, ni l'espoir de me faire annuler la gageure;
„si je l'avais gagnée, j'en aurais reçu le prix.

„VALCOUR."

Et moi, je vous dis, monsieur . . non, je le lui dirai à lui-même.

LISETTE.

Eh! Madame, je devine le secret de tout ceci. M. Valcour n'a imaginé cette gageure que pour vous obliger malgré vous.

LUCILE.

Eh! oui, Lisette, eh! oui, c'est cela; tu dis bien à présent. En effet, je n'ai pas vu d'homme plus honnête et plus aimable; et cette gageure était trop extravagante, pour être faite de bonne foi.

LISETTE.

Est-ce que vous auriez la cruauté de la gagner?

LUCILE.

Cela serait affreux, Lisette. Te l'avouerai-je? et la gageure et le gain de mon procès n'ont de charmes pour moi, qu'en ce qu'ils me prouvent que je suis aimée depuis longtemps, et que cet homme si léger en apparence, s'occupait de mon bonheur dans le moment où je le jugeais si défavorablement.

LISETTE.

Je crois que madame ne s'ennuiera plus.

LUCILE.

Mais il va partir; on veut le marier.

LISETTE.

Le marier?

LUCILE.

Il part pour cela.

LISETTE.

Eh bien, madame, en vous épousant, il obéira sans sortir d'ici.

LUCILE.

Vous allez bien loin, Lisette.

LISETTE.

Au contraire, madame. Voici monsieur Valcour.

Scène XVI.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR, *en habit de voyage.*

LUCILE.

Ah! monsieur, c'est donc à vous que je dois le zèle qu'on a mis à terminer ce malheureux procès?

VALCOUR.

Madame, c'est une chose si simple, qu'on aurait pu se dispenser de vous en instruire.

LUCILE.

J'apprendrai bientôt, sans doute, quel a été le succès de vos soins.

VALCOUR.

Cela est fini, madame. Votre procès est gagné complétement.

LUCILE.

Quoi! monsieur . . .

VALCOUR.

J'avais donné ordre qu'on vînt me l'apprendre sur-le-champ, et j'accours pour vous le confirmer.

LUCILE.

C'est à vous que je dois ce bonheur, et c'est par vous que j'en reçois la nouvelle. Je ne vous cache point que ce sont deux plaisirs à-la-fois. Mais . . . vous allez partir?

VALCOUR.

Ma voiture m'attend à votre porte.

LUCILE.

Mais, dites-moi; ce mariage, ce départ, sont-ils tellement indispensables . . .

VALCOUR.

Le mariage, madame?

LUCILE.

Oui, monsieur, le mariage . . . Je suis très-curieuse, je l'avoue.

VALCOUR.

Il est très-vrai qu'on veut me marier . . . on me laisse le choix.

LUCILE.

Le choix! . . . et le départ? . . .

VALCOUR.

Le départ . . . . était inutile si j'avais gagné la gageure; mais en la perdant, je n'ai plus rien à faire dans cette ville.

LUCILE.

En ce cas, vous partez décidément?

VALCOUR.

Forcément.

LUCILE.

Il est fâcheux pour moi, monsieur, d'être obligée de mêler un reproche à mes adieux.

VALCOUR.

Un reproche!

LUCILE.

Je dois trouver au moins très-étonnant que vous ayez traité sérieusement cette folle gageure, qui ne devait être qu'un jeu.

VALCOUR.

J'ai gagé très-sérieusement; et perdu de même.

LUCILE.

Je connais le motif de la gageure; je vous en sais gré; mais votre lettre, et ce qu'elle contient, me feraient injure, si vous insistiez davantage. Reprenez, monsieur, ce que vous n'auriez pas dû m'envoyer.

VALCOUR.

Il est singulier que vous vous offensiez de ce que je m'acquitte d'un engagement pris sur votre parole et la mienne.

LUCILE.

Je vous le répète, monsieur; je ne veux, ne puis, ni ne dois l'accepter.

VALCOUR.

Mais, madame, il était possible que je gagnasse.

LUCILE.

Vous dites, monsieur? . .

VALCOUR.

Je vous le demande, était-il possible que je gagnasse?

LUCILE.

Sans doute; à la rigueur, cela était possible.

VALCOUR.

Il doit donc être possible que je perde.

LUCILE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais je refuse . .

VALCOUR.

Au moins, vous me direz pourquoi vous refusez.

LUCILE.

Parce que je ne dois pas accepter; je ne le dois pas, en conscience.

VALCOUR.

Mais, pourquoi, madame, pourquoi?

LUCILE.

Pourquoi? Vous me désespérez . .

VALCOUR.

Oh! j'ai bien plus d'impatience que vous. Dites-moi donc . . pourquoi?

LUCILE.

Eh bien, parce que je ne dois pas accepter comme gagnée, une gageure . . .

VALCOUR.

Achevez, charmante Lucile, achevez.

LUCILE.

Une gageure que je crains bien d'avoir perdue!

VALCOUR.

Perdue! ô ciel!

LUCILE.

Oui, perdue! perdue! Je ne sais s'il y a de la fatalité; mais je ne puis m'en défendre; et je rougis quand je pense combien vous étiez sûr de votre empire.

VALCOUR.

Ne rougissez pas, chère Lucile, de faire le bonheur de l'amant le plus tendre. Je vous aime depuis long-temps, vous le savez; et vous couronnez un amour qui est né le premier jour où j'ai eu le plaisir de vous voir.

LUCILE.

Après l'aveu que j'ai fait, rien ne doit plus me coûter. Vous m'aimez depuis long-temps; eh bien! depuis long-temps je le sais. Mes yeux ont rencontré les vôtres; et aujourd'hui, si ce livre est tombé de mes mains . . .

VALCOUR.

Achevez.

LUCILE.

C'est que je le tenais mal.

LISETTE.

Je l'avais deviné.

VALCOUR.

Charmante Lucile, ne songeons plus qu'à notre bonheur.

LUCILE.

Et le voyage?

VALCOUR.

J'en suis revenu.

LISETTE.

Et la gageure?

VALCOUR.

C'est toi qui l'as gagnée.

LISETTE.

Moi, j'accepte.

LUCILE.

Valcour, le roman n'a pas été long.

VALCOUR.

Oui, mais mon bonheur durera toute la vie.

FIN.

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.
№ 48.

LA SEMAINE DES AMOURS.

ROMAN-VAUDEVILLE

EN SEPT CHAPITRES.

PAR

MM. PHILIPPE D. ET JULIEN DE M.

3

Prix: 7 Sgr. 6 Pf. (6 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1830.

Personnages.	*Acteurs.*
M. DUHAMEL, manufacturier	*Mr. MARIUS.*
LÉON, son neveu, étudiant en droit	*Mr. ISIDORE.*
GIRAUD, ami de Léon, aussi étudiant en droit	*Mr. FRANCISQUE.*
AGATHE, couturière	*Mlle. LAURENCE.*
GEORGETTE, son amie, lingère	*Mlle. MORALÈS.*
La mère PITOU, portière	*Mad. MARIUS.*
Un garçon Restaurateur	*Mr. CASTELLI.*
Un Étudiant parlant	*Mr. BRU.*
Un Chef d'orchestre.	
Etudians.	
Grisettes.	
Deux Vétérans.	
Garçons de Restaurant.	
Musiciens.	

La Scène se passe à Paris.

IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE,
Adler-Strasse No. 6.

LUNDI.

CHAPITRE PREMIER.

Rencontre et Connaissance.

La scène se passe à la Grande Chaumière du Boulevard Mont-Parnasse. — Le Théâtre représente l'enclos des danses; au fond l'orchestre; à droite quelques tables et des chaises.

Scène I.

LÉON, GIRAUD.

LÉON, entrant, et à la cantonnade.

Eh! arrive donc, Giraud.. est-ce que tu n'oses pas entrer?

GIRAUD.

Si fait . . C'est que je m'étais arrêté au bureau . . le vétéran ne voulait pas me laisser passer avec mon rotin.

LÉON.

Ah! ça, mon cher, maintenant que nous voilà dans la salle de danse de la Grande Chaumière, il s'agit d'avoir de la tenue et de la hardiesse.

GIRAUD.

Comment? est-ce que je n'en ai pas?

LÉON.

Oui, mais comme il n'y a que quinze jours que tu es arrivé de Chaumont, tu n'es pas encore fait à nos manières. . . Tu te rends à l'Ecole de droit un quart d'heure avant l'appel; tu dînes régulièrement à ton restaurant à 32 sous, et tu entres partout d'un air doux et respectueux . . . or, vois-tu, tout ça sent diablement le département de la Haute-Marne.

GIRAUD.

Oh! sois tranquille, je me formerai . . . Mais, c'est une chose étonnante . . . moi, qui étais à Chaumont ce qu'on ap-

pelle un malin, eh! bien, depuis que je suis à Paris, je suis tout ébahi . . . tout hébêté . . . ça tient peut-être à l'atmosphère de la rue St-Jacques.

LÉON.

Laisse-donc . . . Je ne demande que huit jours pour te mettre au courant . . . D'abord, voilà une soirée qui te fera beaucoup de bien . . . songe donc, les deux Ecoles réunies, et l'élite des grisettes du quartier . . . mais ne va pas avoir peur . . en avant le sentiment! Du reste, ici, galanterie économique . . la bière et les échaudés . . . oh! c'est charmant! . . .

AIR : du Carnaval de Béranger.

L'Égalité, fille de la nature,
Règne en déesse en ces lieux enchantés;
On voit le Droit auprès de la Couture,
La Médecine auprès des Nouveautés.
Point de façons, de gêne, d'étiquette;
Dès que l'archet a retenti soudain,
L'étudiant saute avec la grisette,
L'Ecole danse avec le magasin.

TOUS DEUX.

L'étudiant saute etc.

LÉON.

Sans parler de mille autres agrémens que tu ne trouveras qu'ici . . . A gauche, des bosquets délicieux . . . plus loin la montagne suisse, où la vertu dégringole pour 50 centimes . . . à l'entrée, deux nobles vétérans . . . la gloire veillant à la porte du plaisir . . . Voilà, mon ami, les charmes qui m'amènent tous les lundis à la Chaumière, et me font gaîment commencer ma semaine.

GIRAUD.

Ah! ça, mais, et ton oncle, M. Duhamel, qu'est-ce qu'il dit de tout ça?

LÉON.

Mon oncle! Il trouve tout naturel que je m'amuse, que je fasse ma vie de garçon.

GIRAUD.

La voilà bientôt enfoncée, ta vie de garçon . . M. Duhamel tient ferme à ton mariage avec Mlle. de Beaumont.

LÉON.

Moi, je te réponds qu'il ne se fera pas . . Comment! je sacrifierais mon indépendance, mes plaisirs, à un bonheur dont je ne suis pas sûr? . . Non pas . . je ferai entendre raison à mon oncle, à toute la famille, et il n'en sera plus question . . . Mais quel est ce groupe joyeux qui nous arrive? . . . Eh! ce sont les amis.

Scène II.

LES MÊMES, FOULE D'ÉTUDIANS.

CHOEUR.

AIR : des Rendez-vous bourgeois.

Amour, Gaîté, Folie,
Voici votre séjour :
C'est ici qu'on oublie
Tous les travaux du jour. (bis)

LÉON.

Bon soir, mes amis, bon soir . . Fidèles au rendez-vous, c'est très-bien . . C'est à l'École de droit à soutenir la Chaumière.

AIR : de la Sentinelle.

Vous le savez, un poëte français
A dans ses chants prouvé cet axiome :
Que l'ennui loge à la ville, au palais,
Et le bonheur sous l'humble chaume.
Dans ce jardin, dans ces bocages frais,
De Thémis fuyons la bannière ;
Fuyons le lieu de ses arrêts,
Puisque l'ennui loge au Palais
Et le bonheur à la Chaumière.

Messieurs, je vous présente mon ami Giraud, arrivé récemment de Chaumont . . pilier de l'École, et farceur en espérance . . Son exactitude à répondre à l'appel du professeur, nous garantit qu'il ne manquera jamais à celui du plaisir.

(On entend le roulement d'un char descendant la Montagne.)

Hé! voilà déjà la Montagne suisse en train.

GIRAUD.

Il faut y aller.

TOUS.

C'est ça, à la Montagne! . .

UN ÉTUDIANT.

Nous ferons descendre le champenois.

GIRAUD, se fâchant.

Ah! ça, dites-donc, vous, là-bas? . .

TOUS, l'entraînant.

A la Montagne!

(Léon, Giraud et les jeunes gens sortent.)

Scène III.

AGATHE, GEORGETTE, FOULE DE JEUNES GRISETTES.

CHOEUR.

AIR : Petit Blanc.

Sous un toit de feuillage
Nous venons danser,
Walser :
De la danse, à notre âge,
On ne peut se passer.

GEORGETTE.

Laissant la pruderie
Aux dames du salon,
Ici c'est la folie
Qui tient lieu de bon ton.
Si la riche coquette
Peut se fournir d'appas,
Il reste à la grisette
Ceux qu'on n'achète pas.

CHOEUR.

Sous un toit, etc.

AGATHE.

Comment! c'est-çà la Chaumière? mais c'est bien gentil.

GEORGETTE.

Je te l'avais dit . . et puis c'est bien composé . . comme à Tivoli . . J'espère qu'à présent tu n'as plus de scrupules.

AGATHE.

Non, sans doute . . d'ailleurs, le motif qui m'amène est bien naturel . . J'apprends que mon cousin Eugène, celui qui doit m'épouser, est arrivé de St.-Germain à Paris, et qu'au lieu de venir me voir, il court les bals, les plaisirs . . Il était de mon devoir de chercher à le rencontrer, pour lui reprocher sa conduite, le gronder bien fort.

GEORGETTE.

C'est vrai . . du reste, je ne te réponds pas que tu le trouveras ici, puisqu'il n'est pas étudiant . . Ah! ça, ma chère, on va t'inviter à danser, on va te faire la cour . . mais méfie-toi de l'École de Droit . . la jurisprudence est devenue bien trompeuse . . on ne peut plus compter sur l'étudiant.

AGATHE, souriant.

Ça ne me regarde pas, moi qui viens pour mon cousin.

GEORGETTE.

Ton cousin! ton cousin! . . Vois-tu, Agathe, on vient

pour l'un, et puis . . voilà . . tu voudrais peut-être me faire accroire que tu es folle de ton cousin Eugène.

AGATHE.

Certainement, puisqu'il sera mon mari.

GEORGETTE.

D'abord, ce n'est pas une raison . . et d'ailleurs, je connais ton caractère aussi bien que le mien . . Je suis philosophe, moi; mais tu es romantique . . quand tu as un sentiment, ça monte, ça monte . . la tête s'exalte . . tu ne connais plus rien . . et au bout de quelques jours, c'est fini . . Votre très-humble servante.

AIR: Vaudeville de Partie et Revanche.

Oui, dans ton coeur la passion naissante . .
Au dernier point s'élève en un moment;
Loin d'être ainsi, je me contente
De m'enflammer tranquillement:
C'est plus durable, avec moins de tourment.
Pourquoi n'as-tu pas ma constance?
C'est que, ma chère, en fait d'amour, je crois,
En huit jours ton coeur en dépense
Ce qui me sert pendant un mois.

AGATHE.

Allons, je tâcherai de devenir aussi économe que toi.

(Elles s'asseyent.)

Scène IV.

Les Mêmes, LÉON, GIRAUD, Étudians.

LÉON, entrant.

Eh, messieurs, voici nos aimables danseuses.

(Les jeunes gens courent vers les grisettes: les uns offrent leurs bras à leurs connaissances, les autres font des invitations pour la contredanse. Les musiciens se placent à l'orchestre.)

LÉON, à Giraud.

Eh! bien, mon ami, que dis-tu de ce coup d'oeil? Tu vois d'ici Julie, Clara, Amélie . . Je les connais toutes, mon cher . . Eh! mais, que vois-je? deux figures nouvelles, . . oh! qu'elles sont jolies!

GIRAUD.

Surtout celle qui est en blanc et qui a une écharpe . . ah! mon dieu! C'est le portrait de la fille du receveur de Chaumont . . et j'en étais fou.

LÉON.

C'est charmant . . une illusion du département.

GIRAUD.

Dis donc, si nous les invitions?

LÉON.

Parbleu! cela va tout seul . . (s'approchant et saluant.) Ces demoiselles veulent-elles bien nous accepter pour cavaliers à la première contredanse?

GEORGETTE.

Avec plaisir.

(La musique commence et l'on se place: Léon danse avec Agathe, Giraud avec Georgette.)

LE CHEF D'ORCHESTRE.

La chaîne anglaise!

CHOEUR.

AIR: Vaudeville du Bal Champêtre.

Chacun de nous s'élance,
A la voix du plaisir;
Quand la danse commence,
Le chagrin (bis) doit finir.

LÉON, tandis qu'Agathe danse.

Que de grâces nouvelles!
O fier quartier d'Antin,
Viens donc chercher tes belles
Dans le pays latin.

CHOEUR.

Amis, que l'on s'élance, etc.

GIRAUD, tandis que Georgette danse.

C'en est fait de ma belle,
Et cet objet charmant
Va me rendre infidèle
A mon département.

CHOEUR.

Amis, que l'on s'élance, etc.

LE CHEF D'ORCHESTRE.

La Parisienne!

(On commence une autre figure.)

LÉON, à Agathe.

C'est la première fois, mademoiselle, que j'ai le plaisir de vous voir à la Chaumière.

AGATHE.

Oui, Monsieur.

LÉON.

C'est sans doute l'éloignement de votre quartier qui nous a privés jusqu'ici de votre aimable présence.

AGATHE.

C'est vrai . . et puis ces ponts à traverser le soir, c'est bien effrayant.

LÉON.

Ah! vous demeurez sur l'autre rive? . . (à part) C'est bon . . j'aime autant qu'elle ne soit pas du quartier . . ça jetera un peu de variété . . maintenant il s'agit de savoir la rue et le numéro. (haut) Je conçois que vous craigniez de retourner chez vous si tard . . mais c'est un danger qu'il est facile d'éviter, en me permettant, à mon ami et à moi, de vous accompagner.

AGATHE.

Je vous remercie, ce n'est pas la peine . . d'ailleurs ma compagne n'est pas du même quartier que moi.

LÉON, avec intention.

Ainsi elle ne demeure pas comme vous rue de . .

AGATHE, étourdiment.

Rue Saint-Honoré? non.

LEON.

Bien . . je comprends maintenant.

AGATHE, à part.

Ah! mon dieu, qu'ai-je dit?

LE CHEF D'ORCHESTRE.

Chassez les huit!

GIRAUD, à part, de l'autre côté du théâtre.

Le diable m'emporte si je sais comment entamer la conversation!

GEORGETTE.

Monsieur est étudiant en droit!

GIRAUD, à part.

Comment? c'est elle? . . allons c'est plus commode. (haut) Oui, mademoiselle, oui . . mais vous-même? . .

GEORGETTE.

Je travaille dans la lingerie.

GIRAUD.

C'est une bien belle partie... nous estimons beaucoup les lingères . . . il faut vous dire qu'à Chaumont . . .

GEORGETTE.

Monsieur est de province? . . . J'ai vu cela tout de suite à votre air un peu . . .

GIRAUD.

Un peu? . . .

LE CHEF D'ORCHESTRE.

Chassez les huit!

GIRAUD.

Je suis sûr qu'elle allait me dire quelque chose d'aimable.

(La contredanse finit, et les cavaliers reconduisent leurs dames.)

LÉON, à Agathe.

J'espère, mademoiselle, que vous ne me disputerez pas le plaisir de vous offrir quelques rafraîchissemens. . C'est de ce côté . . . si vous voulez prendre mon bras . . .

(Ils s'éloignent à gauche.)

Scène V.

GIRAUD, GEORGETTE.

GIRAUD, à part.

C'est fini . . . la tête n'y est plus . . . il faut que je lâche la déclaration (haut) Ah! mademoiselle, si l'expression d'un amour spontané n'est pas faite pour vous blesser . . .

GEORGETTE.

Comment, monsieur, une déclaration publique, en plein air? . . . ha! ha! ha! ha!

GIRAUD, interdit, à part.

Il paraît que j'ai été trop vite. (haut) Alors, mademoiselle, ça ne comptera pas . . . Je recommencerai plus tard.

Scène VI.

Les Précédens, LÉON, AGATHE, suivis de quelques jeunes gens.

LÉON furieux, aux jeunes gens.

Vous êtes des insolens!

LES JEUNES GENS.

(Cris et menaces.)

GIRAUD.

Qu'est-ce que c'est?

LÉON.

Ces messieurs! qui se permettent d'insulter mademoiselle. (jetant un paquet de cartes) Voici mon adresse . . . . Je vous attends demain.

LÉON ET LES JEUNES GENS.

AIR: Marche du Siége de Corinthe.

Quelle impudence!
La rage est dans mon coeur.

Tant d'insolence
Mérite ma fureur.

AGATHE, effrayée.

Dieu! quelle peine!
Fuyons tous ces débats.

LÉON, à part.

Elle m'entraîne:
Laissons guider mes pas.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS.

Quelle impudence! etc.

GIRAUD.

Quelle impudence!
Je conçois sa fureur:
Tant d'insolence
Doit irriter le coeur.

LES FEMMES.

Dieu! quelle peine!
Fuyons tous ces débats:
Qu'on les entraîne,
Qu'ils ne se battent pas.

(Deux vétérans font sortir à gauche les jeunes gens, jusqu'ici contenus par les femmes. Léon, Agathe, Giraud et Georgette sortent à droite.)

MARDI.

CHAPITRE SECOND.

Tentative et Succès.

Le théâtre représente une cour; la porte-cochère au fond; à droite, la loge du portier; à gauche, un escalier.

Scène I.

LA MÈRE PITOU, DUHAMEL.

LA MÈRE PITOU, dans sa loge, tenant un livre à la main.

Voyons où ce que j'en était restée. „La princesse était montée sur son pale . . . (on frappe, elle tire le cordon) froi."

DUHAMEL, entrant.

Monsieur Verrière?

LA MÈRE PITOU.

Au deuxième, au-dessus de l'entresol, l'escalier à gauche.

DUHAMEL.

Merci . . . Mon ami Verrière va dire que je le tourmente beaucoup . . . mais aussi pourquoi est-il homme d'affaires? Quant à moi, je ne dois rien négliger lorsqu'il s'agit de l'établissement de mon neveu . . . . du sort de l'enfant que m'a légué mon pauvre frère . . . Ce cher Léon! Je m'attends bien à quelque résistance de sa part.

AIR: de M. Blanchard (Ouvriers).

J'entends déjà ces mots: Amour! bonheur!
Mais dans une semblable affaire,
Je dois consulter le notaire
Avant de consulter son coeur.
Car après la cérémonie
L'amour viendra fort à propos:
Aussi la règle est établie,
L'homme sage qui se marie
Prend pour aller au temple de Paphos
Son passeport à la mairie.

(Il monte.)

LA MÈRE PITOU.

Cette pauvre princesse! (on frappe) Ah! mon dieu! mon dieu! quelle scie!

Scène II.

La Mère PITOU, LÉON.

LÉON, à part.

Rue Saint-Honoré, No. . . . C'est bien ici... et d'ailleurs mon émotion ne m'indique-t-elle pas assez que je suis près d'elle? (apercevant la mère Pitou) Ah! ah! . . . voici sans doute la portière. (haut) Mademoiselle Agathe?

LA MÈRE PITOU.

Hein? (à part) Encore un freluquet.

LÉON.

Je vous demande si mademoiselle Agathe est chez elle?

LA MÈRE PITOU.

Eh! ben, après? qu'est-ce que vous lui voulez, à c'te jeunesse?

LÉON.

Ce que je lui veux?... Je veux... Eh! parbleu, je veux lui parler.

LA MÈRE PITOU.

C'est impossible.

LÉON, à part.

Diable!... ça va mal... heureusement que j'avais prévu le coup! (haut) En ce cas, veuillez lui remettre . . .

LA MÈRE PITOU.

Une lettre! . . . miséricorde! . . .

AIR : Je loge au quatrième étage.

C'est affreux, c'est abominable!
Monsieur, pour qui me prenez-vous?

LÉON.

De grâce, femme respectable,
Calmez ici votre courroux.

LA MÈRE PITOU.

J'suis sûre qu'c'est un billet doux.

LÉON.

Qu'importe? . . Sans vous compromettre
Vous pouvez vous laisser fléchir:
Allons, chargez-vous de ma lettre . .
(Mettant la main à la poche.)
Je vais d'avance l'affranchir.

LA MÈRE PITOU.

Adieu, mes amis; adieu . . il faut bien que j'vous laisse jaser ensemble un p'tit brin . . Eh! . . c'est que j'ai été jeune aussi, moi, dans les temps . . . ah! ah! ah!

(Elle rentre dans sa loge en les regardant avec malice.)

Scène IV.

AGATHE, LÉON.

AGATHE, déchirant la lettre.

Une pareille lettre! et c'est à moi! . .

LÉON.

Comment! . . vous la déchirez? . . quand elle contient l'assurance de la passion la plus vraie, la plus sincère? . . . oh! mais vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de vous aimer, de vous adorer, malgré vous, malgré tout le monde.

AGATHE.

Qu'entends-je! . . Ah! ça, monsieur, vous avez perdu la tête?

LÉON.

A-peu-près.

AGATHE.

Je vous trouve bien singulier . . Sans me connaître . .

LÉON.

Comment! sans vous connaître! . . au contraire, je vous connais beaucoup . . n'avons-nous pas dansé une contredanse ensemble . . hier au soir, à la Chaumière? et sans l'événement qui est venu vous en arracher . .

AGATHE.

A propos . . Cette querelle? ce duel?

LÉON.

Bah! bah! ce n'est rien que cela . . je suis encore à voir venir mes adversaires, et d'ailleurs un coup d'épée de plus ou de moins . . mais votre indisposition?

AGATHE.

Moi? . . oh! ça ne m'a pas empêchée de dormir.

LÉON.

Tant mieux! . . Vous êtes plus heureuse que moi . . je n'ai pas fermé l'oeil, et pourtant j'ai fait tout éveillé un rêve! un rêve délicieux!

AGATHE.

Vraiment?

AIR : Taisez-vous.

Pour moi vous étiez moins sévère,
Vous me regardiez sans courroux,
Et votre oeil qui me désespère
Brillait je crois d'un feu plus doux,
Oui, d'un feu plus tendre et plus doux.
Prenant pitié de mon délire,
Vous saviez me plaindre tout bas;
Je vous voyais même sourire
A mon trouble, à mon embarras.

AGATHE.

Taisez-vous (bis) ça ne se peut pas.

Scène V.

LES PRÉCÉDENS, DUHAMEL, *arrivant par l'escalier à gauche. Il fait un geste de surprise en voyant Léon, et s'arrête dans le fond, d'où il écoute sans être vu des autres personnages.*

LÉON.

Même air.

Bientôt s'enfuyait la contrainte,
Et tous les deux en tilbury,
Heureux, sans remords et sans crainte,
Nous allions dîner chez Véry,
Dîner ensemble chez Véry,
Puis le plaisir qui nous entraîne,
Nous offrant de nouveaux appas,
Chez Thalie ou chez Melpomène
L'amour même guidait nos pas.

AGATHE.

Taisez-vous (bis) ça ne se peut pas)

LÉON.

Ça ne se peut pas! . . oh! c'est ce qui vous trompe . . dès demain . .

AGATHE.

Que dites-vous?

LÉON.

Véry, le tilbury, le spectacle; rien n'y manquera . . ah! de grâce, ne me refusez pas . .

(On entend sonner trois heures à l'horloge.)

AGATHE.

Trois heures! . . . déjà! et mon ouvrage qui n'est pas rendu! . . .

LÉON.

A demain donc?

AGATHE.

Attendez . . je ne puis . . (à part) Si j'accepte . . que pensera-t-il? . . Non, Monsieur, non . .

LÉON, vivement.

Demain, à quatre heures, je serai ici.

AIR : de la walse de Robin des Bois.

ENSEMBLE.

AGATHE.

Mon coeur palpite,
Tout bas j'hésite;
Mais je cède enfin au plaisir.
Douce espérance,
Je crois d'avance
Etre à l'instant de le saisir.

LÉON.

Surtout ma belle
Soyez fidèle
A ce rendez-vous du plaisir;
En espérance,
Mon coeur devance
L'heureux instant de le saisir.

(Agathe sort.)

Scène VI.

DUHAMEL, LÉON.

DUHAMEL.

Bravo! mon ami, bravo!

LÉON.

Que vois-je? mon oncle Duhamel ici!

DUHAMEL.

Ah! farceur! . . C'est qu'elle n'est pas mal, la petite, pas mal du tout . . je t'en fais mon compliment,

LÉON.

Mais . . .

DUHAMEL.

Allons . . ne crois-tu pas que je vais te gronder? . . Eh! mon dieu, j'ai eu aussi mes vingt ans, et je sais ce que c'est . . .

AIR : Vaudeville du Porteur d'eau.

En te voyant, en gai luron,
Parler d'amour et de tendresse,
Je me plaisais, moi, vieux barbon,
A me rappeler ma jeunesse;
Et je disais en souriant:
Auprès de grisette gentille
On me remplace maintenant,
C'est mon neveu, j'en suis content . .
Ça ne sort pas de la famille.

LÉON.

Ah! mon cher oncle!

DUHAMEL.

C'est ça . . votre cher oncle! et depuis trois semaines que vous n'êtes pas venu me voir . . mais je ne t'en tiens pas quitte; et, puisque te voilà, je t'emmène avec moi . . d'autant plus que nous avons à parler de choses sérieuses.

LÉON.

Je gage qu'il s'agit encore de mon mariage?

DUHAMEL.

Tout juste . . cent cinquante mille francs de dot . . et une femme charmante . . Je viens dans ce moment de chez M. Verrière, l'homme d'affaires de la famille . . il demeure ici-même au second . . Veux-tu que nous montions ensemble chez lui? Nous verrons à terminer cela.

LÉON.

Terminer! . . non, non, ne nous pressons pas, je vous en prie.

DUHAMEL.

Tu tiens donc bien à ta vie de garçon?

LÉON.

Si j'y tiens! . . Songez donc à ces plaisirs toujours nouveaux; à ces amourettes qui durent vingt-quatre heures, et dont la fragilité même fait le piquant . . Aujourd'hui, par exemple, croyez-vous que je m'engage pour la vie? . . . Agathe est charmante! je suis amoureux à en perdre la tête . . C'est vrai; mais je ne m'en inquiète pas, attendu que voilà au moins . . oh! oui, voilà bien trois ou quatre fois que ça m'arrive depuis un mois.

DUHAMEL.

Allons . . viens avec moi, fou que tu es . . nous dînerons ensemble . . tête-à-tête. (à part) Je vais le chambrer, et il faudra bien qu'il consente au mariage . . Dans tous les cas j'épierai toutes ses démarches, et je ne le perdrai pas de vue.

LÉON, à part.

Un dîner de famille! comme c'est amusant! . . Si du moins je pouvais revoir Agathe avant de m'éloigner . . .

DUHAMEL.

Eh! bien?

LÉON.

Eh! bien, mon oncle, je vous suis . . .

(Réprimant un geste de dépit.)

AIR: Mon coeur à l'espoir s'abandonne.

C'est avec plaisir, je vous jure,
Mon cher oncle, ne tardons plus;
Partons, puisqu'en vous la nature
Me convie au nom de Comus.

DUHAMEL.

L'espoir à table m'accompagne,
Et je compte bien, mon garçon,
Tout en te versant du Champagne,
Te donner un peu de raison.

(S'approchant de la loge du portier.)

Le cordon, s'il vous plaît?

Scène VII.

LES MÊMES, LA MÈRE PITOU.

LA MÈRE PITOU.

Voilà, messieurs, voilà . . (à Léon) Adieu, Monsieur.

LÉON.

A demain; surtout dites à Agathe . .

DUHAMEL.

Viens donc, mon ami.

Reprise de l'air.

LÉON.

ENSEMBLE.

C'est avec plaisir, je vous jure, etc.

DUHAMEL.

Je ris tout bas de sa figure . .
(haut)
Mon cher neveu, ne tardons plus;
Partons, puisqu'en moi la nature
Te convie au nom de Comus.

(Ils sortent; la mère Pitou les accompagne des yeux jusqu'à la porte et rentre dans sa loge.)

MERCREDI.

CHAPITRE TROISIÈME.

Galanterie et Coquetterie.

La scène se passe chez le restaurateur. Le théâtre représente un salon avec des portes de tous côtés.

Scène I.

UN GARÇON, PLUSIEURS AIDES.

CHOEUR.

AIR : Sonnez cors et musettes (Dame Blanche).

Dressons (bis) et les plats et la tablè,
Servons (bis) un repas délectable;
Cinq heures vont bientôt sonner,
Les bourgeois vont venir dîner, } ter.

LE GARÇON.

Oui, oui, quoique ce soit aujourd'hui mercredi, je suis sûr que nous aurons joliment de monde . . . . Quelle bonne semaine! . . . car enfin depuis dimanche . . . (on entend le roulement d'une voiture) Là! encore un équipage qui nous arrive (allant au fond) C'est un tilbury . . . Un monsieur et une dame en descendent . . . ils entrent ici.

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, AGATHE, *en grande toilette.*

LÉON.

Holà? . . . hé! . . . quelqu'un?

LE GARÇON.

Par ici, monsieur, par ici. (aux aides) A vos postes, vous autres.

Scène III.

LÉON, AGATHE.

AGATHE, d'un ton affecté.

O mon dieu! Monsieur Léon, que nous sommes venus vite! . . .

LÉON.

Je le crois bien.

AGATHE.

Ça n'empêche pas que nous avons été suivis par un vilain fiacre jaune, qui semblait ne pas vouloir nous abandonner.

LÉON.

Bah! bah! . . . enfoncé, le fiacre jaune . . . Et la mère Pitou, avez-vous vu comme elle m'a embrassé tantôt, en l'honneur de votre cousin Eugène? . . . „C'est à vous, monsieur Eugène, que je la confie, cette chère enfant... Ayez-en bien soin" . . . (riant) Ah! ah! ah!

AGATHE, avec pruderie.

C'est égal. . . je suis fâchée maintenant d'avoir consenti..

LÉON.

Ah! si vous allez parler morale . . .

AGATHE, changeant de ton.

Comment trouvez-vous ma robe?

LÉON.

Charmante! la taille surtout . . . oh! la taille est divine.

AGATHE.

Et mon chapeau?

LÉON.

Délicieux! . . . Il me semble être déjà à ce soir . . . au spectacle . . toutes les lorgnettes seront pour vous.

AGATHE.

A propos . . . où irons-nous?

LÉON.

A vous le choix.

AGATHE.

En ce cas, à l'Opéra . . . c'est meilleur genre.

LÉON.

Va donc pour l'Opéra . . . . En attendant, si je faisais la carte du dîner?

AGATHE.

C'est ça, la carte.

(Léon se place à une table et crayonne, Agathe est appuyée sur le dos de sa chaise.)

LÉON.

AIR : du Paysan perverti.

Fidèle et discret,
Dans un doux banquet,
Bientôt le plaisir
Va nous réunir.
Puisse le bonheur,
Qu'appelle mon coeur,
A ce rendez-vous
S'asseoir entre nous!

Le verre à la main,
Fier de mon destin,
Ma belle, en ce jour,
J'invoque l'Amour;
Qu'un tendre regard
Vienne sans retard
Eveiller alors
Mes premiers transports.

ENSEMBLE.

Fidèle et discret, etc.

Scène IV.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Si monsieur veut passer au No. 10, on va servir.

LÉON.

Volontiers. (Il lui donne la carte) Ah! j'oubliais . . . Dites au domestique qu'il se tienne prêt avec le tilbury dans une heure. (à Agathe) Décidément, c'est à l'Opéra que nous allons?

AGATHE.

Sans doute.

LÉON, à part.

Diable! la journée me coûtera cher . . . c'est égal . . . . aujourd'hui la dépense, et demain la recette . . . . C'est le premier du mois, ainsi . . . (haut) Garçon, du zèle, de l'activité: tenez.

LE GARÇON, *étonné.*

Cinq francs!

LÉON.

Partons.

(Reprise du refrain; Léon présente la main à Agathe et sort avec elle à droite; au même instant on voit entrer, par la porte du fond, Duhamel, qui jette un coup-d'oeil et s'arrête sur le seuil de la porte.)

Scène V.

DUHAMEL, LE GARÇON.

DUHAMEL.

Ah! . . .

LE GARÇON.

Cinq francs! . . . à la bonne heure! voilà ce qu'on appelle des gens comme il faut . . . C'est au moins . . . oh! oui, c'est au moins un agent de change et une danseuse de l'Académie Royale de Musique.

DUHAMEL.

Garçon! . . .

LE GARÇON.

Monsieur . . .

DUHAMEL.

Connaissez-vous le jeune homme et la dame qui viennent d'entrer-là?

LE GARÇON.

C'est un agent de change!

DUHAMEL.

Ah! c'est un agent de change?

LE GARÇON.

C'est la première fois que je les vois, mais ils sont bien gentils tous deux, et je me trompe fort si ce ne sont pas des . . .

(Il lui parle bas.)

DUHAMEL.

Je le crois aussi.

LE GARÇON.

N'est-ce pas? . . . Avec ça qu'ils m'ont donné un fameux pour boire. (on sonne) Tenez, entendez-vous? le voilà qui s'im-

patiente déjà... adieu, monsieur. (montrant un papier) Je cours porter ça au chef... c'est la carte de leur dîner... tout ce qu'il y a de mieux; et puis, il faut bien qu'on se dépêche, puisqu'ils vont ensuite au spectacle.

(Il sort en courant; nouveaux coups de sonnette.)

Scène VI.

DUHAMEL.

Bien, très-bien... me voilà instruit maintenant, et ma résolution est bien prise... je ne souffrirai pas que par ses folies Léon manque un établissement aussi avantageux... je le rendrai heureux malgré lui, et le moyen est bien simple.. c'est demain le premier du mois... il viendra, comme à l'ordinaire, chercher de l'argent, et alors... oui... c'est cela.. plus de tilbury... plus de petits dîners... plus de loges au spectacle... Voilà mon plan de campagne, que les hostilités commencent...

AIR: du Neveu de Monseigneur.

Toi, dont jadis je fus soldat,
Dieu d'amour, je fuis ta bannière:
Je te déclare la guerre
Et viens t'offrir le combat.

Des lois de ta puissance
Si je suis dégagé,
Accuse ta prudence:
Tu m'as donné congé.
Contre toi-même révolté,
Oui, je reprends l'activité.

Toi, dont jadis je fus soldat, etc.

(Il sort. On entend encore des coups de sonnette et le garçon traverse la scène, en se dirigeant vers le cabinet où se trouvent Léon et Agathe.)

JEUDI.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Franchise et Bonheur.

La scène se passe chez Agathe. Le théâtre représente une chambre mansardée.

Scène I.

AGATHE, ***seule, mise très-simplement.***

Dix heures viennent de sonner, et il n'arrive pas encore!.. Il m'avait pourtant bien promis hier au soir, à la sortie de l'Opéra... Ah! mon dieu, voilà que je commence à trembler.

Air: du Mal du pays.

Celui qui m'appelait sa belle,
Manque à ce rendez-vous charmant.
Serait-ce encore un infidèle?
On ne voit que ça maintenant. (bis)
L'inconstance,
De nos jours,
Est la chance
Des amours.

Mais qui donc les retiendra?
Que faut-il donc pour cela?
Pour ma part je l'ignore; (bis)
Je crois qu'on cherche encore,
Qu'on cherche ce s'cret-là.

Deuxième couplet.

Sur moi comme il a pris l'avance,
Je dois avoir peur aujourd'hui:
Tandis qu'à l'aimer je commence,
Peut-être, hélas! il a fini. (bis)
L'inconstance,
De nos jours, etc.

Scène II.

AGATHE, LÉON.

LÉON.

Ma chère Agathe!

AGATHE.

Ah! vous voilà, monsieur? . . Je ne vous attendais plus . .

LÉON, avec distraction.

Pardonnez-moi, je vous en prie . . mais des courses que j'ai été obligé de faire . . chez mon oncle, chez des amis . .

AGATHE, après l'avoir observé.

Ah! ça, mais, qu'avez-vous donc? . . Vous êtes soucieux . . embarrassé.

LÉON.

Tenez, ma chère Agathe, je crois qu'il vaut mieux que je sois franc, et que je vous dise tout . .

AGATHE.

Quoi donc? . . .

LÉON.

Hier, mercredi, ne vous connaissant pas encore, j'ai cru que c'était avec du faste, avec des dépenses que je vous séduirais . . Un tilbury, un brillant festin, une loge à l'Opéra, rien ne m'a coûté . . Quand je dis: rien ne m'a coûté . . c'est à-dire, tout m'a tellement coûté, que le soir il ne me restait plus rien . . Je viens de passer chez mon oncle . . il m'a reçu très-froidement, et m'a éconduit, en me menaçant de mesures rigoureuses pour l'avenir . . Ainsi, ce n'est plus le jeune homme à la mode qui vous parle . . c'est le simple étudiant, le coeur plein d'amour, mais la bourse vide d'argent . . voyez si ça vous convient.

AGATHE.

Ainsi donc, monsieur, vous me trompiez? . .

LÉON.

Il est vrai . . .

AGATHE, gaîment.

En ce cas, donnez-moi la main . . car je vous trompais aussi.

LÉON.

Comment? . .

AGATHE.

Sans doute . . tandis que vous jouiez votre rôle, je jouais le mien . . vous faisiez le galant, et moi la coquette . . ma toilette, mes grands airs d'hier ressemblaient-ils à ma modeste robe et à mon langage d'aujourd'hui? . . ainsi ce n'est

plus la belle dame qui vous parle, c'est la simple ouvrière .. voyez si ça vous convient.

LÉON, avec transport.

Ma chère Agathe! Eh! quoi, un pareil accueil m'était réservé? . . Voyez pourtant l'influence du local . . nous étions faux et gênés dans le salon . . nous voilà francs et à notre aise sous la mansarde . . Ah! ah! mon bon oncle, vous avez cru que vous nous feriez capituler avec de l'argent . . détrompez-vous, nous saurons nous en passer . . nous serons heureux malgré vous . . un peu plus haut, par exemple . . mais le bonheur qu'il aurait fallu acheter en bas, ici nous l'aurons pour rien . . .

AIR: Le beau Lycas aimait Thémire.

Aux Pénates de la mansarde
Livrons notre sort enchanté:
Avec pitié tel nous regarde,
Qui paîrait cher notre gaîté.
Du sein de notre doux ménage,
Narguons l'homme vain et peu sage
Dont l'orgueil compte un escalier,
Et voudrait nous humilier . .
Comme si le cinquième étage
Etait au-dessous du premier.

AGATHE.

Même air.

Le bonheur, que chacun espère,
Des cieux, dit-on, est habitant;
Pour voir le riche sur la terre,
A travers les airs il descend.
Mais notre voix sur son passage
Lui crie: „O dieu, rends-nous courage,
„A notre sort viens t'allier . ."
Et, nous voyant le supplier,
Il s'arrête au cinquième étage,
Tandis qu'on l'attend au premier.

Ah ça, monsieur, hier vous m'avez régalée . . aujourd'hui, c'est mon tour. (Prenant un énorme carton qu'elle place au milieu de la scène.) D'abord, voilà la table.

LÉON.

Ah! c'est la table?

AGATHE.

Ici, nous naurons pas la carte, par exemple.

LÉON.

Oui, mais nous avons le . .

AGATHE.

Prenez ce tabouret, et placez-vous.

(Elle sort pendant que Léon s'assoit.)

LÉON.

C'est charmant!

ENSEMBLE.

AIR: de M. Dolive.

Quel repas
Plein d'appas,
Où, gai convive,
L'amour arrive!
Quel repas
Plein d'appas!
On n'en fait pas
De semblables en bas.

LÉON.

Ici point d'ennuyeux convive,
Point d'embarras, point de façon;
Point de valet sur le qui vive:
Le plaisir est notre échanson.

ENSEMBLE.

Quel repas, etc.

AGATHE.

Ici la gêne, la contrainte
Ne viendront pas nous tourmenter;
Ici n'entrera pas la crainte:
Elle aurait trop haut à monter.

ENSEMBLE.

Quel repas, etc.

Scène III.

Les Mêmes, GIRAUD, GEORGETTE.

GIRAUD ET GEORGETTE.

Qu'est-ce que je vois?

LÉON.

Comment! c'est vous? . . Eh! arrivez donc, mes amis! . . voulez-vous prendre place? . .

GIRAUD.

Ce cher Léon! . . (à Agathe) Mademoiselle, je vous . .

GEORGETTE.

Taisez-vous . . Bon jour, ma bonne Agathe.

AGATHE.

C'est joli, mademoiselle! . . comment, depuis lundi, c'est la première fois que je vous vois?

GIRAUD.

Ecoutez-donc . . c'est qu'il y a loin du faubourg Saint-Jacques à votre rue . . et ensuite, de votre rue chez vous . . .

LÉON.

J'entends.

AGATHE, bas à Georgette, tandis que Léon cause avec Giraud.

Eh ! bien ? comment le trouves-tu ?

GEORGETTE.

Charmant, ma chère . . Des attentions, un chapeau de crêpe, beaucoup de soumission et des bracelets en camée . . sans compter les brouilles . . voilà ce que j'appelle des procédés et de la délicatesse . . Et toi ?

AGATHE.

Je te dirai ça plus tard.

GIRAUD.

Ah ! ça ! nous sommes venus vous proposer, pour samedi, une partie à Montmorency ; et pour aujourd'hui, une visite au Diorama . . Voici des billets.

LÉON.

Accepté.

GIRAUD.

En ce cas, partons tout de suite . . car nous irons après retenir nos places pour Montmorency.

LÉON.

C'est ça.

AIR : de Ketly.

Partons sans délais,
Dans ce palais
De la peinture,
Le premier des arts
Va bientôt charmer nos regards :
Chefs-d'oeuvre nouveaux,
Ces beaux travaux
A la nature
Ont tout emprunté,
Grandeur, éclat et majesté !

GIRAUD, montrant les billets.

Ces billets vraiment
Ne sont pas faveurs ordinaires ;
Mais par le talent
Ils sont offerts au sentiment.
Ainsi les amours
Toujours,
En qualité de frères,
Devraient à Paris
Chez les beaux-arts entrer gratis.

TOUS QUATRE.

Partons sans délais, etc.

(Ils sortent.)

VENDREDI.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Délire et Sermens.

La scène se passe chez Léon. Le théâtre représente un salon meublé simplement; porte au fond et à gauche.

Scène I.

LÉON, *seul.* *(Il entre furieux, dans le plus grand désordre.)*

C'est une horreur! une affreuse tyrannie! . . . ah! j'étais loin de m'attendre à recevoir ce matin une pareille lettre . . . Eh! quoi, m'enlever jusqu'à l'aisance que ma famille m'assurait à Paris; tenter par de pareils moyens de me soumettre à ses projets de mariage! . . . Voilà donc ces mesures rigoureuses dont il me menaçait. (parcourant la lettre au hasard) „Nous „verrons si cet amour, si prompt à se nourrir de plaisirs, saura „se passer de tilbury et de loges à l'Opéra; tu connaîtras alors celle qui te trompe et te perd." (froissant la lettre) Me tromper . . . Et c'est Agathe qu'on ose ainsi calomnier! . . . (après un moment de silence) Calomnier . . . Mais serait-ce la première fois qu'une pareille épreuve réussirait? . . . N'est-il pas possible qu'Agathe comme une autre? . . . Que je suis malheureux!

(Il tombe dans un fauteuil.)

Scène II.

LÉON, AGATHE.

AGATHE, à la cantonnade.

Oui, oui, il y est . . . je vous remercie . . . (à Léon) Eh!

bien, qu'est-ce que vous faites donc-là? . . . Comment, vous ne répondez pas?

LÉON, se levant.

Agathe, nous nous voyons peut-être pour la dernière fois.

AGATHE.

Que dites-vous?

LÉON.

Oui, ce jour peut être le dernier de nos amours . . Vous ne me comprenez pas . . Mais votre étonnement va finir . . . tenez, lisez . . .

(Agathe prend la lettre et lit.)

LÉON, à part.

Mon sort va se décider.

AGATHE, lui rendant la lettre.

C'est-là la cause de l'état où je vous vois, du langage que vous me tenez? . . Ainsi donc vous partagez l'opinion de monsieur votre oncle à mon égard? . . Vous croyez que je cesserai de vous aimer, du moment que vous cesserez de m'entourer de plaisirs . . Vous me connaissez bien peu, et vous me faites beaucoup de peine.

LÉON.

Il se pourrait! . . un pareil sacrifice . .

AGATHE.

Ne prononcez pas ce mot-là . . Vous en méritez donc bien peu, des sacrifices, pour me croire incapable de celui-là? . . Et si j'en avais fait un véritable . . un que peut-être la raison désavoue? . . Si le bonheur de vous appartenir m'avait fait rejeter un avenir riche et brillant? . . que diriez-vous?

LÉON.

Un avenir riche et brillant!

AGATHE.

A votre tour, c'est vous qui ne me comprenez pas . . . (tirant une lettre de sa robe) A votre tour aussi, prenez et lisez.

LÉON.

Cette écriture . .

AGATHE.

Vous la connaissez? . .

LÉON.

Non, non . . J'avais cru d'abord . . mais je me trompais sans doute . . (après avoir lu) Eh! quoi, c'est à vous que cette proposition est adressée?

AGATHE, froidement.

Oui, monsieur, c'est à moi qu'on offrait une grande for-

tune, un nom honorable, et c'est moi qui ai tout refusé pour vous . . Etes-vous encore étonné?

LÉON, transporté.

Non, ce n'est plus de l'étonnement, c'est de l'admiration, c'est l'amour le plus vif . . Agathe, laisse-moi tomber à tes genoux et te demander grâce pour toutes mes offenses . . car je t'ai méconnue, je t'ai outragée . . Lorsque je cherchais à te plaire, je croyais ne former qu'une de ces liaisons que quelques jours détruisent . . mais maintenant je t'aime à jamais, je suis à toi pour la vie . . . Tu refuses les offres d'un riche époux . . Eh! bien, ma main, mon nom t'appartiendront . . Je jure . .

AGATHE.

Ne jurez rien . . Il m'est bien doux, cet espoir d'être un jour votre épouse . . Mais que je le doive à votre coeur, et non à un serment.

LÉON.

Agathe, m'aimes-tu bien? . .

AGATHE.

Oh! oui, beaucoup.

LÉON.

Tiens . . ce qui vient de se passer a opéré une révolution dans mes idées . . Le séjour de Paris, la présence menaçante de mon oncle, tout cela m'effraie pour l'avenir . . Si nous pouvions, dans quelque chaumière isolée . . (Agathe sourit.) Tu ris, et pourtant je suis sûr que tu m'approuves . . Ecoute . . demain nous devons, avec nos amis, passer la journée à Montmorency . . Eh! bien, ne les quittons plus . . Qu'une simple cabane devienne notre séjour, au milieu de ce bois charmant, non loin de cet hermitage où jadis respirait un coeur sensible comme les nôtres.

AGATHE.

J'y consens, et de toute mon âme!

LÉON.

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

Fuyons bien loin de cette ville,
Qui sans pitié raillerait nos amours;
Allons dans un vallon tranquille
Chercher la paix et couler d'heureux jours.
Que mon espoir bientôt se réalise:
Pour deux amans quel asile plus beau
Que la retraite où la main de Rousseau
Traçait les pages d'Héloïse?

DUHAMEL, dans la coulisse.

Je sais qu'il y est, vous dis-je.

LÉON.

Qu'entends-je? . . C'est la voix de mon oncle!

AGATHE.

Oh! mon dieu, que faire?

LÉON.

Entre dans ma chambre . . plus loin, le petit escalier . .

AGATHE.

Vous avez raison. (Elle y court.) Et mon chapeau? . .

LÉON.

Le voilà.

AGATHE, s'arrêtant de nouveau.

Et mes gants?

LÉON.

Mais . . va donc . . je l'entends.

(Elle entre dans la chambre. Léon se saisit de son Code, et se met à lire d'un air attentif.)

Scène III.

DUHAMEL, LÉON.

DUHAMEL.

Bonjour, Léon.

LÉON.

Ah! c'est vous, mon oncle? . . (à part) Quel contre-temps!

DUHAMEL.

Tiens, tu es seul? . . C'est singulier . . Il m'avait semblé . .

LÉON.

Oh! mon dieu, non . . Depuis ce matin je travaille à mon code.

DUHAMEL.

Allons, je me serai probablement trompé. (Il s'approche de la table pour déposer sa canne et son chapeau, aperçoit les gants d'Agathe, les prend, les examine avec soin et les replace doucement.) (à part) J'en étais sûr.

LÉON.

Mon oncle, vous offrirai-je? . .

DUHAMEL.

C'est inutile . . Mais comme tu as l'air froid et cérémonieux aujourd'hui! . . Est-ce que tu me garderais rancune au sujet de . .

LÉON, avec dépit,

Du tout, mon oncle, du tout . . Vous m'avez refusé de l'argent . . c'est tout simple; vous aviez sans doute de très-bonnes raisons pour cela.

DUHAMEL.

Au contraire, mon ami . . J'avais tort; et c'est même pour m'en accuser que je viens . . Ecoute, Léon, je t'ai toujours regardé comme mon propre fils . . et, en cela, je n'ai fait que remplir un devoir, le plus sacré de tous . . Ton pauvre père! il me semble encore le voir au moment de son départ pour l'armée, en 1812 . . Eh! bien, qu'as-tu donc?

LÉON, vivement ému.

Je ne sais, l'idée de mon père . . le souvenir de vos bienfaits . .

DUHAMEL.

A merveille . . Tu m'as compris . . Jusqu'à présent je t'ai traité en oncle, en tuteur; c'est en ami maintenant que je veux te parler. Je te le répète, il faut te marier. (Léon fait un mouvement.) Je ne te dirai rien de la fortune de celle que je te destine, tu la connais aussi bien que moi; mais ce que tu oublies sans doute, c'est que, par ce mariage, tu vas te frayer le chemin des places et des honneurs . . le crédit d'une famille puissante . .

LÉON.

Le crédit! et que m'importe à moi? J'ai de l'ambition, j'en conviens; mais je n'achèterai jamais la faveur au prix de mon indépendance.

DUHAMEL.

Ainsi donc, je te trouve aussi peu sage, aussi peu raisonnable que mardi.

LÉON.

Vous vous trompez; j'étais un fou alors . . Je ne voyais le bonheur qu'au sein de la dissipation et des plaisirs . . Aujourd'hui je le trouve dans l'amour le plus tendre, le plus sincère . . Mon sort est fixé; j'adore Agathe, je ne saurais plus exister sans elle; et mon seul désir, mon seul voeu, est de lui appartenir à jamais . . Mon oncle, mon cher oncle, je vous en conjure, ne repoussez pas ma prière . .

DUHAMEL.

Malheureux! . . et le monde? et ta famille?

LÉON.

Le monde? . . je le méprise . .

DUHAMEL.

Et moi, Léon?

LÉON.

Vous, mon oncle! . . Ah! vous le savez, mon sang, ma vie, tout vous appartient; mais le sacrifice de mon amour est au-dessus de mes forces, et si vous l'exigiez . .

DUHAMEL.

Eh! bien? . .

LÉON.

Eh! bien . . vous ne l'obtiendriez pas . . Je suis libre; je veux l'être! . .

DUHAMEL.

C'en est trop! . . Vous serez satisfait; adieu . .

AIR: Oui, j'entends gronder l'orage (du Barbier).

ENSEMBLE.

Entre nous deux que désormais
Tout finisse!
Je ne suis pas votre complice;
Séparons-nous et pour jamais!

LÉON.

Entre nous que désormais
Tout finisse!
Je dois braver tant d'injustice;
Séparons-nous et pour jamais!

(Duhamel sort au fond, et Léon à gauche.)

SAMEDI.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

La scène se passe à Montmorency. Le théâtre représente une partie de bois.

Scène I.

GEORGETTE, GIRAUD.

GEORGETTE.

O mon dieu! mon dieu! quelle belle journée pour un samedi, et que nous avons bien fait d'en profiter! . . . Mais arrivez donc, Giraud . . . Qu'est-ce que ça signifie de traîner ainsi la jambe?

GIRAUD.

Parbleu! depuis une heure que nous roulons dans le bois de Montmorency . . . Et Léon, et Agathe, que nous avons laissés en arrière?

GEORGETTE.

C'est vrai, au fait . . . Que peuvent-ils avoir à se dire pour marcher si lentement?

GIRAUD.

Ah! dame . . . c'est qu'ils s'adorent, ceux-là.

GEORGETTE.

Et nous, Monsieur, est-ce que nous ne nous adorons pas?

GIRAUD.

Ne nous fâchez pas . . . Nous nous adorons . . seulement, c'est un autre genre.

AIR: Vaudeville du Baiser au Porteur.

Nous ne soupirons pas sans cesse,
Nous varions le sentiment;

Et nous savons avec adresse
Nous quereller assez souvent;
Mais je ne m'en plains pas, vraiment:
Car ça nous unit davantage
Au lieu de nous faire changer;
L'amour est comme le courage,
Qui s'augmente par le danger.

C'est égal.. je parierais que mademoiselle Agathe se conduit autrement avec Léon... qu'elle a déjà eu trois ou quatre accès de sensibilité . . .

GEORGETTE.

Moi aussi, j'en suis sûre... C'est toujours comme ça avec elle . . . Imaginez-vous qu'une fois . . . c'était du temps du cousin Eugène . . . je ne sais pas ce qui lui était arrivé . . . mais fallait l'entendre: „Non! . . . je ne veux plus vivre! . . je veux me jeter à l'eau . . . je veux m'asphixier!" Elle avait déjà acheté un boisseau de charbon. . Et! bien, le lendemain nous étions à l'Ambigu-Comique, à voir la „Fille de la Nature."

GIRAUD.

Ah! c'est comme ça? . . . en ce cas . . .

Scène II.

Les Mêmes, LÉON, AGATHE.

LÉON, dans la coulisse.

Holà! hé! . . . Mademoiselle Georgette! . . . Giraud! . . .

GEORGETTE.

J'entends . . .

GIRAUD.

Ce sont nos traînards . . . Par ici! . . . par ici!

ENSEMBLE.

Air: Nocturne de Blangini.

Au terme du voyage
Nous voilà réunis!
Oublions sous l'ombrage
Et la foule et Paris.
Salut au vert bocage,
Aux hôtes de ces lieux:

Salut à l'hermitage
Qui se montre à nos yeux.

Au terme, etc.

AGATHE.

Ah! . . . que je suis fatiguée?!

GEORGETTE.

Bah! bah! ma chère. . . ce n'est rien que ça. . . Tenez, voulez-vous faire une chose? puisque nous voilà tous réunis, allons au rendez-vous de chasse . . .

LÉON.

Merci. Agathe a déjà beaucoup marché.

GEORGETTE.

Est-elle douillette!... en ce cas, à nous deux, Giraud... Au revoir, mes amis, attendez-nous ici. (à Giraud) Mais allons donc, monsieur, allons donc; on dirait que vous avez la goutte.

(Elle entraîne Giraud par le bras.

GIRAUD, en sortant.

Tu m'abandonnes, mon ami! . . .

Scène III.

LÉON, AGATHE, *assis sur un banc de gazon.*

LÉON.

Ah! ah! ah! . . Ce pauvre Giraud! . . comme Georgette le mène!

AGATHE.

Georgette! . . Eh bien! monsieur, est-ce que vous ne pouvez pas dire mademoiselle Georgette . . En vérité, vous êtes d'une familiarité avec elle depuis ce matin!

LÉON.

Ah! par exemple, de la jalousie! des soupçons! . . Je croyais pourtant qu'après la scène que j'ai eue hier avec mon oncle . .

AGATHE.

Bon! . . le voilà qui prend ça au sérieux . . est-ce que tantôt je n'ai pas fait aussi la coquette avec M. Giraud?

LÉON.

C'est ce que j'ai remarqué.

AGATHE.

Vous voyez donc bien, monsieur, que nous n'avons rien à nous reprocher.

LÉON.

Chère Agathe! . . . Et que disait Giraud?

AGATHE.

Des bêtises. . . Que j'ai la figure sentimentale. . que. . .

LÉON.

En effet . . .

(Agathe lui fait signe de se taire.)

TOUS DEUX.

AIR : suisse.

Taisez-vous :
Taisons-nous : } Même en ces lieux,
L'amour veut le mystère;
Ne faut-il pas toujours se taire
Lorsque l'on est heureux?

Echo, zéphir,
Tout peut trahir!
Cachons au jour
Secrets d'amour.
Cachons bien, cachons au jour
Nos doux secrets d'amour.

LÉON.

Pourquoi mon oncle, qui nous condamnait hier avec tant de sévérité, n'est-il pas ici?... il verrait notre attachement.. il en connaîtrait toute la force... car nous nous aimons réellement nous autres... ce n'est pas de l'enthousiasme, du caprice, ce n'est pas une amourette dans le genre de celle de Giraud avec Georgette, par exemple.

AGATHE.

Sont-ils drôles! . . . Je suis sûre que ça ne durera pas long-temps chez eux.

LÉON.

Certainement ça ne durera pas!. . . depuis qu'ils se connaissent, il ne font que se quereller . . . tandis que nous. . . quel accord! quelle harmonie!. . . et quand je pense qu'il en sera toujours de même... aussi nous ne nous quitterons plus, nous passerons notre vie ensemble . . . Il est vrai qu'il y a

un peu loin de la rue Saint-Jacques à la rue Saint-Honoré . . mais c'est égal, l'amour rapproche les distances.

AGATHE.

La rue Saint-Jacques! . . . la rue Saint-Honoré! . . . est-ce que nous resterons à Paris? . . . et nos projets de campagne?

LÉON.

Ah! oui . . nos projets de campagne . . j'oubliais . .

AGATHE.

Vous savez bien, monsieur, que nous devons louer un petit appartement; où nous serons tout-à-fait seuls, isolés.

LÉON.

Sans doute . . ce sera charmant . . (Après un moment de silence) Dites donc, ma chère amie, est-ce que vous tenez beaucoup à la campagne? . . c'est si triste . . si ennuyeux de ne voir personne!

AGATHE.

Ça dépend . . Une fois mariés . . nous pourrons . .

LÉON.

C'est juste . . une fois mariés . . c'est dommage pourtant, Paris est bien agréable!

AGATHE.

Au fait, je ne vois pas pourquoi nous le quitterions.

LÉON.

Parbleu! . . on peut aussi bien s'aimer „intra muros" que . .

(On entend des voix dans la coulisse.)

AGATHE.

Ah! mon dieu! . . qu'est-ce que ça?

Scène IV.

LES MÊMES, GIRAUD, GEORGETTE; *ils entrent en se disputant.*

GIRAUD.

AIR : Sortez à l'instant, sortez.

Ah! quel bruit! ah! quel tracas!
Cela ne me convient pas:
C'est affreux (bis)
De me rendre malheureux.

Il faut donc sans hésiter,
Il faut soudain nous quitter,
Plus d'amour, (bis)
Que tout cesse dès ce jour.

GEORGETTE.

Vite, à mon empire
Cédez sans rien dire:
Filez doux. (bis)
Et surtout point de courroux.

GIRAUD.

C'est vraiment unique;
Femme despotique,
Je m'en vais (bis)
Pour ne vous revoir jamais.

ENSEMBLE.

Ah! quel bruit! ah! quel tracas! etc.

LÉON.

Qu'y-a-t-il donc?

AGATHE.

Vous disputer ainsi!

GIRAUD.

C'est elle.

GEORGETTE.

C'est lui.

GIRAUD.

Je n'ai jamais vu une femme aussi exigeante . .

LÉON.

Allons, allons, mon cher Giraud, tu y mets de l'entêtement.

GIRAUD.

Eh! c'est toujours comme cela avec elle . . il faut que je cède . .

AGATHE, à Georgette, qui vient de lui parler bas.

En vérité? ah! c'est trop fort aussi . . écoute donc, ma chère amie, il n'a pas tout-à-fait tort.

LÉON, à Giraud qui lui parle à l'oreille.

Comment! comment! Ce n'est que cela, et tu as refusé? Oh! mais, mademoiselle Georgette a raison . . grandement raison.

AGATHE, avec vivacité.

Et de quoi vous mêlez-vous, monsieur?

LÉON, de même.

Mais quand je dis . .

GEORGETTE.

Bon! n'allez-vous pas vous chamailler aussi, vous autres?

LÉON, à part.

Aye!

AGATHE, à part.

Et moi qui n'y prenais pas garde.

LÉON.

Enfantillage que tout cela . . Comment, mes amis, nous ne nous connaissons que de lundi dernier, et déjà? . . non, non, je ne le souffrirai certainement pas . . la paix, la paix générale!

GIRAUD.

C'est ça, la paix! . . je n'ai pas de rancune, moi.

GEORGETTE.

Ni moi.

LÉON.

Quant à nous, chère Agathe, nous nous aimerons toujours, n'est-ce pas?

AGATHE.

Toujours.

GIRAUD.

Partons.

CHOEUR.

AIR: de Trois Sultanes.

Mes amis, partons bien vite,
Et fuyons bien loin d'ici:
La prudence nous invite
A quitter Montmorency.

GIRAUD.

Vers Paris mon coeur soupire,
Retournons-y pour toujours:
L'air qu'en ces lieux on respire
Est trop vif pour les amours.

ENSEMBLE.

Mes amis, partons bien vite, etc.

(Ils s'éloignent.)

DIMANCHE.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Dénouement.

La scène se passe chez Léon. Une guitarre est sur la table, auprès de quelques cahiers de musique.

Scène I.

LÉON, AGATHE, *ils entrent par la porte à gauche.*

AGATHE.

Ainsi donc, nous ne ferons rien aujourd'hui, nous n'irons nulle part? . . moi qui viens d'arriver exprès pour aller nous promener ensemble.

LÉON.

Mais, ma bonne amie, je le répète pour la vingtième fois, est-il possible de sortir avec un pareil temps?

AGATHE.

Rester chez soi un dimanche . . comme c'est gai!

LÉON.

Il faut bien se résigner . . Causons.

AGATHE.

C'est ça, causons . . (Ils s'assoient à quelque distance l'un de l'autre, et restent quelque temps à se regarder en silence.) Eh bien? . .

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Eh! quoi, vous ne me dites rien?
Vraiment j'ai peine à vous comprendre:
Ce silence doit me surprendre,
Vous qui toujours causez si bien. (bis)
Quelque défaut qui vous désole

Vient-il trop tard troubler vos feux?
Ne suis-je plus selon vos voeux?
Lorsque l'amour perd la parole.
C'est qu'il a recouvré les yeux.

LÉON, lui prenant la main.

Bah! quelle idée!.. Tiens, de l'encre aux doigts!... est-ce qu'on a écrit ce matin?...

AGATHE, légèrement troublée.

Ce matin?.. (à part) S'il savait!.. il faudra pourtant bien le lui dire plus tard. (haut et avec hésitation) Oui.. j'ai.. écrit à Georgette.

LÉON.

Ah! mon dieu, j'y pense.. nous sommes au 4.. c'est le 15 que je passe ma thèse, et je ne suis pas prêt.... (se levant) Je vais travailler mon code.

AGATHE.

Comment! monsieur, votre code?.. (d'un air boudeur) En ce cas, je vais prendre ma couture.... Coudre un diamanche!..

LÉON, lisant son code.

„De la séparation de corps"... Agathe, ma thèse est sur la séparation..

AGATHE.

Eh! bien, travaillez donc.

LÉON.

Je ne sais.. mais c'est bien ennuyeux.. avec ça que ma nuit a été très-agitée.. je n'ai pas fermé l'oeil, et je sens..

AGATHE.

C'est comme moi.. Nous finirons peut-être par nous endormir sur notre ouvrage.. Si nous chantions?

LÉON, jetant son code.

Bonne idée!.. je vais prendre ma guitarre.

AGATHE, prenant un cahier de musique.

Bon! encore cet air du Hussard de Felsheim.... c'est bien vieux.

LÉON, s'asseyant près d'elle.

Oui.. il y a un orgue de Barbarie qui m'en régale tous les jours, à 11 heures précises, en passant sous ma fenêtre.. c'est égal, autant cela qu'autre chose.

AGATHE, chante accompagnée par Léon qui a les yeux fixés sur elle.

AIR:

„Nos amours
„Ont duré toute une semaine;
„Ah! que du bonheur les instans sont courts!
„S'adorer huit jours,
„C'était bien la peine;
„Le temps des amours
„Devrait durer toujours."

LÉON, à part.

Mon dieu! quel ennui!
Cet air que l'on prône,
Me semble aujourd'hui
Triste et monotone.

(Il rêve.)

AGATHE, à part.

Mon esprit fatigué, contraint,
De langueur, de trouble est atteint;
Sur mes lèvres ma voix s'éteint . .

(Léon distrait quitte sa guitarre et s'amuse avec ses doigts.)

AGATHE.

Eh! bien, monsieur, à quoi pensez-vous donc?

LÉON.

Ah! pardon.

(Ils reprennent vivement.)

„Nos amours, etc.

AGATHE, à part.

Mais quel poids affreux
Pèse à ma paupière?
Un voile à mes yeux
Cache la lumière.

(Elle ne tarde pas à s'endormir.)

LÉON, à part.

Je ne sais ce que je ressens;
Mes doigts ne rendent plus d'accens.
Le sommeil engourdit mes sens . .

(Il s'endort. L'orchestre reprend en sourdine le refrain: Nos amours, etc.)

AGATHE, s'éveillant en sursaut.

Ah! mon dieu! . . je crois que je dormais . . Léon! . . Comment! . . lui aussi? . . Léon!

LÉON, s'éveillant et ressaisissant sa guitarre.

„Nos amours ont duré . ."

AGATHE.

Ce n'est pas la peine.

LÉON.

Est-ce que je m'étais endormi?

AGATHE, sèchement.

Mais dame, il paraît . . . Eh! quoi, monsieur, quelques heures après notre connaisance, vous avez veillé loin de moi, et le huitième jour vous vous endormez à mes côtés? . . . . Léon, écoutez-moi . . est-ce que vous ne m'aimez plus?

LÉON.

Qui, moi, Agathe? . . par exemple! -

AGATHE.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut me répondre . . c'est avec franchise.

LÉON.

Avec franchise! . . Eh! bien, Agathe, lundi, je t'ai trouvée charmante; mardi, j'ai cherché à te plaire; mercredi, j'ai voulu t'éblouir; jeudi, je t'ai aimée sincèrement; vendredi, oh! vendredi je t'ai adorée; samedi . . j'ignore ce qui s'est passé en moi . . tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui . . .

AGATHE.

Aujourd'hui! . . (Léon se tait) Ah! il est inutile de m'en dire davantage . . j'ai compris . . aujourd'hui . . c'est fini!

(Elle se met à pleurer.)

LÉON.

Eh! quoi, vous pleurez? ah! je le vois, vous m'aimez encore . . que je suis malheureux!

AGATHE, s'essuyant les yeux.

J'ai donc bien fait de prévoir ce qui m'arrive, et de prendre d'avance mon parti.

LÉON.

Hein! plaît-il?

AGATHE.

Sans doute . . j'avais reçu hier, à votre insçu, une lettre de ma famille . . cette lettre me pressait encore au sujet du mariage avec mon cousin . . Ce matin, j'ai répondu . .

LÉON.

Ah! oui, je me rappelle, la tache d'encre . . et la réponse? . . (Elle se tait.) Ah! il est inutile de m'en dire davantage . . j'ai compris . . Ainsi donc, Agathe, tant d'amour! . .

AGATHE.

Ainsi donc, Léon, tant de projets! . .

GIRAUD, chantant dans la coulisse.

Vivent les amours,
Qui toujours . .

LÉON.

Eh! c'est la voix de Giraud; (allant à la porte) il est avec Georgette . . Ah! par exemple, si ceux-là ne sont pas brouillés à mort . . .

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, GIRAUD, GEORGETTE.

GIRAUD.

AIR: Vivent les amours qui toujours.

Vivent les amours
Qui toujours
De nos destins viennent charmer le cours!
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Au sentiment livrons-nous sans retour.
Combien notre sort sera doux!
Plus de querelle et de bruit entre nous;
Nous serons heureux désormais:
Nous nous aimons, comme vous, à jamais . .

GIRAUD et GEORGETTE.

Vivent les amours
Qui toujours, etc.

LÉON.

Ah! ça, mais, qu'avez-vous donc, vous autres?

GIRAUD.

Comment! ce que nous avons? . . nous nous chérissons.

GEORGETTE.

Nous nous adorons.

GIRAUD.

Je pars demain pour Chaumont.

GEORGETTE.

Il va chercher le consentement du papa.

LÉON.

Le consentement . . .

AGATHE.

Vous voulez donc vous marier?

GIRAUD ET GEORGETTE.

Certainement.

LÉON.

Comment! vous qui jusqu'ici n'avez pas cessé de vous quereller, de vous tourmenter?

GIRAUD.

Eh! c'est précisément pour cela... à force de nous détester, nous avons fini par nous aimer passionnément.

GEORGETTE.

Nous n'avons pas pris le même chemin que vous . . mais vous voyez que nous sommes arrivés au même point.

LÉON, embarrassé et jetant un coup d'oeil à Agathe confuse.

Oui, sans doute, au même point.

AGATHE.

Et vous allez vous unir pour toujours?

GEORGETTE.

Ah! dame . . .

GIRAUD.

Il faut bien faire une fin.

(à Georgette.)

AIR : Voilà pourtant comme je serais.

La plus brillante des coiffures
Remplacera ce bonnet rond;
Par vos façons, par vos parures,
Vous éclipserez tout Chaumont.
Chacune alors de vous sera jalouse,
En saluant ce beau titre d'épouse.

AGATHE, à part.

Mais, mais,
Pour moi que de regrets! . .
Voilà pourtant comme je serais.

(On frappe.)

LÉON.

Allons, qui vient nous déranger? . . C'est comme un fait exprès . . Tenez, mes amis, passez dans ma chambre, je vais bien vite expédier cet importun.

(Georgette et Giraud sortent.)

LÉON, à Agathe.

Pardon, Agathe. (Il la conduit.)

Scène III.

LÉON, DUHAMEL.

LÉON, ouvrant la porte.

Ciel! mon oncle!

DUHAMEL.

Oui, monsieur, oui, c'est moi . . Nous nous sommes séparés bien mal, vendredi . . il ne faut pas nous revoir de même . . Allons, Léon, viens m'embrasser.

LÉON.

Combien je suis confus! (à part) S'il savait qu'elle est-là! . .

(Il regarde avec inquiétude du côté du cabinet.)

DUHAMEL.

Mon ami, la scène qui s'est passée entre nous m'a beaucoup affligé; mais aussi elle m'a fait beaucoup réfléchir, et voici quel a été le résultat de mes réflexions . . Ce que j'appelais une amourette, un caprice de quelques jours . . ce que toi-même tu considérais ainsi, j'ai vu que c'était devenu une véritable passion. (Léon fait un mouvement: Duhamel continue avec chaleur) Eh! bien, mon ami, cesse de t'affliger . . J'ai songé aux suites souvent funestes d'un amour contrarié . . Par une lettre supposée, par de fausses propositions j'ai cherché à séduire Agathe.

LÉON.

Eh! quoi? cette lettre . .

DUHAMEL.

Mais elle a résisté à l'épreuve . . Je suis certain maintenant qu'elle est digne de tes sacrifices, et je viens, oui je viens combler ton bonheur . . Elle est à toi! . . épouse-là!

LÉON, stupéfait.

Que dites-vous?

DUHAMEL.

Comment! tu ne voles pas dans mes bras? . . tu ne pousses pas des cris de joie?

LÉON, embarrassé.

Mon cher oncle! croyez que je sens tout de prix . . que je suis bien heureux . . .

DUHAMEL.

C'est étonnant comme tu en as l'air! . . Mais qu'as-tu donc?

LÉON.

Ah! je vous en conjure, ne me forcez pas à rougir devant vous.

DUHAMEL.

Mais d'où vient ton trouble, ton agitation, ta confusion?

LÉON.

Il faut donc tout vous avouer . . Eh! bien, mon oncle, de cet amour, de cette passion, de tous ces éclats, il ne reste rien.

DUHAMEL.

Que dis-tu?

LÉON.

AIR: de Téniers.

Tout est fini: cette aveugle tendresse,
Contre laquelle échouèrent toujours
Votre amitié, la raison, la richesse,
Qui l'a détruite? un instant, quelques jours.
Oui, c'en est fait, l'illusion s'achève,
De son erreur mon coeur est dépouillé.
Ah! je le vois, ce n'était qu'un beau rêve . .
Mais pourquoi s'être aussitôt réveillé?

DUHAMEL.

Plus rien! . . J'aurais dû m'en douter . . Ainsi donc, nous avons été deux fous . . Léon, il faut profiter de ta disposition actuelle . . Il faut partir à l'instant.

LÉON.

Eh! quoi? sans la revoir?

DUHAMEL.

Sans la revoir . . Songe qu'un autre coeur t'attend là-bas.

AIR : Vaudeville des Frères de lait.

Viens, mon ami, dans ta ville natale,
Combler nos voeux, assurer ton bonheur:
Les doux transports de la foi conjugale
Vont succéder à cet amour trompeur.
En longs adieux si ton âme s'épanche,
Tout est perdu; le péril est ici:
Pour nous sauver profitons du dimanche . .
Car ça pourrait recommencer lundi.

Allons; partons.

LÉON.

Qu'ai-je vu! c'est elle;

DUHAMEL, voulant l'entraîner.

Viens, te dis-je!

Scène IV.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE, GIRAUD, GEORGETTE.

AGATHE.

Que vois-je!

GIRAUD, à part.

Aie! c'est l'oncle. (haut) Comment, Léon, est-ce que tu t'en vas? est-ce que tu nous quittes?

LÉON.

Pour peu de temps . . Je vous reverrai . . Mais en ce moment, je suis obligé de suivre mon oncle . . Adieu, mes amis.

DUHAMEL, bas en l'attirant.

Mais, viens donc.

LÉON, tendrement.

Adieu, Agathe!

AGATHE, à part.

Ah! je devine tout . . Je le vois pour la dernière fois. (avec émotion) Adieu, Monsieur Léon, adieu . . (à part) Huit jours!

(Elle s'appuie sur un fauteuil, en se cachant la figure. Duhamel entraîne Léon, qui ne la quitte pas des yeux, et paraît vivement ému. Giraud et Georgette s'arrêtent étonnés dans le fond de la scène. En ce moment, onze heures sonnent à la pendule et on entend les sons d'un orgue, qui joue l'air: Nos amours, etc. Tous les personnages paraissent frappés de cet incident. La toile tombe sur ce tableau.)

FIN.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS A BERLIN,

par

MM. SCRIBE, MÉLESVILLE, DELAVIGNE,
THÉAULON, RAMOND, VARNER, ROCHEFORT, DEVILLENEUVE, DESVERGERS, LOCKROY, CHABOT, DECOURCY, VILLENEUVE, ST. HILAIRE, MAZÉRES, CARMOUCHE, WARIN, MERVILLE, LEROUX, DUPIN, DARTOIS, BRAZIER, BAYARD, DUPORT, DELESTRE-POIRSON, WAFFLARD, BONJOUR, FULGENCE ETC.

GRAND IN 8,

CHAQUE PIÈCE SE VEND SÉPARÉMENT.

En Vente:

1. Mes dernier vingt sols. (4 gr.)
2. Malvina, ou: un Mariage d'inclination. (8 gr.)
3. L'Ambassadeur. (6 gr.)
4. Les Moralistes. (6 gr.)
5. Un dernier Jour de Fortune. (4 gr.)
6. Les Cuisiniers diplomates. (4 gr.)
7. Mr. Jovial, ou: l'Huissier chansonnier. (6 gr.)
8. Le Mariage de raison. (8 gr.)
9. Le Paysan perverti. (10 gr.)
10. Les premières amours. (6 gr.)
11. Théobald, ou: le Retour de Russie. (6 gr.)
12. Madame de St.-Agnès. (6 gr.)
13. Yelva, ou: L'orpheline Russe. (6 gr.)
14. La jeune Marraine. (6 gr.)
15. Simple Histoire. (6 gr.)
16. Léonide, ou: la Vieille de Suresne. (8 gr.)
17. La Somnambule. (6 gr.)
18. Le Diplomate. (6 gr.)
19. La Quarantaine. (4 gr.)
20. Le Cousin Frédéric, ou: la Correspondance. (4 gr.)
21. La Lune de Miel. (8 gr.)
22. La Demoiselle à marier, ou: la première Entrevue. (6 gr.)
23. L'Héritière. (4 gr.)
24. Le jeune Mari. (8 gr.)
25. Le vieux Général. (6 gr.)
26. Le vieux Mari. (8 gr.)
27. La Maîtresse. (6 gr.)
28. La Mansarde des Artistes. (6 gr.)
29. La Haine d'une Femme, ou: le jeune homme à marier. (4 gr.)
30. Les Perroquets de la mère Philippe. (6 gr.)
31. Tony, ou: les canards. (6 gr.)
32. Le Confident. (4 gr.)
33. Angéline, ou: la champenoise. (6 gr.)
34. La Mère au bal et la Fille à la maison. (6 gr.)
35. Marie Mignot. (8 gr.)
36. Avant, pendant et après. (8 gr.)
37. L'école des Vieillards. (8 gr.)
38. Le nouveau Pourceaugnac. (6 gr.)
39. La Suite d'un bal masqué. (6 gr.)
40. Un Moment d'imprudence. (6 gr.)
41. Le précepteur dans l'embarras. (6 gr.)
42. Valérie. (6 gr.)
43. La seconde année. (6 gr.)
44. Louise, ou: la Réparation. (6 gr.)
45. La mère rivale. (6 gr.)
46. Le matin et le soir. (6 gr.)
47. Le Roman d'une heure. (4 gr.)
48. La Semaine des amours (6 gr.)

Chez Ad. Mt. SCHLESINGER, Libraire et Éditeur de Musique à Berlin unter den Linden No. 34.